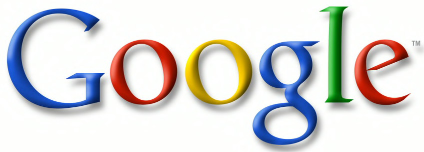
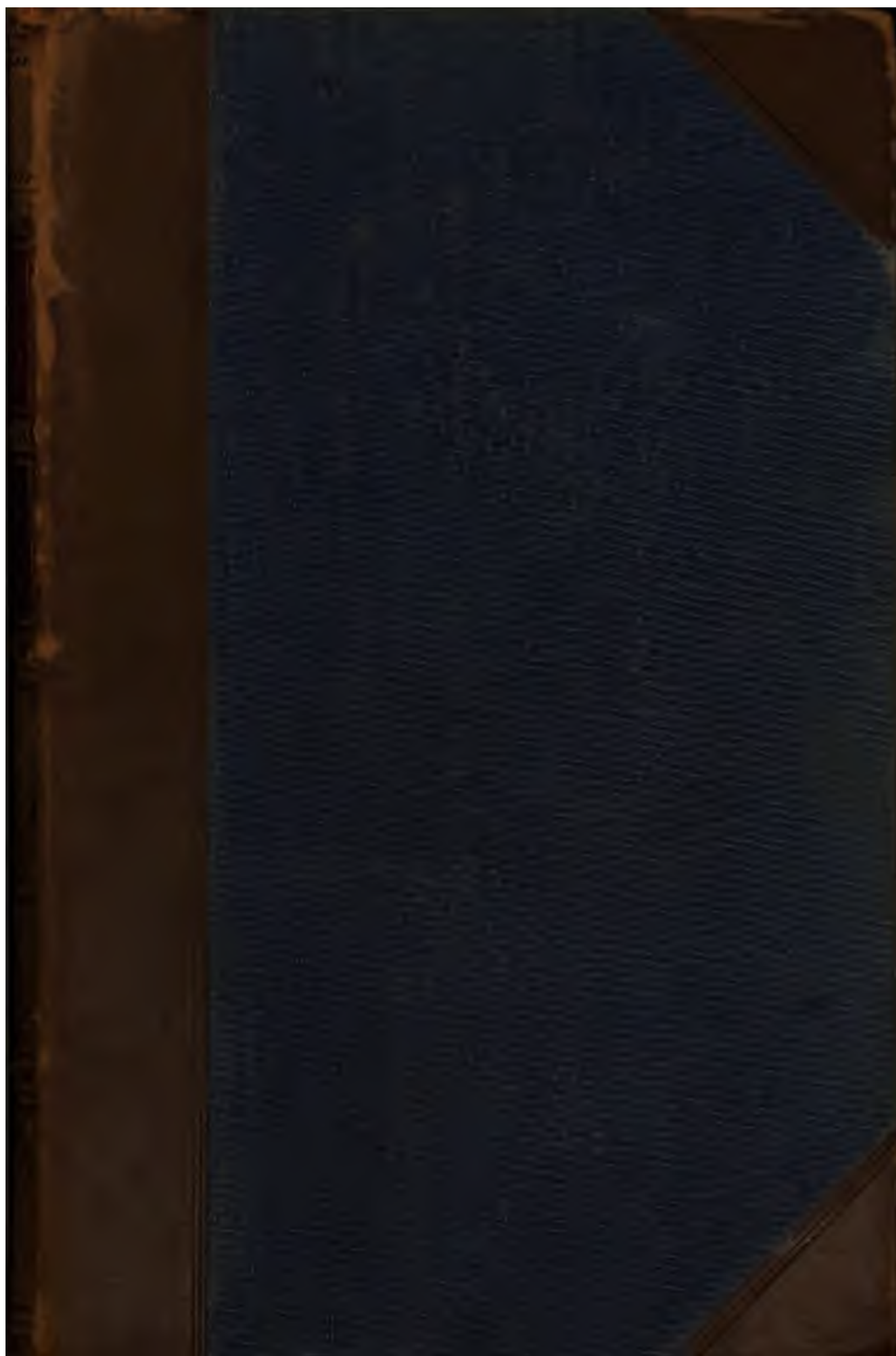





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1860

LES FEMMES EN ORIENT.

TRADUCTION DES OUVRAGES DE L'AUTEUR:

Die deutsche Schweiz. (Meyer und Zeller, Zurich, 3 beaux vol. grand in-18, 1857.) Cette traduction de la *Suisse allemande*, accompagnée du portrait de l'auteur d'après le célèbre peintre vénitien, Felice Schiavoni, d'un autographe, de l'histoire de la vie et des ouvrages de Madame Dora d'Istria, est plus complète et plus exacte que le texte français lui-même, le traducteur ayant eu à sa disposition des additions et de nombreuses corrections.

Switzerland, etc., translated by H. G., Esq. (A. Fullarton et C°, Londres et Edimbourg, 1858, 2 magnifiques vol. grand in-8°.)

Les Iles Ioniennes, histoire et littérature. (Ces études publiées par la *Revue des deux mondes* de 1858, ont été traduites par la *Μέριμνα* d'Athènes.)

Les Héros de la Roumanie. (Trad par *Il Diritto*, Turin, 1857.)

Les Roumains et la Papauté. (Traduit dans *Il Diritto* de 1856.)

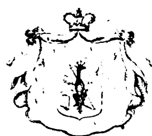
OUVRAGES NON TRADUITS DE L'AUTEUR:

La Vie monastique dans l'Eglise orientale, II° édition, revue et considérablement augmentée. (Paris et Genève, 1858, Cherbuliez).

Paysages de la Suisse italienne. (Dans l'*Illustration* de Paris, années 1857-59.)

Eléonora de Haltingen, nouvelle. (*Revue des deux mondes*, 1859).

La Nationalité roumaine. (*Revue des deux mondes*, ibid.)



Dora d'Istria

LES

FEMMES EN ORIENT

PAR

MME LA C^SSE DORA D'ISTRIA

PREMIER VOLUME

LA PÉNINSULE ORIENTALE

ZURICH

MEYER & ZELLER, ÉDITEURS

1859.

ZURICH. — Imprimerie ZURCHER & FURRER.

DÉDICACE.

A MON VÉNÉRÉ MAITRE,

MONSIEUR G.-G. PAPPADOPOULOS.

En publiant cet ouvrage où il est si souvent question de la Grèce, permettez-moi de vous dire combien je suis heureuse d'avoir été initiée par vous à cette magnifique littérature des Hellènes qui a produit les principaux chefs-d'œuvre de la pensée humaine. Il m'est impossible d'oublier que je vous dois la connaissance de ces poètes sublimes, de ces philosophes sans égaux, de ces historiens animés d'un profond amour de la liberté, dont la perfection désespère tous ceux de nos contemporains qui ont le sentiment du beau.

Les Orientaux n'ont pas besoin d'aller chercher dans des contrées lointaines des modèles en tout genre. Toutes les grandes idées ont été exprimées dans la langue qui a été à la fois celle de Socrate, de Platon, de Démosthène et celle des Athanase, des Chrysostome et des Basile-le-Grand. Aussi combien je me félicite d'être devenue, dès l'enfance, disciple de ces maîtres illustres, grâce aux conseils et à l'habile direction de l'homme éminent aux travaux

duquel un des plus doctes professeurs de la Sorbonne a rendu un hommage éclatant dans un journal dont personne ne contestera l'autorité littéraire [1].

Aujourd'hui l'Occident ne se rappelle pas tout ce que l'Orient a fait pour lui; il oublie volontiers et les souvenirs des temps anciens et les merveilles de la Renaissance. Il existe même une école qui s'acharne systématiquement à dénigrer les Orientaux, leurs institutions religieuses, leurs traditions, leurs idées et leurs lois. Les femmes n'ont pas été épargnées. J'essaie de répondre dans cet ouvrage à leurs détracteurs malveillants, après avoir tenté ailleurs de défendre les libertés de notre Eglise. Je réfuterai un jour d'autres accusations.

Je sais ce qui nous manque, et je n'ai jamais dissimulé nos erreurs et nos fautes, pas plus dans ce volume que dans mes autres écrits. Mais la justice n'exige-t-elle pas qu'après avoir parlé de nos défauts, on dise quelque chose de nos qualités et des services que nous avons rendus? Passerait-on pour un historien impartial si l'on se contentait de dire des Français qu'ils sont superficiels, des Anglais qu'ils sont raides et des Allemands qu'ils sont lourds? Telle est pourtant la méthode qu'on nous applique.

Vous n'ignorez point qu'en Occident on ne traite pas mieux notre Eglise que les peuples qui reconnaissent ses lois. Il est de mode, aujourd'hui, de l'accuser de stérilité et d'impuissance. On répète sur

---

1 Article de M. EGGER, sur l'ouvrage de M. Tricoupis dans le *Journal des Débats*.

tous les tons avec le comte Joseph de Maistre qu'elle n'a rien fait pour améliorer la condition des femmes et pour défendre leur dignité contre les prétentions de la force brutale. Il me semble que la meilleure manière de répondre à cette grave accusation est de comparer l'Orient infidèle et l'Orient chrétien. Ce parallèle me paraît plus instructif que toutes les considérations spéculatives. Quand on constate à quelle abjection le brahmanisme, le bouddhisme, l'islamisme et le fétichisme ont condamné notre sexe, on est moins sévère pour les Orientaux qui, — dans des conditions très-difficiles, — forcés de lutter perpétuellement contre le despotisme et les mœurs asiatiques, ont su conserver à la femme, sinon tous les priviléges que l'Evangile lui accorde, au moins les droits essentiels de la mère et de l'épouse. Si l'on met en regard une Anglaise et une Grecque, une Hollandaise et une Roumaine, on trouvera sans doute que nos pères n'ont laissé à leurs compagnes qu'une part d'action et d'influence trop peu considérable. Mais tout observateur impartial qui portera ses regards sur la Turquie, sur l'Egypte, sur la Chine ou sur l'Inde s'apercevra que s'ils ont été obligés de subir trop souvent la tyrannie de la force, ils ont pourtant protégé énergiquement contre ses attaques ce foyer domestique d'où sortira la régénération de l'Orient.

DORA D'ISTRIA.

PREMIÈRE PARTIE.

LA PÉNINSULE ORIENTALE.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

LES ROUMAINES.

LETTRE PREMIÈRE.

LA JEUNESSE D'UNE ALBANAISE.

Clus' (Transylvanie).

Vous me demandez, ma bonne amie, de vous ouvrir mon cœur et de vous raconter les épreuves que j'ai endurées dans ma jeunesse jusqu'au jour où l'influence salutaire de la réflexion m'a rendu un peu de calme. Je ne parle point de bonheur, il est maintenant trop tard pour y songer! Quand les premières années de notre pélerinage sur cette terre ont été exposées à des douleurs de toute espèce, le cœur ne saurait s'épanouir au souffle de l'espérance. Le souvenir du passé empoisonne toutes nos joies, et à peine nous efforçons-nous d'oublier que les fantômes d'une imagination assombrie viennent réveiller nos impressions les plus pénibles. Il est si triste d'avoir assisté aux triomphes de la perfidie et de la violence, à une époque de la vie où tout se grave profondément dans l'âme! Les efforts les plus sincères pour prendre part aux joies de l'existence deviennent ensuite inutiles. On s'est tellement fait à considérer les hommes comme des êtres sans

entrailles, acharnés à se détruire, que des spectacles plus consolants laissent dans le découragement et dans la misanthropie. Cette disposition, je l'avoue, empêche peut-être de jouir de biens réels. Mais les illusions évanouies ne peuvent pas plus renaître que l'âge mûr se parer des grâces de l'adolescence. L'arbre frappé de la foudre ne se couvrira jamais de fleurs et de fruits comme celui qui a conservé toute l'énergie d'une sève généreuse. En vain croit-on en formant de nouveaux projets se soustraire à la torpeur dont on est accablé. Chaque tentative de ce genre est suivie d'un désenchantement amer, et l'on se prend presque aussitôt à regretter la situation dont on s'était empressé de sortir.

Maintenant que j'ai touché le sol sacré de cet Orient où je suis née, j'éprouve quelque chose de semblable. Vous savez que j'ai souhaité avec une sorte d'ardeur de revoir les beaux lieux où s'est écoulée mon enfance, et de visiter en même temps des contrées dont les destins sont liés plus ou moins intimement au sort de ma patrie. Aujourd'hui que mes vœux s'accomplissent, ma pensée se reporte involontairement vers l'Occident qui m'a donné un asile, vers cette France où j'ai laissé tant de précieux souvenirs, et qui était devenue pour moi une image de la terre natale. A la distance qui m'en sépare, l'impression des douleurs que la tendresse la plus dévouée n'a pu m'y épargner, s'adoucit, et l'idéal qui m'attirait ici semble perdre de jour en jour un peu de son prestige. C'est presque avec regret que je poursuis le long voyage que j'ai commencé avec

enthousiasme. Ne vais-je pas retrouver parmi les Orientaux ces tristes défaillances, ces perpétuelles discordes, ce culte de la force, cette adoration du succès qui ont réussi jusqu'à présent à paralyser le brillant essor de votre civilisation?

Vous étiez encore bien jeune lorsque j'arrivai en France. Derrière les grilles du Sacré-Cœur où vous avez été élevée, on s'occupait probablement fort peu des révolutions de l'Orient. Il est donc naturel que vous ayez oublié la plupart des circonstances qui m'amenèrent à Paris.

Je suis née sur les côtes de l'Albanie méridionale, non loin des montagnes renommées de la Selléide[1]), dans cette ville de Parga dont les infortunes ont, quelques années après la chute de Napoléon, occupé toute l'Europe (1819). Les populations orientales n'avaient montré aucune sympathie pour la cause de l'empereur des Français, qui avait voulu livrer les Roumains au tzar Alexandre et qui n'avait jamais dissimulé sa malveillance envers les Grecs. Sa chute fut donc regardée en Orient comme le châtiment légitime d'une ambition sans bornes. Nous nous imaginions que les princes qui avaient délivré l'Europe de ce maître impérieux, nous tiendraient compte de nos vœux pour leur triomphe. Cette illusion ne fut pas de longue durée. Ma chère Parga, qui depuis tant de siècles n'avait pas vu le croissant dans ses murs[2], Parga fut livrée à l'impitoyable vizir de Ianinà. Depuis longtemps Ali pacha convoitait cette cité chré-

1 Pays de Souli.

2 Parga dépendait des Vénitiens, maîtres des Iles-Ioniennes.

tienne à laquelle il ne pardonnait pas les secours qu'elle avait toujours accordés aux héros de Souli. Une ville de quatre mille âmes fut vendue aux Musulmans par Thomas Maitland « haut commissaire » des Iles-Ioniennes, avec ses maisons, ses champs, ses jardins et les vases sacrés de ses églises pour 500,000 livres sterling. Le cupide Ali, à force de marchander, obtint une diminution de 150,000 livres, somme qui, réduite encore une fois, devait indemniser les Parganiotes. Tous refusèrent avec indignation d'accepter le prix de leur terre natale, et aimèrent mieux s'exiler que de vivre esclaves des infidèles. Au moment où ils allaient, la mort dans l'âme, quitter pour jamais leur patrie, ils se souvinrent qu'ils allaient laisser captive la cendre de leurs ancêtres. Aussitôt tous se précipitèrent vers le cimetière, d'où ils arrachèrent les os de leurs pères, qui furent brûlés sur la place publique. Quand ce pieux devoir fut accompli, ils se dirigèrent vers le port.

Mes parents comme tous leurs compatriotes préférèrent l'exil au joug des Mahométans. Après s'être réfugiés à Corfou, puis à Trieste, ils traversèrent le royaume lombardo-vénitien, franchirent le Bernardino et vinrent s'établir sur les bords du lac de Zurich, où les chrétiens orientaux trouvèrent toujours la plus vive sympathie. Mais les cruelles vicissitudes qu'ils avaient subies avaient épuisé leurs forces. Ma mère succomba la première, en murmurant le nom bien-aimé de Parga, et mon père ne tarda pas à la suivre au tombeau. Le pasteur Hermann, homme aussi éclairé que charitable, me recueillit sous son toit hospitalier et me

traita comme une de ses filles. Votre tante, madame la duchesse de Milly, venait alors passer l'été dans la belle *villa* qu'elle possédait à Stæfa sur la rive méridionale du lac. M. Hermann lui ayant raconté mon histoire et parlé de moi avec son indulgence ordinaire, elle voulut me voir, me prit en amitié et me proposa de lui tenir lieu de ces enfants que la Providence lui avait refusés. Riche et veuve, la duchesse n'épargna rien pour mon instruction. Après m'avoir confiée à une institutrice genevoise, elle voulut elle-même intervenir dans tous les détails de mon éducation. Elle avait, avant votre révolution, connu André Chénier, fils d'une mère grecque, et ce poète célèbre lui avait inspiré un vif enthousiasme pour les nations de l'Europe orientale victimes d'une oppression séculaire. Souvent ses yeux se mouillaient de larmes lorsqu'elle me récitait la mort tragique de la jeune Myrto :

Oiseaux chers à Thétys, beaux alcyons, pleurez !

Elle ne pouvait s'habituer à voir le pays illustre auquel l'Europe a dû dans l'antiquité la civilisation, la science et les arts et dans les temps modernes les prodiges de la renaissance gémir sous le joug de l'Islam. Nos conversations ne faisaient qu'entretenir mes regrets. Aussi les merveilles de Paris attiraient à peine mon attention. En contemplant ses musées, ses palais, ses boulevards animés, ses fêtes splendides, je répétais involontairement cette exclamation du plus grand de vos poètes lyriques :

. . . . Mais là n'est pas mon cœur ! [1]

---

1 Lamartine, *Milly ou la terre natale.*

Sous ce ciel attristé qui inonde d'un déluge perpétuel une terre noyée dans les brouillards du septentrion, je me rappelais avec mélancolie la divine lumière qui dorait les côteaux de ma patrie, les bois d'oliviers qui entouraient Parga, les grenadiers aux fleurs de pourpre, les lauriers roses qui faisaient au plus modeste de nos ruisseaux une couronne éclatante, la limpidité de cette mer dont les flots viennent mourir sur les grèves de l'Albanie méridionale. Combien de fois, tandis que le grésil sonore tintait sur les vitres de ma fenêtre, ne me suis-je pas élancée bien loin des rues fangeuses et des sombres maisons de Lutèce!

Pendant la vie de ma bienfaitrice, je dissimulai soigneusement toutes ces préoccupations. J'aurais cru manquer aux devoirs les plus sacrés de la reconnaissance en laissant soupçonner que je n'étais pas heureuse auprès d'elle. Dailleurs, tant que dura l'insurrection nationale de la Grèce[1], comme ceux qui m'entouraient partageaient toutes mes sympathies, j'oubliais parfois que j'étais sur les rives de la Seine. Aucun peuple n'a autant que votre intrépide nation une sincère compassion pour les victimes de l'oppression et de la violence. C'est parmi vous que pour la première fois a retenti le cri de «Dieu le veut!» quand Pierre-l'ermite convoqua les chevaliers et même les serfs à voler au secours des chrétiens de l'Orient[2].

---

1 Cette lutte inégale, commencée en 1821, ne se termina qu'à la bataille de Navarin en 1827.

2 Si l'esprit de secte, soigneusement entretenu par les papes et favorisé par l'ignorance des temps, n'avait pas rendu suspecte aux croisés

Vos saints et vos guerriers se sont illustrés en prêchant la croisade, en combattant ou en mourant sous les murs des forteresses musulmanes. Les Robert II[1], les Louis VII, les Philippe-Auguste, les Louis IX, les Robert-le-Vaillant[2], les Joinville tiennent le premier rang parmi les héros de ces entreprises mémorables. C'est un gentilhomme de votre pays[3] qui en a eu la première idée; c'est un pape français qui a béni son entreprise magnanime; c'est la France qui a mené l'Occident au tombeau de Christ. Le moyen-âge ne s'y est point trompé quand il a nommé les croisades « les œuvres de Dieu par la main des Francs »[4] *gesta Dei per Francos!* Ceux qui ont voulu vous transformer en patrons de l'Islamisme et de la servitude asiatique auraient dû déchirer d'abord les pages les plus glorieuses de votre histoire! Mais en 1821 l'âme de la France était tout entière avec nos frères qui combattaient sous l'étendard d'azur à la croix d'argent. Chacun de leurs triomphes était salué par les fils des croisés comme une victoire du génie de la liberté. Si certains esprits timides ou prévenus murmuraient quelques objections; si les diplomates de l'Autriche criaient au carbonarisme; si, de temps en temps, un vieux gentilhomme français protestait

---

la légitime indépendance de nos églises, jamais l'Islamisme n'aurait envahi l'Europe.

1 Duc de Normandie et fils du Conquérant. Il se couvrit de gloire à la première croisade.

2 Robert d'Artois, frère de Louis IX.

3 Pierre connu sous le nom d'Ermite.

4 Personne n'ignore qu'en Orient le nom de Franc signifie Européen, comme si aux yeux des Orientaux la France représentait l'Europe entière.

contre la Grèce au nom de « la légitimité du Sultan » ou de l'alliance de François Ier et de Soliman II; ces protestations n'exerçaient aucune influence sur la foule qui répétait avec enthousiasme les noms de Kanaris, de Miaoulis, de Markos Botzaris, de Kolokotronis, de Mavrocordatos et de Mavromichalis. Avec quel bonheur je voyais des poètes inspirés chanter dans la langue énergique du vieux Corneille les héroïques montagnards de Souli et les magnanimes défenseurs de Missolonghi! Comme mes larmes coulaient quand les plus grands artistes immortalisaient le massacre de Scio[1] et la mémoire des victimes de la férocité mahométane! Avec quelle émotion mêlée de surprise j'entendais raconter les épisodes de la dernière lutte dans laquelle le bourreau de ma patrie, le vizir de Ianina, défendit sa vie et ses trésors contre les soldats du padischah!

Mais lorsque le canon de Navarin eut prouvé à la Turquie que l'Europe n'était pas décidée à laisser égorger une population chrétienne par les hordes africaines d'Ibrahim, unies aux bandes indisciplinées de l'Asie musulmane; lorsque le descendant de Louis IX eut abattu le croissant sur les murs d'Alger, l'attention de l'Occident se porta vers d'autres idées et vers d'autres projets. Les Occidentaux, occupés de dissensions intérieures, parurent abandonner définitivement la glorieuse pensée de régénérer par la liberté et par la science les riches contrées de l'Eu-

---

1 La population de Scio, l'ancienne Chios, qui était de 100,000 âmes, a été, en 1822, réduite à 10,000 par les massacres.

rope orientale. La Grèce libre[1] n'eut plus les mêmes amis que la Grèce opprimée. Les puissances, acharnées à se disputer la première place en Europe, changèrent de politique au gré de leurs intérêts. Aujourd'hui pour les Chrétiens et demain pour les Musulmans, les princes ne songeaient plus, disaient-ils, qu'à « l'équilibre européen », dont leurs prétentions rivales menaçaient perpétuellement l'existence. Dès lors mon désir devint chaque jour plus ardent de revoir les contrées qui m'avaient donné le jour. Une inspiration patriotique et religieuse donnait un but au voyage que je souhaitais si vivement entreprendre. Il me semblait que, si je pouvais aller étudier sur le théâtre même de leur développement les populations chrétiennes de l'Europe orientale, il me serait ensuite facile de montrer aux Occidentaux qu'ils les jugent avec trop de sévérité en supposant qu'elles ne possèdent pas tous les éléments d'une complète régénération. Plus j'essayais de raviver les souvenirs de mon enfance, plus ma conviction se fortifiait. Les objections qu'on me faisait, loin de l'ébranler, donnaient chaque jour plus de précision à mes idées. Vous vous rappelez que souvent vous avez souri vous-même de mon « entêtement patriotique ». Quand nos discussions s'animaient, vous me faisiez promettre, dans le cas où les circonstances me permettraient de revoir l'Orient, de vous transmettre fidèlement et loyalement mes impressions. « Vous aviez, disiez-vous, pleine confiance en ma bonne foi ».

---

1 Il serait plus exact de dire « en partie libre »; car la moitié des pays insurgés ont été obligés de retourner sous la domination de l'Islam.

La lettre que je vous adresse aujourd'hui prouve que je n'ai pas perdu de vue ma promesse. Vous vous étonnerez peut-être que je commence en Transylvanie[1] la correspondance que je vous ai annoncée. Mais la région des Karpathes me semble du côté du nord la frontière naturelle de la grande péninsule orientale. D'ailleurs ici se trouvent les limites de l'église d'Orient. Or, la religion orthodoxe est l'âme même des populations orientales, parce qu'elle est le christianisme identifié avec la nationalité à laquelle elles appartiennent. Tout Roumain de Transylvanie qui conserve nos croyances, reste Roumain malgré toutes les tentatives qu'on entreprendra pour lui faire oublier son origine[2]. Si, au contraire, il entre dans le sein du catholicisme, comme plusieurs l'ont fait dans ce pays[3], il abdique son peuple avec sa foi et se transforme plus ou moins complétement en Autrichien. Voilà ce qui explique l'ardeur avec laquelle les Césars de Vienne ont travaillé à la propagation des doctrines de la papauté parmi les Roumains de la Transylvanie, parmi les Tchèques de la Bohême et parmi les Serbes de la Croatie. Je n'ignore pas

---

1 Cette province autrefois habitée par les seuls Roumains l'est aujourd'hui par les Magyars, les Seklers, les Saxons et les Roumains ; mais ces derniers forment l'immense majorité de la population; puisqu'ils sont 2,000,000 sur 2,600,000 habitants.

2 C'est ce qu'on appelle « germaniser » les peuples conquis. Mais ce mot manque d'exactitude, l'Autriche catholique et en grande partie slave ne pouvant être donnée comme représentant la race essentiellement protestante des Germains. Le Germanisme est plutôt chez elle une prétention qu'un fait.

3 On a trompé leur bonne foi en conservant la liturgie orientale, le mariage des prêtres et en dissimulant toutes les prétentions papales.

que certaines personnes se résigneraient volontiers à une transformation radicale de l'Orient accomplie sous l'influence du catholicisme, de ses idées et de ses mœurs. Pour moi, je suis d'une opinion tout-à-fait différente. Tout en admettant que l'Occident peut nous fournir plus d'un élément de progrès, j'ai la conviction que nous devons conserver le caractère original et les tendances essentielles d'une civilisation conforme à notre organisation morale. Une dans ses principes fondamentaux, la civilisation doit modifier ses formes pour s'adapter avec succès aux différents besoins des peuples.

Mon but, vous le comprendrez sans peine, n'est point de vous écrire tout ce qui frappera mes yeux et provoquera mes réflexions; mais de vous parler surtout de notre sexe, et, comme la famille est la base même de la société et contient tous les germes de son avenir, d'examiner si dans l'Europe orientale l'épouse et la mère sont en état de contribuer efficacement à la régénération sociale à laquelle je viens de faire allusion. Toutefois mes lettres seraient à-peu-près inintelligibles si je ne vous décrivais le milieu dans lequel les femmes exercent leur influence. Ce milieu diffère, en effet, si profondément d'une contrée à l'autre qu'il modifie nécessairement leurs penchants et leurs habitudes.

LETTRE II.

LES PAYSANNES.

Brasovu (Transylvanie).

Depuis ma dernière lettre j'ai parcouru toute la Transylvanie. Montesquieu écrivait au dernier siècle: « comment peut-on être Persan? » Vous aussi, vous direz sans doute: « comment peut-on être Transylvain? » Transylvain, vous semble probablement aussi extraordinaire que Mandchou ou Thibétain! Mais cette première impression ne durera pas si vous consentez à jeter avec moi un coup-d'œil sur une des provinces les plus intéressantes de l'Europe orientale. D'abord, malgré ses Karpathes qui lèvent jusqu'au ciel un front chargé de neiges, malgré ses vallées profondes, ses mines ténébreuses et ses sites agrestes, l'antique Ardelia n'est point habitée par des barbares. Les Magyars et les Seklers descendent, il est vrai, des farouches soldats d'Attila, mais quand même il faudrait croire au portrait traditionnel des Huns, — qui pour mon compte me paraît dessiné par la terreur, — leurs petits-fils ne rappellent guère, sous le brillant uniforme des hussards, les « fils de la sorcière et du diable ». Les Saxons de Sibiu[1] et de Brasovu[2] ne ressemblent pas non plus aux compagnons de

[1] En allemand, Hermanstadt.

[2] Ou Corona, en allemand Cronstadt.

Witikind. N'avez-vous pas vu au-delà du Rhin ces pacifiques bourgeois dont la blonde Teutonia est si fière? Ils sont à Brasovu tels qu'ils se montrent à Dresde et à Leipzig, calmes, rangés, économes, laborieux et passablement personnels. Quant aux Roumains, qui ont précédé dans la province les Seklers, les Magyars et les Saxons, ce sont les héritiers des conquérants de votre Gaule. Vous attendiez-vous à retrouver dans les gorges des Karpathes les petits-fils des vétérans de César[1], les descendants des maîtres du monde?

La Transylvanie n'est pas la seule contrée où domine cette race illustre. Huit ou dix millions[2] de Roumains vivent en Transylvanie, dans la Témésana[3], dans les districts adjacents, dans la Bukovine[4], en Valaquie, en Moldavie[5] et en Bessarabie[6]. On en rencontre aussi des groupes considérables en Bulgarie, en Serbie, en Macédoine, etc., conservant fidèlement leur nationalité, leur langue, leur costume et leurs traditions. C'est l'Italie de l'Orient![7]

---

1 Comme ce fait a été contesté par quelques écrivains panslavistes, je crois devoir renvoyer à l'ouvrage de Pierre **Maïor de Ditsö**, *Istoria pentru inceputul Românilorŭ in Dacia,* Bude, 1812, *Histoire de l'origine des Roumains en Dacie.*

2 Un écrivain valaque, M. César **Bolliac**, *Topographie de la Roumanie,* prétend même qu'il faut porter à 12,000,000 le nombre des Roumains.

3 Banat de Temesvar.

4 Ces diverses provinces forment la Roumanie autrichienne.

5 Ces deux principautés constituent la Roumanie indépendante.

6 C'est la Roumanie russe.

7 Voy. Denys Photinos, *Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, τὰ νῦν Τρανσυλβανίας, Βλαχίας, καὶ Μολδαβίας*, Vienne 1818.

Les Roumains sont avec les Hellènes les seules populations qui rappellent dans l'Europe orientale la civilisation antérieure à la grande invasion des Barbares. En Transylvanie, qu'ils nommaient *Ardelia* (Ardialie), ils semblaient être au IX[e] siècle les possesseurs définitifs du pays. Mais en 889, cette province tomba au pouvoir des fils d'Attila. Pourtant elle conserva ses *domni*[1] indigènes qui avaient été obligés de reconnaître la suzeraineté du royaume de Hongrie. Redevenue indépendante au XVI[e] siècle (1526), elle accepta le protectorat de la Turquie qui, en 1765, la livra pieds et poings liés à la maison d'Autriche.[2] Les sultans, habitués à calmer la fureur de leurs ennemis en leur cédant un bien qui ne leur appartenait pas, ont abandonné de cette façon aux Autrichiens et aux Russes une grande partie de la *t'ara romanesca* (la terre roumaine).

Quoique la fertile vallée arrosée par le petit Samès soit une contrée essentiellement latine, je trouvai en arrivant à Clus'[3] des Magyars et des Autrichiens fort disposés à médire des anciens maîtres du sol, ces pauvres gens que les décrets des diètes hongroises nommaient la « plèbe vagabonde » et qu'ils traitaient dédaigneusement de « nation tolérée ! »[4] On me répétait avec affectation ces incroyables

---

1 Princes, du latin *domini*.

2 Voy. Papiu Ilarianu, *Istoria Romaniloru din Dacia superiore*. Histoire des Roumains de la Haute-Dacie, Vienne. 1852.

3 Que les Allemands nomment Clausenbourg et les Magyars Colos'-var.

4 Voy. D. Bratiano, *Lettres hongro-roumaines*, Paris, 1841.

expressions. Mais je répondais que les sicaires d'Ali-pacha nous appelaient des « chiens » et que des injures ne peuvent enlever à un peuple ses droits imprescriptibles. Les mots même qu'on employait me semblaient impliquer une révoltante injustice : « Comment, disais-je, les Roumains forment en Transylvanie la masse de la population;[1] ils ont pendant des siècles été les seuls possesseurs du territoire, ils étaient civiliés quand les Seklers étaient des sauvages et les Saxons des barbares, et on a osé les traiter comme une *natio tolerata*,[2] comme une tourbe de serfs! » — « Il est vrai, répondait un Autrichien avec le flegme germanique, mais voyez comme ils sont paresseux et insouciants! une seule chose les passionne, les danses du dimanche accompagnées de libations de rakiou. »[3] — « Ajoutez, murmurait un Sekler, qu'ils sont astucieux et vindicatifs, comme ces Italiens dont ils prétendent descendre. » Assurément ce sont là de grands griefs; — les gens qu'on dépouille ont presque tous les vices! — mais les Saxonnes savent en découvrir encore. Il faut entendre ces bonnes ménagères déclamer contre les femmes roumaines! Il est vrai que celles-ci sont gaies, et celles-là tristes, que les unes sont aussi hospitalières, que les autres sont avares, et que toute bonne Allemande regarde de mauvais œil une personne qui ne croit pas nécessaire d'unir un air refrogné à une parcimonie souvent outrée!

---

1 Sur 2.600,000 habitants on compte environ 2,000,000 de Roumains.
2 Bratiano, *Lettres*, page 32.
3 Nom roumain de l'eau-de-vie de prunes.

Quelque temps après mon arrivée à Clus', j'assistai à la liturgie (messe) dans une église roumaine des environs et, malgré les déclamations que j'avais entendues, je fus frappée de la distinction naturelle et de l'élégance innée des filles de la Roumanie. L'église elle-même était une preuve des goûts artistiques que ces Latins des Karpathes ont apportés des bords du Tibre. Ce temple en bois, au toit élevé, au svelte clocher avait été construit et décoré par les paysans. On m'affirma que les fresques éclatantes qui brillaient dans une obscurité que la lumière de deux étroites fenêtres ne parvenait pas à dissiper, étaient l'œuvre d'un artiste du village. Les vieillards, appuyés sur des fourches en bois, [1] tantôt les contemplaient avec une satisfaction visible, tantôt dirigeaient leurs regards sur les bannières et les tableaux de l'iconostase [2]. Les villageoises rappelaient par leur grâce sévère les plus beaux types de l'Italie. Pourtant leur chemise brodée, leur *catrinza* [3] et leurs bottes rouges donnaient à ces filles du Latium une physionomie vraiment orientale. Combien de fois, tandis qu'elles portaient sur les côteaux de la Transylvanie un vase de forme étrusque, n'ai-je pas admiré la noble fierté de leur démarche? J'aimais aussi à les voir dans ces danses, qui rappellent les chœurs des femmes romaines [4], conserver malgré

---

1 On n'est jamais assis dans les églises orthodoxes.

2 En Roumain *catapetazma*, cloison qui sépare le sanctuaire de la nef dans toutes les églises de l'Orient.

3 Double tablier de laine froncé.

4 Le nom même de la *hora*, — qui se prononce *chora*, — indique l'origine de ces danses.

l'entraînement d'un bal rustique, une réserve modeste qui fait contraste avec la pétulance de leurs danseurs.

Après la liturgie, j'assistai à la *hora*[1], qui s'étendait en un grand cercle sur la pelouse voisine de la maison de campagne où je m'étais arrêtée. La danse jouit dans toutes les provinces roumaines d'une telle popularité qu'on la considère comme la principale distraction du dimanche. L'orchestre était composé de paysans qui jouaient du *boutchoum*[2]. Le plus souvent les *lautari* (musiciens) sont des Tsigani (bohémiens) qui vont de village en village exercer leur talent musical. Leurs instruments sont ordinairement le violon, la flûte de Pan et la *kobsa*[3]. L'orchestre se tenait au milieu de la ronde formée par les danseurs. Ceux-ci tournaient en se balançant les bras et en pliant un pied, tandis que l'autre pied faisait un pas soit en avant, soit en arrière; ils se rapprochaient tour à tour et s'éloignaient du centre de manière à rétrécir ou à élargir le cercle. Pendant ces évolutions dont la lenteur et l'uniformité ont un singulier caractère d'indolence, un musicien chantait en s'accompagnant une de ces pièces qu'on a nommées *horas* et qui débutent par la formule consacrée *fronde verde*[4].

---

1 Le nom même de la *hora*, — qui se prononce *chora*, — indique l'origine de ces danses.

2 Trompe en bois de cerisier.

3 Mandoline à cordes de métal dont on tire les sons au moyen d'une plume.

4 A ces mots « feuille verte » on ajoute le nom d'un arbre ou d'une plante qui a de l'analogie avec le sujet du poème : « feuille verte de

Le seigneur du village qui m'avait accompagnée à la danse m'affirma que ces scènes joyeuses se renouvelaient chaque dimanche chez lui ou devant l'auberge. C'est là surtout que se produisent les bons danseurs qui sont toujours sûrs d'être bien accueillis des jeunes filles quand ils se présentent comme fiancés. En effet, une Roumaine qui se marie n'entend nullement renoncer à des distractions parfaitement légitimes. Le jour du Seigneur reste pour elle le jour de la danse et elle ne se croit point obligée d'adopter le ridicule usage préconisé par les Anglo-Saxons qui se plongent dans une solennelle tristesse pour témoigner à Dieu toute leur reconnaissance. La teinte de mélancolie qui voile souvent le front des paysans roumains, victimes de tant d'invasions, se montre rarement sur le visage des femmes. Je l'attribue à leur activité qui ne leur laisse pas le temps de se livrer aux tristes réflexions que leur pauvreté et la situation précaire d'une nation environnée d'ennemis seraient de nature à inspirer. Très-supérieures à leurs maris par l'énergie et par la gaîté, elles sont reines au foyer domestique, dans cet Orient où les chrétiens eux-mêmes sont assez disposés à considérer leur compagne comme une servante[1]. Rien

---

chêne, » s'il s'agit de quelque brigand célèbre, le chêne rappelant la force; « feuille verte de rose » ou « du muguet » s'il est question des charmes d'une jeune fille. Mais il faut avouer que le plus souvent les *lautari*, perdant complétement de vue l'origine de cette formule, l'emploient sans songer à lui donner aucune espèce de sens.

1 Le mot « servante » serait trop faible dans beaucoup d'endroits. Souvent les intrépides montagnards de la Tsernogora (Montenegro) disent : « Nos femmes sont nos mules. »

dans leur position qui soit de nature à les humilier. Les services qu'elles rendent les font respecter. Plus d'une fois j'ai vu les Occidentaux regarder le mariage comme un marché fort onéreux. Les paysans roumains ne sont pas de cet avis. Ils se marient dès qu'ils le peuvent, assurés qu'ils sont de trouver « l'aide[1] » que l'Eternel, dans sa bonté, a voulu donner à l'homme. Que de fois n'ai-je pas été étonnée de l'ardeur infatigable des Roumaines que je voyais semer, récolter, filer, tisser, broder[2] et monter à cheval avec la résolution de véritables amazones! Je me souviens d'avoir longtemps suivi du regard dans la vallée de Haczeg, des mères qui, la quenouille au côté[3], guidaient leur coursier d'une main sûre, tout en portant sur leur tête le berceau de leur enfant. Jeunes filles, elles ne se montrent pas moins actives. Elles travaillent avec ardeur à leur modeste trousseau. Dans ces pauvres cabanes, une paysanne qui apporte en ménage une demi-douzaine de chemises brodées et un coffre d'un mètre de long[4] est considérée comme un bon parti. Les Latins sont partout les mêmes; ils se contentent de peu, et la religion du comfort aura toujours beaucoup de peine à recruter des fidèles dans leurs rangs.

---

1 *Genèse*, II, 18.

2 Dans les provinces roumaines les femmes tiennent lieu de tisserands, de tailleurs, de tapissiers. On sait avec quel art elles ornent leurs chemises de broderies rouges, bleues et or.

3 Les paysannes de la Roumanie s'en séparent difficilement.

4 Dans les cabanes roumaines ces coffres, rangés le long des murs et couverts de courtes pointes, tiennent lieu de bancs, de commodes et d'armoires.

La langue des Roumaines n'est pas plus engourdie que leurs doigts. Un jour, aux environs de Véres-Patak, dans la région des mines, j'eus la fantaisie d'assister à une veillée de jeunes filles. Mon hôte, mineur intelligent, s'était enrichi par son travail et par son économie; tout en gardant le costume et les habitudes des paysans. Cependant sa femme l'avait décidé à meubler avec luxe quelques pièces où je logeais pendant mon séjour à Véres-Patak.

Une belle argenterie, des plats d'or et de vermeil brillaient sur ma table. Des pendules ornaient les cheminées, à côté de gravures venues de Vienne, on voyait quelques peintures primitives représentant des saints et la terreur des Magyars, le farouche Hôra[1]. Le célèbre paysan du XVIIIe siècle était richement vêtu; sa face était rayonnante; il buvait du vin dans une coupe d'or; au-dessous on lisait:

Hôra be si hodineste
T'era plange si plateste[2].

---

1 Hôra, qui avait pris le titre d'empereur de la Dacie et qui prétendait réunir sous son autorité toutes les provinces roumaines, périt sur la roue avec son lieutenant Clasca, le 28 février 1785. En 1848, Abraham Janko recommença la lutte contre les Magyars. Les populations roumaines étaient soulevées contre la domination de ces maîtres impitoyables. Soixante mille Roumains armés de haches, de piques et de faux, s'étaient réunis au « champ de la liberté » près de Blajium. Après cette réunion, Janko s'établit dans le « pays des mines », qui devint le centre de l'insurrection roumaine. Retranché dans les monts d'Abrud-Banya, il battit plusieurs fois les intrépides Magyars. Le « roi des montagnes », aveuglé par la haine qu'ils lui inspiraient, crut que l'invasion russe serait favorable à sa cause. L'événement prouva combien il s'était trompé. Mais cette levée de boucliers montra cependant quels services les Roumains de Transylvanie pourraient rendre par leur bravoure à la cause de leur nationalité.

2 Hôra boit et se repose — la patrie (roumaine) gémit et paie. — Ces quelques mots prouvent seuls que les Roumains ne sont pas faciles à dénationaliser.

Dans un autre dessin on voyait «le saut de Pintie». Pintie était un fameux brigand qui, poursuivi par les hussards du comitat de Marmoros, s'élança dans un abîme plutôt que de tomber dans leurs mains. Les paysans des provinces roumaines ont eu longtemps une évidente sympathie pour les brigands[1]. Plus d'une fois les multitudes opprimées ont trouvé des vengeurs dans d'intrépides aventuriers qui les ménageaient en rançonnant impitoyablement leurs maîtres[2]. Boujor a laissé parmi les Moldaves un nom aussi populaire que Pintie en Transylvanie[3].

Mon hôtesse, qui était originaire de la vallée de Haczeg, près de la Porte-de-fer, avait mis, pour assister à la veillée, le ravissant costume de son pays natal. Les Roumaines qui, comme toutes les femmes latines, ont un sentiment inné de l'élégance, s'habillent généralement avec une ingénieuse coquetterie. En Transylvanie, les jeunes filles font avec leur chevelure une natte épaisse qui se termine par un ruban ou une pièce de monnaie. Elles mêlent à leurs cheveux des fleurs, des monnaies ou des plumes de paon. Quelquefois elles placent sur leur front un diadème où brillent des verroteries ou des perles soufflées. Le mouchoir qui sert de coiffure aux femmes

---

1 La tradition a conservé les noms de Boujor (Pivoine), Tunsul (le Tondu), Groza (la Terreur).

2 « Je n'ai jamais commis de meurtre, dit Boujor dans la ballade qui porte son nom; mais j'ai rossé bien des ciocoï » (pieds-plats). — Voy. ALEXANDRI, *Ballades et chants populaires de la Roumanie.*

3 Dans les états du pape les mêmes causes produisent encore aujourd'hui les mêmes effets. Le peuple prend fréquemment parti pour les brigands contre les agents de l'évêque-roi.

mariées, a dans le midi de la province la forme d'un turban, et ailleurs celle d'un voile. Rien ne sied mieux que leurs chemises brodées et que la *catrinza*, ornée de raies aux couleurs éclatantes. Les Roumaines d'un grand nombre de villages remplacent les bottes rouges ou jaunes par des sandales de cuir (*opinci*). A Vets, près d'un territoire que les Saxons possèdent au nord de la Transylvanie, j'ai été frappée du contraste que le costume des Roumaines présente avec celui des Saxonnes, dont la veste est noire, le jupon noir, les bottes noires, comme si elles voulaient faire ressortir les vêtements des Latines par ces ténèbres accumulées sur leur personne. Les montagnardes de Zalathna, dans la Transylvanie méridionale, semblent défier par la richesse de leur ajustement les parcimonieuses et mélancoliques Saxonnes. Avec quelle grâce les bouts brodés de leur turban retombent sur le côté gauche! Comme elles portent bien leurs colliers de verroteries, leurs chemises aux longues et larges manches, entourées au poignet d'un cercle de broderies rouges, leur corsage de peau, découpé sur la poitrine et fixé par une ceinture de diverses couleurs, d'où pend le double tablier rayé ! J'avouerai toutefois, que les femmes de la vallée de Haczeg, la plus belle contrée de la province, me paraissent encore plus élégantes. Les extrémités du mouchoir blanc qu'elles roulent négligemment autour de la tête flottent sur le dos; la chemise brodée s'attache sur la poitrine; de longues franges ornent le bas de la *catrinza* bariolée, et voltigent autour d'elles; leur taille est prise dans un surtout blanc serrée par une ceinture bleue ou rouge.

Lorsque j'entrai dans la salle où Florica, la fille du mineur, avait réuni ses compagnes pour la veillée, les jeunes Roumaines vinrent me baiser les mains avec une familiarité respectueuse. Ce peuple est naturellement disposé à la politesse et même à la déférence à moins qu'on ne l'indispose par une hauteur déplacée. Ainsi quand le prêtre du village, pauvre et laborieux comme les pasteurs des temps apostoliques et aussi simple qu'eux[1], paraît sur le marché, où il vient vendre son maïs avec les compagnons de ses travaux, on s'empresse autour de lui pour lui baiser la main et pour faire honneur à sa dignité de chef d'une communauté chrétienne. Les jeunes filles de Véres-Patak, d'abord gênées par ma présence, s'apercevant que je m'entretenais dans leur langue avec Florica et avec sa mère, recommencèrent bientôt leur bruyante conversation. Les Roumaines de toutes les classes aiment autant à causer que les Grecs et vos compatriotes. Aussi ne se rendent-ils pas compte de la taciturnité germanique. S'ils désirent connaître ce qui vous regarde, ils ne font, de leur côté, aucun mystère de leurs propres affaires. Leur curiosité n'a donc rien de choquant; parce qu'elle n'implique aucune inquisition malveillante. Lorsqu'on sut que j'avais visité les grandes villes de l'Occident, on m'accabla de questions. Le nom de la France revenait sans cesse sur les lèvres de ces jeunes Roumaines.

---

1 Dans les siècles héroïques du christianisme les évêques et les prêtres étaient souvent, comme le berger saint Spiridion, choisis dans les plus humbles conditions. La décadence a commencé quand on a oublié les traditions des premiers âges.

Pour les peuples néo-latins Paris a remplacé Rome condamnée à la décadence par une théocratie rétrograde, et quand ils parlent de cette Lutèce qui a tant contribué au progrès de l'espèce humaine, on dirait qu'il s'agit pour eux d'une seconde patrie[1]. De même que les Hellènes se tournent vers Constantinople et les Russes vers Moscou, ainsi tous les fils des Latins dirigent leurs regards du côté de cette cité illustre qui, en 1789, a fait entrer dans une voie nouvelle[2] l'humanité tout entière.

Cependant je finis par me lasser de la conversation. On m'avait dit que les Roumains, dignes fils de l'Italie, avaient pour la musique une passion que la légende caractérise d'une manière originale. Un pâtre s'étant trouvé transporté dans les demeures célestes, sans se laisser éblouir par les splendeurs qui l'entouraient, demanda à Dieu une cornemuse. Aussi la poésie populaire ne redoute-t-elle aucune hyperbole quand il s'agit de célébrer le pouvoir de la musique : « Si je chante mon doux chant de femme, dit Vidra, l'héroïne d'une *doïna*, les eaux s'agitent, les sapins courbent leur tête, les collines tremblent, et

---

1 . . . . ô ville dorée
Où j'ai passé les belles années de ma jeunesse,
Toi qui es illustrée par les arts, par les sciences, par le génie.
Dans le sein *libre* de laquelle j'eusse voulu être né.
(CRETZIANO, *Melodii intime*, (Sonnet XVII.)

2 Le peuple roumain comprend instinctivement l'importance de la révolution française. Un seul fait entre mille est de nature à lui montrer l'influence prodigieuse de cette grande transformation sociale. Depuis 1789, la moyenne de la vie s'est augmentée en Occident de près de dix ans. La réforme a eu aussi de grands résultats physiologiques. A Genève depuis la chute des évêques, la durée de l'existence s'est accrue de quatorze années.

j'éveillerai dans sa retraite le terrible génie de la montagne ». Je profitai de ce qu'on m'avait appris des goûts du peuple roumain pour détourner de ce côté l'activité de la réunion. Quelques jeunes gens qui en faisaient partie et qui se montraient pleins de politesse, comprirent ma pensée et m'aidèrent à la réaliser. Une jeune paysanne, aux cheveux blonds et aux joues roses, type dace[1], qui se retrouve assez souvent parmi les brunes filles de l'Italie, passait pour très-habile à chanter les *cantices batrinesti* (airs de ballades), les *doïne*, les *cantice de lume* (airs de romances) et les *cantice de joc* (airs de danses tels que les *horas*). J'ai copié un de ces gracieux poèmes qui vous donnera une idée des chants populaires de la Roumanie :

Bogdan ou la fiancée d'un beyzadé[2].

Le glorieux prince Etienne, le héros invincible, est assis sur un trône doré au milieu d'une vaste salle pleine de boyards, de guerriers, *hetmans* et *vestiars*[3], aussi riches qu'ils étaient braves.

---

1 Quoique l'histoire des Daces soit loin d'être éclaircie, on croit que c'était une race blonde. M. César Bolliac pense même que l'élément gaulois ou celtique formait une partie essentielle de la nation des Daces. Les *Davi* et les Pélasges (d'où descendent peut-être les Albanais) contribuèrent aussi, selon lui, à la formation du peuple dace.

2 C'est Bogdan qui, fidèle au testament politique de son père, le grand Etienne, et voyant la Moldavie épuisée par quarante ans de guerres continuelles, fit acte de soumission envers la Porte, en ne reconnaissant toutefois au sultan qu'un droit de suzeraineté purement nominale. Le tribut que la Moldavie s'engageait à payer à son suzerain, consistait en quatre mille ducats, quarante chevaux de race, et vingt-quatre *choimi* (éperviers) des Carpathes.

3 Aujourd'hui, en Moldavie, le *Hetman* est commandant en chef, et le *Vestiar*, ministre des finances. Titres de grands boyards.

Or, voici, frère! que tout à coup la salle se remplit d'une vive lumière comme si le soleil y avait fait son entrée.

Etait-ce le soleil ou n'était-ce pas le soleil? C'était le jeune prince à la taille fine et élancée, qui entrait pour aller s'agenouiller devant son père et lui dire :

« Oh! mon prince, mon père chéri, je viens implorer ton consentement pour épouser la fiancée de mon âme, celle qui a ravi mes yeux; elle n'est point fille d'empereur; elle est la fille du riche Litéan qui a abjuré sa religion, mais elle est pure comme la lumière des étoiles, elle est vive comme un joli oiseau et douce comme une fleur. »

Le prince Etienne accorda son consentement dans un baiser paternel qu'il déposa sur le front de son fils; puis le chargeant de beaux présents de noces, il lui donna pour compagnons cinquante guerriers choisis dans le camp.

Les guerriers montèrent à cheval et partirent avec le jeune prince le jour de la Saint-Pierre pour arriver au château du Litéan le jour de la Saint-Dimitri.

Mais à peine le riche renégat les eut-il aperçus qu'il ferma les portes de son château et cria du haut de sa tour :

« Que celui qui prétend à la main de ma fille, que mon futur gendre franchisse les murailles et qu'il ouvre lui-même les portes de mon château! »

Il n'avait pas achevé que Bogdan ayant excité

son cheval, lui fit prendre un élan superbe et sauta par-dessus les murailles.

« Salut à toi, beau-père! » dit-il, et il ouvrit les portes pour laisser entrer ses compagnons. A cette vue, le Litéan, le riche renégat, ravi au fond de son âme, caressa avec une douce satisfaction sa vieille moustache et cria de nouveau :

« Que celui qui prétend à la main de ma fille, que mon futur gendre franchisse les ballots de draps qui sont dans la cour et que tout soit à lui. »

Bogdan lança de nouveau son cheval et d'un bond il arriva jusqu'au pied du grand escalier en franchissant les ballots.

« Salut à toi, beau-père! » dit-il, et prenant les pièces de drap, il les distribua à ses compagnons, à chacun selon son mérite et selon sa taille. Au guerrier de taille moyenne il fit cadeau du drap écarlate pour le faire mieux ressortir; au guerrier élancé, du drap jaune pour le faire briller de loin.

Alors le riche renégat tenta une dernière épreuve; il entra avec Bogdan dans l'intérieur du château et le mit en présence de trois filles, belles comme des impératrices; toutes les trois ayant mêmes traits et même taille, toutes les trois également blanches et ravissantes, ainsi que trois lis d'argent.

Les yeux du jeune prince lancèrent des flammes à la vue de ces trois merveilles; mais Litéan lui dit :

« Que celui qui prétend à la main de ma fille, que mon futur gendre reconnaisse sa fiancée et l'épouse! »

Que fit alors Bogdan? il ôta l'anneau de son

doigt, le jeta sur le tapis et s'écria d'une voix menaçante :

« Que celle qui est ma fiancée, que ma future bien-aimée aille chercher l'anneau et le place à son doigt. Car, j'ai un sabre à deux tranchants qui demande une tête de jeune fille. »

A ces paroles, la jeune fiancée, embellie par les larmes qui s'échappent de ces beaux yeux, alla s'agenouiller sur le tapis, en pliant son corps comme une fleur au souffle du vent, et ramassa l'anneau.

Mais à peine l'eut-elle mis à son doigt que Bogdan, la joie dans l'âme, courut relever sa belle fiancée et couvrit ses beaux yeux de baisers ardents; puis la pressant dans ses bras, il la déposa sur les coussins d'un riche *radvan*[1], et partit avec elle.

Or, qui venait après eux?

Une foule d'autres voitures, chargées de belles dames, de vrais jardins remplis de fleurs, ainsi que les cinquante guerriers choisis dans le camp.

Ils partirent le jour de la Saint-Dimitri et arrivèrent le jour de la Saint-Pierre pour célébrer leur noce; une noce tellement splendide qu'on n'en avait encore vu de pareille[2].

Les paysans roumains ne se contentent point des chants populaires. Ils connaissent aussi les poètes contemporains[3]. Un jeune homme me récita la *Fille du pandour*.

---

1 *Radvan*, sorte de voiture très-ancienne.

2 *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, recueillis et traduits par Alexandri.

3 La littérature roumaine depuis sa renaissance a produit un grand

— Fillette rose, — Pourquoi une larme — Brille-t-elle sous ton cil? —Ah! de ma lèvre enflammée — Si je pouvais la boire une fois, — Jour et nuit je te chanterais!

— « Jeune homme! ma patrie — Gémit sous mille maux: — Voilà pourquoi je soupire. — Donc, si tu veux un baiser, — Brise d'abord ces chaînes; — Délivre notre terre de l'étranger.

« Je ne veux pas contracter de lien — Avec l'esclave qui supporte en paix — L'humiliation et les douleurs, — Si tu veux aller te battre, — Tu pourras être mon frère — Car je suis fille de héros [1]. »

---

nombre de poètes distingués, dont plusieurs sont aujourd'hui connus bien au-delà des frontières de leur pays. Il suffit de citer MM. HÉLIADE, César BOLLIAC, ALEXANDRI, KIRLOVA, ALEXANDRESCO, NEGRUZZI, CICHENDELA, CUCIURENO, DONICI, Pâris MAMULENI, POGOR, C. ROSETTI, ARISTIAS, STAMMATI, CRETZIANO, ASSAKI, TEUTU, BELDIMAN, Nicolas et Jean VACARESCO, NEGRI, etc. — Parmi les prosateurs on compte des noms aussi distingués : SINCAÏ, Jean GHIKA, prince de Samos, (sous le pseudonyme de Chanoi), Michel COGALNICEANO, Nicolas BALCESCO, LAURIANO, Pierre MAÏOR, etc.— Si l'on tient compte des circonstances et des entraves sans nombre qui rendent si difficiles, en Orient, tout progrès intellectuel, on sera disposé à rendre justice à l'activité littéraire des Roumains. En comparant leur littérature à celle des peuples voisins, les Bulgares, les Serbes, les Bosniaques, et même les Russes, on verra qu'ils ont, ainsi que les Grecs, maintenu glorieusement dans l'Europe orientale la suprématie littéraire des anciens Latins et des Hellènes. Si certains écrivains de l'Occident qui parlent de la Roumanie et de la Grèce avec un dédain superbe, ne joignaient pas l'ignorance à la hauteur, ils auraient pu se convaincre que l'esprit humain n'est pas resté inactif parmi les fils de Rome et d'Athènes. Avec des ressources de toute espèce, de grands Etats pourraient envier l'activité littéraire de ces contrées auxquelles certains rhéteurs prodiguent tous leurs mépris, sans paraître soupçonner les douloureux sacrifices que se sont imposés les restaurateurs de leur littérature. Je ne veux citer qu'un exemple : Qu'on lise dans M. Edgar QUINET (*Les Roumains*) le récit éloquent des épreuves subies par le grand historien de la Roumanie, SINCAÏ.

1 CRETZIANO, *Melodii intime*.

Cependant, en Roumanie comme ailleurs les vieilles poésies sont les plus goûtées aux villages. Quelques unes, telles que *Miorita*[1], expriment admirablement le sentiment que les Roumains nomment *doru*[2], sentiment de mélancolie indéfinissable, qui, si l'on en croit le peuple, fait mourir celui qui en est atteint. Ce sentiment est très-naturel chez une nation dont tant de races impitoyables ont ravagé le territoire et cent fois compromis l'existence. Toutefois la poésie roumaine ne s'absorbe point dans une pensée unique. Tantôt elle réagit vigoureusement contre l'oppression en célébrant les hommes qui ont été animés d'une généreuse audace[3], les héros de la *t'era romanesca*[4], tous ceux qui regardent « comme un jour de fête le jour où il faut mourir pour la patrie[5] » tantôt elle exalte avec enthousiasme les charmes des vierges de la Roumanie. Ce culte de la beauté a inspiré aux poètes roumains des accents d'une grâce incontestable. Il est tellement exalté que nous voyons dans une ballade[6] Apollon révolté contre le Tout-Puissant lui-même qui lui impose le sacrifice d'une

---

1 Voyez les éloquentes réflexions de M. Michelet sur cette pièce dans les *Légendes du nord* (?). — Provinces danubiennes.

2 La *doïna*, chantée sur un air lent et plaintif, est inspirée par le doru.

3 Comme dans *Mihou* — Voyez ALEXANDRI, *Ballades*, comp. avec MICHELET, *Légendes du nord*.

4 Voyez *Movila lui Burcel* (La colline de Bourtchel) et *Constantin Brancovano* dans le recueil de M. Alexandri. — La vie des héros de la Roumanie offre à la poésie les plus riches sujets. — Voyez *Gli eroi della Rumenia*, par Dora d'Istria.

5 MURRAY, *The Doïnas*.

6 *Soarele si Luna*, Le Soleil et la Lune. — Voyez ALEXANDRI, *Ballades de la Roumanie*.

passion illégitime. La *Rose et le soleil* est un hymne enthousiaste à la beauté. Le début de *Mariora Floriora* n'est pas moins remarquable à ce point de vue[1]. Pourtant qu'on ne s'attende point à trouver dans la plupart de ces petits poèmes la passion abandonnée que la poésie païenne aimait à chanter. Souvent dans les enivrements d'une ardeur partagée reparaissent et la mélancolie chrétienne et le sentiment de l'instabilité des choses humaines qui ne laisse à la félicité dont le cœur est si avide que des heures fugitives. Telle est la pensée qui domine dans la *Fille du laurier* et dans la seconde partie de *Mariora Floriora*[2]. « Mariora tu es belle et heureuse; mais n'as-tu jamais pensé que le bonheur est inconstant et que les plus doux rêves ont une fin amère? »

Ces poésies, que j'ai plus d'une fois entendues chanter[3], me transportaient dans le monde merveilleux de mon enfance. « Le miracle, dit le grand Gœthe, est enfant de la foi. » Or, en Orient la foi surabonde dans les âmes; elle ne se contente pas des mystères de la religion, elle a besoin de créer un univers fantastique qu'elle peuple à son gré d'êtres charmants ou terribles. Les femmes roumaines n'échappent point à ce puissant instinct de l'imagination orientale. Plus d'une fois, hélas! leur crédulité[4] les a exposées à de

---

1 Voyez MURRAY, *The Doïnas.*

2 MURRAY, *The Doïnas.*

3 Les considérations qui sont à peine indiquées ici seront développées plus longuement ailleurs.

4 Qu'on ne croie pas que dans ma pensée cette crédulité n'existe qu'en Orient. Je n'ai jamais trouvé rien de plus ridicule que les contes

cruels châtiments. En Transylvanie, les empereurs d'Autriche se signalaient par leur zèle contre les sorcières [1]. Jusqu'en 1739, aux environs d'Arad et de Cynla, on leur faisait subir l'épreuve de l'eau. Marie-Thérèse, qui eut la gloire de chasser les jésuites, eut aussi l'honneur de mettre fin [2] à ces exécutions aussi fréquentes qu'atroces [3]. Aujourd'hui les Roumaines peuvent en paix [4] croire au *babe* (fées) vindicatives [5], aux *zméï* [6] qui gardent les trésors, aux redoutables *balauri* [7], sans que leur vie soit exposée aux moindres dangers.

L'intelligence des paysannes reste pourtant toujours livrée à des terreurs qui paralysent parfois les

que débitent les journaux catholiques de l'Occident sur les capucins volants, les visions de Marie d'Agréda, les tables parlantes, les sorciers de Cideville, etc., etc.

1 Les sorciers n'étaient pas non plus épargnés. Le 23 juillet 1728 on brûla à Szegedin, en Hongrie, six sorciers, dont l'un, ancien bailli de la ville, avait quatre-vingt-deux ans! Le même jour sur les bords de la Theiss on en livra sept aux flammes. Les souverains catholiques ont brûlé par milliers de malheureux visionnaires. Voyez BERSOT, *La Sorcellerie*.

2 Ailleurs ces abominables procès se continuèrent jusqu'à nos jours. En 1823, à la Martinique, colonie française, un nègre nommé Raymond a été condamné aux galères à perpétuité comme sorcier!

3 « Je compte que depuis quinze ans que je juge à mort, en Lorraine, disait Nicolas Remi, il n'y a pas eu moins de neuf cents sorciers convaincus envoyés au supplice par notre tribunal!! »

4 Les bons catholiques se plaignent de l'*indulgence* des tribunaux pour les sorciers. (Voyez le marquis E. de MIRVILLE, *Des esprits et de leurs manifestations*). En ce temps de restaurations nous verrons peut-être rétablir les procès de sorcellerie.

5 La plus redoutée est la *Marz sara*, fée du mardi soir, le mardi et le vendredi sont des jours suspects.

6 Monstres, aux ailes immenses. — Voyez ALEXANDRI, *Ballades*, *Naframa si Inelul*, le voile et l'anneau.

7 Serpents. — Voyez SCHOTT, *Walachische Mährchen*, Stuttgart, 1848.

forces les plus vives de l'âme. Zinca, une des jeunes filles qui assistaient à la veillée de Véres-Patak, frissonnait toutes les fois qu'on parlait des ***stafii***[1] et des ***strigoï*** (vampires). Pâle et nerveuse, elle prêtait une oreille avide aux récits les plus effrayants. Des gouttes de sueur perlaient sur son front encadré de cheveux noirs quand on racontait les dangers que les *fat frumosi*[2], avaient couru dans leurs luttes contre les *balauri:* « Au milieu de la route, près du puits de la Colombe, j'aperçus une fleur des champs, c'était l'œil d'un serpent, d'un grand serpent aux écailles vertes! » — « Frère, puisses-tu ni le voir jamais, ni jamais en rêver! » — « Ce dragon avait avalé à moitié un corps humain couvert d'armures, le corps d'un brave jeune homme, etc.[3] »

Les *zméï* (dragons) aussi terribles que les *balauri* jouent dans les contes roumains[4] le même rôle que dans la poésie. Ils enlèvent les princesses qu'ils enferment dans des palais de cristal. Heureusement que les *fat frumosi* veillent sur ces belles captives, et qu'ils s'exposent avec une ardeur chevaleresque à des dangers de toute espèce pour les arracher aux monstres et aux magiciens qui personnifient le génie du mal et de la violence. Le diable lui-même vient souvent au secours de ses agents. Mais le sentiment de justice qui vit impérissable dans la conscience du peuple roumain s'ar-

1 Les *stafii* sont des esprits malfaisants qui s'établissent au milieu des ruines pour nuire aux vivants.

2 « Beaux enfants »; ce sont des espèces de héros fantastiques que la légende doue de toutes les qualités.

3 ALEXANDRI, *Ballades*, — *Balaurul*, le serpent.

4 Voyez SCHOTT, *Walachische Mährchen*. Stuttgart, 1848.

range toujours pour le confondre. Un simple paysan chrétien l'enlace dans ses propres piéges et rend inutiles tous les calculs de la perversité infernale. La multitude se consolait de ses souffrances et de ses déceptions par des rêves dorés qui l'arrachaient à sa misère. Le montagnard des Karpathes et le laboureur des bords de la Dambovitza en écoutant des fictions riantes qui lui montraient des paysans épousant les filles des empereurs, se rappelaient qu'après la mort du dernier des Bogdanides les Moldaves avaient placé un pêcheur sur le trône d'Etienne-le-Grand, et que Pierre Rarès Ier (1527-1528), doué d'un grand courage, d'un rare bon-sens, d'une force de caractère incontestable, avait été digne du choix de ses compatriotes. Personne n'avait oublié que le fils d'un serrurier, Mihne III, avait succédé en Valaquie au dernier des Bassaraba (1658). En Orient, la fiction et l'histoire se donnent souvent la main, et les contes valaques qui ouvrent au courage et à la vertu les plus étonnantes perspectives ne paraissent nullement invraisemblables à ceux qui les écoutent. L'heureux dénouement qui termine toutes ces légendes populaires prouve que la nation s'attendait à voir tôt ou tard les principes d'équité, qui sont l'essence même du christianisme, devenir la loi de l'ordre social. Ce pressentiment partagé par toutes les âmes vraiment chrétiennes doit être regardé, à mon avis, comme une prophétie d'un avenir meilleur que la Providence réserve au genre humain, après tant de cruelles épreuves.

LETTRE III.

Au village de Törts (frontière de Valaquie).

Le voyage que j'ai fait de Clus' à la frontière de la Transylvanie a été pour moi la cause d'un perpétuel enchantement. Si j'excepte les Alpes et les Pyrénées, je n'ai rien vu de plus beau que cette contrée. Le mélange des races ajoute à l'attrait du paysage. Roumains, Allemands, Magyars, Seklers, Bulgares, Arméniens, Juifs, etc., se coudoient dans ces montagnes, à la frontière du monde oriental. Mais chez aucun de ces peuples, je n'ai trouvé l'admirable hospitalité des Roumains. Cette nation aurait-elle tous les défauts dont la gratifient les Seklers et les Saxons, l'instinct de la fraternité chrétienne qu'elle possède à un si haut degré devrait les lui faire pardonner. Quelle est, en effet, la plaie de la société contemporaine? N'est-ce pas cet égoïsme incurable qui porte à subordonner les mouvements les plus élevés de l'âme à la « question d'argent? » Je reconnais sans peine les grandes qualités des Anglo-Saxons, des Allemands et des Scandinaves, mais le « dieu dollar » des Américains a parmi les peuples germaniques, trop d'adorateurs disposés à lui sacrifier tout ce qui fait la dignité de la nature humaine[1]. N'est-il pas honteux

1 Les peintres les plus célèbres de la société anglo-saxonne, TACKERAY, DICKENS, madame GASKELL, miss BRONTÉ (Currer Bell) ne permettent pas le moindre doute.

que, dans des pays qui marchent à la tête de la civilisation, le cœur et la maison du riche soient presque toujours fermés à l'indigent comme à l'étranger?[1] Chez les Roumains, il n'en est point ainsi! Même dans le Nord de la Transylvanie, où leur situation est si précaire, les plus pauvres accueillent le voyageur avec une cordialité vraiment touchante. A leurs yeux, vous êtes un ami dès que vous avez franchi le seuil de leur cabane. Ils vous traitent comme un frère (*frate*) sans s'informer si vous êtez orthodoxe, protestant ou juif. N'est-ce pas la véritable charité évangélique, la charité que Jésus-Christ a en vain prêchée au genre humain, et que d'égoïstes sectaires ou de prétendus patriotes s'efforcent de discréditer? N'est-il pas remarquable que ces paysans latins des Karpathes, — si souvent diffamés, — soient plus avancés sur cette question fondamentale que les plus doctes théologiens de l'Occident, et qu'ils aient conservé dans un cœur fraternel le sentiment chrétien dans toute sa profondeur et dans toute sa vérité?

Lorsque nous traversions un village roumain, à peine avions-nous prononcé le mot *apa*[2] qu'une paysanne sortait pour nous en offrir avec la grâce d'une nymphe et la majesté d'une reine. Un jour dans un hameau près d'Alba-Julia[3] j'aperçus devant la niche d'une *Panaghia*[4] deux vases d'eau préparés pour les

---

1 *Hostis*, étranger ou ennemi comme aux temps du paganisme.

2 Eau. — Dans la langue romaine rustique (lingua romana rustica) le *p* prenait souvent la place du *q*; *apa* pour *aqua*.

3 Le Carlsbourg des Allemands.

4 La Toute-Sainte, la Vierge.

voyageurs altérés. Cette Vierge qui avait autrefois traversé les arides déserts de l'Egypte pour fuir la colère d'un tyran, n'était-elle pas bien faite pour présenter au piéton indigent l'offrande charitable des paysannes latines ? Combien de fois n'ai-je pas trouvé, placés soigneusement à l'ombre, de ces vases qu'ou remplit chaque matin, et qui sont destinés, non pas à un frère, à un ami, mais au Christ qui voyage dans la personne de ses plus pauvres enfants ? Quand on parcourt les grandes villes de l'Occident, on s'aperçoit avec une sorte d'effroi qu'on est égaré dans un vaste désert d'hommes. Ici, le sentiment de ce douloureux isolement n'existe pas. En passant devant la cabane du paysan roumain, on se dit qu'il suffit d'y entrer pour y trouver un hôte bienveillant, prêt à partager avec vous sa *mamaliga* (bouillie de maïs) et le feu de son foyer. Quel est le pays de l'Occident où l'on pourrait espérer un semblable accueil ? L'hospitalité qu'on accorde n'a-t-elle pas pour règle unique les espérances de gain ?[1] Je sais qu'il est facile de tourner en ridicule les rudes montagnards des Karpathes, par exemple, ces Calibas [2] dont les huttes enfumées dominent la longue vallée de la Dumbravicza [3]. Les Calibas, pâtres à la taille élevée, aux membres musculeux, aux tempes rasées, descendent quelquefois jusqu'à Brasovu couverts d'une peau de mouton comme

---

1 Je renvoie au tableau saisissant, tracé par M. Octave FEUILLET dans le *Village*.

2 *Calibas* a le même sens que le mot vendéen *Huttiers*.

3 Cette vallée donne entrée en Valaquie et s'étend entre des rochers sans fin.

« le paysan du Danube ». Ces intrépides Roumains qui, plus d'une fois, dans les lointaines excursions qu'ils font avec leur troupeaux au-delà de l'antique Ister, ont utilisé contre les Musulmans la carabine qu'ils ne quittent jamais, reçoivent dans leur hutte l'étranger que le ciel leur envoie avec une affection véritablement fraternelle. Pendant mon séjour ici, quelques uns m'ont accompagnée dans la Dumbravicza où je devais assister au mariage d'une paysanne valaque, parente de mon hôtesse de Törts.

Avant de vous parler de la cérémonie des noces, je dois vous donner quelques détails indispensables sur les fiançailles. Si vous êtes bien aise de vous en faire une idée exacte, joignez-vous avec moi au cortége qui se rend à la cabane du paysan Fulga et de son épouse Kira.

Devant nous marchent gaiement, musique en tête, une douzaine de jeunes gens dont les allures et le costume méritent d'être décrits. Les uns ont placé sur leurs longs cheveux, tressés par derrière, une *caciula* (bonnet) d'agneau noir, les autres un chapeau à grand bord; tous sont armés d'un bâton que surmonte un bouquet de fleurs. Leur chemise est relevée en tunique sur une braie gauloise qui fait songer aux Daces de la colonne Trajane; une large ceinture de cuir, chamarrée de boutons de cuivre, entoure leur taille. Ceux-ci portent des bottes hongroises[1], ceux-là ont aux pieds des sandales de peau

1 Nommées par les Magyars *houze*, d'où vient houzards.

de chèvre (*opinci*) attachées par des courroies croisées sur le bas de la jambe.

Avant d'entrer, on se recueille, afin de prendre la physionomie grave qu'exigent les circonstances. Les musiciens accordent leurs instruments et nous nous mettons à marcher deux à deux derrière l'orchestre. On frappe à la porte, qu'on trouve barricadée, mais qui cède au premier effort. Le violon, la flûte de Pan et la *kobza* rivalisent d'ardeur comme pour célébrer notre entrée victorieuse dans la place. A ce tumulte succède tout à coup un religieux silence. Le maître du logis, Fulga et sa vénérable épouse, assis comme Philémon et Baucis sur leur divan que décore une belle courte-pointe à raies jaunes et blanches, redoublent de majesté. Le premier musicien, qui semble pénétré de l'importance de la situation, leur adresse la parole d'un ton solennel: « Les grands-pères, dit-il, et les ancêtres de nos pères, allant à la chasse et parcourant les bois, ont découvert le pays que nous habitons et qui nous procure la jouissance de son miel et de son lait[1]. Or, poussé par cet exemple, l'honorable garçon Stéfan s'est aussi mis à chasser à travers les champs, les forêts et les monts, et il a rencontré une biche qui, timide et réservée, a fui sa présence et s'est cachée. Nous autres, en suivant ses traces, nous avons été conduits jusqu'à cette maison. Il faut donc que vous la remettiez entre nos

---

1 Ces expressions bibliques donnent à peine une idée de la merveilleuse fertilité de la Valaquie, qui pourrait devenir le grenier de l'Europe.

mains, ou que vous nous montriez la biche que nous poursuivons avec tant de fatigue et de peines. »

Fulga et Kira répondent d'abord qu'une bête de cette espèce n'est pas venue chez eux; puis, pressés par les ambassadeurs, ils frappent des mains, et une femme âgée, leur grand'-mère[1], vient se placer à côté d'eux. Alors la montrant aux envoyés : — « Est-ce celle-ci que vous cherchez? » — « Non ». — Ils frappent encore une fois des mains et une autre personne vient s'asseoir sur le divan. « Est-ce celle-là? » disent-ils en désignant leur mère. — « Non! non! » — « En ce cas, s'écrie Kira, ce sera cette autre » et elle soulève la courte-pointe qui tombe sur le devant du divan. Il en sort une vieille servante couverte de haillons. — « Non, non, mille fois non! la bête que nous cherchons a des cheveux d'or, des yeux de faucon, des dents de perles et des lèvres vermeilles comme une cerise; elle a la taille d'une lionne, la gorge blanche d'un cygne, ses doigts sont plus délicats que la cire et son visage plus brillant que le soleil et la lune! »

Il était difficile de n'être pas vaincu par tant d'éloges. Aussi Fulga et Kira, tout joyeux de ces flatteuses paroles, font-ils à l'ambassadeur un geste qui signifie : « Vous allez être satisfaits ». En effet, d'une petite chambre où elle avait tout entendu, sort dans ses plus beaux atours une grande et fraîche jeune fille de seize ans, « blanche, douce et attrayante[2] ».

---

1 En Orient où les femmes se marient très-jeunes on peut voir réunies plusieurs générations sous le même toit.

2 ALEXANDRI, *Ballade de la Roumanie*, — *Erculean*, Hercule.

Anitzika répond aux propositions de son amant, en se passant au doigt, avec un peu d'embarras, l'anneau qu'il lui fait remettre et les fiançailles sont terminées. Le mariage sera célébré dans quelques jours, chez le pacinic du village, oncle paternel de la fiancée. En attendant « la gentille Roumaine pareille à la fleur des champs[1] » rentre dans sa chambre qu'elle ne doit plus quitter que le jour des noces.

La veille du mariage, j'arrivai la première chez le pacinic.

« Où est ta[2] fille ? » dis-je à Kira. Et Kira m'introduisant à l'instant dans une chambre voisine : — « La voici », répond-elle.

Anitzika s'avance vers moi très-fière de sa parure. Des bas blancs et des souliers noirs, une robe de soie et une ceinture à large plaque d'argent, une *scurteca* (espèce de veste) doublée de martre et dans ses cheveux des fils d'or qui tombent en gerbe jusqu'à terre:

Il ordonna les apprêts de la noce ;
Il orna le front d'Hélène
Avec le fil d'or des fiancées[3].

Anitzika est entourée d'une vingtaine de jeunes filles avec lesquelles elle chante et rit. Toutes ses

---

1 *Ballades*, trad. par ALEXANDRI, *Naframa si Inelul*, le voile et l'anneau.

2 Le tutoiement est tellement dans l'essence de la langue roumaine que dans une ballade le brigand Codréan dit au prince:

Altesse princière
N'écoute pas les Grecs.

3 Ball. de la Roum., trad. par ALEXANDRI, *Soarele si Luna*, Le Soleil et la Lune.

compagnes et même ses sœurs aînées, lui témoignent déjà quelque déférence.

Le lendemain, je n'étais pas encore levée lorsque arrivent au village les envoyés de Stéfan. Les parents de la fiancée ont mis en sentinelle leurs gens qui doivent se saisir de la personne des ambassadeurs et les amener prisonniers. Ce sont eux qui poussent des cris de guerre, et ces cris me font courir sur la terrasse.

— « Qu'êtes-vous venus faire ici? » leur demande Fulga.

« Déclarer la guerre, répond d'une voix retentissante le chef de l'ambassade, l'armée nous suit et la forteresse sera prise d'assaut. »

« Entendons-nous, » réplique Fulga; et lui et sa femme prennent chacun un de ses bras, et s'en vont avec la foule au-devant du fiancé.

A cent pas de la maison, Stéfan apparaît soudain avec sa suite dans un nuage de poussière, monté sur un jeune étalon gris pommelé, « un jeune *zméou*, leste, nerveux, taillé pour la course.[1] ». Il s'arrête en criant : « Victoire! » — « Victoire! » répondons-nous. Lorsque les deux partis réunis sont en face de la maison, ils commencent une course qui simule un tournoi. Les cavaliers qui arrivent les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

Ces jeux finis, nous nous rendons à l'église où

---

1 *Ballades de la Roumanie,* trad. par ALEXANDRI, *Novak si fata Kadilui*, Novak et la fille du Kadi.

le prêtre attend les fiancés; Stéfan et Anitzika se tiennent debout sur un tapis où l'on a semé des pièces de monnaie. En les foulant aux pieds, les deux jeunes gens attestent qu'ils n'ont pas cherché les richesses dans l'union qu'ils vont contracter. Le prêtre leur pose sur la tête une couronne nuptiale, emblême de puissance sur la famille[1], elle n'est faite ni d'or, ni de pierres précieuses, mais de fer-blanc caché sous les fleurs qui l'enlacent. Lorsqu'il la met sur leur front, un des assisants répand à droite et à gauche des noix et des noisettes [2], pour signifier que les époux ne doivent plus songer aux plaisirs frivoles de l'enfance.

De retour à la maison du pacinic nous trouvâmes un repas servi sur deux planches posées à terre. Des divans étaient placés de chaque côté et l'on s'y assit à la turque. Le festin fut assaisonné de rires et de chansons. J'ai retenu l'une des plus jolies :

Olto, petit Olto!
Fais sécher tes torrents;
Qu'y croissent les broussailles,
Afin que je passe à pied!
Olto, fleuve maudit,
Pourquoi viens-tu si trouble?
Pourquoi te précipites-tu comme un *zméou?*
Et m'arrêtes-tu Niçu?
Change, change tes eaux;
Tranquillise tes tourbillons;
Que je voie tes cailloux;
Que je me lave les pieds.

---

1 Aussi la ballade *Soarele si Luna* la nomme-t-elle « couronne royale.»
2 C'est un usage romain.

Voici Niçu! non, ce n'est pas lui!
S'il venait mon petit frère,
Sa sœur le reconnaîtrait.
Celui qui vient n'est pas mon frère.
O vent, va donc lui dire
Que les retards sont bien fâcheux;
Que Florica s'ennuie,
Et que son champ reste en jachère[1].

Lorsqu'on eut mangé, bu, ri et chanté, le frère de Stéfan se levant, lui adressa ce discours :

« Frère, te voici arrivé à l'âge du mariage et de la joie; notre père t'accorde une place à sa table et te marie aujourd'hui en t'unissant à une autre famille. Conserve pourtant toujours la mémoire de ceux à qui tu dois le jour et sois fidèle à l'affection que méritent tes frères. — Continue à demeurer soumis

---

1 Oltule, Oltuleçule,
Secat'iar pîraiele,
Se crësca dudaicle
Se trec cu piciörele, etc.
(Nicolas VACARESCO.)

N. Vacaresco est frère de Jean Vacaresco, auteur de la charmante pièec intitulée le *printemps de l'amour* (*Primavera Amorului*) le chef-d'œuvre de la poésie roumaine. Les Roumains trouvent cependant que Jean Vacaresco a trop imité les Grecs comme son compatriote, le célèbre Ronsard (Marucini) qui atteste lui-même son origine dans ces vers curieux :

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace,
D'où le glacé (?) Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide (?) part,
Est un seigneur nommé le marquis (bano) de Ronsard.
Riche d'or et de gens, de villes et de terres.
Un de ses fils puînés avait amour de guerre;
Un camp d'autres puînés assembla hasardeux.
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traverse la Hongrie et la Basse-Allemagne,
Traverse la Bourgogne et la grasse Champagne,
Et hardi vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avait guerre avec les Anglois.

d'esprit et de cœur aux volontés de tes parents, afin d'obtenir leur bénédiction. Honore ton père, et songe toujours à ce que ta mère a souffert pour toi; car ce sont eux qui t'ont donné la vie. Puisse leur bénédiction et celle du Seigneur Dieu te maintenir toujours dans la joie! »

Stéfan se lève à son tour et répond d'une voix émue :

« Parents chéris, frère bien-aimé, je n'oublierai jamais ceux dont le sang coule dans mes veines : que ma femme soit votre fille et que sa famille soit la vôtre! »

Après cette réponse de l'époux, on fit circuler un plateau, couvert de mouchoirs brodés d'or et de laine[1], cadeau que la mariée destine aux gens de la noce. L'usage exige que chacun mette à la place du mouchoir qu'il choisit un présent proportionné à ses ressources.

Le repas terminé, les époux étaient sur le point de se retirer, quand le *vatachel*[2] qui portait un bâton orné de fleurs et de rubans et qui se tenait derrière la mariée, prit la parole au nom de celle-ci, afin de prier ses parents de lui pardonner les fautes qu'elle avait pu commettre dans la famille et pour les remercier de la tendresse dont elle avait été constamment entourée.

Cette allocution, dont l'idée est fort touchante,

---

1 Les cadeaux de mouchoirs jouent un grand rôle dans les noces thibétaines. — Voyez l'édition de Malte-Brun, donnée par Huet.

2 Probablement du latin *vates*.

étant achevée, Stéfan, accompagné de sa femme, alla baiser la main de son beau-père et de sa belle-mère. Anitzika, après l'avoir imité, demanda à son père et à sa mère la permission de se retirer.

« Va, ma fille, va, dirent en même temps Fulga et Kira, va et que le Très-Haut bénisse ton union! Fasse le Seigneur Dieu qu'en vous unissant, il vous inspire un mutuel amour et répande ses bénédictions sur vos têtes! Stéfan n'oublie pas le précepte de l'Eglise : « Tu aimeras ta femme; tu ne lui causeras « point de chagrin; tu vivras avec elle dans la paix « du Seigneur. » Et toi, chère Anitzika, toi que nous avons élevée dans nos bras, environnée de notre amour, voici l'heure de la séparation qui nous oblige à nous acquitter d'un devoir à la fois doux et rigoureux. Pourtant, quoiqu'il nous en coûte, tu peux suivre celui que ton cœur a choisi. Dans votre nouvelle situation, nous ne cesserons pas de vous bénir et de prier Dieu qu'il vous accorde de longues et bienheureuses années; qu'il vous dirige dans sa sagesse et dans sa bonté paternelles, afin que notre âme se réjouisse dans votre bonheur; car vous êtes le seul soutien de notre faiblesse et la seule consolation de notre vieillesse. Que le Seigneur Dieu daigne aussi prodiguer ses bénédictions aux enfants qu'il leur donnera! »

La mariée se jette alors dans les bras de ses parents. Stéfan se dispose à l'emmener, mais au moment où il va franchir le seuil, ses beaux-frères feignent de vouloir l'arrêter, la hache à la main, et il est obligé de leur faire un cadeau. C'est probablement

un souvenir de l'enlèvement des Sabines. L'épouse monte alors sur le charriot qui porte sa dot, ayant à ses côtés une de ses belles-sœurs. Stéfan suit à cheval. Chemin faisant on fait retentir du bruit des armes à feu, les échos des Karpathes, tout en chantant ce vieux refrain :

Plus de soupirs et plus de larmes!
Je te rendrai lorsque sans charmes,
L'osier produira des citrons,
Et la traînasse des melons!

Vous avez dû remarquer que dans les fiançailles et les noces roumaines, on ne retrouve aucun de ces usages qui rappellent durement à la femme qu'elle doit se considérer non comme l'égale, mais comme la servante de son mari. Rien n'est, à mon avis, plus significatif; car les cérémonies du mariage sont ordinairement la traduction des idées que les peuples se font de cette institution. Les coutumes de la Roumanie sont évidemment l'expression d'une conviction qu'un écrivain distingué de votre pays a très-bien exposée[1]. L'égalité des deux sexes peut être, comme partout, oubliée dans tel ou tel cas particulier, mais elle est implicitement reconnue par tout le monde. On pourrait même dire qu'il existe ici des souvenirs affaiblis du culte que la chevalerie rendait aux femmes. Je n'en veux citer d'autre exemple qu'une histoire qui m'a été racontée par Kira. Vraie ou fausse,

1 « La femme, dit M. H. Desprez, au lieu d'être esclave et séquestrée, règne au foyer roumain; elle en fait librement les honneurs. » (H. DESPREZ, *Les questions sociales dans la Turquie d'Europe* dans la *Revue des deux mondes*, 1er juin 1848.)

cette tradition des Karpathes a un sens très-clair, et je sais bon gré à la paysanne de me l'avoir apprise.

Un pâtre de Transylvanie était devenu amoureux de la fille d'un Valaque dont il soignait les troupeaux. Malgré la différence de leur position, il ne craignit pas de la demander en mariage.

Le maître pensant que l'ambition avait peut-être autant de part que l'amour dans les prétentions du Transylvain, lui accorda la main de sa fille à condition qu'il passerait l'hiver sur le Buccegi, dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Le pâtre accepta avec l'enthousiasme que l'amour inspire cette épreuve redoutable. On était à la fin de l'automne de 1770, il monta au monastère du Sinaï, y fit brûler un cierge en l'honneur de la Panaghia, en offrit un autre à saint Dimitri, baisa les saintes images, et prenant une provision de maïs et de *rakiou* (eau-de-vie de prunes) et quelques fromages, il partit avec son chien dans les derniers jours d'octobre. Le début n'était pas propre à l'encourager. De lugubres vapeurs enveloppaient la cime des monts, la neige descendait tristement sur leurs flancs dépouillés, les vautours, perdus dans les nuages, faisaient entendre des cris déchirants. Chargé comme il l'était, il eut peine à gagner une grotte où il brava pendant cinq mois un froid aussi rude que celui de la Sibérie. Il paraît qu'il sut entretenir dans la caverne qui l'abritait le feu nécessaire à sa conservation.

Cependant les pâtres reprirent la route des montagnes le lendemain de l'Annonciation. Les cris de

joie, le son des cornemuses, le bêlement des troupeaux résonnèrent de nouveau dans les gorges verdoyantes des Karpathes. Mais cette renaissance universelle parut le laisser insensible. En vain les pasteurs font retentir à ses oreilles le nom de Marc, en vain ils lui jouent l'air des fiançailles. On eût dit qu'il prêtait toute son attention au murmure des sinistres vents de décembre, au tonnerre des avalanches roulant dans les rochers. Debout sur une vaste table de pierre qui surgit au dernier étage de la montagne qu'il va quitter, il essaie en vain de parler, sa langue s'arrête glacée dans son gosier. Enfin, à bout de forces, il se précipite au-devant de ses compagnons, comme un bloc de neige emporté par l'ouragan, leur tend les mains, veut les serrer sur son cœur; mais la vie lui échappe, il rend le dernier soupir dans leurs bras. On creusa sa tombe à l'endroit même où il avait expiré, et, le jour de Pâques, ses amis vinrent y planter une croix. Depuis cette époque le sommet du Buccegi a gardé le nom de mont *Doru*, c'est-à-dire « mont de la douleur et du regret. » Sa fiancée et son maître avaient perdu la raison en apprenant sa mort.

LETTRE IV.

LA BOYARIE.

Bukarest. (Valaquie).

Si je n'avais été pressée d'arriver à mon but, j'aurais voulu vous peindre les magnifiques paysages de la Valaquie septentrionale. Aux sommets des Karpathes[1] succèdent des vallées onduleuses, où s'abritent de charmantes villes, véritables palais de l'hospitalité[2], puis des forêts remplies d'arbres fruitiers[3]; des collines parées d'une riche végétation, qui s'abaissent vers les vastes champs fertilisés par le Danube. De nombreuses rivières, le Buseu, la Jalomitza, l'Ardjis, la Dâmbovitza[4], l'Oltu, le Jiù, des-

1 Le sommet de ces montagnes séparait autrefois la Transylvanie de la Valaquie; mais l'Autriche qui s'est emparée de Cracovie au mépris des traités (1846), a envahi les Karpathes en reculant chaque année ses poteaux de limites. Après s'être montrée passionément hostile aux Grecs pendant la guerre de l'indépendance, après avoir enlevé à la Roumanie quatre millions de ses fils, n'est-il pas temps qu'elle comprenne à quelles haines légitimes l'expose cette insatiable ambition? Il ne suffit pas d'être « bon catholique » et de faire des concordats dignes du moyen-âge pour avoir le droit de prendre le bien de ses voisins!

2 Les étrangers y sont accueillis cordialement, même en l'absence des maîtres de la maison.

3 On trouve dans ces forêts le pêcher, le prunier, le pommier, le cerisier à l'état sauvage. Les Valaques regardent comme un pieux devoir de greffer ces arbres et de préparer ainsi une ressource au voyageur fatigué.

4 *Dâmbovitza apa dulce, cine bea nu se mai duce.* Dambovitza, eau douce, celui qui en boit ne s'en va plus.

cendent des Karpathes et se précipitent dans le fleuve immense après avoir traversé le pays dans tous les sens. Prodigue pour cette riante contrée, la nature a réuni sur son sol les productions des climats les plus divers. Sur les flancs des Karpathes grandissent les arbres du nord, et les végétaux[1] du sud s'épanouissent dans les plaines brûlantes du Danube. Les rochers eux-mêmes recèlent d'inépuisables trésors, l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, le mercure, le cristal de roche, le sel gemme, le souffre, le bitume, etc. Le règne animal n'est pas moins riche. Pourquoi faut-il qu'une destinée funeste ait empêché cette terre féconde de tirer parti des biens dont la Providence l'a comblée!

Telles étaient les réflexions qui se pressaient dans mon esprit tandis que j'entrais à Bukarest, la véritable métropole des pays roumains, qui compte 17,000 maisons et n'a pas moins de 130,000 habitants [2].

Sans être précisément une belle ville, Bukarest est une ville intéressante. Là, en effet, l'Orient et l'Occident qui se touchent offrent aux regards les contrastes les plus saisissants. Devenue définitivement capitale de la Valaquie sous le règne du *domnu* George Ier Ghika (1659) qui ne fit que passer sur le trône[3], elle a vu

1 Un seul fait donnera une idée de la fécondité du règne végétal. Les melons atteignent quelquefois le poids énorme de 15 kilogrammes.

2 Y compris la population flottante. — En France, il n'y a que Paris, Lyon et Marseille qui soient plus peuplés que Bukarest.

3 « Ce voïvode, dit COGALNICEANO, *Histoire de la Dacie*, nouvelle édition, p. 300, montrait de bonnes intentions ; il aurait pu faire du bien

depuis cette époque s'accroître son importance et sa population, population composée des éléments les plus variés et les plus curieux. Les Magyars avec leur attitude chevaleresque, les Albanais, fidèles à leur magnifique costume national, les Arméniens et les Turcs, vêtus des robes flottantes de l'Asie, les Bulgares du Balkan, les Serbes de la Principauté, les Dalmates des rives de l'Adriatique y coudoient les Juifs et les Tsigani (Bohémiens). La diversité des habitudes n'est pas moins grande que celle des races et des costumes. Debout, derrière un riche équipage, dans lequel des femmes élégantes se plaisent à faire admirer les dernières modes de Paris, se drape dans un vaste manteau dont les plis de pourpre enveloppent sa blanche foustanelle, un Albanais au visage martial, qui jette de temps en temps un regard de satisfaction sur le poignard fixé à sa ceinture. Une modiste française, qui vient de quitter le boulevard des Italiens, passe à côté d'un tsigan en haillons dont les traits brunis offrent le caractère indélébile des castes inférieures de l'Hindoustan. Un paysan, pareil aux Daces de la colonne trajane, ren-

---

à la Valaquie, si la guerre n'était venue détruire tout ce qu'il avait élevé. » Son fils Grégoire 1er ou Grigorassu Ghika eut le malheur de contribuer à sa chute. Néanmoins, « il possédait de grandes vertus (Voyez CANTIMIR, T. III, p. 403), et sous son règne les Valaques jouirent d'une paix et d'un bonheur dont ils ne connaissaient depuis longtemps que le nom. Il trouva la principauté malheureuse et déserte... pour satisfaire les créanciers, il livra à leur disposition sa propre liste civile. Bientôt les maux qui accablaient les Valaques cessèrent; les maladies et la disette firent place à des années saines et fertiles qui donnèrent en abondance du blé, du vin et du miel. » (COGALNICEANO, *ibid.*, 303—304.)

contre, avec son charriot traîné par des bœufs, un *dorobantz* à cheval, qui s'efforce de frayer un passage à la voiture d'un grand boyard. Les habitations elles-mêmes présentent tous les systèmes de construction depuis le palais jusqu'à là hutte. Dans les *mahalas* (faubourgs) se cachent derrière les haies d'humbles cabanes, tandis qu'ailleurs les beaux hôtels s'élèvent au milieu de jardins couverts d'ombre. Mais dans les cinq quartiers[1] règne en été l'égalité dans la poussière pénétrante qui se transforme l'hiver en boue liquide remplissant de ses flots les rues étroites, sales et mal pavées. De loin, le regard ne soupçonne rien des côtés défectueux de cette civilisation incomplète, et Bukarest ressemble à un admirable parc rempli de palais et d'églises.

Après quelques semaines de séjour à Bukarest, je me demandai, comme en arrivant en Valaquie, quelles causes arrêtaient l'essor de ce pays. Les habitants de Bukarest me paraissaient tellement intelligents, que tous les progrès me semblaient réalisables dans cette principauté. En effet, si vous pouviez, à l'aide du charmant tapis dont parlent les contes arabes, vous transporter dans un salon de la boyarie valaque, vous ne croiriez pas avoir quitté Paris. L'opinion que j'émets ici est si peu un paradoxe que les hommes qui ont le mieux étudié ce pays[2], n'en ont jamais eu d'autre. Russes, Anglais

---

1 Les quartiers jaune, vert, rouge, bleu, noir.

2 L'autorité de voyageurs qui ont simplement traversé la contrée ne saurait être bien grande. Ainsi il est difficile de donner beaucoup

et Français, sont d'accord sur ce point (je ne parle que de ceux qui ont vraiment examiné la question). — « Je ne connais, dit M. Anatole Demidoff, *aucune ville en Europe* où l'on puisse réunir une société plus complétement agréable, où le meilleur ton se montre constamment uni à la plus douce gaîté. », — « Les bonnes manières du maître, le ton gracieux et les talents des femmes de la famille, la facilité et la pureté avec lesquelles on parle les langues de l'Europe centrale, le goût, le tact, la frivolité même de la conversation, tout se réunit pour vous convaincre que *cette société est l'égale des sociétés les plus distinguées qu'on puisse trouver en Europe*[1] ». — « Nulle part,

---

d'importance aux déclamations turcophiles de M. JOUVE, *Voyage à la suite des armées alliées en Turquie, en Valachie*, etc., Paris 1855. Je ne cite qu'un exemple. — A tous les écrivains de cette école dénigrante il suffira d'opposer un voyageur qui a vu la Valaquie sous Alex. X Ghika : «Qu'il nous soit permis de dire ici avec quel sentiment pénible nous avons vu des voyageurs comme nous, accueillis comme nous l'avons été, avec cette aimable hospitalité qui se livre avec tant d'abandon à l'étranger, qu'elle entoure et qu'elle fête, écrire à leur retour des relations si sévères, si oublieuses des mœurs douces et polies de leurs hôtes. Ces voyageurs qui, ainsi que nous, ont tout visité à Bukarest, se montrent, ce nous semble, beaucoup trop préoccupés des plaies encore mal cicatrisées dont l'ancien état social a laissé les marques sur la société présente. Si, dans le premier abandon de conversations trop vite intimes, nos prédécesseurs ont deviné ces blessures; à quoi bon les découvrir à l'Europe, qui ne demandera pas compte aux principautés de leur attitude nonchalante sous le régime d'engourdissement moral qu'elles ont heureusement secoué, mais bien de la manière dont elles ont mis à profit ces quelques années de réhabilitation, dont elles ressentent déjà l'influence régénératrice? Eh! sous ce point de vue, il est juste et très-juste, de dire qu'aucune société européenne n'a été plus active à se frayer un chemin vers le bien à travers tous les obstacles dont son ancienne route était encombrée; on en pourrait citer comme exemple plus d'une amélioration importante qui est déjà passée dans les habitudes de la vie de ces provinces. » (DEMIDOFF, *Voyage dans la Russie méridionale*.)

1 DEMIDOFF, *Voyage dans la Russie méridionale*.

dit l'*Edinburgh review*, n'existent en plus grande abondance les éléments d'une aristocratie intelligente, riche, honorable et indépendante [1] ». — « Rien n'égale en Europe, ajoute un des plus honorables représentants de la France en Valaquie, le spectacle tout à fait remarquable offert dans un grand jour de fête chez les hospodars valaque ou moldave. Tous les étrangers m'en ont paru également frappés et ravis; et ce mot d'un de nos ambassadeurs, à qui je demandais, au retour d'un bal chez le prince Alexandre Ghika, ce qu'il pensait de ces magnifiques réunions, est bien fait à lui seul pour en donner l'idée : Ne m'en parlez pas, me disait-il, avec un semblant aimable d'humeur, ce n'est vraiment pas la peine de s'épuiser en nuits passées en voiture . . . . de faire huit cents lieues pour voir quelque chose de nouveau . . . . puis de se retrouver ensuite au milieu des plus séduisants salons de Paris [2] ».

N'allez pas croire toutefois que ces tableaux s'appliquent à toutes les fractions de la société roumaine. Comme partout [3], il existe ici des classes plus ou moins avancées dans la civilisation. Le mot

---

1 On sait avec quelle sévérité les périodiques Anglais apprécien ordinairement les pays latins, la France, l'Italie, etc.

2 Adolphe BILLECOCQ, *Album moldo-valaque*.

3 En France, par exemple, où la bourgeoisie est si éclairée, des paysans ignorants sont les instruments dévoués des partis rétrogrades. Il est singulier d'entendre reprocher tous les jours aux pays orientaux des inconvénients qui existent au plus haut degré en France, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans les cantons catholiques de la Suisse, dans les Flandres belges, en Autriche, etc. — Quand il est question de l'Orient, on a toujours deux poids et deux mesures.

« boyarie » fait en Occident de très-grandes illusions. On se figure une caste inabordable, organisée comme la noblesse germanique ou comme l'aristocratie française avant 1789. Rien n'est moins exact! La boyarie comprend à la fois la noblesse et une grande partie du tiers-état, et elle se recrute perpétuellement dans les classes inférieures de la nation. Primitivement, il n'existait pas plus d'aristocratie en Roumanie qu'en Russie[1] ou en Grèce, tant l'idée essentiellement orientale d'égalité, idée sanctionnée à la fois par le Mosaïsme, le Christianisme, le Bouddhisme, l'Islamisme[2], et fortement enracinée dans l'esprit des Hellènes et des Slaves, avait été complétement acceptée par les fils de la vieille « louve » patricienne établis aux bords du Danube et dans les vallées des Karpathes. Tout homme de guerre s'appelait *boyard*[3]. Radu IV (Rodolphe-le-Grand), qui régnait en Valaquie à la fin du XV[e] siècle (1493-1508), transforma en titres les fonctions de la cour. Il en fut de même en Moldavie. Mais cette aristocratie était organisée d'après les habitudes qui dominaient à Byzance, et non d'après les principes féodaux de l'Occident. Elle n'était pas et n'est point même aujourd'hui héréditaire[4]. L'an-

---

1 Les principales familles princières descendent de Rurik-le-Normand, fondateur de l'empire des tsars. — Voyez le prince Pierre DOLGOROUKI, *Notices sur les principales familles de la Russie*, Bruxelles, 1843.

2 Les Germains ont fait dominer en Europe la théorie brahmanique.

3 Ce mot *boieru* paraît signifier guerrier.

4 Toutefois en dehors de cette noblesse existe une noblesse héréditaire dont les titres viennent des empereurs d'Allemagne. Tels étaient les Brancovano et tels sont encore les Ghika, créés princes du Saint-Empire par Léopold I[er]

cienne distinction des boyards en deux catégories, les grands-boyards et les petits-boyards, (*boërenassi*), est loin d'être insignifiante. En Valaquie, sur 3200 familles de boyards, il n'y a que soixante-dix grands-boyards; en Moldavie il y en a trois cents sur 2800. Vous vous expliquerez aisément ce nombre considérable des petits-boyards quand vous saurez que quiconque occupe un emploi dans l'Etat fait partie de la noblesse, et que tout soldat qui passe officier jouit du même privilége. Ceci posé, il n'est pas difficile d'expliquer les erreurs de beaucoup d'étrangers. La femme du moindre scribe étant *légalement* femme de boyard, les gens qui n'ont aucune idée de l'organisation de ce pays, auraient tort de conclure que les choses qui se passent dans son ménage sont absolument les mêmes dans la maison du *bano* de Craiova.

La majeure partie des « boyaresses » sont donc ce que vous appelez à Paris des « bourgeoises », et il existe entre la première catégorie des boyards [1] et les deux dernières une différence d'habitudes et de goûts qui s'explique naturellement par la dissemblance des positions. L'épouse d'un boyard de troisième classe peut dire sans imposture qu'elle appartient à l'aristocratie roumaine, car en droit elle fait partie de la classe privilégiée [2] qui est exempte d'im-

1 Dans cette classe on compte en Valaquie: Le grand ban de Craiova, le grand Vornik (maire du palais, ministre de l'intérieur), le grand-Logothète (chancelier, ministre de la justice), le grand-Spathar (généralissime), le grand Vestiar (ministre des finances), le grand Postelnik (ministre des affaires étrangères).

2 La constitution de 1858 a supprimé les priviléges. — La classe pri-

pôts, mais en fait elle est plus bourgeoise que l'épouse d'un riche négociant *patenté*[1] de Bukarest ou de Giurgevo, plus bourgeoise surtout, au point de vue occidental, que les gentilshommes-paysans auxquels on donne le nom de *néamuri*[2]. C'est parmi ces *néamuri* bien plus que dans les villes, où domine le type grec[3], qu'il faut chercher les descendants des colonies de Trajan. L'esprit roumain est resté vivant parmi ces hommes qui, depuis tant de siècles, fécondent de leurs sueurs les champs de la patrie. Leurs femmes, loin de s'habituer aux invasions qui depuis tant de siècles ravagent la terre fertilisée par le travail de leurs époux et de leurs enfants, apprennent à leurs fils à maudire ceux qui cent fois ont transformé en désert la *t'era romanesca*.

---

villégiée comprenait les boyards et leurs gens, le clergé régulier et séculier avec ses domestiques. — Donc, les prêtres, les moines, la haute aristocratie, la majeure partie du tiers-état échappaient à l'impôt. De là l'impossibilité de rétribuer convenablement les fonctionnaires qu'on exposait ainsi à de grandes tentations. Les touristes viennent ensuite déclamer contre « l'incurable corruption » des Roumains!

1 C'est-à-dire payant une taxe annuelle.

2 Comme nobles d'origine, les *néamuri* étaient exempts d'impôts.

3 Depuis Nicolas Mavrocordatos, le premier *Domnu* phanariote, tout chrétien étranger acquérait l'indigénat en épousant une Roumaine, aussi beaucoup de familles de la boyarie étaient-elles grecques, comme les Racoviça, les Cantacuzène, les Mavrocordatos, les Hypsilantis, les Mourousis, les Mavroghenis, dont le nom se trouve dans les listes des *Domni*. Les Soutzo sont Bulgares, les Caradja Ragusais. — On a voulu tirer de ces faits des conclusions défavorables aux classes supérieures de la Roumanie, mais est-il dans le monde une race plus illustre que la race hellénique? Je ne comprends pas dans quel but on entretiendrait les querelles de race entre les peuples chrétiens de la Péninsule orientale dont l'avenir dépend uniquement de leur union fraternelle. Les dissensions qui ont autrefois assuré le triomphe de l'Islamisme, compromettraient infailliblement leur régénération.

En est-il de même parmi les épouses des boyards? Plusieurs écrivains de votre pays regardent la négative comme incontestable. Mais dans une question de cette gravité il faut se préserver soigneusement de toute assertion hasardée. J'interrogeai un jour sur ce sujet la femme d'un grand-boyard qui avait fait de longs voyages en Occident et dont les lumières et l'impartialité m'inspiraient la plus entière confiance. Voici à-peu-près ce qu'elle répondit aux objections qu'on a souvent répétées sur le caractère national en général et sur les habitudes des personnes de sa condition.

« Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup en Occident d'étudier notre pays, mais on le fait parfois avec une regrettable légèreté. Les esprits vraiment sérieux qui veulent se rendre un compte exact des tendances d'un peuple doivent, au lieu d'accepter précipitamment les préjugés vulgaires, examiner quelle est son origine, son histoire[1] et le principe de ses inclinations. Or, quand on connaît les annales des Roumains, on ne s'étonne pas plus de leurs défauts que de leurs qualités. Les héritiers des colons de Rome, malgré les guerres et les révolutions sans nombre qui ont tant de fois ravagé cette vallée du Danube que M. Michelet a nommée « la route des nations », malgré les influences slaves et germaniques qui ont fréquemment essayé de modi-

---

1 L'histoire de la Roumanie a été écrite par un savant illustre auquel un homme, dont personne ne contestera la compétence, a rendu un éclatant hommage. Voyez dans le beau travail de M. Edgar QUINET, *Les Roumains*, ce qu'il dit de Sincaï et de son œuvre.

fier leur génie primitif, sont restés et resteront toujours essentiellement Latins[1]. Le Roumain — c'est leur proverbe — ne saurait périr en eux. — « Românu nu péré. »

« Assurément je n'oserais point dire, comme le font sans hésitation mes compatriotes, à l'exemple des Italiens et de la plupart des Français, que la civilisation latine est supérieure à toutes les autres. Au point de vue littéraire, les Grecs n'ont pas encore été surpassés. En fait d'énergie et d'esprit politique, les Anglo-Saxons n'ont pas de rivaux. Les Allemands sont le premier peuple du XIXe siècle dans l'ordre de la pensée. Mais faut-il en conclure avec les Teutomanes que les Latins sont des enfants deshérités du ciel; — qu'ils sont incapables de progrès, de justice et de vertu; — qu'on est forcé de les considérer comme une sorte d'espèce inférieure, condamnée éternellement à subir le joug des papes et des despotes, indigne de l'affection et de l'estime de tout Germain qui comprend vraiment sa dignité? Malgré l'autorité de plusieurs penseurs éminents, je me permettrai de protester contre des conclusions aussi rigoureuses, dans lesquelles se trahit évidemment un esprit de dénigrement systématique et absolu.

« Si l'on compare les Latins avec les peuples d'origine germanique, on s'apercevra d'abord que les premiers appartiennent à une civilisation beaucoup

1 Voyez *La Nationalité roumaine* par DORA d'ISTRIA, *Revue des deux mondes*, 15 mars 1859.

plus ancienne; qu'ils ne sont point sortis des landes de la Scandinavie et des marais de la forêt hercynienne. Chez eux l'urbanité se retrouve jusque dans les dernières classes de la société, tandis que parmi les Germains les formes rudes existent là même où elles ne devraient jamais se rencontrer. Un pâtre espagnol, un paysan italien vous étonnent souvent par leur politesse instinctive. Au bord de l'Arno, du Guadalquivir ou de la Seine, l'air gentilhomme est loin d'être rare, et la douceur de la langue s'accorde très-bien avec les habitudes naturellement courtoises.

« Je sais qu'on a répété sur tous les tons que cette politesse était celle des esclaves et des nations timides. Rien n'est plus injuste. Toutes les populations de la Germanie sont loin d'être guerrières, et aucune pourtant ne présente ce caractère frappant d'urbanité. Quand on a vécu longtemps dans les contrées latines et dans les pays germaniques, on acquiert la conviction inébranlable que l'égoïsme a beaucoup moins d'adorateurs parmi les fils de la cité-reine que parmi les descendants des vainqueurs de Varus. Le cœur est la qualité dominante des peuples latins. Aussi sont-ils naturellement serviables, dévoués et portés à l'enthousiasme. Jamais on n'a dit de notre Roumanie « qu'elle était la patrie des brouillards et des cœurs durs. »

« Tout ce que j'ai dit des nations d'origine latine s'applique aux Roumains. Pour bien les comprendre, il ne faut pas les comparer avec leurs voisins, les Saxons de Transylvanie, les Slaves de la

Podolie, les Magyars de la Hongrie, etc. L'indolence italienne, l'éloignement des Espagnols et des Portugais pour les études abstraites, la mobilité française, se retrouvent aux rives du Danube et au fond des Karpathes, combinées avec cette insouciance dont les Turcs nous ont donné trop d'exemples. Il ne faut donc pas s'étonner si les Roumaines n'ont pas l'ardent patriotisme des Anglaises, l'instruction des Allemandes, l'activité des Hollandaises. La bonté et la grâce n'excluent malheureusement ni la nonchalance, ni l'inapplication. C'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui dans les pays latins ce type admirable des matrones romaines, un des plus beaux qui aient jamais honoré notre sexe. Mais nos annales nous le montrent dans toute sa grandeur quand la mère d'Etienne-le-Grand refuse à son fils, qui se retirait devant les Turcs, les portes de la forteresse de Niamtzou et l'excite à de nouveaux exploits[1].

C'était le temps où les femmes moldaves
Servaient d'exemple aux hommes les plus braves!

chante mélancoliquement la poésie populaire dont les refrains se prolongent comme un soupir de regret dans les vallées couvertes de chênes. De nos jours, les intérêts du pays, le développement de la famille, l'avenir des générations nouvelles, le progrès social, sont des questions trop étrangères aux Roumaines. Il en est à-peu-près de même dans tous les pays latins. Croit-on que si les Françaises avaient donné à leurs fils une autre éducation, ce pays il-

1 Voyez la 2e édition de la *Vie monastique dans l'Eglise orientale* — Niamtzou.

lustre flotterait perpétuellement, depuis le XVI[e] siècle, entre les principes les plus opposés, en religion comme en politique? Quelle influence salutaire et persévérante peut exercer sur la famille la mère qui n'a, elle-même, rien de fixe dans l'esprit, qui professe aujourd'hui le scepticisme de Voltaire et qui demain ne fait pas un mouvement sans l'approbation d'un jésuite ou d'un capucin? Certains littérateurs parisiens, qui ont lancé contre la Roumanie ces spirituelles épigrammes, dans lesquelles ils excellent, ont trop oublié ces tergiversations qu'un célèbre historien allemand, le docteur Gervinus, leur a si durement reprochées[1].

« Nos paysannes, je le sais, ont trouvé grâce devant ces peintrès satiriques de la société roumaine. Il n'en est point ainsi des femmes dont les maris appartiennent à « la région boyaresque ». On ne craint pas d'affirmer, — qu'au point de vue de la morale et de l'intelligence — « elles ne dépassent pas le niveau d'un gynécée turc, » (sic). Les défaillances de leur patriotisme et la bassesse de leurs instincts font comprendre, dit-on, comment « le boyard devient l'esclave de l'étranger qui le déshonore ». On consent pourtant, après cet effrayant réquisitoire, « à les « prendre en compassion; car la femme n'est, après « tout, que ce que l'homme l'a faite ». On avoue même que « l'état passif des femmes est déjà *bien différent* « de ce qu'il était autrefois. La lumière de l'Occi- « dent s'est fait jour à Bukarest et a donné à la femme

1 Voyez GERVINUS, *Introduction à l'histoire du XIX[e] siècle.*

« une meilleure conscience d'elle-même. La vie in-« tellectuelle existe chez quelques femmes d'élite. « Mais c'est le petit nombre ». Toutes les autres sont absorbées par la frivolité, par le luxe et par les vaines satisfactions du monde, en un mot, par les pompes et par les œuvres de Satan.

« Personne ne s'est avisé jusqu'à présent d'affirmer qu'en France « il n'y a plus de société. » Cependant les femmes de l'aristocratie française n'échapperaient à aucune des accusations dirigées contre « les boyaresses ».

« Tous ceux qui ont quelques rapports avec la noblesse de France connaissent le loyal mépris qu'elle professe pour l'instruction. Un peu d'histoire, de géographie et d'arithmétique, une orthographe plus ou moins incomplète : tel est à-peu-près, chez les compatriotes de Voltaire, le bagage scientifique d'une baronne ou d'une comtesse. L'éducation dite « religieuse » lui apprend qu'en matière de dogme : il faut écouter le pape « infaillible » qui parle par la voix des jésuites; — avoir une grande confiance dans les miracles de la Salette et des madones qui « roulent les yeux »; — croire fermement à saint Cupertin et aux capucins volants, conserver enfin « la foi de ses pères » avec l'obstination « du charbonnier ».

« Quant à ses occupations, elles sont à la hauteur de cette éducation. « Etrangère aux idées du « monde extérieur, absorbée dans la contemplation « de ses étoffes et de ses bijoux, souvent dans la « contemplation de ses propres attraits, ne sortant « que pour faire admirer ses équipages... comment

« pourrait-elle entendre raconter les malheurs du « pays, elle, si heureuse et si riche? » — Il suffit d'avoir la moindre idée des habitudes françaises pour s'apercevoir que ce tableau, — s'il est exact, — ne l'est pas moins à Paris qu'à Bukarest. On paraît le soupçonner, car après avoir parlé avec dédain des mariages roumains, dans lesquels, dit-on, on ne tient aucun compte « des questions d'attachement et de sympathie », on ajoute naïvement : « sans doute, il se passe « chez nous quelque chose de semblable. » — « Quelque chose de semblable », n'est-il pas trop modeste?

« Je laisse de côté l'ancien régime. Cependant, c'est avec un certain regret. J'aimerais à prouver que la cour si décriée « des Phanariotes, misérables valets de Constantinople », n'a jamais, aux plus mauvaises époques de notre histoire, eu à rougir des cruautés et des scândales qui déshonorent aux yeux de la postérité le gouvernement de Louis XIV, du Régent et de Louis XV. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur les écrivains les moins suspects d'antipathie pour les institutions de leur époque. Je me borne à citer les *Mémoires* de la grande Mademoiselle, de Madame de Motteville, du cardinal de Retz, du duc de Saint-Simon, du comte de Bussy-Rabutin, les *Lettres* de M[me] de Sévigné, le *Journal* du marquis de Dangeau, le *Journal* de l'avocat Barbier. Mais oublions tout ce qui regarde la moralité de l'ancienne France, pour arriver à la société contemporaine.

« Si je voulais m'en rapporter aux observateurs pénétrants qui se sont chargés de la peindre, aux

romanciers célèbres qui ont écrit le *Père Goriot*, les *Mystères de Paris*, les *Mémoires du Diable*, la *Dame aux camélias*, *Valentine*, *Sacs et parchemins*, etc., je pourrais affirmer que les Français, qui découvrent le brin de paille sous la paupière de leur voisin, n'aperçoivent pas la poutre qui crève leurs yeux.

« Le théâtre ne me donnerait pas une meilleure idée des mœurs de la France et particulièrement de celles qui sont tolérées dans « la capitale de la civilisation ». — Ne tenons pas compte, je le veux bien, des peintures qu'on pourrait trouver outrées, ni d'*Antony*, ni de *Vautrin*, ni des *Filles de marbre*, ni des *Parisiens de la décadence*, etc.. Les vaudevilles de M. Scribe, les comédies de MM. Sandeau, Ponsard et Augier, écrivains peu suspects d'exagération, prouvent assez que sur les rives de la Seine, de la Loire et de la Gironde la vertu n'est pas plus commune qu'ici, et que, encore plus qu'à Bukarest « le ma-
« riage n'est autre chose qu'une opération financière », et qu'on s'y inquiète très-peu des « qualités morales
« d'une jeune fille, de son esprit, de son savoir, de
« sa beauté ou même de sa laideur. »

« Les poètes s'accordent, hélas! avec les romanciers et avec les vaudevillistes. Est-ce Jassy que le populaire auteur des *Iambes* appelle « une infernale cuve? » Demandez à Alfred de Musset quelle est la ville du monde — « la plus vieille en vice? » — Après avoir répondu « Paris! » il ajoute avec une inimitable mélancolie:

Jésus! ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois Lazare est descendu.

« Quand l'auteur des *Contemplations* nous peint dans *Melancholia* ces marchands enrichis par la fraude siégeant orgueilleusement dans les tribunaux; quand Béranger parle du « sénateur » exploitant les charmes d'une jeune épouse, n'est-on pas tenté de croire que ceux qui s'indignent de notre « profonde démoralisation » et qui signalent « la complicité des femmes, » oublient trop qu'on pourrait appliquer à d'autres cités qu'à nos principales villes leurs réflexions sévères sur « les foyers pestilentiels ! »

« Les peintres impitoyables de la société roumaine ont eu d'étranges distractions. Ils ne se sont pas rappelé que certains inconvénients sont inséparables de la vie des capitales. Tout observateur sans prévention avouera même que ces inconvénients sont plus choquants à Paris, à Vienne, à Pétersbourg, à Rome, à Naples, etc., qu'à Bukarest et à Jassy. S'il en est ainsi, pourquoi présenter les classes supérieures de notre pays comme infectées d'une corruption exceptionnelle et les dénoncer à l'indignation de l'Europe civilisée? Est-ce par de telles exagérations qu'on prétend les corriger de leurs travers?

« Je sais ce qu'on me répondra : Votre aristocratie ne peut être comparée à aucune autre; parce qu'elle est vendue à l'étranger et qu'elle ne quitte une servitude que pour en adopter une autre. En France il n'en est point ainsi, et les femmes de la noblesse

n'accueilleraient jamais les ennemis de leur pays comme vous recevez les Autrichiens et les Russes.

« Plût à Dieu qu'une sympathie criminelle pour les ennemis de la patrie fût un fléau particulier à nos contrées! Malheureusement il serait trop facile de montrer l'aristocratie des pays latins sacrifiant presque constamment le patriotisme à des intérêts de caste. La France a été moins qu'aucun autre pays préservée de ces odieuses trahisons.

« A la fin du XVIII[e] siècle, quand la république française, menacée par une coalition formidable, était à la veille de voir son territoire partagé, pour qui les femmes de la noblesse faisaient-elles des vœux? Etait-ce pour les héros qui versaient leur sang à la frontière en défendant la terre natale? N'était-ce pas plutôt pour les soldats de l'étranger[1], parmi lesquels s'étaient honteusement rangés leurs maris et leurs frères? On parle de la bienveillance des « boyaresses » pour « l'officier russe ou turc ». Paris, a-t-il donc oublié les scènes dégoûtantes de 1814 et de 1815?[2] Assurément, si « l'officier russe » a jamais été reçu quelque part avec une ridicule exaltation, c'est bien dans les salons du faubourg Saint-Germain! — Tous les historiens français n'ont-ils pas parlé de ces danses révoltantes, où les femmes de la plus haute naissance donnaient la main à l'étranger sous les fenêtres des Tuileries? Si Bukarest avait vu de pareilles scènes, quels beaux discours on ferait sur

---

1 Voyez A. THIERS, *Histoire de la révolution française.*
2 Voyez Achille de VAULABELLE, *Histoire des deux restaurations.*

« le sang phanariote si largement mêlé à la boyarie, » — sur ces femmes dont « l'univers est un boudoir » et qui « déshonorent même l'amour! »

« Je ne veux pas, assurément, faire un réquisitoire contre les Françaises. Dieu m'en garde! J'ai seulement essayé de vous montrer que si on usait envers elles de la méthode qu'on nous fait subir, on en donnerait aisément l'idée la plus désavantageuse. Les travers de quelques femmes de ce pays, leur manque de patriotisme, leur amour du luxe, leur folle vanité, leurs excentricités se transforment sous la plume de certains touristes en règle universelle. Mais ces conclusions paraîtront bien peu légitimes à ceux qui connaissent nos provinces! Les Roumaines sont plutôt timides que portées aux aventures, et on en rencontre très-peu qui aiment à braver les opinions reçues. Or, ces opinions ne sont pas — quoi qu'on en ait dit, — plus indulgentes à Bukarest ou à Jassy[1] que dans les autres capitales de l'Europe civilisée. Si « la femme libre » existe quelque part, elle n'a pas été assurément inventée aux bords de la Dâmbovitza, et elle y ferait même une assez triste figure, dans le cas où elle viendrait s'y établir.

« La plupart des écrivains français, esclaves — souvent sans le soupçonner — des traditions et des préjugés du catholicisme romain[2], attribuent tous les vices dont j'ai fait l'énumération avec une pa-

---

1 « Palais de Vénus » dit un écrivain français. Les scènes de *Valpéri* se sont-elles donc passées dans les cités roumaines?

2 Ces préjugés sont tellement enracinés que les démocrates de février faisaient bénir, par les jésuites, les arbres de la liberté!

tience que je crois exemplaire, au divorce — « cause profonde de démoralisation! » Mais la France était-elle plus corrompue sous Napoléon Ier[1] qu'au temps où nous vivons? Le divorce existe-t-il à Rome, à Vienne, à Paris, à Lisbonne, à Naples, à Mexico, à Madrid, à Lima, etc., villes qui ne passent point pour avoir des habitudes tout-à-fait angéliques? Il est étonnant avec quelle facilité on accepte en France les raisonnements du clergé et des jésuites. Rien n'explique mieux pourquoi ce grand pays n'arrive jamais à rendre sa conscience véritablement indépendante de la théocratie. Quelle surprise n'éprouve-t-on pas quand on lit dans des livres écrits par des démocrates, des phrases telles que celle-ci : « Avec « le divorce il n'y a plus de famille, — plus de so- « ciété, — l'homme n'a plus de devoirs, — la femme « plus de dignité, — l'enfant n'a plus de foyer!! »

« On ne paraît pas s'apercevoir qu'il s'agit d'une institution qui est loin de nous être particulière. Le divorce est sanctionné non-seulement par les lois roumaines, mais par l'église orthodoxe et par les églises réformées. Pour l'oublier, il faut se laisser aveugler par des préoccupations singulièrement systématiques!

« Depuis que les intérêts d'une politique naturellement amie de toutes les institutions oppressives ont

---

1 On sait que l'abrogation du divorce est due à la réaction bigotte et sanguinaire qui a organisé la « Terreur blanche ». — Voyez A. de VAULABELLE, *Les deux Restaurations* — Napoléon, il faut lui rendre cette justice, se montra toujours très-hostile à l'ultramontanisme et au monachisme.

décidé les papes à se prononcer en faveur du mariage indissoluble, leurs théologiens ont découvert mille raisons pour défendre les décisions du « vicaire de Dieu. » Une seule suffisait : « son infaillibilité ! » Les autres, malgré l'approbation que leur donnent quelques naïfs démocrates, n'ont aucune valeur réelle.

« Avec le divorce, disent-ils, il n'y a plus de famille, plus de société ! »

« A ces belles théories, je me contenterai d'opposer des faits plus éclatants que le jour. Zurich et Edinbourg, qui ont accepté depuis la réformation la pratique de l'Eglise orientale, ont-ils moins de zèle pour le maintien de « la famille » que Paris ou Naples ? Chacun sait que si « la famille » est restée en Occident une institution vraiment vivace, il faut l'attribuer, non pas aux peuples catholiques, qui s'en moquent aussi volontiers que Rabelais, Molière, La Fontaine et Voltaire, mais aux nations protestantes. Dira-t-on qu'il n'y a « pas de société » en Ecosse, en Prusse, en Hollande, en Saxe, dans la Suisse réformée, etc. ? Cette seule assertion ferait sourire les moins savants. On la trouvera peut-être dans quelque journal ultramontain, mais aucune personne instruite n'osera en prendre la responsabilité.

« Si l'on admet le divorce, dit-on encore, « l'homme n'a plus de devoirs, la femme plus de dignité. »

« Un raisonnement de cette espèce peut être admiré par quelque bourgeois candide de Moutiers en Tarentaise, de Fribourg ou de Quimpercorentin ; mais quel esprit éclairé s'avisera de chercher dans les pays qui subissent l'indissolubilité du mariage,

« cette dignité » de la femme dont on parle avec tant d'emphase? Voyez l'Italie et l'Espagne! Le divorce y est regardé comme une abominable hérésie, digne de tous les anathèmes. Aussi quelle est dans ces bienheureuses contrées de l'orthodoxie jésuitique le vrai chef de la famille? N'est-ce pas le *cavaliere servente*, ou le *cortejo*, dont le rôle est tout-à-fait nul à Bâle, à Edinbourg, à Dresde ou à Berlin? Quand on se décide à proclamer une institution arbitraire comme la loi sociale par excellence, il faut se résigner à dire avec le « grand-boyard » dont parle un docte et spirituel professeur de la Sorbonne: « L'adultère, — qui est votre[1] maladie, — serait chez nous un *progrès!* »

« Est-ce au point de vue de la religion et de la morale que l'adultère peut être appelé un progrès?

« Est-ce au point de vue de la justice qui défend à des étrangers de partager un bien qui ne leur appartient pas?

« Est-ce au point de vue aristocratique (je veux répondre, ne l'oublions pas, à un de nos grands boyards), qui fait procéder du père toute noblesse légitime?

« Les Mémoires du XVII[e] et du XVIII[e] siècles m'apprendraient — si je voulais les consulter — de curieux détails sur les origines de l'aristocratie française. Mais la question d'équité me paraît dans ce cas infiniment supérieure à ce qui regarde la trans-

---

1 L'interlocuteur du grand-boyard est Français.

mission des noms, même les plus illustres. Le « grand boyard », qui n'est point aussi rigoriste qu'il en a l'air, se contentera probablement de répondre avec un sourire philosophique : « On peut dans sa vie avoir *plusieurs romans*, — je ne veux point être trop sévère; — mais il ne faut avoir qu'une histoire; » En d'autres termes :

Il est avec le ciel des accommodements.

On ajoute que là où règne le divorce « l'enfant n'a plus de foyer. »

« Appelez-vous « un foyer » cet intérieur perpétuellement bouleversé par la tempête, séjour de la jalousie, de la discorde, des haines incurables, des passions les plus terribles qui puissent agiter le cœur humain? Croyez-vous qu'il importe beaucoup à une jeune fille d'être élevée dans un pareil milieu, à un fils de se voir disputé par les influences les plus contraires, et en écoutant sans cesse les plus violentes récriminations, de ne savoir lequel, de son père ou de sa mère, est le plus digne de son antipathie? Le « grand boyard » a beau dire qu'en France — et c'est là ce qu'il admire » — « l'adultère même ne détruit point la famille »; la statistique des tribunaux français, espagnols, italiens, etc., donne des résultats fort contraires à son optimisme. La hache, je le sais, fait justice des crimes enfantés par la législation qui impose au cœur humain un joug intolérable. Mais la guillotine est un triste remède aux maux d'une société ! Si le divorce produit en Roumanie « d'étranges effets, — des agaceries, — une facilité « donnée à tous les caprices, etc., » ces inconvé-

nients, on l'avouera, sont un peu moins graves que ceux qui ont été révélés à l'Europe épouvantée par le procès de Madame Lafarge, par la mort de la duchesse de Praslin, et par tant d'autres drames qui se dénouent en cour d'assises.

« Le « grand boyard », et tous ceux qui raisonnent comme lui manquent évidemment de franchise. Ils se préoccupent assez peu de la « société, des devoirs, de la dignité, » etc. Ce qu'ils veulent, c'est le pouvoir absolu sans contre-poids; c'est une domination qui n'ait point à craindre de trouver sa fin dans ses folies et dans ses excès; qui laisse la femme sans aucune ressource contre la tyrannie et contre l'extravagance. Notre Eglise a été plus juste et plus sensée. Au lieu de se ranger, comme la papauté, du côté des oppresseurs, elle a pris parti pour la faiblesse désarmée contre la force. En agissant ainsi, elle s'est acquis des droits éternels à la reconnaissance de tous les chrétiens.

« Ceux qui s'occupent en France de la régénération de notre pays semblent s'accorder à nous proposer des remèdes imaginés par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus. S'agit-il de notre indépendance? — On nous dit que le meilleur moyen de l'assurer serait d'aller abdiquer notre liberté religieuse aux pieds du successeur d'Alexandre VI! Faut-il améliorer la condition de la famille? — On nous propose ces inventions despotiques depuis si longtemps discréditées qui ont précipité la décadence des pays latins! On compte trop sur notre naïveté. Nous connaissons de vieille date la propagande qui veut pé-

nétrer parmi nous, après nous avoir mis tant de fois sur la gorge l'épée catholique des Polonais et des Magyars. Nous avons pendant des siècles résisté à la violence, nous saurons nous défendre contre les sophismes.

« Que les libéraux français nous le pardonnent. Ils ont été trop de fois dupés par la politique jésuitique pour qu'on ait envie d'imiter leur candeur. Nous ne voulons pas fournir de nouvelles occasions de triomphe au parti déloyal qui se rit aujourd'hui de leur crédulité, et nous n'irons jamais chercher les successeurs de Dominique et de Loyola pour bénir les aigles de Trajan.

« Permettez-moi, en terminant cette longue conversation, de vous dire ce que pense de ces femmes roumaines, — tant de fois attaquées — le plus célèbre écrivain de la Valaquie, qui doit les connaître mieux que vos touristes parisiens. « C'est d'un être comme vous, dit Héliade, que j'ai reçu le jour; c'est une d'entre vous qui m'a nourri de son amour et de son lait; c'est elle qui m'a inculqué les premiers principes de foi, ma consolation, et quand je suis consolé, c'est à elle que je le dois. N'est-ce pas aussi pour une de vous que j'ai senti cet innocent amour, cet amour des anges, seul bonheur des mortels.... Oui, c'est à vous, femmes, que nous devons d'avoir conservé le débris de la langue de nos aïeux; c'est vous qui la transmettez en héritage d'une postérité à l'autre; c'est vous qui m'avez appris à dire : « Père et mère, Dieu et ciel, soleil et lune, cœur et âme,

frère et sœur, homme et femme [1] et qui m'avez donné ainsi le plus puissant témoignage contre ceux qui oseraient nier notre origine et séparer les Roumains de leur glorieuse famille. Dans vos désirs enfantins, rien ne peut vous empêcher d'appeler les choses par leur nom; c'est vous qui nous avez donné le signal de la civilisation, et tandis qu'à nos habits et à nos mœurs corrompues nous semblions venir du fond de l'Asie, vous couriez d'un pas léger vous ranger à côté de vos sœurs d'Europe. Vous avez tant soit peu bigarré le langage, mais vous n'y avez rien introduit d'hétérogène, « et les garnitures et la gaze, et les broderies et les agrafes » et mille autres jolis riens s'échappent de vos lèvres comme une pluie de perles et de roses; à vous tous ces mots charmants de « tulle, de fil d'Ecosse, de drap de dame » .... et à nous *razvod* et *smotru*, *pricaz* et *predlogenie*, *bret* un tel et *zet* un tel [2]. »

« J'ajouterai à cet éloquent témoignage celui d'un écrivain français qui a longtemps vécu au bord de la Dâmbovitza : « Aimables créatures, — *que quelques exceptions ont fait calomnier*, — les femmes romanes, douces, spirituelles, moins passionnées que l'Espagnole, moins romanesques que l'Allemande, moins raides que l'Anglaise, sont douées, au contraire, à un si haut point du sentiment du bon goût, qu'elles n'ont généralement besoin que d'un peu plus de bonne

---

1 Ces mots sont en valaque : *Padre*, *mama*, *Déu*, *cielu*, *soare*, *luna*, *core*, *inima*, *frate*, *soriora*, *omu*, *femea*.

2 Mots russes introduits par l'avant-dernière occupation.

éducation pour devenir des êtres charmants. Elles n'ont pas moins de jugement que leurs maris et sont peut-être plus capables qu'eux de grands dévouements.[1] »

La conversation que j'avais eue avec Madame *** m'avait inspiré le désir d'étudier avec plus d'attention que la plupart des voyageurs qui m'avaient précédée, l'histoire des femmes roumaines. Cette histoire confirme complétement les assertions de M. Vaillant, elle prouve leur extrême aptitude à la civilisation et la facilité avec laquelle elles s'assimilent les idées étrangères. Il faut avouer qu'au XVIIIe siècle, grâce à cette facilité, elles conçurent une funeste admiration pour le luxe asiatique. Mais ce travers était alors universel[2]. Jusqu'à Serban II Cantacuzène (1679-1688) les *Domni* avaient conservé des habitudes simples et guerrières. On ne voyait sur leur table[3] que des assiettes de bois ou de terre. Au temps des Mircéa, des Vlad-le-Diable, des Etienne-le-Grand et des Michel-le-Brave, on méprisait les vases d'or et d'argent et les fourrures précieuses, mais aussi on ne craignait pas de s'exposer aux plus grands périls pour

---

1 *La Romanie*, III, 33, par J. A. VAILLANT, fondateur du collége interne de Bucuresci, etc.

2 Un prince français comme Louis XV avec ses favorites, son harem du Parc-aux-Cerfs et son luxe effréné, ressemblait singulièrement à un monarque de l'Asie.

3 Grégoire III Ghika, domnu de Moldavie, le martyr de la nationalité roumaine, resta jusqu'à sa mort tragique (1772) fidèle aux vieilles habitudes: « Il n'y a aucuns meubles dans la chambre de son Altesse... à sa propre table on ne donne des serviettes que de quinze en quinze jours... » (CARRA, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, p. 205.

résister à la barbarie musulmane et slave. Alors tout bon Roumain ne se vantait pas des ducats accumulés dans ses coffres, mais de sa bravoure et de « sa massue formidable. »

« Je suis sans peur, — car je suis Roumain !
Je suis sans peur, car tu es mon maître,
Tu es Etienne, le grand Etienne,
Qui n'a pas son pareil au monde,
Et moi je suis Choïman Bourtchel,
Guerrier et brave d'élite.
. . . .
Avant d'être ce que je suis.... un laboureur,
J'avais un superbe étalon
Et une massue formidable
Hérissée de gros clous pointus [1],
Laquelle, quand je la brandissais,
Ecrasait huit ennemis à la fois
Et laissait de larges vides dans leurs rangs.
. . . .
J'ai abattu bien des ennemis ;
Mon bras a brisé bien des têtes
Et de Tartars et de Lithuaniens
Et de Hongrois orgueilleux ! [2] »

Malheureusement, au XVIII[e] siècle [3], un affaissement fatal se manifesta parmi toutes les nations néo-latines. L'Espagne arrive avec le Portugal au der-

---

1 Ces massues rappellent les fameuses « étoiles du matin » dont les Suisses firent si bon usage à Morgarten et à Sempach contre les Autrichiens.

2 *Ballades et chants populaires de la Roumanie* recueillis et traduits par ALEXANDRI, — *Movila lui Burcel*, la colline de Bourtchel.

3 Le règne des Phanariotes inaugure le commencement de ce siècle. Le premier est Nicolas II Mavrocordatos (1710 en Moldavie, 1716 en Valaquie).

nier degré de la décadence. La France elle-même, épuisée pour satisfaire aux caprices des favorites, voit tous ses intérêts les plus précieux sacrifiés à l'égoïsme de Mesdames de Prie[1], de Pompadour et du Barry[2]. En Roumanie, la passion du bien-être et des richesses produisit les mêmes effets qu'à Paris[3]. Tel boyard possédait en fourrures et cachemirs un capital d'un demi-million de piastres. Qu'on juge, par ce détail, du luxe de leurs compagnes!

Les mœurs de l'Asie étaient tellement dominantes que les femmes, quoique libres, vivaient au milieu des villes dans une sorte de réclusion et ne sortaient que fort rarement. « Elles sont, dit un écrivain suisse qui visita alors les pays roumains, esclaves de leurs parents, de leurs maris, de leurs amants même, ne reconnaissant d'autre loi, d'autre volonté suprême que celle des hommes.... La paresse et l'ignorance où elles vivent sont vraisemblablement la cause de leur fidélité et de leur soumission.... le mari parle et la femme tremblante vient lui baiser la main et lui demander son pardon. »

L'immortelle révolution de 1789, qui arracha la France à la torpeur et à la décadence, exerça une grande influence sur tous les peuples latins. Les

---

1 La vie licencieuse de Madame de Prie ne l'empêchait pas de conseiller des mesures atroces contre les protestants.

2 Voyez Henri MARTIN, *Histoire de France;* — LEMONTEY, *Histoire de la Régence;* — *Journal de l'avocat* BARBIER.

3 Qu'on se rappelle la rapacité avec laquelle les plus grands seigneurs, même les princes de sang, prirent part aux roueries financières de Law.

soldats de la république pénétrèrent jusqu'en Orient; le drapeau tricolore flotta sur les tours de Corfou; les mots magiques de liberté et de patrie retentirent sous les murs d'Alexandrie et jusqu'au pied des pyramides. Rhigas-le-Libérateur réveilla parmi les Hellènes le sentiment de la nationalité. Professeur de langue française à Bukarest, Rhigas y fonda la première société secrète qui s'occupa de l'affranchissement des chrétiens orientaux[1]. Les envoyés de la république et de l'empire qui traversèrent la vallée du Danube, y apportèrent le germe d'idées nouvelles. En 1805, sous le règne de Constantin VI Hypsilantis, le général Sébastiani fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Les Anglais étant maîtres de la mer, il dut prendre la route de Bukarest. Quand il arriva dans cette ville, il semblait que les femmes appartenant à la boyarie fussent parfaitement habituées aux coutumes asiatiques. Assises toute la journée, les jambes croisées sur un divan, mâchant des racines de lentisque, elles s'occupaient exclusivement de futiles conversations, de cosmétiques ou de toilette. Leurs ongles étaient peints en rouge, leurs sourcils en noir, leurs joues en rose, leurs cheveux parsemés de ducats, leur cou étincelait de pierreries. Une longue robe étroite et sans plis s'attachait avec des crochets au-dessous de la gorge qu'elle mettait en évidence d'une façon peu gràcieuse. Toutes les fois qu'elles sortaient, même en été, elles s'af-

---

1 Livré aux Turcs par les Autrichiens, Rhigas fut tué par les Ottomans en 1798.

fublaient d'une pelisse. Le *Domnu* ayant donné un grand bal à l'ambassadeur de France, les dames de Bukarest y accoururent, pressées d'examiner le costume de Madame Sébastiani. L'ambassadrice était de cette noble famille normande qui a donné à la France le vainqueur de Parme et de Guastalla[1]. On s'attendait à la voir étaler sur des robes éblouissantes le luxe héréditaire de diamants amassés pendant deux et trois siècles. On peut se faire une idée de la stupéfaction générale, quand elle entra avec une simple robe de crêpe blanc, sans autres ornements que sa jeunesse et sa beauté. La vive intelligence des Roumaines fut frappée de ce contraste. A dater de cette soirée, une révolution complète s'accomplit en même temps dans leurs idées et dans leur toilette. Que cette révolution n'ait pas encore produit tous les fruits qu'on en peut attendre, que l'instruction des femmes soit encore trop négligée, leur influence trop restreinte, leur dépendance exagérée, faut-il s'en étonner? L'Espagne qui n'est séparée de votre pays que par les Pyrénées, l'Irlande qui est unie à l'Angleterre, renferment des populations qui restent obstinément plongées dans les superstitions du moyen-âge. En France, la Bretagne semble appartenir à un autre univers que la Normandie. Cet esprit rétrograde n'existe nulle part en Roumanie : « La génération qui s'élève, dit la *Revue d'Edimbourg*, a reçu les principes de cette

1 François de Franguetot, duc de Coigny et le maréchal de Broglie y battirent les Autrichiens en 1734.

éducation avancée qu'on peut trouver dans nos capitales de l'Occident; et les jeunes boyards de Jassy et de Bukarest diffèrent autant des anciens boyards dans leurs idées et leur appréciation de la politique publique et privée que le milieu du siècle diffère du commencement. »

LETTRE V.

LES ASIATIQUES EN ROUMANIE.

Jassy (Moldavie).

Sans être aussi considérable que Bukarest, la métropole des pays roumains, Jassy, capitale de la Moldavie[1], est pourtant une cité d'une importance incontestable. Fondée par les Daces Jassii, dont elle a conservé le nom, cette ville, qui n'a pas moins de 80,000 habitants, et qui est située au milieu d'une riche campagne fertilisée par des eaux transparentes et couverte de villas et de monastères, offre de loin une très-belle perspective. Bâtie sur la pente d'une colline dont la base est arrosée par le Bacliù, elle prend chaque jour une physionomie plus européenne. Mais les habitations se transforment plus vite que les races. Les populations qui se sont donné rendez-vous dans les principautés roumaines y ont conservé leurs langues, leurs habitudes et leurs traditions. Aussi ont-elles excité au plus haut degré ma curiosité.

Dès la plus haute antiquité, les peuples se pressèrent dans la vallée du Danube. Des savants distingués pensent que les Celtes ou Gaulois et les

---

1 Moins considérable que la Valaquie, qui a 2,500,000 habitants, la Moldavie n'en a que 1,500,030.

Pélasges, en s'unissant aux Danavi, formèrent l'héroïque et l'intrépide nation des Daces[1] qui vainquit Lentulus, C. Caton et Appius Sabinus et obligea le César de Rome, Domitien, à lui payer tribut. Depuis les conquêtes de Trajan, les barbares venus de tous les horizons se ruèrent sur cet infortuné pays. Wisigoths, Huns, Gépides, Lombards, Avares s'y succédèrent sans pouvoir anéantir la nationalité roumaine. Malgré tous les désastres dont elle eut à souffrir, la Roumanie sut toujours donner un asile aux nations vaincues ou persécutées. Au XIe siècle, un grand nombre d'Arméniens[2], voyant leur terre natale envahie par les Persans, se réfugièrent en Moldavie. De nouvelles colonies arrivèrent au XIVe, XVe et XVIe siècles. D'autres Arméniens, attirés par le commerce, quittèrent Byzance pour s'établir dans la basse-Valaquie et dans la basse-Moldavie; mais ces négociants n'ont pas, comme les émigrés, conservé leur idiome national[3]. Les Roumains ont accueilli avec la même cordialité les Israélites d'Espagne fuyant à Constantinople la fureur intolérante de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique[4] et les protestants persé-

---

1 Galati (Galatz), l'ancien nom des Karpathes (Alpes bastarniques) etc., rappellent les Gaulois.

2 Les Arméniens se rattachent au groupe iranien ou perse de la race indo-européenne.

3 Voyez Nicolas SOUTZOS, *Notions statistiques sur la Moldavie.*

4 Cette cruelle princesse — voulant justifier son nom — protégea en Espagne ce mahométisme chrétien qui s'intitule catholicisme. L'inquisition espagnole avait adopté avec raison les couleurs du Prophète, le vert. Jamais l'Islamisme n'a montré, en Orient, le fanatisme atroce, dont ont été animés jusqu'à nos jours les gouvernements qui se sont

cutés par la maison d'Autriche[1]. C'est la seule nation latine qui n'ait torturé personne sous prétexte de religion. Cette exception est trop glorieuse pour que la Roumanie n'ait pas le droit d'en être fière. Tandis que les bûchers s'élevaient à Rome, à Paris, à Lisbonne et à Madrid[2], chacun pouvait, aux bords du Danube, obéir librement aux inspirations de sa conscience. Les catholiques eux-mêmes, malgré leur odieux acharnement[3] contre leurs adversaires, étaient protégés par la loi roumaine et trouvaient dans les principautés la liberté qu'ils refusaient obstinément à tous les autres chrétiens et qu'ils leur refusent encore à Rome, à Madrid, à Mexico, etc.

Les Arméniens n'avaient pas besoin, en leur qualité d'orthodoxes, d'invoquer la tolérance des Rou-

---

succédés en Espagne. En plein XIX[e] siècle, après la restauration de Ferdinand VII, on a pendu comme *athée* un malheureux Espagnol qui avait attiré la colère des moines.

1 En 1690, Constantin II Brancovano, accueillit des Hongrois réformés et leur donna un village. En 1752, Grégoire II Ghika, par une bulle d'or (chrysobule) accorda aux Saxons et aux Magyars protestants la liberté de culte la *plus absolue*. Son successeur, Matthieu II Ghika leur garantit de nouveau cette liberté. A l'époque où les princes roumains se montraient si libéraux, les rois de France persécutaient cruellement les réformés. (Voyez LECERF, *Le Protestantisme*.) Le XVIII[e] siècle, malgré ses misères, n'a donc pas été, en Roumanie, complétement stérile en grandes mesures. L'année 1741, par exemple, restera mémorable à cause de l'affranchissement des paysans (Règnes de Constantin III Mavrocordatos en Valaquie et de Grégoire I Ghika en Moldavie).

2 L'Allemagne même n'échappa point à cette fureur. Voyez les remarquables articles publiés dans le *Siècle* sur les persécutions autrichiennes, surtout la savante étude intitulée : *Ferdinand II et le concordat autrichien*. Ces articles sont de M. Alfred MICHIELS.

3 Les articles de l'*Univers* de Paris, de l'*Armonia* de Turin, de la *Bilancia* de Milan, etc., prouvent assez que cet acharnement est incurable.

mains. Aucun esprit éclairé ne les considère aujourd'hui comme des partisans d'Eutychès[1]. Lorsqu'ils arrivèrent dans cette contrée, ils n'eurent donc aucune peine à s'entendre avec les autres membres de l'Eglise à laquelle la majorité de la nation est restée attachée jusqu'à présent, malgré des intrigues dont il serait trop long de donner une idée.

Vous aurez probablement entendu dire, à cause de quelques diversités dans les formes, que la nation arménienne n'a pas les mêmes dogmes que nous. Mais elle a été convertie au christianisme à une époque si reculée qu'elle tient, et cela est naturel, à des usages particuliers dont on a beaucoup exagéré l'importance. Les Arméniens croient que le roi Abgare, ayant été guéri par le Sauveur lui-même, fut baptisé par l'apôtre Thaddée. Le successeur d'Abgare, Sanadroug, s'étant prononcé pour l'idolâtrie, les martyrs de l'Arménie rendirent témoignage à Jésus-Christ par leurs souffrances. Les femmes se signalèrent dans ces glorieux combats. Okohi, sœur du roi, fut crucifiée par les ordres du tyran. Sous le règne de Tiridate, à la fin du III[e] siècle, la persécution durait encore. C'est alors que la vierge Ripsima se réfugia en Arménie pour échapper aux poursuites de Dioclétien. La légende raconte que ce prince, voulant épouser la femme la plus belle de son empire, envoya partout des émissaires, chargés de faire le portrait des personnes célèbres par leurs charmes.

---

1 Voyez MSER, *Exercice de la foi chrétienne.* — Ce livre qui a paru à Moscou en 1850 a été publié avec l'approbation du *catholicos* (patriarche) Mgr. Narsès V.

Mais l'empereur trouvait toujours quelque défaut aux plus séduisantes. Sur ces entrefaites ses agents pénétrèrent dans un monastère où vivait, sous la direction de la pieuse Gaïana, Ripsima, issue d'une famille princière de l'Orient. Frappés de son angélique beauté, les envoyés de l'empereur s'écrièrent : « Certes, voilà bien la femme que Dioclétien nous fait chercher ! » En effet, à peine eut-il vu le portrait de la jeune vierge qu'il tomba en extase et qu'il envoya sur-le-champ des officiers de son palais avec mission de la lui amener sans délai.

Gaïana et Ripsima, attristées des projets de l'empereur, eurent recours à la prière, ainsi que leurs compagnes. Pour rester fidèle à son vœu de virginité, Ripsima conjura Gaïana de prendre avec elle la route de l'exil. Elles se retirèrent donc en Arménie et se cachèrent dans de chétives masures aux environs de la ville de Vagharschag. Cependant les émissaires de Dioclétien ne tardèrent point à arriver dans cette ville où ils obtinrent sans peine du roi Tiridate l'autorisation de chercher la retraite de Ripsima. Mais dès que Tiridate eut entendu parler de sa merveilleuse beauté qui frappa d'admiration les soldats envoyés pour cerner sa demeure, il voulut aussi l'épouser. La vierge ayant repoussé ses présents et refusé de venir au palais, il ordonna qu'on l'y traînât de force. Dieu la protégea au milieu des infidèles, comme il avait veillé sur Daniel dans la fosse aux lions. Elle s'élança au milieu des gardes, traversa la foule et parvint à gagner un asile où elle adressa cette fervente prière à l'Eternel : « Seigneur

des hommes, comment reconnaître dignement les bienfaits signalés de votre puissance qui m'a délivrée des mains impures d'un roi pervers? Soyez loué de m'avoir considérée comme attachée à votre service en me faisant souffrir. Hors de vous, Seigneur, mon cœur languit, et mille fois vaudrait mieux mourir, que d'adorer d'autres dieux qui ne sont que néant. Il me tarde de sortir de ce corps de boue pour m'unir à votre divin fils, mon unique époux. »

Ces vœux furent immédiatement exaucés. Tandis que Ripsima était encore en oraison, les satellites du tyran arrivèrent, lui coupèrent la langue jusqu'à la racine, lui attachèrent les pieds et les mains au sol avec des clous énormes, puis, à coups de sabre, hachèrent son corps en morceaux. « Qu'ainsi meurent, s'écriaient-ils, quiconque osera mépriser les ordres du roi! » Ces menaces n'empêchèrent point les fidèles, accompagnées de plusieurs amies de Ripsima, de venir réclamer ses restes. Les soldats, indignés de leur courage, les massacrèrent sans pitié.

« Le sang des martyrs, a dit Tertullien, est la semence des chrétiens. » La mort de Ripsima et de ses compagnes devint le signal d'une réaction. Tiridate et ses courtisans, frappés d'un châtiment terrible, perdirent la raison et devinrent semblables à des bêtes. Ce fut alors que Khosrovidoukht, sœur du roi, fut avertie dans une vision de recourir aux prières de saint Grégoire-l'Illuminateur, que Tiridate avait fait jeter dans une basse-fosse. Grégoire guérit le roi, le baptisa et assura le triomphe définitif du christianisme en Arménie.

Après sa conversion, le peuple arménien s'éprit d'un vif enthousiasme pour la langue hellénique et pour les chefs-d'œuvres qui assurent à cette langue une durée aussi longue que celle du genre humain. Jusqu'à la ruine de leur nationalité, les fils des Arméniens se pressèrent dans les écoles de la Grèce, surtout dans celles d'Athènes. Aujourd'hui que le territoire des Arméniens est partagé entre les tsars de Pétersbourg[1] et les padishahs de Stamboul, aujourd'hui qu'ils sont dispersés comme les juifs en Orient et en Occident, ils montrent pour la littérature et la langue de votre pays la passion que leurs ancêtres avaient pour l'idiome et les monuments littéraires de la Grèce. La propagande austro-romaine, dont les instruments actifs sont les Mékhitaristes de Vienne et de Venise[2], a su exploiter cet enthousiasme avec son habileté ordinaire. Rome a ravivé dans le sein de cette nation infortunée l'esprit de discorde qui a naguère causé sa ruine[3]. Les Arméniens restés fidèles à l'Eglise orthodoxe et les nouveaux partisans de la papauté forment deux camps ennemis. Ceux-ci se sont même scindés en deux écoles rivales. La pre-

---

1 Qui, dans ces derniers temps, ont enlevé aux shas de Perse la partie de l'Arménie qui obéissait au « centre du monde. » Toutefois il reste des Arméniens dans les provinces persanes.

2 Voyez la *Vie monastique dans l'Eglise orientale*, 2e édition, saint Lazare et les Mékhitaristes.

3 Parmi ceux qui ont exposé les annales de l'Arménie, on doit surtout citer MOÏSE DE KHOREN, prélat arménien, qui a écrit l'*Histoire d'Arménie*, dont une traduction française par M. Le Vaillant de Florival a paru à Venise en 1841. — Les écrits de M. Eugène BORÉ, prêtre français, doivent être consultés avec précaution, l'auteur ayant consacré toute son activité au triomphe des intérêts de Rome.

mière prétend garder la liturgie arménienne, la seconde veut sacrifier au pape jusqu'aux anciens rites. La papauté a été obligée de condamner par un décret des 5 et 6 septembre 1853 comme « calomnieuses au premier chef » des brochures publiées de part et d'autre. Preuve curieuse et non suspecte de la moralité des *convertis*.

On a très-souvent comparé les Arméniens avec les Grecs, mais cette comparaison est tout à fait à l'avantage de ces derniers. Les Arméniens n'ont aucun esprit militaire et leur patriotisme est purement spéculatif. Sans doute, ils diront volontiers avec leurs poètes :

O douce Arménie ! . . .
O terre de nos ancêtres trop souvent oubliée !
Patrie dont le souvenir est impérissable dans mon cœur !

Haiots aschkharig ! . . .
Or tou i-vaghouts mortsvadz haïrenik;
Or tou im serdis anmorats déghik.

Mais leur bras ne s'est point armé comme celui des Hellènes pour délivrer d'une oppression séculaire leur nationalité, « trop souvent oubliée. » Loin d'avoir les instincts libéraux de la Grèce, ils s'accomodent, en véritables fils de l'Asie, des gouvernements les plus despotiques lorsqu'ils protègent leurs négociants et leurs banquiers.

Quant à la capacité commerciale qu'on leur attribue, il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'on en dit. Un Arménien, M. Hissarian, a prouvé, dans un article du *Panassêr* (*le Littérateur*, novembre 1851) que ses compatriotes sont aujourd'hui bien en ar-

rière des Hellènes qui se sont emparés de tout le commerce de la Turquie, et ont fondé des maisons de banque dans les principales villes de l'Europe. M. Balthasar avait déjà fait la même observation dans un des journaux arméniens de Smyrne, l'*Aradadian Arschalouïs* (l'*Aurore de l'Arad*).

Cependant s'il était question de l'esprit de famille et des vertus domestiques, les Arméniens, j'en suis convaincue, ne vous paraîtraient pas inférieurs aux Hellènes. Byron, qui les avait fréquentés, dit dans sa correspondance, qu'on trouverait difficilement un peuple dont les annales soient moins souillées de crimes. M. Lorenz Rigler, dans son livre intitulé *Die Türkei*, affirme qu'ils sont les plus laborieux de tous les Orientaux. On doit pourtant leur reprocher le défaut capital du caractère asiatique, la servilité à l'égard des puissants et l'arrogance envers les inférieurs.

Les habitudes de l'Asie se retrouve dans la vie des Arméniennes de la Turquie et de la Perse. Consacrée aux soins du ménage et à l'éducation des enfants, leur existence s'écoule au fond du gynécée. Toutefois l'influence du christianisme se fait encore sentir dans cette espèce de réclusion. Elles ne sont point reléguées, comme les Turques, dans un appartement séparé; elles peuvent même recevoir des étrangers. Mais ceux-ci sont toujours frappés de leur attitude dépendante. La fille ne peut s'asseoir en présence de son père, la femme n'adresse la parole qu'à son mari, et encore le fait-elle sans lever les yeux. Occupée uniquement de lui plaire, elle semble

craindre d'attirer les regards. Cette absence de coquetterie n'est pas sans mérite, car la beauté des Arméniennes, quand elle n'est pas défigurée par un embonpoint précoce, résultat inévitable d'une vie trop sédentaire, est véritablement remarquable. C'est un mélange du type grec et du type israélite. Leur fraîcheur est merveilleuse, leur taille est svelte et élancée; leurs sourcils, quoique un peu épais, sont parfaitement dessinés, leurs lèvres sont vermeilles, leurs cheveux sont d'ébène. Elles savent, d'ailleurs, rehausser leurs charmes par de riches parures, des étoffes de soie aux couleurs éclatantes, des pierreries et des cachemires de l'Inde qu'elles aiment passionnément. Comme elles ne portent pas de bas, elles ont les jambes moins fines que les femmes de l'Occident, défaut que dissimule leur caleçon, qui tombe jusque sur la cheville du pied. Leur chemise ouverte laisse apercevoir une gorge opulente, ornée de fleurs et de riches colliers. Si elles veulent se dérober à la curiosité d'un étranger, elles enveloppent d'un voile leurs épaules et leur sein. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent d'un grand voile blanc qui descend jusqu'aux pieds. Dans les rues de Constantinople on les distingue des Turques par la nuance foncée de leur manteau[1] et la couleur de leurs brodequins[2].

Dans la Turquie asiatique, les Arméniennes de

---

1 Les femmes turques ont seules le privilége des couleurs claires, du rose, du jaune serin, de la couleur noisette.

2 Qui sont rouges au lieu d'être jaunes.

Damas ont surtout excité l'admiration des voyageurs. Comme toutes les villes de l'Asie, Damas cache derrière des murs épais les merveilles de ses palais. Le quartier arménien ressemble à un misérable village aux rues étroites et sales. Sous le gouvernement des pachas, on affecte la misère, afin de se soustraire à d'inévitables vexations, les lois de l'Asie ne présentant aux individus aucune espèce de garantie. A l'extérieur, les maisons n'ont que des portes basses et quelques fenêtres étroites, soigneusement grillées, car chacun songe à protéger son foyer contre les caprices et les passions du maître. Mais à peine a-t-on passé le seuil de ces demeures en apparence si tristes, et franchi un corridor obscur, qu'on se trouve dans une cour ornée de fontaines en marbre qu'ombragent des sycomores ou des saules de Perse. La cour est pavée de pierres polies ou de marbre; les murs des édifices revêtus de marbre blanc et noir sont tapissés de vignes; les montants des portes sont en marbre sculpté. Ces portes donnent accès dans des salons où se tiennent les hommes et les femmes de la famille. Les salons, vastes et voûtés, sont percés d'un grand nombre de petites fenêtres élevées. Presque tous ont deux plans. Le moins élevé, où se tiennent les serviteurs, est séparé du plan supérieur par quelques marches et par une balustrade. Ordinairement une fontaine, où viennent boire les colombes privées et dont les bords sont entourés de vases de fleurs aux couleurs éclatantes et aux parfums pénétrants, murmure au milieu ou dans un angle du salon. Le mobilier consiste en

tapis et en une grande quantité de coussins et de matelas de soie dispersés dans l'appartement. Un divan règne au fond et sur les contours. C'est là que se placent les femmes avec leurs enfants dans une molle attitude. L'habitude qu'elles ont d'y rester assises à la turque leur donne une démarche peu gracieuse.

Malgré leur air d'indolence les Arméniennes de Damas s'occupent de leur toilette avec autant d'intérêt que leurs compatriotes de Stamboul. Sur leurs cheveux qui pendent en longues nattes, ornées de pièces d'or et de perles, elles placent une petite calotte d'or ciselé. Ce costume subit quelques modifications dans les diverses localités de la Turquie d'Asie. Les Arméniennes de Césarée se distinguent par le choix de leurs étoffes, par la délicatesse des broderies qui enrichissent leurs corsages de diverses couleurs, disposés les uns sur les autres, et par l'élégance de leur coiffure. Une multitude de sequins couvrent le devant du fez, le front, les oreilles, le cou, la poitrine et les bras. Des fleurs en diamants ornent le fez et les cheveux qui encadrent le front; des fermoirs en pierres précieuses, des colliers ou des chaînes en perles agrafent le corsage au-dessous du sein, ou passent sous le menton en allant d'une oreille à l'autre. On admire surtout la parure des jeunes filles appartenant à des familles riches, qui portent sur elles toute leur dot, souvent considérable.

En Perse, les Arméniennes ne déploient pas un luxe moins grand qu'en Turquie, soit dans leurs cos-

tumes, soit dans le mobilier de leurs maisons. Leurs cheveux sont arrangés d'une manière qui varie selon le goût des personnes à l'aide de boucles d'or garnies de diamants. Les vêtements des femmes riches sont en tissus d'or. Le corps de l'habit s'attache par devant jusqu'à la ceinture avec des rubans, au bout desquels pendent des perles ou des glands d'or. La jupe descend sur les souliers, qui sont plats, de couleur écarlate et couverts de fleurs d'or brodées. On les quitte, en entrant dans les appartements, remplis de magnifiques tapis. Ces appartements sont ornés de grands miroirs, de canapés ou de niches où l'on range des vases d'or et d'argent qui contiennent des parfums ou des confitures. Les petits tabourets qu'on y voit servent rarement. Les Arméniennes préfèrent s'asseoir les jambes croisées sur les tapis, le dos appuyé contre un grand coussin. Dans cette situation commode, elles s'occupent de quelques ouvrages à l'aiguille, ou font la conversation avec leurs amies en mangeant des fruits, des confitures et des gâteaux.

La vie des Arméniennes de l'Inde est beaucoup moins orientale. Ces beautés éclatantes, dédaignant le luxe un peu suranné de l'Asie, préfèrent à tous les ornements les modes de Paris, et les arts de l'Europe aux fastidieuses distractions du gynécée. En Russie, les familles qui vivent à Pétersbourg ne se distinguent point des Russes par le costume. Toutefois il n'est pas difficile de constater chez les Arméniennes de cette ville les tendances ordinaires de leur race, qui diffèrent en bien des points des ins-

tincts et des habitudes slaves. Chacun s'accorde à dire qu'elles ont peu de penchant pour la prodigalité si commune en Russie. Excellentes ménagères, elles seraient beaucoup moins effrayées de se voir reprocher la parcimonie que l'envie de briller. Dans les principautés roumaines, elles manifestent les mêmes goûts. Je n'ai eu, pour mon compte, qu'à me féliciter des rapports que j'ai eus avec elles et de leur complaisance à me donner tous les renseignements dont j'avais besoin. Il n'est pas, en effet, très-facile de se rendre compte de la condition des femmes quand elles vivent parmi tant de peuples dont la civilisation diffère profondément.

Aussi ai-je profité avec empressement de l'occasion qui s'est offerte d'assister ici au mariage d'une jeune arménienne de ma connaissance. Les cérémonies sont, à peu près, les mêmes que parmi les Grecs; mais avec quelques changements dans les prières. J'ai remarqué certains détails du costume du prêtre. Il portait la mitre de nos évêques[1]. Il avait aussi un collier de métal semi-circulaire qu'on nomme *vagas* en arménien, et sur lequel étaient représentés les douze apôtres. Ses pieds étaient chaussés de sandales, qu'il quitta au *trisaghion* en déposant sa croix pastorale et sa mitre.

La mère de la mariée, personne aimable et instruite, qui avait dans de nombreux voyages visité plusieurs colonies arméniennes, me raconta les usages

1 Les prélats arméniens ayant la mitre latine, la mitre grecque est laissée aux prêtres.

suivis généralement dans les mariages de ses compatriotes. Les Arméniens n'emploient jamais de négociateurs dans ce genre d'affaires. Ce sont ordinairement les parents qui s'en occupent. Quand un jeune homme est en âge d'être marié, sa mère va voir plusieurs fois la fille sur laquelle elle a jeté les yeux, étudie son caractère avec cette ruse attentive dont les Asiatiques ont le secret; essaie de découvrir ses défauts; fait une enquête sur sa santé; enfin ne néglige rien pour être bien informée. Lorsque le résultat de cet examen lui est favorable, on demande sa main, et si ses parents consentent à l'union proposée, ils lui font part de leurs intentions sans se préoccuper de ses propres idées. Parmi les populations de l'Asie, chrétiennes ou infidèles, on attache fort peu d'importance aux inclinations des filles, qu'on marie de très-bonne heure avant que leur volonté soit encore prononcée. Lorsque les préliminaires sont terminés, on cherche s'il n'existe point quelque empêchement religieux au mariage. Votre Eglise reconnaît l'existence des empêchements qui rapportent au pape et aux évêques beaucoup d'argent; car on en dispense toujours moyennant finance [1]. En Orient on attache encore plus d'importance à ces questions subtiles. Les Arméniens considèrent la parenté comme un empêchement jusqu'au septième degré, sans parler de la parenté spirituelle qui se contracte dans le

1 La race sacerdotale est essentiellement avare. *Τὸ μαντικὸν γὰρ πᾶν φιλάργυρον γένος.* — Au temps de Sophocle la divination appartenant au sacerdoce, on a cru pouvoir traduire *μαντικὸν* par sacerdotale.

baptême. Si l'on ne trouve aucun obstacle au mariage, le fiancé fixe le douaire qu'il accorde à sa femme, celle-ci n'apportant dans son ménage que ses vêtements, ses bijoux et le mobilier de la chambre nuptiale. Pendant toutes ces dispositions, l'usage interdit rigoureusement tout rapport entre les fiancés. Le jour de la célébration du mariage, un prêtre, accompagné de son diacre, se rend à la maison de la fille, il bénit son vêtement de noces, puis récite différentes prières en conjurant le Seigneur de répandre sur les deux jeunes gens toutes ses faveurs. Survient l'époux, revêtu de ses plus magnifiques habits, et avec un nombreux cortége de parents et d'amis. La fiancée, couverte de voiles et dont il est impossible de distinguer les traits, fait quelques pas au-devant de lui pour lui rendre hommage, comme à son maître. Le célébrant récite alors le psaume : « Je chanterai les miséricordes divines dans l'éternité, » prend la main droite de l'épouse et, en la mettant dans la main droite de l'époux, s'exprime ainsi : « Dieu prit « la droite d'Eve et il la présenta à la droite d'Adam, « et Adam s'écria : Ceci est vraiment les os de mes « os et la chair de ma chair, elle s'appellera femme[1] « comme étant tirée de l'homme. A cause d'elle, « l'homme délaissera son père et sa mère, il s'atta-« chera à son épouse, et ils seront deux en une « seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que « Dieu a uni. » Le prêtre rapproche ensuite les têtes des fiancés, de manière qu'elles se touchent, puis,

1 Littéralement hommesse.

en y faisant le signe de la rédemption : « Seigneur, dit-il, Dieu éternel qui unis ceux qui sont séparés et désunis, en les liant du lien indissoluble de ta loi, toi qui bénis Isaac et Rébecca, son épouse, toi qui multiplias leur génération, en accomplissant pour eux tes promesses, bénis aussi tes serviteurs, en les dirigeant dans la voie du bien, en vertu de ta grâce et de l'amour pour les hommes de N. S. Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, la puissance et l'honneur maintenant et dans les siècles des siècles, amen. »

Ces prières terminées, les fiancés se dirigent vers l'église, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Les Arméniens, ainsi que tous les orthodoxes, pensent avec les catholiques que le mariage est un sacrement. La bénédiction nuptiale se donne avant la liturgie (messe) qui est très-pompeuse et dont les prières ont été, dit la tradition, composées par saint Grégoire l'Illuminateur [1]. Les époux communient ordinairement. Le prêtre, en mettant une seconde fois la main droite de l'épouse dans celle du mari, dit : « Suivant le précepte divin que Dieu a transmis aux chefs de son Eglise, je vous donne cette épouse qui vous sera soumise ; voulez-vous être son patron ? » — « Avec la volonté de Dieu, je veux être son patron, » répond l'époux. Le prêtre leur met alors deux couronnes sur la tête, et, la cérémonie achevée, on les conduit avec des chants d'allégresse au

---

1 Elle a été revisée et augmentée par les patriarches et docteurs Sahag, Mesrob, Kud et Jean Mantagouni.

domicile du mari. Ils portent leur couronne pendant huit jours, ou trois jours au moins, et pendant cet espace de temps, ils restent séparés. Ces usages ne surprendront pas ceux qui connaissent les mœurs arméniennes. Les Arméniens sont les puritains de l'Eglise orthodoxe, comme vous autres, Français, êtes les puritains de l'Eglise romaine[1]. Une Arménienne pieuse — elles le sont presque toutes — jeûne cent-quatre-vingt-neuf jours par an, c'est-à-dire plus de la moitié de l'année. Or les jeûnes arméniens ne ressemblent guère à vos abstinences parisiennes[2]. Pendant les jours de pénitence, il est strictement défendu de manger d'aucune sorte de viande et de poisson, de faire usage de lait, de beurre et de fromage[3]. Sans doute les femmes des autres Eglises de l'Orient ne sont pas astreintes à une discipline aussi sévère, mais la pensée d'un carême grec ou roumain ferait pourtant frémir votre catholique faubourg Saint-Germain, qui se croit un modèle d'austérité évangélique. Hélas! vous savez comme moi ce qu'il en faut penser.

Tous les voyageurs qui ont parcouru la Turquie et les pays adjacents, ont constaté avec étonnement que les femmes juives ne se trouvent pas soumises à la

1 Sans doute, les habitudes ne sont pas sévères en France, toutefois elles le sont beaucoup plus qu'à Naples, à Rome, à Madrid, à Mexico, à Lisbonne, etc.

2 A Rome les lois de l'abstinence sont bien moins rigoureuses qu'à Paris.

3 La veille de Noël et de Pâques on permet ces aliments sauf la viande, après le coucher du soleil.

même dépendance que les Arméniennes. Tandis que celles-ci n'ont aucune espèce d'autorité sur la famille et sont les premières servantes de leurs maris, les Juives vivent au foyer domestique sur le pied d'une complète égalité. Les Israélites sont, il est vrai, comme les Arméniens, un peuple essentiellement asiatique[1]; mais aucune nation de l'Asie n'a eu des instincts aussi libéraux. Leur grand législateur leur avait inspiré ces sentiments avec l'horreur de l'idolâtrie, et c'est à cette éducation providentielle qu'ils ont dû, malgré leur petit nombre, jouer un si grand rôle dans le monde. Quoique ce rôle ait cessé depuis la prédication de l'Evangile, et que la race juive soit aujourd'hui bien déchue en Orient, les femmes ont conservé généralement un type original et distingué. Comme elles ne sont pas astreintes ainsi que les Turques et les Arméniennes à porter le voile, tous ceux qui visitent Constantinople peuvent rendre justice à leur beauté. Leur visage est ovale, leurs traits délicats, leur peau très-blanche, mais elles ont un air de faiblesse et de souffrance qui fait songer involontairement aux persécutions atroces dont les Hébreux ont été victimes. Leur costume est le même que celui des femmes turques, mais généralement les riches juives ont de belles

---

1 Ils n'appartiennent pas à la race indo-européenne, mais à la race sémitique. Cette race, moins heureusement douée que la première sous certains rapports, est supérieure au point de vue religieux, car c'est de son sein que sont sortis les grands législateurs du monothéisme, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. — Si Mahomet est bien inférieur à Moïse et au Christ, ses doctrines étaient fort supérieures au polythéisme arabe.

étoffes brochées d'or et de nombreux bijoux. Quelques unes portent une ceinture à plaque d'argent ornée de chaînettes et de pierreries. Malheureusement le goût ne préside pas assez à leur toilette : leurs perles, leurs diamants sont accrochés comme au hasard sur leur *tarbouche* et sur leur *cafetan*.

En Egypte et en Syrie, les Juifs, qui ont ordinairement deux femmes, ne peuvent faire pour elles autant de dépenses. A Constantinople, où ils ont renoncé à la polygamie, le mariage se contracte dans des conditions moins onéreuses pour notre sexe, dont la dignité, le bonheur et le perfectionnement moral ne sont pas compatibles avec la pluralité des femmes. Nulle part le mariage n'est considéré par les Hébreux comme un rite religieux. Un négociant bulgare de Jassy, qui revient de Stamboul, me racontait dernièrement les noces d'un Israélite opulent auxquelles il a assisté. La cérémonie n'a pas eu lieu dans la synagogue, mais dans la maison où les parents et les conviés s'étaient rassemblés. Le fiancé, accompagné de deux rabbins, s'avança vers la jeune fille[1] couverte d'un long voile de mousseline brodé d'or, lui prit la main et lui mit au doigt l'anneau nuptial en disant : « Sois-moi sacrée selon la loi de Moïse et d'Israël. » On présenta alors au rabbin un verre rempli de vin, qu'il brisa après l'avoir vidé, comme pour rappeler dans ce jour de joie la fra-

1 Dans les mariages arméniens on l'a vu, c'est le contraire qui a lieu. Nouvelle preuve que les rites des mariages expriment plus ou moins confusément l'idée que les peuples se font des rapports qui doivent exister entre les époux.

gilité des félicités de la terre et la salutaire pensée de la mort, pensée qui peut seule préserver des illusions et des enivrements de la vie. L'appartement retentit alors du chant des hymnes, accompagné par les violons, les tympanons et les flûtes. La jeune femme se rendit ensuite dans la maison de son époux, où ils se placèrent l'un à côté de l'autre. Le rabbin étendit sur leur tête un grand voile blanc, et donna lecture du contrat de mariage. Puis la mariée, soutenue par deux matrones, se dirigea lentement vers la chambre nuptiale.

Les principautés roumaines n'ont pas seulement offert un asile à des populations de l'Asie occidentale. Une tribu de l'Asie du sud, chassée de la presqu'île de l'Inde par des causes encore inconnues [1] est venue se réfugier au bord du Danube, probablement à l'époque où le *Domnu* Alexandre-le-Bon régnait en Moldavie, c'est-à-dire au commencement du XV[e] siècle. Aujourd'hui la Valaquie et la Moldavie ont bien 250,000 Tsigani [2], que vous appelez Bohémiens et les Anglais *Gypsies* [3]. Ce peuple extraordinaire a été dans votre Occident l'objet d'études approfondies [4]. On a longtemps discuté sur son ori-

1 Peut-être l'invasion de la presqu'île par Timour (Tamerlan) et ses Tatars.

2 On en compte 140,000 en Transylvanie, en Bukovine et dans le Banat de Temesvar.

3 En Occident les Tsigani se nomment eux-mêmes *Romany*, et en Valaquie et en Moldavie *Roumi*.

4 M. George Borrow s'est signalé par son zèle à examiner les *Gypsies*. — Voyez G. BORROW, *The Bible in Spain*; — *The Zincali, or Account of the Gypsies of Spain*; — *Lavrengo or roving life in England*, etc.

gine; mais les progrès de la philologie ont levé tous les doutes. Deux savants Allemands, Büttner et Grellmann, ont démontré que leur langue est la langue sanscrite[1] corrompue et mêlée de zend[2].

Le docte physiologiste anglais Prichard a confirmé ces conclusions par l'étude de leur crâne et de leur physionomie. En lisant dans le *Manava-dharma-sastra* (lois de Manou) le portrait des Tschandalas, n'est-il pas facile de reconnaître les Tsigani? « Leur demeure doit être hors du village; ils ne peuvent avoir des vases entiers, et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts, pour plats des pots cassés, pour parure du fer; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre; qu'aucun homme fidèle à ses devoirs n'aie de rapports avec eux; ils ne doivent avoir d'affaire qu'entre eux et ne se marier qu'avec leurs semblables. » Dans les *Recherches asiatiques*[3], le capitaine Richardson constate, de son côté, des rapports frappants entre les Gypsies et les *Budee* de l'Inde. Quoiqu'il soit difficile de déterminer précisément quelle fraction de la société hindoue a donné naissance aux Tsigani, il est certain qu'ils ne peuvent descendre que d'une tribu de *Soudras* (serfs). M. G. Borrow, qui les a tant étudiés, croit que leurs premières bandes s'abattirent sur la Roumanie, comme une nuée de sauterelles, au commencement du XVe

---

1 La langue sacrée de l'Inde.

2 Le zend est l'ancienne langue de la Perse. En traversant ce pays les Tsigani en auront appris beaucoup de mots.

3 *Asiatic Researches*, T. VII.

siècle et que de là ils envahirent l'Occident en laissant de nombreuses colonies au bord du Danube et dans les vallées des Karpathes. L'Angleterre qui fut, du côté du nord, le terme de leur pélerinage, les traita avec une rigueur impitoyable. Henri VIII et Marie-la-Sanglante les envoyèrent au gibet par troupeaux. Elisabeth suivit les exemples de son père et de sa sœur. L'acte de proscription n'a été rappelé que sous George III. Les Roumains sont plus tolérants que les Occidentaux[1]. Aucun Tsigan n'a été, dans ce pays, exposés aux rigueurs de la loi. Aussi les *Domni* ont-ils obtenu un résultat qui devra paraître inouï à ceux qui connaissent les mœurs de ce peuple étrange. Ils ont attaché une partie de ces nomades au sol de la Roumanie. M. Bataillard croit qu'ils y vivaient déjà comme serfs au milieu du XIVe siècle[2]. En 1836, le *Domnu* de Valaquie, Alexandre X Ghika, décréta, de concert avec l'assemblée nationale, l'affranchissement des Tsigani qui appartenaient à l'Etat et aux monastères, et les assimila aux paysans cultivateurs. Michel V Stourdza suivit cet exemple en Moldavie, en 1844. Un poète moldave de vingt-cinq ans, M. Alexandri, célébra ce grand événement par un beau chant patriotique :

LE 31 JANVIER 1844.

« Je te salue, ô jour heureux! jour sacré de la liberté dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme rou-

1 Les Etats généraux de 1500 bannirent les Bohémiens du territoire français.

2 BATAILLARD, *Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens en Europe.*

maine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée, toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie.

« Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête en pliant le front d'un peuple condamné au malheur; mais le Roumain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le Tsigan, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

« Le soleil de ce jour-là est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour; en ce jour-là mon cœur grandit dans ma poitrine; ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui; car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

« Gloire et grandeur à toi pour l'éternité, ô ma noble patrie! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice! Ton bras, en brisant le joug des Tsigani, a jeté dans l'avenir les bases de ta propre liberté[1].

Aujourd'hui, les Tsigani des principautés se divisent en plusieurs catégories, et le genre de vie de leurs femmes varie selon les occupations et la situation de leurs époux. On nomme *vatraschi* (de *vatra*, foyer) ou domestiques, les Tsigani sédentaires qui remplissent les fonctions de la domesticité, les autres, restés nomades, sont les *laïaschi* et les *netotsi* (athées). Les *laïaschi* sont partout forgerons, maquignons, diseurs de bonne aventure, etc. Les

---

1 Voyez *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, recueillis par Alexandri, introduction, XXVIII.

netotsi, espèce de demi-sauvages presque noirs, paraissent se rapprocher des indigènes que les Aryens (Indo-Européens) ont trouvés à leur arrivée dans l'Inde.

Les femmes des Tsigani *laïaschi* et *vatraschi* ont généralement le front peu élevé et sillonné de rides précoces; leurs cheveux pendants ont l'éclat métallique de la houille, leur regard est hardi, leurs dents sont blanches et aigues, leurs lèvres vermeilles et épaisses, leur teint est olivâtre, leurs pieds et leurs mains sont d'une délicatesse singulière. Elles aiment la toilette et les couleurs éclatantes. Quelques unes sont d'une beauté remarquable; sous leur peau brunie on voit rougir le sang généreux des premiers conquérants de l'Inde; leurs pommettes, quoique un peu saillantes, sont d'un contour agréable, leurs noires prunelles lancent des éclairs. Mais, comme chez toutes les Asiatiques, cette beauté se flétrit rapidement, et il est souvent assez difficile de reconnaître dans les vieilles sorcières au visage tanné, ces brillantes Tsigankas qui, en Russie, font faire tant de folies aux jeunes officiers. Du reste, on affirme que ces folies ne leur font qu'une impression médiocre. Les Tsigankas de l'empire russe comme celles de l'Angleterre ont une invincible répugnance pour tout homme qui n'est pas de leur race. Il paraît qu'il en est tout autrement dans les principautés, où elles se trouvent comme domestiques dans des rapports plus fréquents — et souvent trop intimes — avec la population chrétienne.

On s'étonnera peut-être que je mette les Tsi-

gani en dehors du christianisme. Il est vrai qu'en Roumanie, comme ailleurs, ils prennent volontiers part aux cérémonies du culte dominant; mais il a été jusqu'à présent impossible de les convertir réellement. Les Tsigankas avec qui j'ai essayé d'aborder ces sujets, m'ont toujours paru aussi indifférentes aux questions religieuses qu'un mandarin chinois. Ce peuple n'a point d'idées, il n'a que des instincts. Parmi ces instincts, le sentiment musical tient évidemment le premier rang. Aussi les orchestres organisés par les Tsigani ont-ils autant de célébrité en Russie que dans les provinces roumaines. J'ai assisté à une séance que la femme d'un grand boyard de Jassy avait préparée en mon honneur. Je trouvai chez elle un Tsigan et deux Tsigankas. La plus âgée avait les lèvres prononcées, le teint presque noir et dans son regard ardent éclataient tous les feux de l'Asie. Un mouchoir de couleur sombre enveloppait ses cheveux. Sa compagne, plus gracieuse, portait une espèce de veste à la hussarde en velours lilas, un jupon à fleurs et des bottines. Son visage brun, mais délicat, avait un air de distinction native. Sa chevelure, semblable à l'aile du corbeau, était en partie coquettement cachée par un voile de gaze. Après que le Tsigan eut joué quelques préludes, les deux femmes se mirent à danser, en chantant très-lentement un des airs favoris de ces enfants de l'Inde :

*

Vachtri doui kale yakha
Miklyom mouza goulya dâ

Kehaz goule thaikalé
Oda mangué kampilé.

*

Machim pouka mouî parnô
Khalyoum dousta lajavô
Kehaz parnô thaï goulo
Oda mangué kampilo[1].

*

La maîtresse de la maison que je félicitais du talent de ses musiciens, et de la grâce de leurs danses, m'affirma que souvent les Tsigan *lautari*[2] ne connaissaient pas une seule note, mais qu'ils étaient guidés par une irrésistible vocation pour la musique. Cette habileté leur assure la préférence dans les festins, dans les noces et dans les autres réunions, où l'on cède volontiers à l'entraînement de la gaîté méridionale.

Il s'en faut que le goût du travail et de l'agriculture soit aussi développé parmi les Tsigani que le sentiment musical. Toutefois le prince Alexandre Ghika a été heureusement inspiré en essayant de les rattacher à la vie sociale. Sans doute ils quittent encore facilement leurs cabanes pour errer dans les plaines où ils plantent leurs tentes brunes; les femmes accourent volontiers au-devant du voyageur qui traverse les forêts pour lui dire la bonne aven-

---

1 Pour tes deux yeux noirs — J'ai laissé ma douce mère; — Car ils m'étaient doux et chers — Et ils m'ont plu. — * Pour une petite figure blanche — J'ai souffert assez de honte. — Car elle était blanche et aimable. — Et elle m'a plu.

2 Musiciens.

ture en s'aidant d'une petite montre qu'elles cachent dans le creux de leur main; les filles jouent avec trop d'empressement dans les villages leur rôle classique de sorcières et d'exorcistes, etc., mais puisqu'une partie de ce peuple essentiellement nomade, et qui, partout ailleurs, a horreur de la moindre sujétion, s'est, en Roumanie, façonné à la domesticité, pourquoi ne s'habituerait-il pas avec le temps à l'agriculture qui le moraliserait en le transformant?

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LES BULGARES.

LETTRE PREMIÈRE.

LES SLAVES DU SUD.

Routschouk.

Tandis que je franchissais le Danube pour gagner Routschouk, les collines de la Bulgarie se dressaient devant moi, séparées de la rive par un plateau uni qui s'élève en falaise au-dessus d'un épais banc de calcaire, digue naturelle opposée au vaste fleuve. La rivière s'est creusée au travers de ce plateau une large et charmante vallée où le Danube s'arrondit en baie. Cette baie sert de port à la ville, entourée d'une enceinte fortifiée, si l'on peut donner ce nom à un rempart en terre, protégé par un large fossé. L'intérieur de la cité offre une image assez exacte de la civilisation des Bulgares danubiens. Figurez-vous des rues tortueuses et sans pavés, des chaumières délabrées, de misérables tanières à moitié ensevelies dans le sol, d'élégants minarets s'élançant dans l'azur du ciel, de délicieuses habitations grec-

ques en bois et en briques, une foule de jardins et de vergers, vous aurez une idée de l'étrange mélange que les villes de la Bulgarie présentent aux regards des voyageurs.

La plupart des géographes considèrent le Danube comme la frontière septentrionale de la péninsule orientale, à laquelle ils donnent le nom de gréco-slave[1]. Il me paraît plus naturel de comprendre dans la péninsule orientale tout le vaste territoire que la Mer-Noire, l'Adriatique, la Mer-Egée et la Méditerranée environnent de leurs flots. Pour ceux qui considèrent le Danube comme la limite de la péninsule, les Bulgares et les Serbes en occupent le nord, les Albanais la côte occidentale depuis le lac de Skodar (Skutari) jusqu'aux Termopyles; au sud, dans la Thrace (Roum-ili), la Macédoine et la Thessalie vivent les Hellènes[2] soumis aux maîtres de Stamboul. L'extrémité méridionale de la péninsule reconnaît les lois du roi de Grèce. Les Turcs[3], malgré leur petit nombre,[4] ont trouvé le secret de conserver

1 Il n'est question dans cette hypothèse que des peuples principaux de la péninsule, car autrement il faudrait nommer les Roumains, les Arméniens, etc. Les Roumains et les Arméniens réunis sont plus nombreux que les Turcs.

2 Il ne faut pas oublier qu'il est rare de trouver dans la péninsule une population sans mélange. Au midi du Balkan, par exemple, on rencontre beaucoup de Bulgares; dans la Macédoine les Roumains ont formé des colonies très-compactes, etc.

3 Le nombre des Turcs ne doit pas dépasser un million. Il en est autrement dans la Turquie d'Asie, où l'on compte environ cinq millions d'Ottomans.

4 On confond très-souvent avec les Turcs les chrétiens qui ont adopté l'Islamisme, tels que ceux qui parmi les Albanais, les Bosniaques, les Crétois, etc., sont devenus mahométans, à l'époque de la conquête, par peur ou par calcul.

sous leur autorité la plus grande partie de ces belles contrées en entretenant parmi les indigènes des antipathies séculaires[1]. Le royaume de Grèce et la Tsernagora sont seuls complétement indépendants; les principautés de Valaquie et de Moldavie reconnaissent la suzeraineté des Ottomans. Il en est de même dans la principauté de Serbie, avec cette différence très-essentielle que les Turcs qui conservent une garnison dans la citadelle de Belgrad, ne peuvent pas même s'établir en Valaquie et en Moldavie, ni construire de mosquées sur le territoire roumain.

Incontestablement supérieurs par l'intelligence aux Bulgares, aux Serbes et aux Albanais, les Hellènes ont pris au-delà du Danube une position dont il est impossible de nier l'importance[2]. Cependant

1 Rien n'est plus facile, par exemple, que d'opposer les Musulmans de l'île de Crète aux Crétois orthodoxes, les Bosniaques et les Albanais catholiques à leurs compatriotes restés fidèles à l'Eglise orientale. — Le petit nombre d'Allemands qui font le noyau de l'empire d'Autriche, parviennent ainsi à tenir dans la dépendance les Roumains, les Italiens, les Magyars, les Serbes, etc., qui leur sont soumis, en se servant des uns pour combattre les autres.

2 Un docte écrivain français, fort zélé pour l'autonomie des nationalités le constatait, il y a déjà seize ans : « Fier de ses facultés intellectuelles, c'est par elles que le Grec aspire à régner; le Bulgare, au contraire, sentant son insuffisance, est très-disposé à recevoir l'impulsion des Hellènes.... Tous les Bulgares éclairés connaissent la langue grecque; ils aiment à la parler comme à l'écrire; c'est, disent-ils, la langue de nos instituteurs, de ceux qui ont civilisé nos pères, et qui nous rendront les arts que nous avons perdus. » — Ce penchant pour la Grèce n'exclut nullement l'esprit national : « On ne remarque pas assez quelle action puissante les Grecs exercent dans toute la péninsule; c'est par eux que le commerce vit, par eux les lumières se répandent, les intelligences se développent, — et les nationalités elles-mêmes se réveillent. *On doit dire en faveur de l'hellénisme que la Bulgarie compte ses meilleurs patriotes parmi les philhellènes.* » (CYPRIEN ROBERT, *Les Slaves de Turquie.*)

de redoutables adversaires travaillent continuellement à la leur disputer. L'Autriche qui n'a que très-peu d'éléments germaniques, et dont la principale force militaire réside dans des pays slaves tels que la Bohême, la Moravie, la Gallicie, le royaume d'Illyrie, la Croatie, la Dalmatie, se sert de la propagande romaine pour diviser les Bosniaques et les Albanais, déjà partagés en Musulmans et en Chrétiens, et préparer la conquête de l'Albanie et de la Bosnie, provinces essentiellement guerrières, qui lui fourniraient d'admirables milices. Les Serbes de la Principauté, voisins de Slavonie, soumise à la maison de Lorraine, ceux de la Tsernagora (Montenegro) qui n'ont de communication avec l'Adriatique que par Raguse, ville autrichienne, ont beaucoup de peine à défendre leur autonomie contre les tentatives de la diplomatie « apostolique » malgré leur attachement à l'Eglise orientale[1]. La Russie, établie en Bessarabie, agit plus directement sur les Bulgares, qui sont sortis autrefois du territoire russe[2]. Elle a même travaillé plus d'une fois à faire entrer dans ses vues les Grecs de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie.

Dans le cas où l'empire ottoman viendrait à se dissoudre[3], les Roumains, les Grecs, les Serbes, les

---

1 Aussi l'Autriche a-t-elle fait de grands efforts pour obtenir l'entrée des jésuites en Serbie; mais le sénat n'a jamais voulu y consentir.

2 Sans toutefois avoir la même origine que les Russes, puisqu'ils se rattachaient à la race finnoise.

3 La polygamie, le fatalisme, la débauche, etc., diminuent tellement la population turque, qu'à moins d'une *réforme radicale*, même sans conquête et sans violence, le sceptre retournera aux chrétiens.

Albanais et les Bulgares devraient, s'ils comprenaient leurs véritables intérêts, former une Confédération qui respecterait, comme la Suisse, les tendances des diverses nationalités[1], tout en leur permettant de réunir leurs forces contre les ennemis du dehors. Mais sans s'occuper d'éventualités peut-être éloignées, on peut leur conseiller dès à présent de repousser énergiquement les missionnaires de Rome, avant-garde d'une domination qui serait assurément plus lourde pour eux que celle des padishahs. Que les discordes qui déchirent les Albanais, les Bosniaques et les Arméniens leur servent de leçon! Que les femmes surtout se défient de la propagande des jésuites! Leur situation est généralement très-pénible dans la péninsule orientale. Elles ne jouissent d'aucun des égards ni des priviléges que le christianisme leur assure. Il est assez naturel que les opprimés écoutent toutes les voix qui leur parlent d'un meilleur avenir. On ne manquera pas de leur montrer les Arméniennes, conquises par Rome, sortant du gynécée où le *schisme* les tenait enfermées. Qu'elles sachent opposer à toutes les séductions « la prudence des serpents » recommandée par l'Evangile! Autrement on verrait les fléaux qui menacent d'une destruction totale la nationalité albanaise fondre sur leur

---

1 La Confédération helvétique ne voit-elle pas vivre très-unis sur son territoire les Romands de Genève, les Allemands de Schaffhouse, les Toscans des Grisons, les Italiens du Tessin, les Scandinaves de Schwytz, etc.? Cette ligue qui a su se défendre contre de puissants empires, est plus surprenante que ne le serait une confédération dont les Roumains, les Hellènes et les Slaves du sud seraient les éléments essentiels.

pays et les envoyés de la papauté convoquer les nouveaux-convertis à la destruction des *schismatiques*, dont l'entêtement les empêche de soumettre l'Orient au joug de fer qui pèse sur les Etats méridionaux de l'Occident.

Vous opposerez sans doute à mon hypothèse d'une confédération entre les peuples de la péninsule orientale[1], qu'ils appartiennent à des degrés fort différents de la civilisation. J'avouerai très-volontiers qu'il n'est pas possible, pour ne citer qu'un exemple, de mettre sur la même ligne les Hellènes et les Slaves. Parmi les Slaves eux-mêmes, il existe d'innombrables diversités dont on peut apprécier l'importance par la condition des femmes. Les uns, comme ceux de la Prusse[2], de la Poméranie, de la Lusace, de la Bohême, de la Silésie et de la Moravie, sont plus ou moins germanisés[3]. Les autres, tels que les Slaves du nord (Russes et Polonais) et les Slaves de la péninsule ont conservé les antiques usages de leurs aïeux. Ils se distinguent encore profondément des Etats germaniques et des pays latins. La différence de religion s'ajoute chez les Slaves à la diversité des mœurs. Les Tchèques de la Bohême,

---

1 Voici à peu près le nombre d'âmes auxquel on porte quelques uns de ces peuples : Roumains, huit à dix millions; Bulgares, quatre millions et demi; Hellènes, deux millions et demi; Serbes de la Bosnie, moins d'un million; Serbes de la Principauté, huit cent cinquante mille; Arméniens, quatre cent mille, etc.

2 Il ne s'agit pas du royaume, mais de la province qui porte ce nom.

3 En Bohême, on peut cependant constater une persistance remarquable de la nationalité tchèque.

compatriotes de Jean Huss, le glorieux martyr de Constance, ont subi, quoique avec beaucoup de peine, la domination de la papauté imposée par la maison d'Autriche. Les Lèques de la Pologne, après avoir montré au XVIe siècle beaucoup de penchant pour la réforme, ont définitivement identifié leur cause avec celle du jésuitisme. Les Serbes sont restés, en majorité, fidèles aux plus anciennes croyances de l'Eglise orientale, tandis que les Russes acceptaient des mains de Pierre-le-Grand une organisation religieuse beaucoup plus conforme aux intérêts du pouvoir temporel et aux traditions de la cour de Byzance[1].

Afin de simplifier autant que possible l'étude de cette question, je laisserai de côté les Slaves germanisés. Personne ne songe plus à les compter parmi les nations orientales. Ils vivent aujourd'hui de la vie allemande. De toutes les populations d'origine slave, ce sont elles qui font à l'influence des femmes dans la famille et dans la société la part la plus considérable. La race germanique, incontestablement supérieure aux Slaves par la science et l'expérience politique, les entraîne dans le vaste courant de la civilisation occidentale.

Si l'on veut avoir une notion exacte des tendances des peuples slaves, il faut les examiner dans les contrées où l'action du germanisme n'a point al-

---

1 Le christianisme a traversé trois âges. L'âge d'or, ou période apostolique (églises indépendantes); l'âge de décadence, période byzantine (césaro-papisme) et période romaine (papisme); l'âge de régénération (gallicanisme, réforme évangélique, renaissance orientale).

téré leurs instincts primitifs. Or, la première chose qui frappe l'observateur le plus distrait est la physionomie asiatique de ces peuples. Chez les Hellènes, chez les Latins, chez les Gaulois, chez les Germains, le développement d'inclinations essentiellement européennes fait oublier leur point de départ[1]. Les Slaves, au contraire, reportent perpétuellement la pensé vers l'Asie. Aussi sont-ils restés complétement étrangers à la chevalerie du moyen-âge. Rien de moins asiatique que le génie chevaleresque, cette poétique combinaison de l'esprit chrétien et des traditions celtiques et germaniques. Celtes et Germains professaient pour la femme, même avant la prédication chrétienne, une vénération très-rare chez les barbares. Aussi, depuis Velléda, la prophétesse des Bructères, jusqu'à Madame Roland, a-t-on vu parmi eux les femmes exercer une influence incontestée[2]. Le culte que les chevaliers rendaient à notre sexe, s'il n'était pas toujours très-évangélique, était, en revanche, singulièrement conforme aux idées du Druidisme et des sectateurs de Wodan et d'Odin. Ce culte, malgré ses exagérations, a contribué puissamment à créer aux femmes, dans les contrées de l'Occident, une position vraiment exceptionnelle, qui leur permet de prendre une part active au développement de la société dont elles font une partie si essentielle.

---

1 Ces peuples indo-européens sont sortis du Turkestan (Asie occidentale).

2 Pour ce qui regarde leur rôle dans la France du XVII[e] siècle, tout le monde se rappelle les brillantes monographies de M COUSIN.

Comment les contrées slaves, restées en dehors de la chevalerie, auraient-elles obtenu de pareils résultats? Rien ne s'improvise dans ce monde. Tout ce qui est solide et durable est le produit d'une action lente et mystérieuse. C'est en vain qu'au dernier siècle quelques Etats slaves ont essayé d'adopter les usages et les opinions de la France philosophique. On peut très-bien couper sa barbe, lire Voltaire, feuilleter quelques brochures parisiennes, se moquer des religions positives[1] et garder tous les instincts de l'Asie. Or ces instincts, jusqu'à présent indestructibles, se résument en quelques mots: servilité dans les petits, despotisme dans les grands. Allez au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Perse, chez les Bouddhistes, chez les sectateurs du Brahmanisme, chez les disciples de l'Islam, vous retrouverez partout la même tyrannie et la même abjection. L'idée d'Europe et l'idée de liberté sont identiques, l'idée d'Asie et l'idée de servitude ne sauraient être séparées.

Faut-il s'étonner si les Slaves, qui ont vécu jusqu'à nos jours d'une vie à moitié asiatique, qui aiment l'indolence et le faste, qui sont peu capables de réflexion, n'aient pu parvenir qu'à constituer un état social inférieur à celui des Hellènes, des Latins, des Celtes et des Germains? Leur énergie militaire, qui est incontestable, quoique privée d'élan, ne dispense

---

1 Dans la philosophie des Hindous et des Arabes, on a vu se produire les systèmes les plus hardis du scepticisme, sans que l'esprit de l'Asie ait été modifié.

pas des gloires de la pensée, des arts et des sciences. On peut même dire qu'au temps où nous vivons, une nation médiocrement guerrière triomphera assez aisément, grâce à ses progrès scientifiques, des armées les plus redoutables.

L'organisation sociale d'un peuple permet de pressentir la part d'influence qu'il fait à la femme. Or, les Slaves occupant le quatrième degré dans les grandes races qui se partagent l'Europe[1], on peut affirmer, avant toute expérience, que la position de notre sexe est parmi eux inférieure à celle qu'il a chez les Hellènes, chez les Latins et chez les Germains. Il ne faut pas, dans une question de cette gravité, s'arrêter aux apparences. L'esprit slave est tellement flexible, il a un goût si décidé pour l'imitation qu'il prend avec une étrange facilité les formes les moins conformes à ses véritables tendances. La noblesse polonaise, généralement très-attachée à ses prérogatives féodales, a fait quelque temps les illusions les plus risibles aux démocrates occidentaux, tant elle s'appropriait facilement leurs formules politiques. On pourrait citer beaucoup de faits analogues. Je me borne à rappeler les méprises auxquelles a donné lieu « la France du nord, » comme on disait après les journées de juillet 1830. Les Slaves n'ont pas seuls causé ces singulières illusions. En 1848, beaucoup de gens

---

1 Hellènes, Latins, Germains (divisés en trois branches: Anglo-Saxons, Allemands, Scandinaves) et Slaves. Les Celtes se confondent aujourd'hui avec les Latins, parmi lesquels ils forment la branche des Gallo-Latins.

appelaient aussi, en Occident, « démocrates Magyars » ces fiers magnats, qui tenaient les Roumains de la Transylvanie dans une si rude servitude[1]. Les fils d'Attila ne devaient pas être moins embarrassés du costume dont on les affublait que les boyards des bords de la Vistule de leur enthousiasme officiel pour les principes de 1789.

En général, les hommes les plus instruits parmi les Occidentaux doivent se défier de certaines expressions vagues, appliquées à des contrées qu'ils n'ont étudiées que superficiellement. Aussi cette expression « le monde gréco-slave, » aujourd'hui universellement employée, ne doit pas faire mettre sur la même ligne la Grèce qui a donné à l'Europe toutes ses libertés, et cette race slave[2], qui vit encore presque partout sous le régime du pouvoir absolu. Comment regarder du même œil une terre qui a produit les plus grands génies de la civilisation européenne et un sol qui est resté relativement stérile! Je ne vois entre les deux races qu'un point de contact; mais il est, je l'avoue, digne d'être remarqué. Les Hellènes, trop fidèles aux traditions du gynécée[3], n'ont pas assuré à la femme autant d'in-

1 Voyez D. BRATIANO, *Lettres hongro-roumaines*.

2 L'auteur des *Fragments de l'Orient* et de l'*Histoire de la Morée*, FALLMERAYER, a bien prétendu que la race hellénique n'existe plus en Grèce, excepté dans quelques îles de l'Archipel, et que la race slave s'est partout substituée aux anciens habitants du sol; mais ce paradoxe n'a eu aucun succès.

3 L'ancienne littérature grecque est pleine de tirades véhémentes contre les femmes. Il était difficile de donner beaucoup de liberté à des êtres qu'on regardait comme tellement imparfaits.

fluence que les Germains et les Gaulois. Ce peuple, essentiellement libéral, ne s'est point, dans cette question, assez dégagé des tendances asiatiques que les populations slaves personnifient sur le continent européen. Mais les anciens préjugés perdent chaque jour du terrain et l'esprit du siècle pénètre de plus en plus profondément dans les cités helléniques.

Les diversités que j'ai constatées entre les peuples de la péninsule orientale, loin d'être un obstacle à leur confédération, dans l'hypothèse d'une dissolution de l'empire turc, la rendraient, au contraire, plus facile. Les Hellènes, qui aiment les villes, les ports de mer et le négoce, s'entendraient fort bien avec les Bulgares qui se plaisent dans les villages et préfèrent l'agriculture à toute autre occupation. Les paisibles laboureurs des vastes plaines roumaines se mettrait aisément d'accord avec les Serbes belliqueux, restés fidèles aux habitudes pastorales de leurs ancêtres. Au nord et au midi, deux peuples qui représentent la culture la plus élevée de l'ancien monde, les Latins du Danube et les Hellènes, réveilleraient la vie intellectuelle chez les intrépides Chkipétars de l'Albanie et parmi les Slaves illétrés de la péninsule. En Suisse, une union du même genre a produit d'excellents résultats. Tandis que les pasteurs guerriers des Alpes veillent, la carabine à la main, sur le sommet des monts, l'Italien du Tessin cultive les beaux-arts, le Romand de Lausanne et de Genève étudie la théologie et la littérature, le Germain de Bâle se livre aux opérations de la banque, Zurich unit la philosophie aux béné-

fices d'une industrie savante et d'une agriculture avancée. Dès à présent, sans attendre des éventualités peut-être fort lointaines, les peuples de la péninsule orientale doivent resserrer les liens naturels qui les unissent, oublier leurs anciennes discordes, leurs rivalités séculaires, s'accorder enfin — autant que les circonstances le permettent — pour travailler fraternellement à préparer la glorieuse renaissance de l'Orient chrétien.

LETTRE II.

LES FEMMES EN BULGARIE.

Vidin.

La grande cité de Vidin, où j'ai terminé mon excursion en Bulgarie, après avoir visité les principales villes de cette province, est aujourd'hui la capitale de la Bulgarie danubienne. Son bazar fétide, ses rues pleines de cadavres en putréfaction que se disputent d'innombrables vautours, tout indique une cité où domine la population musulmane. Aussi les agriculteurs, qui redoutent les vexations mahométanes, ont-ils abandonné ce district à de sauvages pasteurs.

A l'époque de leur arrivée dans la péninsule, les Bulgares n'étaient pas non plus, il faut l'avouer, un peuple fort civilisé. Vers la fin du VIIe siècle après Jésus-Christ, une nation finnoise, quittant les bords du Volga, franchit le Danube et s'établit dans la contrée qui porte aujourd'hui le nom de Bulgarie, et qui était déjà occupée par les Antes, tribu d'origine slave[1]. Cette contrée est une espèce de triangle formé par le Danube et la Mer-Noire depuis Kladovo jusqu'au port de Bourgos. Quoique hérissée de mon-

---

1 La Bulgarie est donc, comme certaines parties de la Russie, plutôt un pays finno-slave qu'une contrée slave dans l'acception rigoureuse du mot.

tagnes, la Bulgarie est un des pays les plus favorisés du ciel. Son climat est heureux. Elle a pour limites un grand fleuve et la mer[1], elle possède des mines de fer et d'argent, des ports de commerce et un sol d'une admirable fertilité. Les montagnes elles-mêmes sont recouvertes jusqu'à leurs cimes d'une riche couche de terre végétale. Si vous vous élevez sur leur pente, vous trouvez cachées dans les nuages des prairies aussi vertes que les vallées de l'Oberland bernois, et qui sont précédées de forêts de cerisiers, de pruniers, de noyers et de noisetiers. Un pareil sol devrait former une nation d'agriculteurs. Aussi les Bulgares vont-ils cultiver la terre bien au-delà des limites assignées ordinairement à la Bulgarie. On les rencontre en Thrace, au milieu des pasteurs turcs, en Macédoine, où ils forment le principal noyau, dans l'Albanie orientale, où ils occupent des districts entiers; ils descendent jusqu'en Livadie; ils franchissent même le Danube. J'ai admiré cent fois dans les principautés roumaines, où ils vivent comme dans une seconde patrie, la belle végétation de leurs potagers et l'aptitude qu'ils déploient dans tous les travaux agricoles.

Ne vous étonnez pas du bon accueil que les

---

1 A Choumla, vaste cité située dans une position forte et ravissante, on aperçoit les plaines immenses de la Bulgarie maritime, steppe sans limites qui se perd dans les déserts du nord. Varna, le principal port de la Bulgarie maritime, est dans une situation encore plus forte que Choumla. Au-delà de Varna commence la Dobroudja, steppe à collines basses et sans arbres, couvert d'une espèce de bruyère parfois très-haute, où vivent les Bulgares Dobroudji, espèce de cosaques toujours à cheval, qui se sont mêlés avec les Tartars Nogaïs de Moldavie.

Bulgares trouvent en Valaquie et en Moldavie. Depuis leur arrivée dans la province que les anciens nommaient Mœsie, les Bulgares ont montré pour les Roumains une sympathie persévérante. Lorsqu'ils s'établirent sur les bords du Danube, ils s'unirent aux Valaques, quoique ces derniers fûssent restés fidèles aux mœurs des Romains leurs ancêtres[1] et fondèrent un royaume qui subsista inébranlable jusqu'à la mort du roi Samuel (1014). Samuel envahit la Thrace, la Macédoine et allait pénétrer dans le Péloponèse, lorsqu'il fut défait par l'armée de l'empereur Basile. Les deux successeurs de Samuel, son fils et son neveu, n'ayant pu arrêter les Grecs, la Bulgarie fut réunie à l'empire. Toutefois les Valaques conservèrent leurs villes et leurs places fortes. Le triomphe des empereurs de Byzance ne fut pas long. Sous Isaac II (1185-1195), deux frères Valaques du mont Hémus (le Balkan), soulevèrent leurs compatriotes et les Bulgares. Jean (Jonitza) Asan, l'aîné des deux frères, prit le titre de roi et fit par ses victoires respecter sa couronne. Presque toujours vainqueur dans ses luttes contre les empereurs Isaac II et Alexis III, il périt assassiné en 1196 et eut pour successeur son frère Pierre, qui fut remplacé par Jean II, leur frère. Jean Asan II, ayant conquis par ses exploits une renommée qui pénétra en Occident, le pape Innocent III envoya un légat pour le sacrer roi de

1 Chalcondylas atteste la perpétuité des mœurs romaines en Valaquie: *χρῶνται φωνῇ παραπλησίᾳ τῇ Ἰταλῶν . . . Διαχρώμενοι ἤθεσι Ῥωμαίων, κ. τ. λ.* (CHALCONDYLAS, Livre II.)

la Macédoine, de la Thessalie, des Bulgares et des Valaques[1]. Le pontife, pour l'engager à entrer dans l'Église de Rome, rappelait au roi son origine romaine[2]. Un moment dupe de l'habile politique d'Innocent[3], Jean ne tarda pas à ouvrir les yeux. Lorsque les croisés s'emparèrent de Constantinople, Jean, irrité de la hauteur de l'empereur Baudoin Ier de Flandre, qui prétendait le traiter en vassal, le battit dans une sanglante rencontre sous les murs d'Andrinople (1206), le garda seize mois en prison, et après avoir ordonné son supplice, fit une coupe avec son crâne. Le prince valaque, marchant de conquête en conquête, menaçait Byzance lorque la mort l'empêcha de réaliser ses vastes projets[4]. Frurila, son neveu, lui succéda, au détriment de Jean Asan III, l'héritier légitime. Mais celui-ci, ayant fait reconnaître ses droits, finit par s'entendre avec les Hellènes, et continua vigoureusement la guerre contre la dynastie catholique qui leur avait enlevé le trône de Constantinople.

---

1 M. César BOLLIAC, *Topographie de la Roumanie*, 23, dit qu'il lui fit remettre la couronne d'épines du Sauveur et qu'il lui promit le trône de Constantinople s'il voulait reconnaître son autorité.

2 Ut sicut genere, sic sis etiam imitatione Romanus. *Gesta Innocentii III*, numéro 68.

3 L'apologiste d'Innocent, M. HURTER, montre bien comment ce pape était préoccupé de la pensée de soumettre à son siége l'Eglise orthodoxe. — Voyez Friedrich HURTER, *Geschichte Innocenz III.*, 1835.

4 Jonitza Asan est le fondateur de Craïova, chef-lieu du banat de ce nom (petite Valaquie). — Voyez César BOLLIAC, *Topographie de la Roumanie*, 23. — *Kral* ou *Krai* signifie roi, et *Jov* pour Jonitza ou Jean.

L'intrépide famille des Asan que la Roumanie regarde comme une de ses gloires, s'éteignit en 1258. Avec elle succomba la prépondérance des Valaques, qui conservèrent cependant leur nationalité sous la domination bulgare et même sous celle des Turcs. Aujourd'hui encore on retrouve de nombreuses colonies roumaines jusque dans la Macédoine et dans la Thrace. Elles parlent une langue dont le fond est latin, mais qui est mêlée de mots grecs et turcs [1]. De nos jours, beaucoup de moldo-valaques ont fui en Bulgarie le fléau des invasions [2] étrangères [3], tandis que, de leur côté, les Bulgares allaient en grand nombre échapper dans les principautés aux vexations des Turcs.

Les Bulgares que j'ai visités au midi du Balkan où ils sont mêlés aux Hellènes, n'ont aucunes relations avec les Latins et se rattachent à la civilisation hellénique. Sous l'influence salutaire de cette civilisation, ils se transforment d'une manière remarquable et se façonnent aisément aux habitudes grecques, tandis qu'au nord de l'antique Hémus, on reconnaît plus facilement l'ancien habitant des rives du Volga. Au sud de l'Hémus, Hellènes et Bulgares se

1 On les appelle Morlaques ou Mavrovlaques, etc. En les comprenant, M. Bolliac compte 14,000,000 de Roumains.

2 En 1769, Grégoire III Ghika (Valaquie) est renversé par une invasion russe; en 1772, Grégoire III Ghika (Moldavie) est sacrifié à l'Autriche et assassiné par les Turcs (1772); en 1828, Grégoire IV Ghika (Valaquie) est détrôné par les Russes; en 1842, ils obtiennent la déposition d'Alexandre X Ghika (Valaquie).

3 Ces invasions sont devenues fréquentes depuis les règnes de Grégoire III Ghika (Valaquie) et de Constantin IV Mavrocordatos (Moldavie).

rendent de mutuels services. En effet, le Grec a tout ce qui manque au Bulgare. Race fine, distinguée et amie des lettres, le peuple hellène a peu d'aptitude au travail des champs. Le Bulgare, esprit flegmatique et lourd, mais doué d'une force athlétique et d'une patience à toute épreuve, semble, au contraire, prédestiné à la vie agricole qu'il aime, du reste, passionnément.

La patience que je viens de signaler chez les Bulgares les expose à des avaries de toute espèce. Indépendamment de l'impôt personnel, ils sont soumis au *tchibouk* pour les moutons[1], au *salian*, à la dîme des récoltes, bestiaux et volailles exigée par les *spahis*[2], aux réquisitions en nature, aux corvées, aux logements forcés pour les troupes de passage, etc. Encore le Bulgare serait-il trop heureux si ces troupes indisciplinées se contentaient de le ruiner. Malheureusement si une femme, si une jeune fille est rencontrée par les bandes mahométanes, elle est exposée aux plus sanglants outrages[3]. Il n'est pas même nécessaire qu'un corps d'armée traverse la Bulgarie pour que les infortunés habitants de cette province soient en butte à ces actes de sauvagerie qui ins-

---

1 Sans ces lourds impôts les troupeaux seraient susceptibles, en Bulgarie, d'un accroissement illimité. Les Roumains qui vivent au sud du Danube, s'en occupent spécialement et sont presque tous pasteurs.

2 Seigneurs musulmans. Ces *spahis* sont représentés par des intendants dont la cupidité et les passions ne respectent rien.

3 La dépravation des mœurs musulmanes est si grande qu'il n'est pas permis de dire toute sa pensée sur ce sujet. Saint Paul, dans l'*Epître aux Romains*, I, 24-28, donne une idée des mœurs asiatiques que les Romains de la décadence avaient adoptées.

piraient à l'héroïque princesse Lioubitza[1] une généreuse indignation. Les Turcs de bonne famille enlèvent en plein jour les filles des Bulgares pour éviter d'acheter des esclaves. Combien de fois n'a-t-on pas vu un père ou une mère massacré, en essayant de défendre son enfant?

Tandis que dans la dernière guerre les *bachi-bozouks* marchaient vers le Danube, Guélel, pacha de Ternov[2], la ville sainte des Bulgares, vit amener à son tribunal un vieillard accusé d'avoir assassiné un musulman. Interrogé sur les motifs qui l'avaient engagé à commettre ce crime : « J'ai agi ainsi, répondit le Bulgare avec fermeté, parce que je veux mourir moi-même.... Je ne puis vivre après avoir été ainsi déshonoré. » Et il raconta au pacha les scènes qui s'étaient passées chez lui. Une troupe de soldats s'étant établie dans sa ferme, où tout semblait être au pillage, le chef de la bande le fit venir, vers le soir : « Chien, lui dit-il, tu t'es permis de donner ton orge à ma jument favorite, tu vas me payer le prix de ces rations, en punition de ton impertinence. » Dès qu'il eut été satisfait sur ce point, le bandit ajouta : « *Raya*, tu as une femme qui me plaît, amène-la moi. » Le chrétien, n'ayant pu contenir un geste d'horreur : « Dépêche-toi, dit le Turc,

---

1 Femme de Milosch Obrénovitch, prince de Serbie, — Voyez le livre suivant.

2 Les chants bulgares célèbrent sa *sveta-horata* (montagne sacrée); les derniers *Krals* (rois) y habitèrent. Environnée d'abîmes verdoyants, Ternov est dans une situation délicieuse; Vidin a remplacé Ternov comme capitale de la Bulgarie danubienne.

ou je te brûle la cervelle. » Le Bulgare se résigna. Une heure après, il fut appelé de nouveau : « Ton fils est marié. » — « Oui, *effendi.* » Que sa femme vienne ici, sinon je te tue. » Pour comble d'outrages le musulman, s'étant fait livrer la petite fille du Bulgare, enfant de onze ans, le vieillard saisit une hache et fendit la tête de ce monstre. Guélel-pacha, homme d'un caractère bienveillant, un de ces Turcs qui commencent à rougir de la barbarie de leurs pères, après avoir écouté ce récit avec indignation, dit au paysan : « Que n'as-tu massacré ce scélérat avant, et non après son crime? » — « Ah! Excellence, j'y ai bien pensé, mais je savais que je serais tué pour avoir frappé un Turc, et je voulais vivre pour ma pauvre fille. Je croyais qu'il aurait pitié de sa jeunesse. A présent qu'elle est déshonorée, que m'importe la vie? Je ne demande qu'à mourir! » Et de grosses larmes coulaient sur la barbe grise du vieillard. Guélel le fit mettre en liberté, sans oser, toutefois, punir les *bachi-bozouks.* Cet acte de justice fort incomplet était, en réalité, un trait de hardiesse, même à une époque où la Turquie n'échappait à la destruction que par l'intervention de deux puissances chrétiennes.

Il va sans dire que les biens des *rayas* sont encore moins respectés que leur honneur. Les Ottomans prennent chez les Bulgares tout ce qui leur convient. La plainte est plus dangereuse que la résistance, et les garanties accordées dans les pays les plus arriérés de l'Occident aux derniers des hommes seraient considérées en Bulgarie comme des

faveurs immenses. Vaincue en Occident, la féodalité se perpétue sur les rives de la Maritsa.

N'allez pas croire, mon amie, que les Musulmans éprouvent quelques remords de vexations que le fanatisme rend toujours excusables à leurs yeux. A Nicha, ville moitié serbe, j'ai vu un monument qui caractérise seul l'état social des pays soumis à l'Islamisme. Avant d'entrer dans les murs, on aperçoit une pyramide quadrangulaire tronquée, incrustée d'environ quatre mille crânes de chrétiens de la Serbie, qui succombèrent, en 1816, en combattant les Turcs. Que diriez-vous de votre France si, à la place de l'arc de triomphe de l'Etoile, qui rappelle une lutte glorieuse contre l'Europe coalisée, s'élevaient de hideux trophées plus dignes des armées de Timour que d'une nation qui vit dans de perpétuels rapports avec l'Europe civilisée?

Le clergé régulier[1], loin de défendre le peuple chrétien, s'entend avec les Musulmans. Les quatre métropolitains[2] et les seize évêques[3], toujours choisis parmi des étrangers, depuis la suppression du patriarcat national de Ternov sous Arsène IV, ayant acheté leur siége des Turcs, vendent effrontément les cures, quoique les paysans soient obligés de leur donner la dîme des produits de leurs champs. Toutes les fois qu'ils y sont engagés par leurs in-

1 Les évêques et les moines. En Orient, les prélats sortent toujours des couvents et sont obligés au célibat comme les caloyers.

2 Les quatre métropoles sont Ternov, Sofia, Silistria et Varna.

3 Les principaux sont Philibé, Kostendik, Sères, Verrhea, Lovitz, Samokov, Kastoria, Kupreli et Skopia.

térêts, les moines deviennent les plus grands ennemis des nationalités[1]. Il en est de même en Bulgarie[2]. Ils partagent sans scrupule l'impôt du *raya* avec les oppresseurs[3]. Les prêtres séculiers qui sont mariés, se montrent quelquefois meilleurs patriotes[4]. Je veux espérer qu'on verra sortir de leurs rangs, comme l'a prophétisé un de vos compatriotes, les hommes qui arborreront le drapeau noir à la croix d'argent, si justice n'est pas enfin rendue à ce peuple martyr[5].

Quoique les Bulgares soient les plus patients des hommes, ils finirent par entrer en fureur contre leurs maîtres impitoyables. Une nation de 4,500,000 âmes ne peut être toujours impunément bravée. La révolution française, qui a transformé le monde[6], exerça son influence jusque sur les rives de la Maritza. Musulmans et chrétiens s'agitèrent. Tandis que

---

1 Voyez *La vie monastique dans l'Eglise orientale*. — Les moines et la patrie.

2 « Il faut bien l'avouer, disait, il y a quinze ans, M. Cyprien Robert dans la *Revue des deux mondes*, les Bulgares sont dans la même position que presque tous les chrétiens d'Orient, ils n'ont pas de plus grands ennemis de leur nationalité que leurs moines qui partagent avec les Turcs l'impôt du raya. »

3 « Nos pasteurs sont des loups, disait un paysan bulgare à M. Blanqui, ils nous arrachent tout ce que les Turcs ont oublié de nous prendre. »

4 Outre la dîme qu'ils paient à l'évêque, les paysans leur donnent un tiers des fruits de la terre.

5 Les Turcs, en accordant aux prêtres une foule d'exemptions, les ont rendus, en général, trop peu sensibles aux maux de leurs frères. Toutefois il existe d'honorables exceptions.

6 La population européenne moins opprimée a, malgré de grandes guerres, doublé depuis cette époque. — Voyez *Revue germanique*, numéro de juin 1858. — *Population du globe*.

le fameux Pasvan Oglou, qui avait été d'abord au service du *Domnu* de Valaquie, Nicolas IV Mavroghenis[1] tenait tête au *padishah* avec ses *Krdchalis*[2], les *haïdouks* chrétiens bravaient ouvertement les autorités ottomanes. Les femmes prirent une part active à ces troubles. Les *Krdchalis* marchaient au combat, couverts d'or et d'argent, sur leurs chevaux tartars, accompagnés de leurs maîtresses, qui portaient des vêtements d'hommes et partageaient tous les dangers de leur vie aventureuse. Ces mouvements désordonnés devaient inévitablement aboutir à des défaites. Les *haïdouks*, partout vaincus, se réfugièrent en Serbie auprès de Tserni-George, dont ils devinrent les auxiliaires. Mais quand l'insurrection de 1821, ce 89 de l'Orient, excita dans tous les esprits un enthousiasme indescriptible, on vit sortir des cavernes du Balkan des soldats pleins d'ardeur qui, dans un dernier assaut, s'emparèrent de l'acropole d'Athènes. Quand les Russes attaquèrent à leur tour la Turquie (1828 1829), les *haïdouks* de la Bulgarie se montrèrent beaucoup plus réservés. Ils attendirent prudemment l'issue de la lutte,

---

1 Mis à mort par les Turcs en 1790. Aussi Rhigas-le-Libérateur, dans son *Ῥήγα Θουρίος*, compare-t-il sa destinée avec celle du *Domnu* de Moldavie, Grégoire III Ghika, assassiné par eux en 1772:

αὐθέντης κ' ἂν γένης
Ὁ τύραννος ἀδίκος σὲ κάμνει νὰ χασῇς
. . . .
Γκίκας καὶ Μαυρογένης καθρέπτης εἶν νὰ ἰδῇς

2 Ainsi nommés du fief de Krdché appartenant à leur chef, où il les avait organisés en 1792.

afin d'en profiter pour eux-mêmes. Les Turcs ayant été complétement battus, une vaste association nationale s'organisa dans toute la Bulgarie. Cette hétairie bulgare tenait ses assemblées dans les forêts mystérieuses des environs de Ternov, où errent, dit la légende, les génies protecteurs du pays et les âmes des *krals* (rois) redoutés des empereurs de Byzance. La nuit, les conjurés se réunissaient dans les cimetières des couvents et juraient sur la tombe des ancêtres de mourir pour la terre natale. Le jour ils visitaient des paysans dont les filles, orgueil de leurs pères, leur versaient la douce *stilovitsa*[1]. En les voyant, ces vierges si belles et si pudiques exposées à tant d'outrages, les initiés portaient avec enthousiasme un toast à l'avenir de la Bulgarie régénérée (1834-1838). Un traître ayant dénoncé le complot, les chefs de l'association périrent dans les supplices. Cependant, à la fin de 1838, une terrible insurrection prouva que tous les conjurés n'étaient pas découragés. Au commencement du règne d'Abdul-Medjid un événement qui rappelle l'histoire de Lucrèce et de Virginie[2], décida les Bulgares à reprendre les armes contre la domination musulmane.

Le neveu du pacha de Nicha, épris de la beauté d'une de ces *momas* (jeunes filles) dont la candeur et les charmes font l'admiration de tous les voyageurs, l'enleva de son village et, afin de l'épouser,

---

1 Eau-de-vie de prunes, que les Roumains nomment *rakiou*.

2 Cet événement a été raconté longuement dans les journaux serbes, *Serbske narodne novine* et *Biogradske novine*.

voulut la contraindre à embrasser l'Islamisme. L'héroïque Agapia, après avoir été exposée à toutes les séductions, résista aux plus affreuses tortures avec le courage des martyrs de l'Eglise primitive. Mais quand on l'eût menacée de la déshonorer, elle perdit toute son énergie et se fit mahométane au printemps de 1841. Quand son père et sa nombreuse famille vinrent pour l'arracher à prix d'argent des mains du tyran, elle fondit en larmes, répondit qu'il était trop tard et se livra, en leur présence, à tout son désespoir. Ces scènes déchirantes exaltèrent tous ses compatriotes. Les Serbes partagèrent leur indignation. La vaillante Serbie, excitée par la princesse Lioubitza, se serait levée comme un seul homme, si le sénat n'avait décidé Michel Obrénovitch à contenir son élan. Les pachas, n'ayant plus à craindre l'intervention des Serbes, se livrèrent à des vengeances dignes des plus mauvais jours de la domination musulmane. Ils brûlèrent plus de cent cinquante villages entre Sofia et Nicha, empalant les hommes, déshonorant les femmes et jetant les victimes de leur brutalité dans les flammes qui dévoraient leurs chaumières. Poursuivi à outrance, le héros de l'insurrection, Miloïé, qui avait servi comme *haïdouk* sous Tserni-George, se brûla la cervelle après une résistance acharnée.

Cependant, il reste sur le plateau du Balkan, entre Sères[1] et Sofia[2], Philibé[3] et Ternov, de fiers

1 Sères est la ville principale de la Bulgarie macédonienne. Cette ville de 15.000 âmes a de riches manufactures que les Bulgares alimentent. Les moines du mont Athos exercent une véritable domination dans

montagnards, peu disposés à subir les vexations des musulmans. Là, le Bulgare retrouve avec l'ardeur belliqueuse qui animait les soldats des Asan les primitives tendances de son caractère. La passion de la guerre et des aventures fait alors place à son humeur paisible. On a vu quelques uns de ces intrépides partisans disperser le cortége d'un pacha. La femme elle-même, enlevée par le *haïdouk* et devenue secrètement son épouse[1] prend part à tous les dangers d'une vie qui se termine presque toujours d'une manière tragique.

Telle n'est pas, il faut l'avouer, l'existence ordinaire des femmes bulgares. Epouses dévouées de paisibles agriculteurs, elles ont tous leurs goûts et toutes les habitudes d'un peuple essentiellement honnête, simple et loyal. Elles sont douces, complaisantes, laborieuses, hospitalières. La beauté des filles

---

cette province. — Voyez dans la *Vie monastique dans l'Eglise orientale*, l'organisation de leurs monastères.

2 Sofia, la cité la plus importante de la Bulgarie centrale, est une des villes les plus importantes de la Turquie. Elle a 45,000 habitants et est le centre d'un très-grand commerce. Surmontée d'innombrables coupoles et d'une multitude de minarets, entourée de vingt monastères, cachés dans les montagnes des environs, où réside la force du clergé orthodoxe, Sofia rivalisait avec Ternov au temps des rois bulgares. — On rencontre à Sofia beaucoup de juifs opulents. Leurs femmes, très-parées, portent une longue mitre ogivale blanche à rubans rouges, d'où tombe un grand voile de gaze sur leur sein demi-nu.

3 Philibé est la capitale de la Zagora, partie de la Bulgarie qui s'étend à travers toute la Thrace, en suivant la base méridionale du Balkan jusqu'au golfe de Kavala. Les Paulianistes (catholiques Bulgares) occupent tout un faubourg de Philibé. Les juifs y ont aussi leur quartier. Leurs femmes se distinguent par une beauté éclatante et une magnificence bizarre.

1 Ce mariage clandestin est nommé, en Bulgarie, *omitsa*.

de l'Hémus n'est point inférieure à celle des « femmes latines à la taille svelte » dont le chant serbe consacré aux infortunes de Rosanda, nous vante les charmes. Mais elles ont un caractère de naïveté qui leur donne une physionomie particulière. Avant d'être mariées, quand les fatigues intolérables n'ont pas encore détruit la pureté idéale de leurs formes, elles ressemblent aux types angéliques créés par Fra Giovanni da Fiesole. Dédaignant un luxe puéril, couronnées seulement de fleurs, si obligées d'aller à un travail pressant, elles livrent leur chevelure au souffle des vents, on la voit descendre jusqu'à leurs talons en flots tellement épais qu'elles pourraient s'en faire un manteau áussi noir que le jais ou doré comme le froment déjà mûr de leurs plaines. Quand ces vierges du Balkan se promènent sur leurs vertes collines, on les compare involontairement à l'Eve de Milton errant dans les solitudes de l'Eden, et on se rappelle les jours sans nuage du monde naissant.

Les femmes de la Bulgarie semblent avoir conservé la candeur naïve de ces temps d'innocence. Mais leurs mœurs patriarcales ne font aucun tort à la sensibilité de leur cœur. Capables des plus délicates affections, elles deviennent de tendres mères et des épouses infatigables. Aussi le paysan bulgare s'attache tellement à sa compagne que le seul sentiment qui parvienne à le passionner est une jalouse susceptibilité pour tout ce qui tient à son honneur. Quand les fatigues ont flétri prématurément sa beauté, quand elle a remplacé les gracieux ornements de

sa jeunesse[1] par un costume plus compliqué qu'élégant[2], la femme bulgare, au lieu de s'attrister des ravages des années, conserve toute sa sérénité et toute sa bienveillance. Elle reste toujours la joie d'un foyer dont elle s'efforce de faire oublier aux siens la pauvreté.

En effet, la cabane des laboureurs de la Bulgarie est encore moins riche que celle des paysans roumains. Le *célo* (village) rappelle les hamaux des sauvages. Chaque *célo* se compose de quatre à cinq groupes de maisons séparées par des prés. La principale hutte du groupe[3] sert à la fois de cellier, de grenier, de cuisine, de chambre à coucher et l'on y dort sur des fourrures, comme le faisaient les anciens Bulgares des rives du Volga. La *baba* (ménagère) s'épuise courageusement en efforts de toute espèce pour introduire un peu d'ordre et de propreté dans ce chaos. Tandis qu'elle s'occupe de la cuisine et qu'elle porte ses denrées au marché, elle file sa quenouille, avec la plus louable persévérance. Heureusement que le luxe des villes n'est pas de nature à la dégoûter de sa modeste situation. Elle y retrouve toutes les scènes de la vie agricole. Les

---

1 Les jeunes filles mettent seulement sur leur tête nue un réseau de fleurs; mais les fiancées portent un voile blanc ou une coiffe à longs bords flottant sur les épaules. Par-dessus le voile on met au sommet de la tête un souci ou une rose.

2 Elles se couvrent de colliers en verroterie et de bracelets, elles placent sur leur tête une lourde coiffure en forme de casque d'où tombe un réseau de *paras*, elles portent une ceinture pesante en cuivre doré.

3 Le mot *hutte* n'est pas trop expressif, le toit de ces habitations, où l'on descend par quelques marches, s'élevant seul au-dessus du sol.

troupeaux se promènent dans les rues de Ternov et de Vidin comme dans les champs où s'écoule son existence, les chèvres broutent l'herbe des places où, au lieu des meubles précieux et des riches étoffes, s'entassent dans les magasins d'immenses provisions de fruits que produisent les vergers féconds de la Bulgarie.

Ne croyez pas que je veuille, par cette courte description, vous donner une idée peu avantageuse de Vidin. Vidin, malgré son aspect primitif, est un paradis comparé à la plaine qui sépare cette ville des rives du Timok[1]. Il est difficile, ce me semble, de parcourir un pays plus désolé et plus misérable. J'ai vu, au hameau de Tchougrous, des Bulgares logés dans de grosses corbeilles faites de branches d'arbres tressées. D'autres s'étaient creusé des tanières dans lesquelles on descend en glissant. Ces pauvres ménages n'ont d'autre ustensile qu'un chaudron où chacun puise à son tour une nourriture dégoûtante. Il n'est pas facile de vous décrire la profonde indigence des femmes de ce village. Flétries par la faim dès l'enfance, elles arrivent, à l'âge de vingt ans, à la décrépitude, toujours fuyant devant les Turcs, qui s'engraissent du sang et de la sueur de cette race infortunée. L'aspect de la plaine entretient dans l'âme la tristesse causée par un pareil spectacle. De rares troupeaux en troublent à peine le lugubre silence. Çà et là des traces de culture, quelques débris de vignes attestent de vaines tenta-

1 Le Timok est la frontière de la Bulgarie et de la Serbie.

tives pour profiter de la richesse d'un sol qui serait inépuisable sous un gouvernement plus libéral et plus éclairé.

Le lendemain de mon arrivée à Vidin était un dimanche. En me dirigeant vers l'église, je trouvai les tombes couvertes de cierges allumés et plusieurs pierres tumulaires chargées de fruits, de volailles rôties, de bouteilles de vin que le clergé fait enlever pour son usage personnel. Je ne prétends pas justifier cette manière grossière de lever l'impôt. Mais les écrivains de l'Eglise romaine n'ont pas le droit de s'en scandaliser. Vous n'ignorez pas que le trafic des choses saintes se fait tous les jours parmi vous, sous forme de location de chaises, de frais de mariage et d'enterrement, etc. Est-il une contribution plus révoltante et plus immorale que celle prélevée chaque année à Paris sur la douleur des familles, au profit de je ne sais quelles pompes funèbres [1]? Et pourtant le clergé de France, qui se plaint constamment de sa pauvreté, reçoit de l'Etat chaque année plus de 42,000,000 [2] et les églises de Paris font une recette annuelle de 5,080,000 [3].

Les hommes et les femmes séparés dans le temple, avaient l'air également triste. Une vie précaire, le sentiment des souffrances de leur pays,

---

1 Cette réflexion a été faite par BLANQUI, membre de l'Institut de France, qui a étudié la Bulgarie avec une attention très-sympathique.

2 Voyez Edmond de PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France*, ch. I, Forces que le catholicisme tire du budget.

3 Voyez J. GARNIER et GUILLAUME, *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour* 1851.

l'incertitude de l'avenir, tout contribuait à leur donner cet air d'abattement. Les femmes, chargées d'ornements pailletés d'or, semblaient plus affaiblies que les hommes. Les soins d'hygiène sont devenus si rares dans une population exposée à toutes les vexations, qu'on regrette pour les chrétiens de ce pays les bains fréquents et les nombreuses ablutions des Turcs. Les concombres, les pastèques et les melons, nourriture que les Bulgares affectionnent et qui est contraire à toutes les lois de la salubrité, achèvent de ruiner leur organisation.

Les femmes musulmanes de la Bulgarie, pour d'autres motifs, ne m'ont pas paru mieux portantes. Leur teint blême, badigeonné de noir, de blanc et de rouge, leur regard hébété, leurs poitrines tombantes, en font les plus maussades créatures qu'il soit possible d'imaginer. On éprouve une impression involontaire de dégoût en les voyant s'avancer dans les rues, enveloppées comme des momies, traînant leurs mauvaises bottes de maroquin jaune, avec un air d'ennui qui se trahit dans tous leurs mouvements. Je ne pouvais m'empêcher de les comparer avec ces belles filles que j'ai tant de fois rencontrées dans les solitaires vallées de la Bulgarie, et qui venaient au-devant de moi, la taille droite, la tête haute et fière, le front couronné de fleurs, et le sourire de l'innocence sur les lèvres.

Le docteur S***, médecin anglais du cruel Hussein Pacha, vizir de Bulgarie, a raconté plus d'une fois à des chrétiens de Vidin que le stupide genre de vie imposé aux mahométanes était la cause prin-

cipale de leur décrépitude intellectuelle et morale. Hussein, âgé de soixante-dix ans, avait dans son harem trois épouses et vingt-huit esclaves. Quoique le vizir fut assez riche pour satisfaire leurs caprices, — il avait pendant une longue administration entassé dans ses coffres les trésors de la Bulgarie, — toutes ses femmes se mouraient d'ennui et de chagrin et la plupart étaient atteintes de gastrite ou d'hypocondrie. « Faut-il tout dire, ajoutait le docteur, je n'ai jamais pénétré dans ce lieu de douleurs qu'en frémissant. » — L'Islamisme porte partout ses fruits de mort. Code de servitude, il doit nécessairement produire la révolte dans les âmes énergiques, l'abrutissement dans les caractères faibles. Les oppresseurs sont, en Bulgarie comme partout, victimes de la tyrannie qu'ils font subir aux autres. Sans doute, ils peuvent menacer sans cesse la sécurité et l'honneur des Bulgares. Mais l'esclavage produit au sein de leurs harems plus de maux qu'ils n'en peuvent causer dans les familles de leurs victimes. On a eu raison de dire que le pouvoir absolu dégrade encore plus vite ceux qui l'exercent que ceux qui le subissent.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE III.

LES SERBES.

LETTRE PREMIÈRE.

LA PRINCIPAUTÉ DE SERBIE.

Belgrad.

Tandis que le bateau à vapeur me transportait de Vidin à Belgrad, je ne me lassais pas d'admirer les rives magnifiques du Danube. Vos fleuves d'Occident sont des ruisseaux comparés avec cet immense cours d'eau qui, s'élançant des frontières de l'Allemagne, arrose tant de contrées avant de se précipiter par cinq embouchures dans la Mer-Noire [1]. A Belgrad, où il reçoit la Save dans son vaste sein, le regard enchanté se promène avec ravissement tantôt sur ses ondes limpides, tantôt sur la forteresse, couronnant une hauteur qui s'avance dans les eaux[2],

---

1 Le Danube a un cours de 2,200 kilomètres.

2 Comme puissance suzeraine la Turquie a conservé le droit de l'occuper. — Les anciennes cités slavonnes se composaient de trois quartiers, le *grad*, forteresse ou ville haute, le *varoch*, ville basse, quar-

sur les casernes qui s'élèvent au bord du fleuve, sur les minarets élancés et sur les églises de la ville cachée dans la verdure qui abrite « le nid d'aiglons blancs [1] battus par les orages. » C'est le nom que les *piesmas*, (chants populaires) des Serbes [2], donnent à la capitale de la principauté.

Après avoir contemplé du bateau cette admirable situation, je m'empresse, à peine débarquée, de prendre le sentier rocailleux qui mène à Belgrad. A mesure que j'avance, le songe brillant semble s'évanouir comme un de ces mirages qui trompent le voyageur fatigué dans les steppes de la Hongrie. Ces bâtiments voilés par les arbres qui, de loin, avaient un aspect imposant, apparaissent bientôt dans toute leur décrépitude. Ce sont des espèces de baraques, enduites de chaux, ou bien des maisons précédées d'une cour pleine d'ordures, où chantent les poules, où se prélassent les oies, au milieu des grenouilles qui coassent dans un gazon aussi humide que celui des marécages. Des hommes négligem-

---

tier des marchands et la *palanka*, troisième enceinte contenant les faubourgs où se logeait le bas peuple.

1 Les noms de Fejervar et de Weissenburg, que les Magyars et les Allemands donnent à Belgrad, signifient aussi « ville blanche ».

2 On doit la publication de ces beaux chants au premier écrivain de la Serbie, M. VOUK KARATSCHITCH STEFANOVITCH, qui a traduit en serbe le Nouveau-Testament, publié les proverbes serbes, des lexiques et des grammaires, etc. — L'évêque MOUJITZKI, auteur de poésies lyriques et de chants populaires, mérite aussi d'être mentionné parmi les littérateurs de ce pays, ainsi que MM. MILOUTINOVITCH, ministre de Tserni-George, qui s'est occupé de philosophie, de pédagogie et d'histoire, le romancier Mirovan VIDAKOVITCH, les poètes AHDISCH, STOÏTSCH, MARTINOVITH, DAVIDOVITCH, etc.

ment vêtus y circulent avec indolence. Dans les rues privées d'air, semées de pierres inégales, jetées là comme dans le lit d'une rivière, de grands chiens, à moitié sauvages, se promènent par troupes et poursuivent les passants de leurs aboiements hargneux. On les dirait maîtres de la cité dont ils font la police à leur manière.

Ne vous étonnez pas, chère amie, de ce que l'intérieur de Belgrad n'offre pas encore un aspect très-brillant, quoique cette ville se soit embellie depuis qu'elle est devenue, sous le règne de Milosch, capitale de la principauté[1]. Le pays a traversé de si rudes épreuves qu'il ne saurait, en quelques années, guérir toutes ses blessures. Il est, en effet, peu de nations en Europe qui aient autant souffert de la conquête mahométane que le peuple serbe.

Les deux petits états où il vit aujourd'hui indépendant, la Principauté et la Tsernagora (Montenegro), sont d'imperceptibles débris du vaste empire qui a succombé dans la plaine de Kossovo (1387). Avec le tsar Lazare descendirent dans le tombeau la grandeur et la liberté des Serbes[2]. Depuis ce

1 Les Serbes ont commis la même faute que les Valaques — si toutefois, ce qui n'est pas probable, les Valaques ont agi volontairement. — En transportant leur capitale de la région des montagnes dans le voisinage du Danube, ces deux peuples se sont exposés aux intrigues de la diplomatie étrangère et, en cas d'invasion, ont livré aux premiers coups de l'ennemi la tête et le cœur de la principauté. Une contrée, environnée de monarchies redoutables, doit considérer la belliqueuse population montagnarde, protégée par ses rochers, comme sa meilleure sauvegarde. En Serbie, le danger est encore plus évident, puisque les Turcs occupent, comme suzerains, la citadelle de Belgrad.

2 Lorsque 25,000 Bosniaques insurgés s'avancèrent, en 1831, vers Kossovo, sous les ordres de Vouseïne, « le dragon de la Bosnie » (*zmaï od*

désastre, l'Autriche et la Turquie se sont disputé les lambeaux de leur nationalité. En Autriche, la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, une partie de l'Istrie, les frontières militaires, la Syrmie, le littoral du Danube depuis la Batchka jusqu'à Saint-André (Hongrie), sont habités par les Serbes. Ces contrées fournissent aux « empereurs apostoliques » l'excellente infanterie qui constitue leur principale force militaire et qui les a sauvés dans ces dernières années de la triple insurrection des Italiens, des Magyars et des Allemands. En Turquie, les Serbes occupent la Bosnie, une partie de la Macédoine et le nord-est de l'Albanie.

L'âme de cette nation n'est pas moins divisée que son territoire. Tandis qu'une partie des Serbes, cédant à l'influence du gouvernement autrichien, se sont soumis à l'Eglise de Rome, les Serbes indépendants[1] de la Principauté et de la Tsernagora ont tous repoussé énergiquement la domination du catholicisme, qui les livrerait, comme leurs frères de la Croatie, au César de Vienne. Les différences politiques aggravent les dissensions religieuses. Les Croates et les Bosniaques musulmans ont adopté le régime aristocratique, tandis que les Serbes restés fidèles à l'Eglise orientale ont conservé l'amour de

---

Bosna), ils chantaient en chœur : « Nous marchons, tous frères, vers les champs de Kossovo, où nos pères ont perdu et leur gloire et leur foi. »

1 L'indépendance de la Tsernagora est plus complète que celle de la Principauté, la suzeraineté des Turcs n'étant point reconnue dans la montagne noire.

leurs ancêtres pour une démocratie patriarcale[1]. L'égalité dont ces derniers sont si jaloux ne les porte point, comme les Français de notre temps, à tout abaisser sous le sceptre d'un maître. Il n'est pas de Serbe qui ne se croie gentilhomme[2] et le héros libérateur qui est devenu Kniaze de la Principauté, ne peut oublier que Tserni-George était un simple paysan de Vyschevtzi.

Si, parmi les Serbes orthodoxes, le sentiment de l'égalité est aussi vif que chez les Grecs, il n'en est pas de même du penchant pour la culture intellectuelle. — Un Serbe se plait mieux à cheval que dans un collége. Aussi, même dans la Principauté, les écoles sont encore rares[3] et l'on a vu, au temps de la guerre de l'indépendance, des citoyens revêtus des fonctions les plus élevées comme le Kniaze Milosch[4] et les Sénateurs, ne pouvoir lire une lettre[5]. L'agriculture n'a pas plus d'attrait pour les Serbes que l'étude. Ces pasteurs indolents, ces soldats hé-

---

1 Le titre de *knèze* ou *hospodar* a, dans la Principauté, un sens très-restreint. Voilà pourquoi il est si commun. Il signifie simplement tantôt juge de paix et maire d'une bourgade, tantôt chef d'un district, d'autres fois chef de *nahia* (département).

2 « Nous sommes tous nobles », disent volontiers les Serbes. (*Sui smo svi blagorodni.*)

3 Il y en a une pour trois communes. L'instruction secondaire se donne dans les gymnases de Belgrad, de Kragoujévatz, de Négotin et de Schabatz. L'enseignement supérieur commence à s'organiser à Belgrad dans les facultés de théologie, de philosophie et de droit. — Dans d'autres pays serbes, l'instruction est infiniment plus arriérée.

4 « Ne sachant pas signer, dit Milosch dans son acte d'abdication, j'ai fait souscrire par mon plus jeune fils Mikhaïl (Michel) mon nom et mon prénom. »

5 Il est vrai que les Turcs ne laissaient imprimer aucun livre serbe. La première imprimerie a été fondée par Milosch.

roïques, ont été très-bien nommés par un écrivain musulman : « les Arabes de l'Europe. » Comme les Arabes, ils ont un instinct poétique très-développé. Leurs chants populaires, (*Narodne srpske Piesme*) recueillis par M. Vouk Stéfanovitch, n'ont point paru aux écrivains les plus compétents de l'Occident inférieurs aux *Chants populaires de la Grèce moderne*[1], publiés par un des plus doctes professeurs de la Sorbonne, le philhellène Fauriel et par M. Zambélios.

Il n'est pas de plus sûr moyen de connaître l'histoire morale des femmes serbes que d'interroger les *piesmas*. Vous y trouverez leur vie intime représentée à tous les âges et dans toutes les conditions d'une manière originale et vivante. Elles jouent un rôle dont l'importance varie évidemment selon les circonstances et les opinions dominantes. Mais quelle que soit l'époque, une grande réserve est imposée aux jeunes filles même dans les plaisirs les plus bruyants de leur âge :

« La belle Militza a de longs sourcils qui s'élèvent sur ses joues roses, sur son blanc visage. Je l'ai suivie pendant trois ans, jamais je n'ai pu contempler ses yeux, ses beaux yeux, ni son blanc visage: Lorsque j'invitai les jeunes filles à la danse, j'invitai aussi Militza dans l'espoir de regarder ses yeux.

---

1 M. EICHHOFF, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, dit que « les *piesmas*, produits d'une imagination ardente et mélancolique à la fois, sont des chants populaires pleins de verve et de grâce . . . Ils égalent tout ce qui a paru de plus parfait dans ce genre chez les peuples anciens et modernes et montrent que la nation serbe, placée sous des auspices plus favorables, aurait pu briller au premier rang dans la littérature européenne. »

Quand nous nous mîmes à danser, le ciel était clair. Tout à coup il s'obscurcit. L'éclair sillonnait les nuages. Les jeunes filles levaient les yeux en l'air; mais Militza tenait, comme de coutume, les siens baissés sur le vert gazon. « Militza, dirent-elles, Militza, notre amie, notre compagne, es-tu donc si présomptueuse, ou es-tu donc si sotte que tu continues à regarder le vert gazon, que tu ne veuilles pas, comme nous, voir les nuages déchirés par l'éclair?» — « Je ne suis ni sotte, ni présomptueuse, répond Militza, je ne suis point la *vila*[2] qui assemble les nuages. Je suis une jeune fille, et je regarde devant moi. »

Dans ces cœurs naïfs et purs le sentiment fraternel paraît le plus fort de tous, et il y jette de si fortes racines, que l'épouse elle-même se préoccupe beaucoup plus des intérêts et de l'avenir de son frère, que de la destinée de son mari.

« Entraîné dans la chute de sa terrasse, Ivo s'était fracturé le bras droit; la *vila* se chargea de le guérir; mais elle y mit trois conditions : la mère du blessé devait sacrifier une de ses mains, sa sœur couper sa belle chevelure et sa jeune épouse livrer à la nymphe de la verte forêt son collier de perles.

« La mère et la sœur consentirent sans regret à ce qu'exigeait la *vila*; mais l'épouse ne voulut pas donner sa parure de perles, alléguant que c'était une parure de son père. Irritée de ce refus, la *vila* répandit sur la blessure du jeune Ivo le suc d'une plante vénéneuse, dont l'effet était subit et mortel.

---

1 Ancienne divinité slave qui continue de jouer un rôle dans les légendes et les croyances populaires.

« Alors les coucous firent retentir l'air de leurs plaintes; les deux premiers gémissaient le jour et la nuit, tandis qu'un troisième ne se lamentait que par intervalles. Les deux premiers pleuraient pour la mère et la sœur d'Ivo, le troisième pour la jeune épouse. »

Le développement du sentiment fraternel chez les jeunes filles de la Serbie est, au reste, facile à comprendre. Ce sentiment tient une place considérable dans les instincts de la nation serbe, même quand il est le résultat d'une convention. Lorsqu'un Serbe a choisi un *pobratim*, il sacrifierait plutôt sa vie que de l'abandonner dans un grave péril. Milosch Obrénovitch visita, en Bosnie, le camp du vizir Khourschid, protégé au milieu des plus graves périls par Ali-Aga Sertscheman, son frère d'adoption : « Tu n'as rien à craindre, lui dit celui-ci, tant que moi et mes *délis* (gardes-du-corps du vizir) seront en vie. » En le ramenant à la frontière de la Principauté, Ali lui parla ainsi : « Je t'ai reçu ici sur ma foi d'ami et de guerrier et je te ramène comme il convient de le faire. » Les filles peuvent aussi avoir leur *posestrima* (sœur adoptive) et même leur *pobratim*. Quand une d'entre elles donne à un Serbe le nom sacré de frère, elle doit être tellement respectable à ses yeux que toute pensée d'amour serait considérée comme un inceste. Un Serbe qui l'avait oublié, fut, dit la légende, frappé de la foudre : « Voilà, s'écria la jeune fille, comment Dieu punit ceux qui manquent à leur devoir de frère d'adoption! » Si les vierges de la Serbie se font une si haute opinion d'une fraternité

fondée uniquement sur les coutumes, vous pouvez facilement, mon amie, vous imaginer ce qu'elles pensent de la fraternité du sang. Lorsqu'une Serbe a juré « par la vie de son frère », elle a prononcé le plus irrévocable des serments. Aussi, ces jeunes filles qui osent à peine adresser la parole à leur fiancé, ne savent à quelles hyperboles recourir pour exprimer l'enthousiasme de leur affection fraternelle. « Si la femelle du coucou, disent-elles, ne chante point comme les autres oiseaux, si elle n'a qu'un cri plaintif, on doit croire que c'est une sœur désolée qui pleure son frère au fond des bois. » A leurs yeux, toute douleur peut être effacée par le temps, excepté celle que cause la mort de notre plus ancien ami, du premier compagnon des jeux de notre enfance.

« Le soleil se cachait derrière les montagnes; et les guerriers, de retour d'une longue expédition, abordèrent au rivage de la mer. Palpitante d'espoir, la jeune épouse de George accourt; mais parmi les guerriers, elle cherche en vain ceux qui font sa joie, le noble George, le *djéver* (garçon d'honneur) et son frère chéri. En mémoire de George, elle coupe sa longue chevelure; pour honorer le *djéver*, elle meurtrit son visage; mais à force de pleurer son frère, elle perd l'usage de ses yeux. Et avec le temps ses cheveux recommencèrent à croître, les blessures de son visage s'effacèrent, ses yeux seuls ne guérirent pas. »

Ces jeunes Serbes dont les sentiments vous paraîtront si spontanés, savent toutefois recourir à la

ruse quand il s'agit de sé défendre contre l'oppression. Ce mélange de spontanéité et de calcul caractérise, du reste, au plus haut degré les populations slaves. Pour échapper aux poursuites du puissant Etienne qui prétend l'épouser malgré elle, Marie convient avee sa mère qu'on la fera passer pour morte. Etonné d'une catastrophe tellement inattendue, Etienne place sur sa poitrine des charbons ardents et entoure son cou de serpents venimeux. Marie, aussi courageuse que rusée, résiste bravement à toutes les épreuves. Lorsque la maternité augmente chez les femmes serbes ces instincts d'intrépidité, aucune puissance humaine ne saurait triompher de leur énergie. Enfermée dans un mur, l'épouse de Goïko « allaita son enfant durant une semaine. Alors sa voix s'éteignit; mais les sources de la vie restèrent fécondes toute une année; l'amour fut plus fort que la mort.[1] » Cette fiction ne vous donne-t-elle pas la plus haute idée du dévouement maternel?

Des femmes aussi résolues devaient exercer une certaine influence sur la belliqueuse nation des Serbes. Cette influence est attestée par les *piesmas*. Mais elle était plus sensible à l'époque où la Serbie n'avait pas subi le joug de l'Islamisme si défavorable à notre sexe. La tsarine Militza est le noble type de la femme serbe des anciens temps. La destinée de Militza est constamment liée à celle de Lazare I[er] Brankovitch, dont le nom rappelle toutes les dou-

---

1 Voyez *la fondation de Skadar* dans la II[e] édition de la *Vie monastique dans l'Eglise orientale*.

loureuses traditions de la catastrophe de Kossovo[1]. Lazare est digne de Militza; car il est doué, par la poésie, de toutes les qualités d'un héros serbe des temps primitifs. Il est beau, il est brave, il est pieux, il emploie ses trésors à bâtir des églises, à fonder des monastères. Il s'élève par son courage et par ses vertus à la plus haute fortune. Ecuyer du tsar (Etienne VIII Douschan), 1333-1356, il est tellement favorisé par ce puissant monarque qu'on suppose qu'il lui appartient par le lien le plus étroit. Un jour, à Prisren, la ville albanaise, Lazare, remplissant une de ses fonctions ordinaires, verse d'une main tremblante le vin dans la coupe du vainqueur des Césars de Byzance.

« Qu'as-tu donc, lui dit Douschan, qu'as-tu donc, mon fidèle Lazare, que ta main vacille et que ta figure est agitée? Je te parle avec affection, réponds-moi avec confiance. Ton cheval est-il en mauvais

---

1 Le champ de Kossovo a été aussi funeste aux Roumains qu'aux Serbes. C'est là qu'un des héros de la Roumanie, Jean Hunyad, attaqua avec les Valaques et les Magyars réunis l'armée du padischah Murad II et subit une défaite complète (1448) après trois jours d'une lutte mémorable. M. CH. L. CHASSIN a raconté cette bataille dans son intéressante étude sur Hunyad (voyez *la Hongrie*, etc., 223-472). On doit regretter que le patriotisme magyar de l'auteur le porte à méconnaître l'origine roumaine du plus indomptable adversaire de l'Islamisme (228-233) à cette époque. M. Michel COGALNICEANO, *Histoire des Daces*, etc., prouve clairement que le sauveur de la chrétienté au XV[e] siècle était roumain : « Tous les magnats instruits de la Hongrie, ainsi que les professeurs de l'université de Pesth conviennent aujourd'hui que ce grand capitaine était valaque et par son père et par sa mère : son père était Voïca Butu, boïar de Mirce » (p. 61, note, nouvelle édition). Les exploits de Hunyad ont été esquissés dans les *Héros de la Roumanie ;* ils lui ont mérité de la part des Turcs le surnom de « diable. »

état; tes vêtements sont-ils trop vieux, ou as-tu besoin d'argent? Dis, que te manque-t-il ici?

« Prête une oreille indulgente à mes paroles, dit Lazare, et puisque tu m'interroges avec bonté, je te répondrai avec confiance. Mon cheval n'est point en mauvais état, mes vêtements ne sont point trop vieux, et je n'ai pas besoin d'argent. Mais écoute: tous les serviteurs qui sont venus dans ta maison après moi, ont connu les douceurs de l'amour. Tous se sont mariés, moi seul je n'ai pu avoir ce bonheur, moi, dans la force de ma belle jeunesse, je ne suis pas marié.

« Au nom du Dieu éternel, réplique le puissant tsar Douschan, tu ne peux cependant, mon fidèle Lazare, épouser la fille d'un gardeur de vaches ou d'un gardeur de porcs. Cherche donc une fille noble, cherche-la parmi mes vaillants compagnons, parmi ceux qui boivent à ma table le vin frais; et qui sont le plus près de mon trône. »

Lazare aime une jeune Serbe de haute naissance, la belle Militza, fille du vénérable Ioug Bogdan. C'est précisément l'épouse que Douschan lui destine. Cependant il semble difficile d'adresser cette proposition de mariage à une famille pleine d'orgueil; parce que Lazare n'est qu'un écuyer sans fortune et que les chefs indomptables n'acceptent pas sans examen les ordres du prince. Le tsar donne lui-même à Lazare un moyen d'engager cette grave négociation.

« Demain, lui dit-il, j'irai à la chasse avec le vieux Bogdan, puis je l'inviterai à souper avec ses

fils. Prépare-nous du vin, du sucre et de l'eau-de-vie. Lorsque nous aurons plusieurs fois, à notre table d'or, savouré la boisson vivifiante, le vieillard prendra, pour nous entretenir de notre destinée, les anciens livres sacrés qui contiennent les secrets de l'avenir jusqu'à la fin des temps. Alors va me chercher dans la haute tour la coupe que j'ai récemment achetée au prix d'une charge et demie d'or; remplis-la de vin rouge et viens l'offrir, comme un présent d'honneur, au vieux Bogdan. Il cherchera dans sa pensée ce qu'il peut te donner à son tour. Et moi je profiterai de ce moment pour lui parler de Militza. »

Lazare suit exactement les instructions de son maître. Ioug Bogdan reçoit la coupe précieuse, la tient entre ses mains, et la contemple en silence.

« Pourquoi donc, cher père, lui disent ses fils, ne portes-tu pas ce vase à tes lèvres?

« Mes enfants, répond le vieillard, il me serait aisé de vider cette coupe; mais je réfléchis à ce que je puis offrir à Lazare qui m'a fait ce présent.

« N'est-ce pas, reprennent ses fils, une chose facile pour toi? N'as-tu pas assez de coursiers, de faucons, de bonnets de fourrures et de plumes? »

Alors Douschan prend la parole : « Lazare, dit-il, possède lui-même assez de chevaux et de faucons, assez de bonnets de fourrure et des plumes en quantité. Ce qu'il veut de vous, c'est votre jeune Militza. »

A ces mots, les neuf fils de Bogdan portent la

main à leur sabre et se lèvent furieux pour s'élancer sur Douschan.

« Arrêtez, mes fils, s'écrie Ioug : Si vous aviez le malheur de tuer notre tsar, vous seriez à jamais maudits.

« Attendez un instant que je consulte les livres qui renferment les secrets de nos destinées, que je voie celle de Militza. »

Un profond silence se fait autour de lui, et Ioug, après avoir interrogé son oracle, dit d'une voix solennelle : « Ma fille doit être l'épouse de Lazare; un jour Lazare sera tsar de Serbie, et Militza partagera son trône. »

Douschan prend alors à sa ceinture une bourse de mille pièces d'or qu'il remet à Bogdan et à ses fils, puis il donne à Militza un globe d'or orné de trois pierres précieuses. Et le mariage est conclu.

Quand la prophétie du vénérable Ioug s'est réalisée, on nous montre Lazare, assis à table dans sa forteresse de Prisren, entouré des grands du pays qu'il a convoqués à un splendide festin. Des mains actives emplissent les larges coupes d'un vin généreux. Une fraternelle concorde réunit dans le palais de leur digne prince les intrépides défenseurs de la Serbie. La gaîté règne dans leur cœur, la joie brille dans leurs regards, éclate dans leurs conversations. Soudain, la porte s'ouvre et l'on voit s'avancer d'un pas léger et majestueux l'épouse du tsar, la belle Militza. Une ceinture éblouissante fait neuf fois le tour de sa taille élancée; un collier d'or se replie neuf fois sur son cou de cygne; neuf plumes se

balancent sur sa tête, sur sa couronne d'or resplendissent trois pierres précieuses qui répandent la nuit une lumière semblable à celle du jour.

Tous les assistants contemplent avec admiration la parure et surtout la beauté de la tsarine; les vieillards eux-mêmes se lèvent respectueusement.

Militza se dirige vers son époux : « Noble Lazare, glorieux souverain, dit-elle, je sais qu'il ne me convient pas de te regarder, encore moins de t'adresser la parole[1]. Mais je ne puis plus longtemps me taire. Tous les princes de la maison de Némania[2], qui ont régné sur cette contrée, ne gardaient point leurs trésors dans leur demeure, ils entretenaient des églises, ils fondaient des couvents. Et toi qui possèdes aussi des trésors, tu n'as encore élevé aucun de ces édifices religieux. Ton argent ne sert ni à la santé du corps, ni à la santé de l'âme, ni à toi, ni à d'autres. »

A ces mots Lazare s'écrie : « Vous avez entendu, nobles de Serbie, ce que vient de dire ma chère Militza. Voici ma réponse : Je bâtirai une église à Ravenitza. Ses fondements seront en plomb, ses murailles revêtues d'argent, son toit sera couvert d'or, et à l'intérieur elle sera parsemée de perles et de diamants.

---

1 On voit que cette maxime était déjà en vigueur à l'époque où les femmes serbes jouissaient de la plus grande influence. La réserve imposée aux jeunes filles se perpétuait dans le mariage.

2 Cette dynastie qui commença en 1151 avec Tchoudomil fut remplacée par celle des Brankovitch dont Lazare fut le fondateur en 1371 et qui eut une destinée si funeste.

Tous les grands approuvent cette résolution généreuse excepté Milosch qui est assis au bas de la table [1] et qui ne joint pas sa voix à celle de ses compagnons.

Lazare lui demande la cause de son silence. Milosch se lève, ôte son bonnet de fourrures, et s'inclinant avec respect devant son tsar : « Gloire à toi, lui dit-il, pour le projet que tu as formé! mais ce projet, tu ne pourras l'exécuter. Les derniers temps approchent, les derniers temps de la Serbie. Les Turcs s'empareront du pays, ils renverseront nos cloîtres, ils détruiront nos saintes institutions. Avec les fondements de ton église de Ravenitza, ils feront des balles pour ravager nos villes, avec l'argent de ses murailles ils feront des ornements pour leurs chevaux, avec l'or de son toit ils feront des colliers pour leurs femmes, et les perles et les diamants de ton sanctuaire seront enchassés dans des anneaux de courtisanes et dans des poignées de sabres. Donc, si tu veux m'en croire, mon noble maître, tu ordonneras qu'on taille des blocs de pierre et de marbre, tu construiras une église solide qui résistera à la dévastation des Turcs, qui durera jusqu'au jour du jugement dernier. »

« Je te rends grâce, réplique Lazare, du conseil que tu viens de me donner; il est juste et vrai. Je le suivrai. »

Ainsi fut décidée la construction de l'église de

---

3 La place d'honneur chez les Serbes.

Ravenitza qui subsiste encore dans la principauté et qui est visitée par de nombreux pélerins.

Les temps de malheurs que prévoyait Milosch arrivent bientôt, et les puissances du ciel avertissent elles-mêmes Lazare des dangers qui menacent son trône et son pays.

« Est-ce un noble faucon qui vient à tire d'aile de Jérusalem la sainte? Est-ce une hirondelle qu'il tient dans ses serres? Non, c'est le prophète Elie[1], qui porte une missive de la mère du Sauveur. Il se dirige vers la plaine d'Amsel[2] et laisse tomber sur les genoux du tsar le message ainsi conçu : « Tsar Lazare! rejeton d'une race glorieuse, quel est le royaume que tu as choisi? Est-ce le royaume du ciel ou celui de la terre? Si le royaume de la terre te semble préférable, sangle ton coursier de bataille, serre la boucle de ton ceinturon, fais prendre le glaive à tes braves et marche contre l'armée des Turcs dans l'attente d'un triomphe certain. Mais si tu choisis le royaume céleste, élève une église sur la plaine d'Amsel, non sur des fondements de marbre, mais semblable à une tente soyeuse où l'armée des Serbes, après s'être purifiée de ses péchés, reçoive la sainte communion et se prépare ainsi à une pieuse mort; car tous les guerriers succomberont, et toi-même tu tomberas avec eux.

« Le tsar se recueillit et, d'abord incertain, il

---

1 Saint Elie joue un grand rôle dans les idées religieuses des Serbes. La foudre est sous son influence.

2 La plaine de Kossovo, en allemand Amselfeld, champ du merle.

s'écria : O mon Dieu! éclairez-moi de votre sagesse! Les avantages terrestres peuvent séduire, mais ils sont éphémères et inconstants; le royaume céleste est acquis pour l'éternité. Et Lazare choisit le royaume du ciel . . . »

Un autre chant [1] nous introduit dans le palais, la veille du jour où le tsar doit consommer son sacrifice à la tête de ses soldats et de ses alliés [2].

« Le tsar Lazare était assis au souper, à côté de lui la tsarine Militza, et la tsarine lui dit [3] : « Couronne de la Serbie, tsar Lazare! C'est demain que tu pars pour la plaine d'Amsel, où t'accompagneront tes fidèles et tes voïvodes; ne laisseras-tu pas près de moi quelque serviteur qui puisse te porter mes missives, et attendrai-je seule ton retour? Si les neuf Iougovitchs, mes frères bien-aimés, te suivent sur le champ de bataille, quel nom pourrai-je invoquer comme garantie de ma parole royale? » — « Noble épouse, lui répondit le prince des Serbes, nomme celui que ton choix désigne pour rester avec toi dans la blanche tour. » — « C'est Boïschko, reprit la reine. » — « Noble Militza, poursuivit Lazare, demain,

---

1 M. EICHHOFF, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, le trouve « le plus touchant et le plus simple » des chants populaires de la Serbie.

2 Plusieurs peuples assistèrent à la bataille (15 juin 1389). Les Valaques de Mircéa Ier, combattirent à côté des Bulgares et des Albanais. (Voyez *Gli Eroi della Rumenia*, — Mircéa.) Entre les Roumains et les Serbes, il a toujours existé les relations les plus amicales.

3 Car Lazare siede za veceru
Pokrai niega carica Milica;
Veli niemu carica Milica, etc.

dès que naîtra le jour, quand s'ouvriront les portes de la forteresse, sors par celle qui donne sur les remparts; c'est par là que défileront, en ordre, les guerriers serbes, à cheval et armés de leurs lances de bataille. Boïschko Iougovitch s'avancera à leur tête, portant l'étendard de la croix. Après l'avoir salué et béni en mon nom, dis-lui qu'il doit confier à quelque autre la bannière et retourner à la cour pour y demeurer près de toi. »

« Au premières heures du matin, dès que s'ouvrirent les portes de la forteresse, la tsarine sortit en hâte, et s'arrêta près de la porte du rempart. L'armée s'ébranle et commence à défiler. Boïschko s'avance le premier; sur les harnais de son coursier un or pur resplendit, l'étendard sacré descend sur les flancs du noble animal; la hampe du drapeau est surmontée d'une boule dorée que domine le signe vénéré de la croix, d'où pendent en flottant des houpes de soie qui se jouent sur les épaules du guerrier.

« Alors s'approche de lui la tsarine; elle saisit la bride de l'alezan et, enlaçant son frère de ses bras, elle l'attire à elle et lui dit à voix basse : « Frère chéri, Boïschko Iougovitch! tu resteras avec moi à Krouschovatz; le tsar a permis qu'un frère restât du moins près de sa sœur.

« Mais le Iougovitch lui répondit : Retourne, ô ma sœur! vers la blanche tourelle, il n'est pas aujourd'hui de guerrier qui consente à céder sa place à un autre, dût la mort l'atteindre devant l'ennemi. J'irai dans la plaine d'Amsel et je scellerai de mon

sang nos saintes croyances. Il dit, stimule son coursier et s'élance pour se remettre à la tète des siens.

« A cette vue, Militza tombe inanimée sur la pierre. Lazare l'aperçoit et des larmes roulent sur ses joues. Il regarde autour de lui et, s'adressant à Golouban, son fidèle serviteur : « Prends, lui dit-il, la tsarine entre tes bras et reporte-la dans sa demeure royale, où tu resteras près d'elle pendant notre absence. »

« Une vive émotion se peignit sur les traits de Golouban; il descendit de son coursier, enleva la tsarine dans ses bras et la porta dans la haute tourelle. Mais à peine eut-il rempli ce devoir, qu'impatient d'aller combattre, il remonta à cheval et reprit le chemin de la plaine d'Amsel.

« Le lendemain, l'aube blanchissait à peine le front des collines, lorsque deux corbeaux noirs traversent rapidement les airs. Ils arrivent de la plaine d'Amsel et viennent s'abattre sur la blanche tour de Krouschovatz, résidence du noble tsar de la Serbie.

« L'un de ces messagers funèbres dit à l'autre : N'est-ce point ici la demeure de Lazare, et ces tours sont-elles inhabitées? Aucune voix ne répondit, mais la tsarine les avait entendus [1]. « Noirs corbeaux, leur

1 Dans la poésie serbe, il existe des rapports permanents entre l'homme et la nature. Les forêts, les fleurs, les êtres vivants s'associent aux souffrances et aux joies de l'espèce humaine. Les nuages, les faucons et les corbeaux sont ses messagers. Les chevaux des Serbes, comme ceux d'Achille, comprennent leurs sentiments : « O toi, noble coursier de celui que j'aime, dis-moi, ton maître est-il marié? — Non, répond-il, mon maître est libre encore, et c'est toi qu'il doit venir chercher l'hiver prochain. » — « Ah! si tu disais vrai, je fondrais mes agrafes pour argenter ta bride, et le collier que je porte au cou pour la dorer. »

dit-elle, Dieu bénisse votre message! D'où venez-vous? serait-ce du champ de bataille? Là se sont heurtées deux armées puissantes. Dites, laquelle des deux est restée victorieuse? » Les porteurs des présages lui répondirent : « Militza, noble tsarine! Nous étions ce matin dans le champ d'Amsel. Là s'est livré hier une grande bataille, et, des deux côtés, les chefs ont succombé. Peu de Turcs ont survécu, mais tous les Serbes qui respirent encore sont sanglants et couverts de mortelles blessures.

« La tsarine écoutait encore, lorsqu'elle voit s'approcher Milutine, un de ses serviteurs; il supportait de ses mains gauche sa droite brisée. Dix-sept blessures sillonnaient le corps du guerrier, et son coursier était couvert de sang : « Parle, s'écria la tsarine, en courant vers lui : mon noble époux est-il tombé victime de la trahison?

« Aide-moi d'abord à descendre du cheval, répondit le fidèle serviteur, verse une eau fraîche sur mon front et qu'un vin généreux répare mes forces défaillantes. » Et quand les soins de Militza eurent ranimé le guerrier : « Parle maintenant, lui dit-elle. Comment le tsar est-il tombé? Comment sont tombés le vénérable Ioug, mon père, et les neuf Iougovitchs? Et le fils du ban de Straïnia, et Milosch et Vouk, mon autre gendre, comment ont-ils succombé? » — « Tsarine, répondit Milutine, ils gisent tous sur le champ de bataille. A l'endroit où Lazare a été mortellement frappé, s'élève un amas de lances brisées; mais les lances serbes sont en plus grand nombre que celles des Turcs. Le vieux Ioug, qui

commandait l'avant-garde, a péri au commencement de la bataille; les corps des neuf Iougovitchs lui forment comme un rempart d'honneur. Unis dans les combats, ils sont restés inséparables dans la mort. Boïschko, luttait le dernier, son glaive dispersait les Turcs comme le faucon jette l'effroi parmi les faibles colombes. Un monceau de cadavres marque le lieu où a succombé le fils du ban de Straïnia. Les froides ondes de la Sinitza ont vu tomber Milosch[1]; le rivage est couvert de victimes qu'a immolées le héros, et parmi les chefs Turcs est le sultan Mourad. Gloire et bénédictions sur Milosch et sur tous les siens! Sa mémoire vivra dans le cœur des Serbes; les chants des femmes et des vieillards rediront ses exploits jusqu'à ce que la plaine d'Amsel ait disparu. Quant à l'infâme Vouk, qu'il soit maudit, lui et sa race. C'est lui, lui-même qui a trahi le tsar. Il a déserté le champ de bataille avec 12,000 cavaliers, lâches comme lui. »

Ces chants, véritable épopée de la femme serbe au moyen-âge, caractérisent admirablement une épo-

---

1 Milosch Obilitch, dont il est ici question, était un des gendres du tsar Lazare. Un jour sa femme Marie se prit de querelle avec sa sœur Voukosava, qui lui donna un soufflet. Milosch, furieux, appela son beau-frère Vouk en combat singulier et le démonta. La querelle de ces deux femmes eut une influence funeste sur la destinée du pays. Vouk poursuivit Milosch de ses calomnies et l'accusa de connivence avec les Turcs. Celui-ci, voulant prouver la fausseté de ces accusations, pénétra jusqu'au padischah Mourad Ier, sous prétexte de l'entretenir, le poignarda dans sa tente et ne succomba qu'après avoir tué plusieurs des gardes. — D'après une autre version Mourad aurait été poignardé, sur le champ de bataille, par un blessé qui se releva du milieu des morts. Vouk, qui avait calomnié Milosch, en livrant aux Turcs l'aile qu'il commandait à la bataille de Kossovo, leur assura la victoire.

que où la grande tsarine Hélène pouvait intervenir dans la politique du tsar Douschan. Ce prince belliqueux, qui prenait le titre « d'autocrate de la Serbie, de la Bulgarie, de l'Albanie, de la Hongrie et de la Hongro-Valaquie », se montra plus d'une fois docile aux conseils d'une épouse encore plus inquiète de sa gloire que de ses intérêts. Après sa mort (1358), l'élection du tsar Ourosch V n'empêcha pas une partie des Serbes de reconnaître pour tsarine Hélène qui sut tenir tête non seulement à ses adversaires de l'intérieur, mais encore à l'empereur grec, soutenu par des Turcs auxiliaires. Hélas! le jour n'était pas loin où ces funestes auxiliaires allaient devenir les maîtres de presque toute la péninsule.

Sans avoir jamais eu la haute position d'Hélène, Militza est traitée avec tant de vénération, que les chefs du pays, même les vieillards aux cheveux blancs, se lèvent avec empressement lorsqu'elle s'avance « d'un pas léger et majestueux ». En présence de ces chefs redoutés qui, dans l'occasion, tirent l'épée contre le tsar lui-même[1], elle ne craint pas de donner des avis au prince, et de l'engager à imiter les exemples populaires du saint roi (*sveti kral*) Etienne Ier Némania, qui bâtit tant de monastères[2] et fonda au mont Athos le cloître de Khilen-

---

1 C'est ce que font les Iougowitchs quand Douschan demande pour Lazare la main de Militza.

2 Le plus célèbre est le couvent de Stoudénitza (*Lavra Stoudenitchka*, couvent du saint roi), appelé aussi couvent de Saint-Siméon du nom qu'il prit au mont Athos. M. Ami BOUÉ, *Turquie d'Europe*, en a donné la description.

dar dont parlent sans cesse les Slaves du sud[1]. Dans l'entretien qui précède la bataille de Kossovo, le tsar appelle toujours sa femme « noble épouse, noble Militza » et le touchant récit de leur séparation prouve que sa tendresse était égale à son respect. Hector, le héros païen, quitte, sans verser une larme, Andromaque « qui sourit à travers ses pleurs ». Le prince chrétien, qui va mourir pour la patrie, se montre plus sensible que le fils de Priam. Aussi aimable que courageux, Lazare est le véritable type du héros serbe à l'époque où les instincts de ce peuple intrépide n'avaient pas encore été altérés par la domination musulmane.

La poésie populaire qui a consacré aux douleurs royales des accents inspirés, n'oublie pas, dans le grand désastre de Kossovo, des souffrances plus obscures. Vous vous rappelez sans doute la Saxonne Edith, « Edith au cou de cygne » qui va chercher sur le champ de bataille de Hastings le cadavre du héros qu'elle a aimé. Les Serbes ont aussi leur Edith :

« Le dimanche au matin, elle part, la jeune fille, va dans la plaine de Kossovo. Les manches de sa robe sont relevées jusqu'au coude. Sur les épaules elle porte du pain blanc. Ses mains portent deux vases d'or, l'un qui est rempli d'eau fraîche, l'autre de vin rouge.

« Elle erre à travers les champs du carnage, elle s'approche de ceux qui sont tombés là, baignés

---

1 Il y mourut en 1199 sous le froc de caloyer.

dans leur sang; lorsqu'elle en trouve un qui respire encore, elle le lave avec son eau fraîche, elle lui verse du vin dans la bouche, elle lui donne à manger du pain blanc.

« En errant ainsi, elle arrive près de Paul Orlovitch, le valeureux guerrier. Sa main était coupée, sa jambe gauche tranchée jusqu'au genou, un de ses flancs brisé. Elle le tire d'un flot de sang, elle le lave, elle le ravive, et Paul lui dit :

« Chère sœur, quelle profonde douleur t'amène sur ce champ de bataille? Pourquoi trempes-tu tes mains dans le sang des héros? Cherches-tu ton frère, ou le fils de ton frère, ou cherches-tu celui qui t'a enfantée?

« Non, répond la jeune fille, je ne cherche point mon père, ni aucun de mes parents. Mais écoute : il y a trois semaines, trente moines étaient réunis dans la magnifique église de Samodrecha. Les soldats de Lazare allaient recevoir la communion. Derrière eux venaient trois voïvodes. Le premier était Milosch; le second Ivo; le troisième Milan Toplitza.

« Moi j'étais sur la porte, quand Milosch entra. Superbe était ce héros, avec son sabre résonnant sur le pavé, son bonnet orné de plumes, et son riche manteau. En passant, il me regarde, et, détachant son manteau, il me dit : « Conserve ceci en souvenir de moi. Je vais à la bataille contre les Turcs. Prie le Seigneur pour moi. Si je reviens sain et sauf, je te donnerai pour époux Milan que j'ai choisi pour frère au nom du Dieu tout-puissant, au

nom de saint Jean[1], et je te servirai de parrain[2] le jour de ton mariage. »

« Puis vient Ivo, qui me dit : « Prends cet anneau d'or en souvenir de moi. Si je reviens du combat, je te donnerai pour époux Milan que j'ai pris pour frère au nom de Dieu et de saint Jean.

« Puis vint Milan, qui me dit : « Prends ce bracelet d'or, et prie le Seigneur pour moi. Si je reviens sain et sauf du combat, tu seras mon épouse adorée[3].

« Et ils sont partis, les trois voïvodes, et voilà ceux que je cherche dans la plaine de Kossovo. » Paul alors prend la parole et lui dit : Regarde cet épais amas de lances. Là, le sang des héros a coulé, il a coulé de telle sorte qu'il s'élevait jusqu'aux étriers, jusqu'aux sangles des chevaux, jusqu'à la ceinture des guerriers. Là sont tombés ceux que tu es venue chercher. Retourne dans ta blanche demeure, ne trempe plus ta robe et ton bras dans le sang. »

« La jeune fille s'en retourne, le visage baigné de larmes. Elle rentre dans sa demeure et s'écrie en gémissant : « Ah ! malheureuse que je suis, j'avais enlacé un vert sapin et ses feuilles se sont, en un instant, desséchées entre mes mains. »

---

1 Cette formule consacre, chez les Serbes, la fraternité d'adoption. Dans la principauté, elle est regardée comme suffisante et on n'a pas recours à la bénédiction de l'Eglise.

2 Ou de garçon d'honneur, *djéver*.

3 Cette expression « adorée » caractérise très-bien l'âge héroïque de la Serbie et l'idée qu'on se faisait de l'amour conjugal.

Marco Kraliévitch devint, après Lazare, le héros de la poésie populaire. Entre le cycle de Lazare et celui de Marco, on remarque sans peine une différence qui s'explique par le disparate des deux époques que ces cycles représentent. Dans le premier un peuple devenu célèbre par ses exploits et par d'heureuses entreprises, animé d'une foi naïve, mais sincère, sacrifie au besoin à ses convictions la violence de ses passions et de ses désirs; dans le second, les excès d'une odieuse domination ont aigri les caractères les plus nobles; les revers des héros de la croix ont affaibli le sentiment chrétien; tout en combattant les infidèles on se montre porté à imiter leurs désordres et leur brutalité. Lazare a la dignité d'un roi, le caractère religieux du Godefroy de la *Jérusalem délivrée;* Marco est sensuel et rude, généreux parfois, mais prompt à la colère, et dans sa colère emporté comme Achille ou comme Ajax[1], guerriers terribles que n'a pas éclairés la lumière de l'Evangile. Quand Lazare veut célébrer une fête, il s'asseoit à sa vaste table, sous les lambris dorés de son palais, près d'une épouse vénérée, avec ses frères d'armes, qui s'entretiennent gravement des intérêts du pays, avec les vieillards qui cherchent un conseil dans les livres sacrés. Mais Marco s'abandonne à la gloutonnerie comme les héros d'Homère, et il faut, pour satisfaire son appétit et apaiser sa soif, des moutons entiers et des tonnes de vin[2]. La-

---

1 L'Ajax μαστιγοφόρος.

2 Encore aujourd'hui on sert sur la table du prince Miloséh Obré-

zare est un tsar aussi pieux qu'intrépide, Marco n'est, au fond, qu'un *haïdouk*[1], plus ou moins idéalisé[2], qui, malgré son orthodoxie, vit avec les Musulmans, combat même dans leurs rangs, et dont les mœurs se ressentent trop souvent de ses rapports avec les disciples de l'Islam. Sans adopter les dogmes de l'Islamisme, les chrétiens de la péninsule ont fait plus d'une fois les plus funestes concessions aux habitudes asiatiques. A force de voir les Turcs traiter leurs femmes comme une espèce inférieure, ils ont oublié ces traditions chrétiennes qui tendaient à leur inspirer tant de respect pour les nobles compagnes de leur vie. Le poème intitulé *Rosanda* vous fera comprendre, beaucoup mieux que tous les commentaires, cette déplorable transformation.

« Jamais, depuis que le monde sortit de la main de Dieu, on n'avait vu de beauté plus merveilleuse que celle de Rosanda, la sœur du voïvode Léka, de Prisren; puisse cette beauté ne pas lui être fatale! Ni les Turcs, ni les chrétiens n'avaient encore rien contemplé de si parfait. La musulmane au teint éblouissant, les gracieuses Valaques, les femmes latines à la taille svelte ne pouvaient être comparées à Rosanda. Jusqu'à l'âge de quinze ans, la vierge

---

novitch des moutons entiers. Aussi belliqueux que Marco, Milosch a toutes ses habitudes homériques. Rien n'est plus intéressant que d'assister à un des festins où le prince montre l'appétit d'un Agamemnon ou d'un Ulysse.

1 L'*outlaw* des Anglais.

2 Dans certains poèmes, les habitudes des *haïdouks* se montrent mieux que dans *Rosanda*. Mais dans le voïvode Marco épris de Rosanda, se retrouvent pourtant une partie des traits qui caractérisent les *haïdouks*.

avait été élevée dans une retraite profonde; une tour était sa demeure, et elle n'en sortait ni le jour ni la nuit.

« Cependant le bruit de sa beauté se répandit jusque dans Prilip, la blanche forteresse, résidence de Marco Kraliévitch. Le jeune prince s'applaudit en entendant les louanges données à la vierge; il pense qu'elle sera une compagne digne de lui. Léka doit être un beau-frère convenable, ils boiront ensemble un vin généreux et échangeront de loyales paroles.

« Marco appelle sa sœur : « Monte, lui dit-il, à l'appartement supérieur et tire du coffre antique mon plus beau vêtement. Aujourd'hui même je me rends à Prisren pour demander en mariage la sœur de Léka. Si je suis agréé par le voïvode j'amènerai ici la belle Rosanda, et je m'occuperai de ton établissement.

« La sœur de Marco monte en toute hâte vers l'étage supérieur et présente à son frère le somptueux costume. Le héros revêt le drap précieux et le riche velours; la toque, où flotte la *tchélenka*, orne son front; il agrafe ses chaussures élégantes, ceint à son côté un sabre syrien damasquiné d'or et dont la lame est d'un prix inestimable.

« Alors les écuyers amènent son coursier richement sellé et couvert d'une longue housse flottante, garnie de la fourrure d'un lynx. Le bel animal ronge avec impatience un mors d'acier.

« Au moment de partir, Marco appelle ses serviteurs; les échansons apportent deux mesures d'un vin capiteux, l'une pour le jeune maître, l'autre pour

le Scharatz, afin qu'échauffé par la liqueur, le noble animal puisse se tenir ferme sous le guerrier dont le regard lance des flammes.

« Ainsi préparé Marco traverse les campagnes de Prilip : dans sa course rapide il voit fuir derrière lui les vallées et les montagnes, et bientôt il foule la plaine d'Amsel. Mais, quittant le chemin de Mitrovitz, il se détourne, et prend celui qui conduit à la demeure de Milosch, son frère d'adoption. Le voïvode l'aperçoit de loin, du haut de ses tours éclatantes, et aussitôt il appelle ses serviteurs. « Hâtez-vous d'ouvrir les portes, leur dit-il, et de sortir pour recevoir Marco Kraliévitch avec le respect qui lui est dû; que nul de vous ne touche à son manteau et encore moins à son sabre, car cette hardiesse ne resterait pas impunie. Peut-être est-il irrité ou échauffé par le vin; son cheval pourrait vous fouler aux pieds. Quand il aura dépassé les portes, et qu'il m'aura salué d'un baiser, vous conduirez le coursier et je mènerai dans ma demeure mon frère d'adoption.

« Il dit, et les serviteurs obéirent; mais Marco, sans s'inquiéter d'eux, galopa droit devant lui, et, après avoir franchi la porte, il s'arrête et s'élança de son coursier.

« Le voïvode Milosch s'avance au-devant de son noble ami, et, après l'avoir tendrement embrassé, il s'apprête à le conduire dans la haute salle du château. Mais Marco refuse de le suivre. Aujourd'hui, lui dit-il, je n'ai pas le loisir d'être ton hôte. Tu connais sans doute Léka de Prisren; sa sœur est, dit-on, merveilleusement belle; nulle femme, pas

même la *vila* de la forêt, ne peut se flatter de l'égaler. On nous cite, l'un et l'autre, comme célèbres parmi les jeunes guerriers, cependant nous n'avons pas encore fait choix d'une épouse. D'autres, qui valent moins que nous, sont chefs de famille, et peut-être sommes-nous leur risée. Nous avons un autre frère d'adoption, Rélia, dont la demeure s'élève près du torrent de Raschka; nos liens, comme notre amitié, sont indissolubles. Prends donc ton costume d'apparat et munis-toi de quelque argent et d'un anneau d'or pour la vierge. Nous prendrons avec nous Rélia à l'aigrette d'aigle pour que Léka nous voie et que la belle Rosanda soit libre dans le choix d'un époux. Un de nous sera le fiancé; les deux autres auront les fonctions de parrain et de conducteur de la mariée.

« Milosch accueillit avec joie cette proposition et se hâta d'aller revêtir un magnifique costume. La *tchélenka* se balançait sur son bonnet de martre; un triple rang de galons brillait sur son justaucorps, et il jeta sur ses épaules un manteau dont le dessous valait seul trente bourses d'or. Lorsque le héros fut prêt, on lui amena le Kranich, sa rapide monture.

« Cependant Marco se fit servir deux mesures de vin; il en vida une et donna l'autre à son cheval.

« La parure avait rehaussé la beauté de Milosch; ses épaules sont larges, ses traits pleins de noblesse; sa taille est élevée et ses noires moustaches descendent jusque sur ses épaules. Que Dieu te soit en aide, Marco! Heureuse la jeune fille dont ton frère d'adoption sera l'époux!

« Déjà les deux guerriers chevauchent à travers les plaines de Mitrovitch; ils se dirigent vers Novi-bazar [1], et saluent la demeure de Rélia, qui s'élève près du torrent de Raschka. Rélia, qui les a aperçus, court à leur rencontre et veut les faire entrer dans sa demeure. Marco s'y refuse, l'instruit du motif de leur voyage et l'invite à se parer pour les suivre. Rélia les rejoint bientôt magnifiquement habillé; jamais fiancé ne parut plus digne d'attirer les regards d'une vierge . . . Que Dieu vous soit en aide, Marco et Milosch! qui ne serait éclipsé par le beau Rélia?

« Les trois cavaliers suivent les bords du Raschka aux fraîches ondes; ils traversent le gué du torrent et un grand nombre d'autres; ils atteignent le village de Kolaschen, le territoire de Métokie, passent à Sénovatz, Oroïévatz, et arrivent enfin à Prisren.

« Le gouverneur Léka, apercevant de loin des cavaliers, prit une longue-vue pour tâcher de les reconnaître; mais lorsqu'il vit que c'étaient les trois princes serbes, quelque crainte se mêla à son étonnement. Cependant il appelle ses serviteurs et leur ordonne d'ouvrir promptement les portes. Les guerriers entrent, et Léka sort pour les recevoir. Après le salut d'usage, Léka les introduit dans sa demeure.

« Marco, qui ne s'étonnait de rien, ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'admiration à l'aspect de tant de magnificence. Les tapis étaient d'un drap précieux, les divans étaient couverts de

---

1 Ville de Bosnie.

velours; partout brillaient la soie et l'or; des appuis d'un argent étincelant portaient suspendues des armes du plus beau travail. Les siéges étaient d'argent ciselé, et l'or éclatait dans leurs ornements.

« Des coupes pleines de vin et disposées sur une longue table toute dressée semblaient inviter les convives. La coupe d'or placée au bout de la table marquait le siége d'honneur; c'était la coupe de Léka, elle contenait neuf mesures de vin. Marco n'avait jamais rien vu de semblable.

« Léka invite les guerriers à prendre place; les serviteurs leur présentent des coupes pleines; mais ils servent d'abord leur seigneur. Le vin pourpré coule en abondance, le service se fait avec ordre et par des mains nombreuses.

« Une semaine entière s'écoule dans les festins. Souvent Marco interroge du regard ses frères d'adoption; il voudrait que l'un deux s'expliquât le premier et, dans leur discours, il cherche à reconnaître s'ils ne font pas quelque allusion à la sœur de leur hôte; mais à peine leur adresse-t-il quelque signes d'intelligence qu'ils baissent les yeux vers la terre. Voyant que personne n'osait aborder cette question délicate, Marco prit le parti de parler lui-même.

« Voilà déjà longtemps, gouverneur Léka, que tu exerces envers nous une noble hospitalité; ta demeure est royale et tes vins sont exquis; mais dans les entretiens que nous avons eus, jamais l'idée ne t'est venue de nous demander le motif de notre visite. J'ai attendu en vain qu'une question de ta part

nous mît sur la voie et nous permît de nous expliquer.

« Habitué aux formes d'une prudente politesse, Léka fit cette réponse : Marco Kraliévitch, et vous, nobles voïvodes! me conviendrait-il de vous faire une semblable question, à moi qui désirais depuis longtemps votre présence? N'est-ce rien pour moi que de converser amicalement avec de tels hôtes, de parler de l'état du pays, et de m'assurer que la paix règne autour de vos demeures? Sous peu, j'espère vous rendre cette visite, et la cordialité de mon accueil vous prouve le prix que j'y mets.

« Pendant quelques instants Marco garda le silence. Enfin il parla ainsi :

« Les affaires n'ont rien d'inquiétant, ô Léka! mais nous avons à te parler d'autre chose, et j'aborderai sans détour la question. Mille bruits sont venus jusqu'à nous de la beauté merveilleuse de ta sœur, la vierge Rosanda. Ni la Turquie, ni les sept royaumes chrétiens n'offrent rien de comparable; elle efface tout ce que la Bosnie, la Roumélie, l'Anatolie et l'Egypte ont produit de plus parfait. Nous ne sommes pas non plus des fiancés ordinaires; et nous venons, ô Léka! pour te demander ta sœur. Tous trois frères d'adoption, libres tous trois, qu'un de nous devienne son époux; les deux autres seront le parrain et le conducteur de la mariée, et désormais tous te resteront attachés par des liens indissolubles.

« A ces mots les sourcils de Léka se joignirent. « Laissons ce sujet, voïvode Marco, lui dit-il, ne te

hâte point de préparer l'anneau des fiançailles, ni de me présenter la coupe de l'alliance. Une parenté telle que la vôtre m'eût été précieuse, et je ne pouvais attendre de Dieu une plus insigne faveur; mais une explication est nécessaire. Sans doute, la beauté de ma sœur est merveilleuse, et sur ce point les louanges ne peuvent rien avoir d'exagéré; mais l'humeur de la jeune vierge est ombrageuse et opiniâtre; sans déférence pour son frère, elle ne connaît d'autre frein que la crainte de Dieu. Déjà des prétendants nombreux se sont présentés pour obtenir sa main, et chacun d'eux a remporté un refus blessant, à la grande confusion de son frère. Voilà pourquoi j'hésite à toucher l'anneau nuptial et à vider avec mes nobles hôtes la coupe des fiançailles. Si Rosanda rejette votre demande, comment la paix restera-t-elle entre nous[1]?

« A ces paroles, Marco fit retentir la salle d'un rire bruyant : « Que bénie soit ta mère, Léka! s'écria-t-il; quoi! tu commandes dans une vaste contrée et tu n'as pas même d'autorité sur ta sœur? Sur Dieu et sur ma foi! si j'étais son frère et que dans la blanche Prilip elle s'aventurât à me désobéir, de ce glaive je lui abattrais les deux mains et je n'épargnerais pas les yeux de sa tête[2]. Ecoute, gouverneur Léka, si tu n'oses t'engager sans consulter

1 On peut constater ici qu'à toutes les époques les Serbes ont eu pour leurs sœurs des égards qu'ils ont souvent refusés à leurs femmes.

2 Marco personnifie ici les nouvelles idées introduites par l'Islamisme qui n'a jamais tenu beaucoup de compte de ce qu'un frère doit à sa sœur, tandis que Léka représente la vraie tradition nationale.

la belle vierge, va la trouver dans la tour qu'elle habite; qu'elle vienne elle-même; peut-être n'a-t-elle jamais vu de nobles voïvodes; libre dans son choix, qu'elle désigne celui de nous qu'elle aura préféré; les deux autres accepteront sans murmurer la décision de Rosanda : conducteur et parrain, ils ne t'en seront pas moins fidèlement dévoués.

« Léka se lève sans répondre, monte à la blanche tour et parle ainsi à la jeune fille : « O ma sœur, beauté orgueilleuse! descends avec ton frère, et choisis toi-même parmi de nobles hôtes le compagnon de tes jours. Trois voïvodes serbes t'attendent, distingués et illustres entre tous : nul parti ne saurait être plus digne de toi, nulle amitié plus honorable pour ton frère.

« Rosanda répondit : « Retourne près des voïvodes, présente-leur les coupes, et annonce-leur que je te suis.

« Léka reporte à ses hôtes la réponse de la jeune vierge. Ils attendaient, assis sur des divans somptueux, lorsqu'un bruit léger de pas se fit entendre, et l'on vit entrer une troupe de jeunes filles, parmi lesquelles se distinguait l'altière Rosanda. Tel était l'éclat de ses vêtements que les murs de la salle en resplendirent; mais on oubliait cette magnificence en contemplant la noblesse de son port et ses traits d'une beauté merveilleuse.

« Interdits et frappés d'admiration, les trois jeunes chefs restèrent muets. Plus d'une belle fille avait attiré les regards de Marco. Il avait vu la *vila* de la verte forêt; il était même devenu son frère d'a-

doption[1], et voilà que le guerrier dont jamais l'assurance n'avait failli, se trouble et s'étonne de ressentir de la confusion et des craintes. Immobiles comme lui, Milosch et Rélia attendent les yeux baissés. Voyant que nul d'entre ses hôtes n'ose s'adresser ni à lui-même ni à sa sœur, Léka prend enfin la parole : « Sœur bien-aimée, lui dit-il, choisis entre ces trois voïvodes, et nomme celui que tu préfères. Si le courage l'emporte à tes yeux sur tout autre mérite, si tu fais cas d'un héros dont la gloire est attestée par vingt combats, choisis Marco et suis-le dans Prilip, sa blanche demeure ; ton orgueil peut s'applaudir d'une telle alliance. Si la beauté dans un guerrier te séduit davantage, Milosch n'a point d'égal pour la vigueur et la mâle expression de ses traits, prends avec ce chef la route d'Amsel, et les vierges envieront ton sort. Enfin, si la grâce et l'élégance ont plus de charme pour toi, accompagne Rélia dans Novibasar, sa patrie : un tel parti peut flatter ton orgueil.

« Lorsque Léka eut fini de parler, la vierge frappa violemment ses blanches mains l'une contre l'autre : « Grâce à Dieu, s'écrie-t-elle, s'il est des choses qui échappent à mon intelligence, il en est un grand nombre que je ne saurais confondre. Je cherche en vain à m'expliquer comment mon frère,

---

1 Après le triomphe de l'Islamisme dans la péninsule, il se fait chez les Serbes une sorte de réaction en faveur de l'ancien paganisme slave dont les croyances se mêlent assez souvent aux idées chrétiennes. On en trouve ici une preuve curieuse dans l'étroite amitié d'un voïvode chrétien et d'une divinité païenne.

dont Prisren reconnaît le pouvoir, comment le gouverneur Léka .... à moins qu'il n'ait perdu le sens ou qu'un sortilége n'ait ébloui sa raison, peut me faire une proposition semblable. J'aimerais mieux attendre dans Prisren, mon royal héritage, que ma chevelure grisonnât sur mes tempes que de suivre le voïvode de Prilip, que de m'entendre appeler l'épouse de Marco. Marco est le serviteur des Turcs[1], il combat dans leurs rangs. On ne lira point d'inscription sur sa tombe; et les chants du peuple n'honoreront point ses funérailles. Quoi! ta sœur, ô Léka, porterait le nom d'un valet des Turcs? Mais j'admets que la valeur de Marco ait pu t'éblouir, et en quelque façon ton erreur est pardonnable. Ce qui, à mes yeux, est sans excuse, c'est ta prédilection pour le voïvode Milosch dont on vante la vigueur et la beauté. Ignores-tu, car le bruit s'en est répandu, que ce guerrier a été enfanté par une cavale arabe, qui est également la mère de Kranich, la monture de ce héros? On raconte qu'on l'a trouvé, enfant encore, couché sur la litière, et suçant les mamelles de la cavale; c'est à cette nourriture qu'il doit sa force[2]. Quant à Rélia dont l'enjouement t'a séduit, me le proposer c'est le comble de la démence; plût à Dieu que ta langue fût devenue muette en me fai-

---

1 En Orient, plus d'une fois, le patriotisme a trouvé un dernier asile dans le cœur des femmes. Tandis que les hommes courbaient la tête elles, comme Jeanne Darc, protestaient contre l'asservissement de la patrie.

2 Dans les fables d'origine païenne, la nourrice est souvent confondue avec la mère; c'est ainsi qu'on nomme fréquemment Rémus et Romulus « fils de la louve. »

sant une telle injure! Que n'as-tu demandé à ce Rélia quelle est sa famille, quels ancêtres lui ont transmis leur nom? Pour moi j'ai ouï dire qu'il n'est qu'un bâtard trouvé la nuit dans les rues de Novi-bazar. Une Bohémienne l'enfanta et le nourrit : ses qualités sont celles de sa race. Voilà, frère, pourquoi je refuse les trois fiancés.

« Elle dit et sort de la salle, laissant les guerriers couverts de confusion et les yeux ardents de colère. Tout à coup Marco, pareil à une flamme irritée, s'élance, arrache du trophée d'armes une épée étincelante, et s'apprête à trancher la tête de Léka. Milosch se précipite sur le héros, et lui arrache le fer menaçant.

« Arrête, Marco Kraliévitch! s'écrie-t-il, laisse ce fer que Dieu puisse détruire! Léka, qui nous a si noblement accueillis, ne doit pas être responsable de la folle perversité de sa sœur, et il n'est pas juste de punir une province pour l'insolence d'une jeune fille.

« Marco, voyant que Milosch protége le gouverneur, n'essaie plus de saisir le sabre; mais il a son poignard à la ceinture . . . il sort rapidement de la salle. Il foulait déjà le pavé de la cour, lorsqu'il aperçoit Rosanda, entourée de ses femmes et prête à remonter les degrés de sa haute tour. Le héros l'appelle : « Vierge, lui dit-il, je t'en conjure par cette beauté dont tu es si fière! Ecarte toutes ces femmes qui t'entourent, et laisse-moi contempler ton visage; en présence de ton frère et dans le premier trouble mes regards éblouis n'ont pu te voir qu'im-

parfaitement. Je retourne à Prilip où ma sœur va me faire mille questions sur ta beauté; que je sois, du moins, en état de lui répondre.

« Du geste, la jeune vierge écarta son nombreux cortége, et levant son voile : « Marco, tu peux regarder Rosanda ! »

« La colère bouillonnait dans le sang du guerrier; il s'élance d'un bond vers l'altière jeune fille, et lui tranche le bras droit à la naissance de l'épaule; puis, fouillant de son poignard la cavité des yeux, il les arrache de leur orbite, les enveloppe dans un tissu de soie, et jete le tout dans le sein de la vierge. « Maintenant, s'écrie-t-il, altière Rosanda ! choisis entre nous trois l'heureux fiancé! Est-ce le valet des Turcs que tu préfères, ou Milosch, le fruit d'une cavale, ou le bâtard Rélia? »

« C'est en vain que Rosanda appelle son frère à son secours; Léka entend ses gémissements, mais la crainte le rend immobile. Les deux amis rejoignent Marco, ils attachent à ses flancs son sabre de damas, et tous trois, s'élançant sur leurs coursiers, franchissent les vallées et les plaines verdoyantes. »

La brutalité des mœurs asiatiques revit dans ce remarquable poème, où éclatent toutes les passions du *haïdouk*, qui, vivant dans une période d'oppression et d'anarchie, se montre, même en combattant les Musulmans, animé de leurs instincts farouches. Aussi, dans un combat contre le terrible Moussa, « né d'une forte Albanaise, nourri dans les langes grossiers avec les ronces de la forêt et la farine de l'a-

voine », le héros serbe, sur le point de succomber, n'invoque ni Christ, ni les saints.

« O ma sœur d'adoption, *vila* de la verte forêt, s'écria-t-il, où es-tu? as-tu oublié tes promesses? Ne m'as-tu pas solennellement juré de me secourir au moment du péril? » [1]

Cette invocation donne la mesure de la décadence de la Serbie. Cette décadence fut si rapide après la bataille de Kossovo, que le successeur de Lazare I[er], Etienne IX Brankovitch[2], accorda au padishah Bajazet I[er] la main de sa sœur Mileva et combattit, à Nicopolis, dans les rangs des infidèles. George Brankovitch, qui succéda à Lazare, pour fléchir Mourad II, dont les prétentions l'inquiétaient, lui proposa pour épouse sa fille Marie. Hélène Paléologue, femme de George, devenue, après sa mort, tutrice de ses enfants, s'étant soumise à l'Eglise de Rome, les Serbes se soulevèrent, et préférèrent à la domination du pape celle du padishah[3] qui les mettait, du moins, à l'abri du zèle féroce des inquisiteurs. On a mille fois, en Occident, reproché cette préférence aux Hellènes et aux Serbes; mais

---

1 *Marco et Moussa.* — Dans ce poème, la physionomie du *haïdouk* est beaucoup plus accusée. Comme tous les types dont s'empare la poésie populaire, Marco se transforme au gré des poètes. Il en est de même du Cid, de Charlemagne et même de Napoléon. Quelle différence entre le Napoléon de Béranger et le Bonaparte de Lamartine!

2 Une partie des états de Lazare fut donnée au traître Vouk Brankovitch.

3 Bien que les Turcs fussent définitivement maîtres de la Serbie, le titre de despote fut encore porté par Lazare II. Ce titre ne tarda pas à s'éteindre avec la *despotisna* Hélène (1458-1459).

si on veut étudier les funestes annales du catholicisme au moyen-âge[1], on comprendra sans peine que les Turcs étaient pour les orthodoxes moins redoutables que les sanguinaires dominicains. Un fait significatif prouve la prudence des Serbes qui ont repoussé la papauté. Aucune des provinces où domine le catholicisme romain n'a reconquis son indépendance. La principauté de Serbie et la Tsernagora, dévouées à l'Eglise orthodoxe, sont aujourd'hui les seuls états serbes qui aient brisé le joug de l'étranger.

Les femmes ont joué un rôle trop glorieux dans l'histoire contemporaine de ces deux contrées pour que je ne vous raconte pas brièvement comment elles ont contribué à leur émancipation.

Lorsque le jour marqué dans les desseins de la divine Providence fut arrivé, un *haïdouk*, nommé George Pétrovitch[2], leva contre les Turcs l'étendard de l'indépendance (1804). Ce héros était né entre 1760 et 1770 à Vyschevtzi, district de Kragouïévatz. Sa taille haute et mince, ses larges épaules, son visage, partagé en deux par une cicatrice profonde, ses yeux enfoncés et étincelants[3] produisaient sur les Ottomans une sorte de terreur panique[4]. Ami des

---

1 Voyez le chanoine LLORENTE, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, trad. française, Paris. 1817-1818. — MATTER, *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, Strasbourg, 1829-1835. — L'abbé FLEURY constate les mêmes faits avec bonne foi.

2 Surnommé, par les Serbes, Tserni-George (George-le-Noir) et par les Turcs Kara-George, qui a le même sens.

3 On trouve son portrait dans l'intéressant *Album moldo-valaque* de M. Adolphe BILLECOCQ.

4 Terreur justifiée, il faut l'avouer, par la haine implacable et pres-

lumières, de la liberté et de l'égalité, il méprisait l'éclat et le luxe, et, pendant qu'il exerçait une autorité princière, sa fille allait, comme une simple villageoise, puiser de l'eau à la fontaine. Mais Tserni-George était d'une violence excessive et n'était pas insensible à l'attrait des richesses. Toutefois, en chassant les Turcs, il n'entendait pas que les chefs vainqueurs imitassent leur licence. Afin de leur apprendre à respecter les femmes, il crut devoir épouvanter les imaginations par un acte éclatant de sévérité. Il n'avait qu'un seul frère qui, à l'abri de son nom, se permettait les actes les plus criminels. Un jour, ce frère fit violence à une jeune fille. « Pour châtier de pareils excès, disaient les Serbes avec colère, nous avons chassé les Turcs et versé le plus pur de notre sang. » George, qui partageait l'indignation générale, ordonna qu'on pendît le coupable au seuil de sa demeure et défendit à sa mère de le pleurer publiquement. Malheureusement le libérateur de la Serbie était surtout né pour l'action; les intrigues dont il était obsédé[1] finirent par user ses forces[2]. Quand

que toujours cruelle qu'ils lui inspiraient. Cette haine était générale parmi les Serbes. De là les excès qui souillèrent la prise de Belgrad en 1808.

1 C'est là une des causes qui ont empêché presque toujours le triomphe des chefs que se donnent les chrétiens insurgés.

2 Les *voïvodes* (chefs de guerre), soutenus par leurs *monkes* (gardes), ne comprenaient pas, comme lui, la nécessité de repousser toute intervention étrangère. Les uns voulaient s'appuyer sur l'Autriche; « mais l'Autriche, dit M. Cyprien Robert, traitait comme rebelles George et les siens et refusait de négocier avec eux. » Les autres voulaient recourir au tsar. George, patriote avant tout, s'en indignait. « Nous nous sommes affranchis du joug turc sans le tsar, sans lui nous saurons nous

il se vit obligé de subir l'influence étrangère, il sembla perdre une partie de ses grandes qualités et son génie guerrier s'énerva tristement dans les tortueuses combinaisons dont la diplomatie l'environna.

Telles furent les causes qui favorisèrent la restauration des autorités musulmanes en 1813. Les vainqueurs désarmèrent tout le pays. Les femmes serbes versèrent des pleurs de rage en voyant les armes de leurs maris et de leurs frères passer entre les mains des Turcs. Toutefois il fallut céder à la force des circonstances. Lioubitza elle-même, l'intrépide Lioubitza, femme de Milosch Obrénovitch, fut obligée de prendre le costume d'une paysanne, lorsque le *mousselim* visita sa demeure. Sa sœur n'échappa aux Musulmans qu'en se cachant sous des habits d'homme. Le cœur des mères fut livré à de cruelles épreuves. Dans le seul mois de décembre 1814, Soliman, le « très-pur vizir » de Belgrad, fit empaler trois cents prisonniers serbes. Ces malheureux vivaient trois ou quatre jours dans cet affreux supplice et leur cœur battait encore que des bandes de chiens affamés rongeaient leurs jambes et mettaient en fuite leurs mères empressées de recueillir leur dernier soupir. Les *délis* (gardes du corps) de Soliman, encouragés par ses exemples, embrochaient les femmes et les brûlaient. D'autres fois, ils remplissaient de cendres des sacs pareils à ceux où l'on

---

défendre. » Aussi le consul russe, Nédoba, qui connaissait le patriotisme inflexible de George, crut-il servir les projets d'Alexandre Ier en devenant (1813) le principal instrument de la chute du dictateur.

donne l'avoine aux chevaux; et, après les avoir suspendus au cou de leurs victimes, ils les frappaient avec violence, jusqu'à ce qu'elles fussent suffoquées. Milosch, qui s'était soumis aux Turcs, restait inactif. Mais quand il vit sa tête menacée, il se décida à prendre la place de Tserni-George, réfugié en Autriche.

Vischnia, mère de Milosch, avait d'abord été mariée au paysan Obren. Elle épousa, en secondes noces, un autre paysan, nommé Techo[1], dont elle eut plusieurs enfants et, entre autres, Milosch, qui naquit en 1780[2]. Toutes les fois que je l'ai vu, il m'a paru avoir conservé sa vigueur et son ancienne énergie. Milosch s'était distingué sous Tserni-George, quoiqu'il eût toujours ménagé les Turcs. Mais quand il s'aperçut que la restauration ottomane était décidée à ne pas l'épargner, il donna le signal de la révolte. Le jour des Rameaux (1815), paré d'armes brillantes et tenant à la main la bannière des Serbes, environné de ses *momkes* (gardes), il déclara solennellement qu'il combattrait jusqu'au dernier soupir pour l'indépendance de la Serbie.

Le prince Milosch Obrénovitch ne ressemble à Tserni-George ni au physique, ni au moral. Figurez-

---

1 Techo ou Théodore; Milosch devrait donc s'appeler Théodorovitch. Mais il était lié d'une manière si intime avec son frère utérin Milan, qu'il adopta le nom d'Obrénovitch.

2 La fin du XVIIIe siècle vit naître plusieurs personnages célèbres à divers titres. Chateaubriand, en 1768, Napoléon, Méhémet-Ali, Cuvier, en 1769, Kolokotronis, en 1770, Walter Scott, en 1771, Capodistrias, en 1776, Milosch et Moore, en 1780, Lamennais et Jean Colettis, en 1784, Byron, en 1788.

vous un géant dont le seul aspect imprime la crainte. Sa tête énorme est défigurée par une grosse loupe qui couvre la joue gauche. Sa voix terrible domine le bruit de la fusillade; sa démarche est assurée; son geste brusque et impérieux. Sous cette enveloppe grossière se cache une intelligence pénétrante et féconde en ressources, un esprit de ruse assez développé pour faire servir à ses vues les diplomates de la Russie, une souplesse qui se joue des difficultés et qu'aucune transformation n'épouvante. Malgré ses passions indomptées, il sait attendre avec patience le moment favorable de frapper un ennemi et de satisfaire ses convoitises. Quoiqu'il soit brave, on chercherait en vain chez lui le courage chevaleresque de Tserni-George. Les rigueurs impitoyables de celui-ci s'expliquent par cette haine de l'Islamisme qui passionnait les croisés du moyen-âge; car il oubliait aussi vite qu'un enfant ses injures personnelles. Milosch ne subit pas de pareils entraînements. Tout en ne manquant à aucun des offices de l'Eglise, et en observant fidèlement les règles de l'abstinence, il a les mœurs des Turcs et s'entend très-bien avec eux lorsque ses intérêts semblent l'exiger. Son patriotisme est aussi flexible que son orthodoxie. Flattant tour à tour les Autrichiens et les Russes, il tient pourtant plus que personne à l'opinion des libéraux de l'Occident. Tandis qu'il se donne aux yeux des empereurs comme un adversaire des idées françaises, il aime à entendre dire que les journalistes[1]

---

[1] En quittant Belgrad après sa chute, il dit aux sénateurs: « Qu'il

allemands voient en lui un champion de la civilisation dans les sauvages vallées de la Serbie[1].

Je ne suivrai pas Milosch dans cette lutte inégale d'un petit peuple de cinq à six cent mille âmes contre les forces colossales de l'Islamisme. Je veux seulement vous parler du rôle que joua Lioubitza dans ces circonstances mémorables.

Née en 1788, la princesse Gospa Lioubitza avait la taille élancée et souple. Avant de venir ici, j'en ai beaucoup entendu parler en Valaquie. A Bukarest, elle était vêtue comme les femmes riches de son pays. Sa jupe était faite de mâles d'une couleur foncée. Malgré l'élévation soudaine de sa famille, elle avait conservé toutes les habitudes modestes de la Serbie[2]. On racontait de Lioubitza des

---

n'y ait point de scandale, que le reste de l'Europe ignore ce que fut mon règne! Ne faites rien écrire dans les journaux contre moi, etc. »

1 C'est ainsi qu'il est apprécié par RICHTER, *Serbiens Zustände*, 1840. — Le célèbre historien berlinois, Léopold RANKE, dans un ouvrage très-connu sur la Serbie, s'est montré très-bienveillant pour Milosch. Sans contester les services qu'il a rendu à son pays, il est difficile quand on étudie les faits avec attention, de conserver les illusions de Ranke sur le compte du célèbre *Kniaze*. Je ne veux citer que deux faits qui donneront une idée de la condition des femmes à cette époque. Un paysan ayant enlevé une fille et l'ayant épousée (l'*omitsa* est une tradition des *haïdouks*) fut cité devant le prince, qui lui adressa une sévère remontrance et lui pardonna. Quelques jours après, ayant vu la jeune femme, qui lui plut, il fit revenir le mari, l'obligea à se mettre à genoux devant lui et lui fendit le crâne. — Son frère Jean, aussi débauché que lui, était devenu amoureux de la nièce d'un pope. Les ravisseurs qu'il envoya ayant été chassés par ce prêtre, qui s'arma de ses pistolets, on le fit dégrader par l'évêque pour s'être servi d'armes temporelles, puis on le pendit pour avoir résisté à « la force publique! » Dans une occasion semblable, Tserni-George agit bien différemment.

2 Toutes les personnes qui ont vu Lioubitza à Bukarest ont été trop frappées de l'attitude de cette femme remarquable pour avoir rien oublié de tout ce qui la regardait.

traits d'une énergie extraordinaire. Au commencement de la dernière insurrection des Serbes, elle faisait rôtir dans la ferme nommée Tsernoutja, située à des hauteurs presque inaccessibles sur le mont Roudnik, le mouton assaisonné d'ail, que Milosch préfère aux mets les plus exquis. Tout à coup arrive son mari avec un seul homme, son fidèle compagnon, le prêtre Pavlovitch. Leur physionomie était sombre et leur attitude découragée. Malgré l'étiquette serbe qui défend à une femme de prendre la parole sans être interrogée, Lioubitza apostropha son mari avec impétuosité : « Qu'y a-t-il donc aujourd'hui, s'écria-t-elle? Les Turcs vous poursuivent-ils? Doivent-ils venir égorger nos enfants? Si vous avez abandonné la patrie, qui la soutiendra? Votre place n'est point ici; elle est où sont les infidèles! » Après cette mâle exhortation, comme effrayée de sa propre audace, elle offrit l'eau-de-vie de prunes aux deux cavaliers, en s'inclinant profondément et les mains sur la poitrine. Ranimés par les paroles patriotiques de Lioubitza, Milosch et son compagnon rassemblèrent les fuyards et battirent les Ottomans sur une colline qui porte le nom de Lioubitza.

La jeune et belle femme ne se borna pas à des conseils virils; dans cette insurrection d'une nation aussi faible que la sienne contre un empire de vingt-trois millions d'hommes[1]. Elle suivait son mari à cheval, portant à la ceinture des pistolets dont elle

1 « L'empire ottoman est un des plus vaste états du globe. » (BOUILLET, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, art. *Turquie*).

se servit avec la pétulence serbe contre deux des nombreuses rivales que l'infidèle *Kniaze* installa dans son palais lorsqu'il fut arrivé au rang suprême. Milosch n'était pas, en effet, aussi hostile que Tserni-George aux habitudes mahométanes. Non moins despote que les pachas, il finit par s'aliéner les Serbes, indignés de la licence de ses mœurs et de ses allures tyranniques. Quand il rencontrait dans ses voyages des jeunes filles qui lui plaisaient, il leur trouvait quelque emploi dans son palais, et la princesse, accablée d'outrages et même de coups, était obligée de fermer les yeux sur ces continuels désordres. Lorsqu'il était lassé de ses maîtresses [1], il les mariait [2], après les avoir dotées. Il eut même l'impudence d'amener de Constantinople deux Ethiopiennes, de sorte que son *konak* (palais) ressemblait plutôt à un harem qu'à la demeure d'un prince chrétien. A ces habitudes asiatiques se joignaient des fantaisies d'absolutisme souvent fort ridicules. L'*Urania* de 1837 ayant publié un portrait de sa nièce Anka, il s'indigna qu'on osât appeler l'attention sur la famille d'un frère qu'il n'aimait pas. La fille du prince Ephrem était cependant digne des prédilections de l'almanach serbe. C'était alors une jeune et charmante personne d'une rare et sauvage beauté. On était frappé tout d'abord de la souplesse élé-

1 Les plus connues sont Stanka et Danitza (étoile du matin). Cette dernière avait été achetée à Constantinople. Milosch prétendit qu'il avait voulu la convertir à la foi orthodoxe.

2 Un oukase de 1834 défend aux jeunes gens de sa garde de recevoir des femmes d'une autre main que de la sienne.

gante de sa taille, du feu de son regard, de la beauté de ses cheveux châtains, de la délicatesse singulière de ses mains. Elevée à Vienne, elle relevait l'éclat de ses charmes par la culture de l'Occident. Milosch, qui avait conservé sur le trône la rusticité d'un *haïdouk*, voyait de très-mauvais œil la sympathie que sa nièce excitait.

Sans avoir les mœurs rudes du prince, Lioubitza était restée fidèle à la simplicité de ses anciennes habitudes. Lorsqu'on lui faisait une visite, ses fils Milan et Michel venaient recevoir l'étranger à la porte[1]. Son entourage se composait de secrétaires et de quelques adjudants, parmi lesquels on remarquait Alexandre, fils de Tserni-George[2], élu plus tard Kniaze de Serbie.

Les vices et le despotisme de Milosch devaient finir par révolter un peuple qui unit à un grand amour de la patrie et de la gloire une fierté indomptable. Malgré les concessions qu'il avait été obligé de faire au parti constitutionnel, malgré les ruses auxquelles il eut recours[3], Milosch fut forcé d'abdi-

---

1 Milosch avait fait bâtir un *konak* à Kragouïevatz qui fut, avant Belgrad, la capitale de la Principauté.

2 Milosch faisait une pension à la veuve du héros serbe, assassiné par un des *momkes* de Vonitza, auquel Milosch avait écrit, dit-on, « ou la tête de Kara-George ou la tienne. » Rentré en Serbie en 1816 pour y reprendre son ancienne position, George était exposé à la fois à la fureur des Turcs et à la jalousie de son successeur. Sa tête fut envoyée au padishah.

3 Deux fois il s'enfuit à Semlin, voulant invoquer tantôt l'appui de la Russie et tantôt l'appui de l'Autriche. La seconde fois Lioubitza le rejoignit à Semlin et, en présence des sénateurs, elle l'accabla de re-

quer en faveur de son fils Milan (15 juin 1839). Un sénateur et quelques hommes l'accompagnèrent jusqu'à Tserneti, en Valaquie. On a prétendu que la princesse avait contribué à sa chute[1]. Le rôle que S. A. S. joua dans la conspiration qui fut tramée contre lui en 1834 a donné lieu à plus d'une conjecture. Stoïan Simitch, que Milosch avait envoyé en Valaquie pour féliciter le *Domnu* Alexandre X Ghika qui venait de monter sur le trône, parla à son retour avec admiration de l'existence civilisée des boyards et n'oublia pas de comparer la douceur, la bienveillance et la générosité du prince Alexandre avec le despotisme, la rudesse et l'avarice de Milosch. Stoïan Simitch ayant eu un fils, obtint que la princesse et son fils Michel viendraient à Krouschévatz remplir les fonctions de marraine et de parrain. En présence de Lioubitza, on buvait du matin au soir à la santé de Milosch; mais le soir, quand les hommes étaient seuls, ils s'occupaient de préparer une révolution. La princesse connaissait-elle les complots des conjurés et les approuvait-elle? les apprit-elle uniquement de la bouche de Miloutin Pétrovitch? Quoi qu'il en soit, Lioubitza avertit Milosch, qui vit, mais trop tard, quand une insurrection faillit le renverser, qu'il était temps d'adopter un autre système de gouvernement.

---

proches et lui peignit la honte qui le suivrait dans les cours où il irait porter ses plaintes. Milosch pleura et jura de régner désormais en prince citoyen et de respecter la constitution.

1 Milosch a été dernièrement rétabli sur le trône par l'assemblée nationale de la principauté.

Lioubitza ne put contenir sa douleur lorsque Milosch partit en 1839 pour la Valaquie. Elle oubliait tout ce qu'elle avait souffert pour se rappeler uniquement les luttes glorieuses qu'elle avait soutenues avec lui. Milan, qui succédait au belliqueux Kniaze, était déjà aimé du peuple entier, mais il était si faible et si malade, qu'on lui laissa ignorer l'abdication de son père. Il croyait gouverner en son nom lorsqu'il mourut prématurément. Son frère, Michel Obrénovitch, fut appelé à lui succéder. Ce jeune prince se trouvait, au moment de son élection, auprès de son père dans le domaine de Miloschia-Poïana, que Milosch avait acheté en Valaquie. Lioubitza, qui l'aimait tendrement, accueillit avec joie son élévation, convaincue que son caractère docile se prêterait aisément à ses vastes projets. Cette conjecture était d'autant plus vraisemblable que, sous Milosch, il avait de même que sa mère, partagé dans une certaine mesure les idées de l'opposition constitutionnelle. Lioubitza accompagna Michel à Constantinople, où le sultan, à qui il plut beaucoup par sa douceur et ses formes agréables, lui donna le titre de *mouchir* qui n'avait encore été accordé à aucun chrétien. Toutefois le *bérat* d'investiture, pareil à celui qui avait été délivré aux princes Alexandre Ghika et Michel Stourdza, ne portait pas que la dignité princière passerait aux descendants de Michel. Lioubitza dut voir avec un extrême déplaisir enlever à sa famille un privilége que Milosch avait obtenu du *padishah*. Du reste, il faut avouer que cette circonstance n'était nullement nécessaire pour l'indisposer contre les

Turcs, qu'elle se croyait appelée à chasser de la péninsule orientale. Un membre de votre Institut, M. Blanqui, qui visita Belgrad en 1841, à l'époque où l'insurrection bulgare venait de succomber, la trouva dans les dispositions les plus belliqueuses.

« Au moment où j'entrais dans le salon (du prince), j'avais vu s'ouvrir et se refermer la porte d'un appartement contigu au sien, c'était celui de Lioubitza, le véritable souverain du pays. J'obtins la faveur de lui être présenté. Cette femme héroïque, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la Serbie, me reçut avec une sorte d'effusion pleine de dignité. Qu'on se figure une femme de cinquante ans, d'une physionomie martiale, rêveuse et austère, aux traits fortement prononcés, au regard sombre et fier, la tête nue et couronnée par une natte de cheveux gris tressés de petits rubans noirs. Ses bras vigoureux étaient découverts jusqu'aux coudes, d'où flottaient, pour tout ornement, des manchettes de dentelles, de couleur noire comme le reste de son costume. Elle me fit un salut plein de grâce et de noblesse et me pria de m'asseoir auprès d'elle. « Je sais, Monsieur, que vous êtes chargé par votre gouvernement[1] de venir voir ce que les Turcs font ici des chrétiens. Pas *ici*, reprit-elle, car nous sommes chez nous et nous ne nous laisserions pas faire! vous allez juger de ce que ces barbares ont fait en Bulgarie. Vous ne saurez pas tout; mais vous en verrez assez pour que l'Europe apprenne la vérité.

---

1 Le gouvernement du roi Louis-Philippe.

Ah! si tous ces hommes n'étaient pas des femmes, ou s'ils étaient des femmes comme moi, notre religion serait bientôt débarrassée de ses oppresseurs. Vos femmes sont bien heureuses en Europe [1]. On ne les insulte pas, on ne les insulte pas impunément. Mais est-ce qu'on leur parle jamais de ce que souffrent les femmes chrétiennes de l'Orient? » — Il est impossible de rendre l'expression des traits de cette noble femme, et surtout le son de sa voix pendant cette allocution saisissante, qu'elle avait la délicatesse d'interrompre à chaque phrase, pour donner à l'interprète le temps de me la traduire exactement. Quand elle avait lu dans mes yeux que j'avais tout compris, elle me confirmait par un geste muet et significatif ce qu'elle venait de dire et puis elle poussait un profond soupir. La conversation continua sur ce ton pendant près d'une heure et sa ferveur était si vive que je craignis de l'exciter jusqu'à l'exaltation en demeurant plus longtemps [2]. »

Cette expression « si tous ces hommes n'étaient pas des femmes! » indique assez que Lioubitza avait perdu tout espoir de faire partager ses plans au prince Michel. Il avait, il est vrai, laissé sa mère parcourir la frontière de Bulgarie sous différents prétextes et fomenter l'insurrection par tous les moyens dont elle pouvait disposer. Mais Michel, moins ardent que la guerrière Lioubitza, positif et prudent

---

1 Lioubitza regardait comme faisant partie de l'Asie tous les pays soumis au régime asiatique des Turcs.

2 BLANQUI, *Voyage en Bulgarie.*

comme un Allemand, semblait voir dans les Bulgares les instruments d'une propagande destinée à démembrer la Turquie au profit d'une grande puissance voisine et il ne se souciait point de se lancer dans une entreprise qui pouvait être aussi funeste à son trône qu'à celui du *padishah*. Plus calculateur que belliqueux, le jeune prince, quoiqu'en fort bons rapports avec le tsar, ne voulait pas se brouiller avec la Turquie. Cette politique indigna tellement Lioubitza qu'elle fit ouvertement des vœux pour la restauration du pouvoir de son mari[1], dont les instincts guerriers, elle le savait, étaient loin d'être endormis! Des oreilles complaisantes recueillirent ses paroles. Dès l'année 1841, Gaza Voukamanovitch, frère de la princesse, conspirait contre son neveu. Un complot mieux organisé ayant provoqué, en 1842, une insurrection presque générale, Michel fut détrôné, et Lioubitza vit s'évanouir toutes ses espérances lorsque l'assemblée générale (*Skouptchina*), au lieu de rappeler Milosch, élut Alexandre Pétrovitch (septembre 1842). Les Turcs, qui s'étaient montrés favorables à une insurrection dirigée contre la maison d'un homme qui avait arraché la Serbie de leurs mains, approuvèrent sans hésitation la déchéance de Michel[2]. La restauration de la famille de Tserni-George,

---

1 « Séparée par une simple cloison de bois des appartements de son fils, elle le surveillait d'un regard sombre et triste . . . son audace à conspirer en faveur de Milosch contre son propre fils déconcerta plus d'une fois les ministres de celui-ci. » BLANQUI, *Voyage en Bulgarie*.

2 Un an plus tard, en 1843, Lioubitza mourut à Péterwaradin (Autriche).

qu'on supposait hostile aux Russes et favorable aux Autrichiens, révolta le tsar Nicolas. Pour faire oublier cet échec, il enjoignit à M. de Bouténieff d'exiger du padishah la déchéance d'Alexandre Ghika, qui refusait de servir la politique russe, et Abdul-Medjid, malgré ses légitimes répugnances, eut la faiblesse d'y consentir (octobre 1842). La même année vit donc descendre du trône deux familles qui avaient contribué puissamment à la restauration de deux nationalités importantes de l'Europe orientale[1]. La première succomba à cause des inquiétudes qu'elle inspirait aux Turcs; la seconde parce qu'elle n'entendait pas seconder les projets du tsar Nicolas[2], quand elle les jugeait contraires aux intérêts et aux droits des Roumains.

Les révolutions qui ont rendu à la principauté de Serbie l'indépendance dont jouissaient autrefois toutes les provinces serbes n'ont pas encore modifié d'une manière bien sensible la condition des femmes, parmi lesquelles le défaut d'instruction est malheureusement trop général. La civilisation marche lentement dans les gorges des montagnes, dans les forêts séculaires, sur les escarpements des rochers où sont construits les villages de la Serbie. Ces villages sont encore bâtis comme au moyen-âge et oc-

---

1 Grégoire IV Ghika (1824-1828), frère d'Alexandre, inaugura, en Valaquie, le rétablissement du gouvernement indigène. Il fut renversé par les Russes en 1828.

2 M. SAINT-MARC-GIRARDIN l'a constaté dans un article des *Débats*, consacré à l'ouvrage de M. Elias Regnault sur les Principautés. Voyez aussi *Revue des deux mondes*, 1er sept. 1856.

cupent un espace immense, chaque maison étant assez isolée pour se défendre contre une attaque particulière. La vie y est tellement primitive qu'aucun motif n'y amène les étrangers. Le paysan est à la fois soldat[1], maçon, charpentier, tonnelier et cordonnier. Les femmes filent la laine, le chanvre et le lin, tissent les étoffes et savent même les teindre en garance. Dans ces profondes retraites, les vieilles traditions des Serbes se conserveront longtemps. Combien de fois n'ai-je pas entendu les paysannes me raconter avec une inébranlable conviction les histoires les plus extraordinaires! « Le miracle, dit Gœthe, est enfant de la foi. » Je n'en finirais pas si je vous analysais toutes les légendes que j'ai recueillies dans la seule vallée du Pek. Cette vallée est une des plus belles de la Principauté. Bordée de coteaux verdoyants, riche de toutes les productions des climats tempérés, elle est peuplée d'habitants dont l'existence est vraiment patriarcale. Des forêts de lilas gigantesques et de tilleuls argentés lui donnent une physionomie digne des idylles de Théocrite. Les *vilas* se plaisent sous ces magnifiques ombrages et dans l'immense jardin qu'arrose la Morava et qu'on traverse pour venir de Semendria dans la vallée du Pek.

Les *vilas* ont trouvé le secret, malgré le triomphe du christianisme, de garder toute leur influence sur

---

1 L'organisation militaire de la Serbie et de la Tsernagora est admirable. Comme en Suisse, tout citoyen est armé, la distinction funeste du *civil* et du *militaire*, si favorable tantôt à l'anarchie, tantôt au despotisme, n'existe pas, et tout Serbe se lève, au besoin, contre l'étranger.

l'imagination des Serbes. Une vieille paysanne de Marcatsi sait de merveilleuses légendes où elles jouent le principal rôle.

« Neuf fois, me disait-elle, la couche d'une mère avait été féconde, neuf fois elle avait enfanté une fille. Se voyant grosse de nouveau, elle priait Dieu de lui accorder un fils; mais ses prières furent repoussées et ses neuf filles eurent encore une sœur. Lorsque tout fut prêt pour le baptême, le parrain demanda à la mère quel nom on donnerait à l'enfant. « Qu'on l'appelle Jeanne, répondit-elle, et puisse le démon l'emporter! » Cependant la jeune fille grandissait; sa taille était svelte et gracieuse; l'éclat de son teint effaçait la rose et l'aubépine en fleur. Un jour qu'elle allait puiser de l'eau à la source de la forêt, elle entendit une voix qui lui disait : « Jette ta cruche sur l'herbe verdoyante, merveilleuse Jeanne! ma retraite est pleine d'ombre et de fraîcheur; toute petite encore et vagissante sur les bras de ton parrain, tu nous fus promise par ta mère; et la jeune fille jette la cruche sur le gazon touffu et s'éloigne du côté où l'appelait la *vila*. Inquiète, sa vieille mère vint la chercher. « Jeanne, s'écria-t-elle, ô mon dernier fruit, laissera-tu mon foyer désert? » Mais la jeune fille lui répondit : « Femme que Dieu réprouve, retourne seule à ta demeure! n'as-tu pas toi-même décidé de mon sort lorsque toute petite j'étais vagissante sur les bras de mon parrain? »

Ce poème vous donnera probablement une assez fâcheuse idée du rôle de la *vila*. Aux yeux de l'auteur, toute divinité d'origine slave mérite l'épi-

thète de « démon ». La plupart du temps la poésie serbe est plus indulgente pour les anciens dieux. Quand on veut louer la beauté d'une jeune fille, on la compare à la *vila*; lorsqu'on veut vanter sa manière de danser, on parle des chœurs que les nymphes capricieuses des bois forment la nuit au bord des lacs d'azur. Malheur à l'indiscret qui trouble les *vilas* dans ces jeux nocturnes! Mais si elles se montrent sévères pour le commun des mortels, elles sont obligées, en vertu de lois mystérieuses qui président à la naissance des hommes, d'être bienveillantes pour les héros, dont elles deviennent souvent les « sœurs d'adoption[1]. » Leurs facultés surnaturelles et leur connaissance de l'avenir sont d'un puissant secours à ces favoris de la fortune. Quant à ceux qui ne sont pas nés sous une étoile aussi heureuse, ils peuvent, pour réaliser leurs désirs, recourir à la magie[2], et malheur aux jeunes filles qui se trouvent exposées à la puissance du « charme ». Vous allez en juger :

« Il est nuit; les guerriers se reposent; un vin doré pétille dans les coupes; mais le jeune Stoïan s'abstient de la liqueur enivrante, le café odorant fume dans sa tasse d'or. Cependant les filles revenaient de la fontaine, portant sur leurs épaules leurs

1 On en trouvera plus haut un exemple dans l'histoire de Marco.

2 Les magiciennes serbes sont fort redoutées. Elles peuvent se dépouiller de leur corps comme d'un vêtement. Leurs ailes de flamme les transportent à travers les airs au chevet des personnes endormies. Elles leur ouvrent le côté gauche et en arrachent le cœur pour le dévorer. Elles en veulent surtout aux enfants et les vampires aux adultes.

cruches remplies. Au milieu d'elles s'avance la sœur d'Ivan[1]. En la voyant, Stoïan sent son cœur brûler d'amour. Il jette sur le passage de la vierge un coing parfumé et une pomme vermeille; mais d'un pied courroucé la sœur d'Ivan repousse la pomme, et le coing roule en vain sur le sable. A cette vue, Stoïan s'abandonne au désespoir. Tout à coup il se lève et se rend en hâte vers sa demeure : c'est par des sortiléges qu'il espère triompher de la sœur d'Ivan... »

Si les sortiléges ont le pouvoir de troubler la raison d'une jeune fille, — l'histoire de la sœur d'Ivan ne le prouve que trop ! — si une *vila* jalouse peut donner à son « frère d'adoption » les apparences de la « démence, » il existe des charmes aussi puissants que les incantations des magiciennes et les ruses des divinités de la forêt.

« Stéphan (Etienne) était l'orgueil de sa mère, veuve d'un guerrier qu'un Albanais avait tué par trahison. Quand vint la saison où les feuilles jaunies jonchent les sentiers de la forêt, la mère de Stéphan mourut, ne laissant à son fils qu'un enclos au pied de la montagne et sa sainte bénédiction. L'humeur du jeune pâtre devint si sombre que les filles le croyaient en démence, et répétaient qu'une *vila* l'avait pris pour frère d'adoption. Cependant, si Stéphan ne faisait point les choses de la vie ordinaire comme tout le monde, c'était lui qu'on venait consulter dans les occasions importantes. Un jour

---

1 Ivo, Iovan ou Ivan, formes diverses du nom de Jean chez les Slaves.

qu'il traversait tout rêveur la verte forêt, il vit venir à lui une jeune fille. Deux fois il se détourna pour l'éviter; deux fois il se retrouva en face de cette gracieuse apparition. « Stéphan, lui dit-elle, en lui barrant le passage, j'ai besoin que tu fixes mon irrésolution. Deux prétendants demandent ma main. A quels signes puis-je reconnaître celui que je dois préférer? » Stéphan fit asseoir la jeune fille près de lui et parla de l'amour et des joies de la vie conjugale en termes si attrayants qu'on eut dit que toute son âme était sur ses lèvres. La jeune fille l'écoutait avec trouble; en regardant Stéphan, elle se disait: « Plût à Dieu que l'un de mes fiancés lui ressemblât! . . . » Seule la *vila* a recueilli ce qu'ils se disaient; mais la lune suivante la chaumière de Stéphan, parée de guirlandes, retentissait des chants des fiançailles.

Les *vilas*, qui prennent une si grande part à la vie des Serbes qu'elles écoutent même sous la feuillée les confidences de deux amants, sont particulièrement célébrées à la fête de la *Kralitze* (fête de la reine). Cette fête a lieu à la Pentecôte. Des jeunes filles se réunissent pour organiser une procession. L'une représente le porte-bannière, une autre, le roi, une troisième, la reine. Celle-ci, la tête couverte d'un voile et accompagnée d'une dame d'honneur, s'arrête en dansant et en chantant devant chaque maison du village. Ces chants peignent les diverses circonstances de la vie de la femme et chaque stance se termine par le nom de Lélio, divinité qui présidait à l'amour chez les anciens Slaves du sud.

On répète encore force chansons en l'honneur des *vilas*, qui forment leurs danses légères sous les arbres dont les fruits mûrissent tandis que *Radischa* secoue sur leur tête la rosée des feuilles et des fleurs.

La cérémonie de la *Dodola* se rattache aussi à quelque tradition païenne. Lorsque les moissons souffrent de la sécheresse, les femmes déshabillent une jeune fille et l'enveloppent toute entière de feuillage et de fleurs. Quand elle est ainsi vêtue de la dépouille des bois et des prés, on la promène de maison en maison et les mères de famille versent sur elle des vases d'eau, tandis que leurs filles implorent la pluie dans des chants traditionnels. Ces fêtes symboliques n'ont rien de surprenant dans un pays[1] où l'on entend jurer à chaque instant « par le soleil et par la terre! » (*Tako mi sontza! — Tako mi zemlia!*)

Il faut avouer pourtant que les fêtes du soleil ont pris une physionomie chrétienne[2]. La veille du dimanche des Rameaux, à l'époque où l'astre qui répand sur notre globe la chaleur et la vie, triomphe des frimats et de l'hiver, les jeunes filles s'assemblent sur une colline et chantent quelque ballade

---

1 Les traces des cultes païens existent encore dans des contrées bien plus avancées. M. W. MANNHARDT, *Germanische Mythen*, 1858, a prouvé qu'en Allemagne on retrouve jusque dans les chansons des enfants des souvenirs des mythes primitifs.

2 Il en est de même des fêtes de la Saint-Jean en Allemagne. (Voyez KUHN, *Die Mythen von der Herabholung des Feuers bei den Indo-Germanen*, 1858.)

sur la résurrection de Lazare. Le lendemain, avant le lever du soleil, elles se rendent à l'endroit où elles vont ordinairement puiser de l'eau. Là elles forment des rondes et chantent en chœur des poèmes qui racontent « comment le bois du cerf trouble les ondes, tandis que son œil les rend limpides[1]. »

A toutes ces cérémonies auxquelles prennent part les vierges de la Serbie, succède une solennité beaucoup plus importante pour elles. Si le mariage ne rappelle pas chez les Serbes les rites du paganisme, on dirait pourtant qu'on veut faire comprendre à la femme que les servitudes païennes pèsent encore sur sa destinée. Ainsi qu'en Albanie, la femme est l'objet d'un marché qui doit naturellement porter son mari à la considérer comme une espèce de propriété. A peine entrée dans le domicile conjugal, on lui fait habiller un enfant et toucher de sa quenouille les murailles comme si elle devait enfermer sa vie tout entière dans leur enceinte. Sa bouche est fermée par un morceau de sucre, ce qui signifie qu'elle doit parler peu et ne prononcer que les paroles bienveillantes qui conviennent à une situation dépendante. Pendant une année, elle est traitée en étrangère au foyer domestique, et on ne lui donne même que le nom de « fiancée ». Sans doute lorsqu'elle a élevé plusieurs enfants on lui accorde plus d'égards. Mais elle reste toujours la servante de son mari et n'est jamais considérée comme son égale.

---

1 Le cerf a joué un grand rôle dans les légendes. — Voyez Alfred MAURY, *Essai sur les légendes du moyen-âge*, 1843, 169-176.

Les femmes serbes, exténuées de travaux pénibles, sont, en général, plus remarquables par leurs qualités que par leurs beautés. Sans doute, on en trouve de jolies, surtout dans la classe aisée des villes, où elles n'ont pas à supporter le rude labeur des champs. Mais les paysannes forment une transition entre les lourdes Tchèques de la Bohême et les belles Grecques de la péninsule. Douces, bonnes ménagères, épouses laborieuses, elles travaillent à la campagne sans être pourtant aussi accablées que les Albanaises, dont elles ont les mœurs sévères. Cette phrase, si souvent répétée parmi les Occidentaux : « l'atmosphère empoisonnée de l'Orient » a été probablement inventée par un touriste étourdi qui, ayant retrouvé dans quelques grandes villes orientales les habitudes de Vienne, de Paris et de Rome, s'est empressé de transformer ses observations en règle absolue. C'est comme si un Roumain ou un Serbe, après avoir visité la banlieue parisienne, parlait de « l'atmosphère empoisonnée » de Gap ou de Landernau! N'est-il pas temps qu'on substitue des tableaux plus exacts à ces puériles déclamations?

Les femmes serbes qui habitent les villes et qui vivent dans l'aisance n'ont pas adopté plus que les Grecques l'usage du corset [1]. Elles portent des jupes et des robes de diverses étoffes, par-dessus lesquelles

---

1 Il va sans dire qu'il ne peut être question de celles qui portent le costume de l'Occident.

elles mettent des espèces de vestes, avec ou sans manches, qui sont quelquefois en soie et garnies de fourrures. En hiver, elles se servent toutes de courtes pelisses, parfois brodées en or qui descendent jusqu'aux hanches et que recouvre une étoffe de soie ou de coton. Pour faire ces pelisses, les femmes pauvres emploient une peau de mouton retournée. La coiffure, fort élégante, est le plus souvent une petite calotte rouge, pareille, par la forme, au fez smyrniote, autour de laquelle tourne la tresse ornée de bijoux. Les filles ne se couvrent point les cheveux. Ainsi que les jeunes Roumaines de la classe moyenne, elles en font deux nattes qui retombent par derrière et auxquelles elles ajoutent des roses, des œillets ou des immortelles. Les colliers sont formés par deux ou trois rangées de ducats avec une grosse pièce au milieu.

Les paysannes ont un costume analogue, mais simplifié. Le plus souvent elles se contentent, comme les Bulgares, de remplacer la jupe par un tablier de franges qui flotte devant et derrière. Lorsqu'elles vont chez leurs voisines écouter à la veillée du samedi soir d'interminables histoires, ou, lorsque la saison est rigoureuse, elles endossent par-dessus leurs chemises de toile épaisse, enjolivées de broderies blanches, rouges et bleues, la robe de chambre sans bras, en drap blanc que portent les femmes de Bulgarie. Si le temps l'exige, elles mettent d'abord des jaquettes à larges manches qui préservent leurs bras du froid.

Leurs ajustements que je viens de décrire, se modifient naturellement dans une nation de cinq millions d'hommes, dispersés dans divers climats. En Bosnie surtout, le costume des femmes serbes change d'un district à l'autre.

LETTRE II.

LES BOSNIAQUES.

Seraïevo.

La Drina qui tombe des Alpes dinariques et qui va grossir les eaux de la Save, que j'ai trouvées si belles, sépare la principauté de Serbie de la Bosnie qui n'a pas su reconquérir l'indépendance compromise par les complots et les cruautés des missionnaires de Rome. Seraïevo, capitale de la Bosnie, que les Turcs nomment Bosna-Seraï, est située sur le versant de la chaîne dinarique, près des sources de la Bosna, qui se jette dans la Save. Cette ville de 40,000 âmes, bâtie au milieu d'une prairie délicieuse, arrosée par mille ruisseaux, présente du haut des collines qui l'environnent un spectacle séduisant. Au-dessus des jardins et des ponts de pierre sous lesquels roule la Migliaska écumeuse, s'élèvent des minarets de couleurs variées, des kiosques, des bazars à coupoles de plomb, un vaste fort quadrangulaire[1]. Mais les rues sont étroites et tortueuses et

[1] Ce fort date de 1270.

les fenêtres ne donnent que sur les cours. Le pays lui-même offre des sites ravissants. Malheureusement les routes n'existent pas, et je n'aurais pu parcourir la Bosnie, si je n'avais contracté l'habitude de faire à cheval les plus longues excursions. Certains passages sont tellement difficiles que je devais fréquemment descendre de ma monture. L'histoire de cette contrée peut seule faire comprendre comment elle reste, en plein XIXe siècle, privée des avantages les plus vulgaires de la civilisation.

La Bosnie qui fut, après l'invasion des Slaves, comprise dans les domaines des rois serbes, devint province hongroise en 1127. Les moines catholiques profitèrent de l'appui des Magyars pour s'installer aux bords de la Bosna. Les franciscains arrivèrent avec toutes les apparences de la modestie et du zèle évangélique. Puis, quant ils crurent pouvoir parler en maîtres, ils se transformèrent en inquisiteurs impitoyables. Telle est l'éternelle histoire des missionnaires romains, « loups revêtus de la peau des agneaux ». Wadding, l'historien des franciscains, a raconté naïvement leurs exploits dans les Etats occupés par les Serbes. En 1324, le P. Fabien établit en Bosnie le siége de l'inquisition, qui couvrit ce pays et les provinces voisines d'espions, de cachots et de bûchers. Depuis cette époque, quoique la domination magyare eût succombé en 1339, le pays fut déchiré par les discordes religieuses. Les victimes des persécutions romaines, fatiguées d'être traquées comme des bêtes fauves, aimèrent mieux

devenir sujets [1] des Turcs que de rester esclaves de moines hypocrites et sanguinaires. C'est ainsi que l'Islamisme trouva tant de partisans parmi les marchands des villes. D'autres causes décidèrent l'aristocratie bosniaque à changer de culte. En adoptant le Romanisme des Magyars, cette aristocratie s'était habituée à sacrifier ses convictions religieuses à ses intérêts patriotiques. Elle n'avait pas oublié qu'elle devait à sa *conversion* les droits qu'elle s'arrogeait sur les orthodoxes. Pour conserver ces droits conquis par une apostasie, elle embrassa l'Islamisme avec la même facilité qu'elle avait reconnu l'autorité du pape. Quant aux moines catholiques, qui avaient disparu devant les janissaires de Mahomet II comme les ignobles vautours s'enfuient devant les aigles, ils revinrent à la fin de la tempête qui avait renversé leurs échafauds. Les franciscains, après avoir inondé de sang cette terre infortunée, fournissent encore à la Croatie turque ses prêtres et ses évêques, et ils y sont devenus les émissaires actifs de la politique autrichienne [2].

Aujourd'hui la province est divisée en trois parties, la Bosnie proprement dite, la Croatie turque et l'Hertsegovine. Les trois religions qui se sont disputé le pays ont fini par se le partager. La Bosnie

---

1 Ce mot n'est pas complétement exact; car la domination turque ne fut d'abord, en Bosnie, qu'une espèce de suzeraineté.

2 De leur côté, les moines du Mont-Athos envoient en Bosnie des prédicateurs chargés de recruter des partisans à la Russie.

appartient à l'Islamisme, la Croatie au catholicisme et l'Hertsegovine à l'Eglise orthodoxe[1].

L'Hertsegovine, féconde en vignes et en oliviers, n'a pas le même aspect que le reste de la contrée. La Bosnie et la Croatie, terres plus froides, coupées de vallées profondes et multipliées, ont la physionomie des forêts vierges de l'Amérique. La nature, livrée à toute sa primitive vigueur, y crée à chaque pas de merveilleux paysages. En cheminant parmi des colonnades de chênes séculaires, pareilles à des cathédrales gothiques, je voyais, à travers les rideaux de mélèzes et de sapins, se dresser devant moi de noires aiguilles granitiques.

Aucun pays n'était plus propre à l'organisation d'une société féodale. Aussi quand les influences étrangères eurent introduit en Bosnie un système social fort opposé à la démocratie patriarcale des Serbes, les rochers se couvrirent-ils d'innombrables donjons[2]. Quoique l'Islamisme ne soit pas favorable au principe aristocratique, les Turcs crurent devoir le tolérer dans la turbulente et belliqueuse Bosnie. A peu près indépendante, la province était gouvernée par des *begs* et par des *spahis*, que votre compatriote, Pertusier, envoyé par Napoléon, a visités dans leurs tourelles[3]. Les premiers formaient la haute aristocratie, et les seconds une classe inter-

---

3 En Bosnie il y a 350,000 musulmans, 450,000 orthodoxes et 100,000 catholiques.

2 Zvornik, Priktina, Novibazar, Travnik, Mostar, étaient, grâce à leur position, considérées, au moyen-âge, comme des places fortes.

3 Voyez PERTUSIER, *la Bosnie*, 1822.

médiaire entre les *begs* et les raïas chrétiens. Ceux-ci n'avaient point à redouter d'excessives vexations de la part de leurs seigneurs, intéressés à défendre des vassaux qui travaillaient pour eux contre la rapacité des pachas. Les *begs* et les *spahis* restèrent dévoués à la Porte tant que son autorité fut à peu près nominale et que son vizir, enfermé à Travnik, ne gêna en rien la liberté de leurs mouvements. Quand la Russie et l'Autriche s'entendirent pour partager les Etats du *padishah*, leur bravoure sauva la Turquie (1737-1744). Malgré l'intérêt que les maîtres de Constantinople avaient à ménager cette intrépide milice, les idées de centralisation [1], auxquelles on a donné le beau nom de *réforme*, l'emportèrent dans l'esprit des successeurs d'Othman. L'aristocratie bosniaque fut, malgré ses services, condamnée à périr. La Sublime Porte qui pratique avec beaucoup d'art la maxime « diviser pour régner » se servit des *raïas*[2] pour renverser les *begs* et les *spahis*. Mais ceux-ci n'étaient point décidés à renoncer, sans combattre, à un pouvoir longtemps incontesté. Leur colère contre les raïas dépassa toute limite. Une coalition s'étant organisée sous la direction du *beg* de Zvornik, Ali-Vidaïtch et de quatre autres *begs*, connus sous le nom de *dahis*, les chrétiens, les femmes surtout, furent alors exposés à des violences et à des outrages

1 Le système de la centralisation, renouvelé des Césars de Rome, a sans doute contribué à la ruine de la féodalité, mais partout où il triomphe, la liberté devient impossible.

2 L'application de cette politique date du commencement du siècle.

dont le souvenir n'est pas complétement oublié. Dans leurs haltes, les *spahis* faisaient rassembler les jeunes filles qu'on forçait de danser le *kolo*, parées de leurs plus riches vêtements, et qu'on renvoyait nues après les avoir déshonorées. Tandis que les chefs de la noblesse musulmane traitaient les chrétiennes avec cette odieuse insolence, ils ne refusaient rien à l'orgueil et au luxe de leurs compagnes. Tous ceux qui ont visité Belgrad dans ces derniers temps ont pu y voir la veuve d'Aganlia, un des quatre *dahis*. Proclamée « la reine des belles », elle avait à ses ordres plus de cent femmes. Son palais moresque [1] était rempli de cavaliers chargés de l'escorter et dont les chevaux arabes écrasaient sans pitié les malheureux *raïas* qui ne s'écartaient pas assez vite [2]. Malgré cet étalage de splendeur, l'aristocratie bosniaque marcha de défaite en défaite. « Les pauvres *raïas* se levèrent, dit un poète, ne pouvant plus souffrir un joug si dur. Ils se levèrent comme les élus de Dieu en temps marqué pour la guerre sainte, dont le ciel même donnait le signal par des météores effrayants qui traversaient l'horizon de la terre serbe. » Jacob Nénadovitch battit les *spahis* à Oujitsa (20 juillet 1805). Le *haïdouk* Stoïan Tchoupitch, surnommé « le dragon de Notjaï » écrasa dans la plaine de Salatch l'armée coalisée des *spahis* et des Albanais

---

1 Ce palais est aujourd'hui l'imprimerie de la principauté serbe.

2 Lorsque les *dahis* eurent succombé, elle fut prise par les chrétiens. Un *voïvode* serbe la fit baptiser malgré elle, l'obligea à l'épouser, l'emmena en Russie quand les Turcs reprirent Belgrad, où elle ne revint que sous le règne de Milosch.

musulmans. Tserni-George, le héros de la Serbie, dans une bataille qui dura trois jours, moissonna la fleur de la noblesse bosniaque (août 1806). Je ne vous raconterai point, amie, les épisodes de cette lutte. Je me bornerai à vous dire que les Serbes chrétiens, livrés par la *Sainte*-Alliance[1], furent obligés de se soumettre. Mais la réaction musulmane fut si violente qu'elle décida Milosch Obrénovitch à relever le drapeau de Tserni-George. Je vous ai dit quels furent ses succès. Les *spahis*, que ses triomphes et les victoires des Hellènes exaspéraient, qui accusaient Mahmoud II, meurtrier des janissaires (1826), de s'entendre avec les *ghiaours*, virent avec plaisir l'invasion russe de 1828[2]. Au lieu de défendre le *padishah*, ils se soulevèrent contre Abdou-rahim, tandis que le vizir de Skadar (Scutari), Moustapha, marchait contre Stamboul avec ses Albanais, pour y détrôner l'*apostat*. Attaqué à la fois par les Russes et par les conservateurs musulmans, Mahmoud fut obligé d'accepter les dures conditions imposées par l'empereur Nicolas. Il en conçut un tel ressentiment contre l'aristocratie bosniaque, qu'il résolut de livrer à Milosch des districts entiers de la Bosnie, qui furent, plus tard, réunis à la Principauté. En vain les musulmans essayèrent-ils, sous les ordres de Vou-

1 Le congrès de Vienne se moqua beaucoup d'un envoyé serbe qui vint plaider la cause des chrétiens. — Les ambassadeurs de la Grèce régénérée ne furent pas mieux reçus au congrès de Vérone. — Voyez *Les Iles-Ioniennes* dans la *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1858.

2 Pour les mêmes raisons les *vieux* Turcs d'Andrinople accueillirent avec enthousiasme l'armée du tsar.

seïne « le dragon de la Bosnie » (*zmaï od Bosna*), d'empêcher les effets de sa colère. Les troupes du *sultan ghiaour* triomphèrent dans les champs de Kossovo. Secondée par les *raïas* serbes, la Porte finit par abattre complétement la féodalité (1840) et par lui substituer des fonctionnaires qu'elle travaille à rendre chaque jour plus dépendants. Si vous voulez vous faire une juste idée de cette révolution sociale, reportez-vous au temps où Richelieu et Louis XIV se servaient de la bourgeoisie et des classes inférieures pour démolir les forteresses de la noblesse française [1]. Sans doute la France n'a pas eu, depuis cette époque, à redouter les hommes que Fléchier a si bien peints. Mais les Bourbons de la branche aînée ne travaillaient pas pour les paysans [2] et les agents de la royauté absolue (les intendants) ne se montrèrent pas plus désintéressés que les seigneurs féodaux [3]. Je ne crois pas non plus que les chrétiens de Bosnie aient beaucoup à attendre des lumières et de la bienveillance des pachas. Je ne parle, au reste, que des chrétiens de l'Eglise orthodoxe. Malgré les sympathies avouées des catholiques pour l'Autriche, la Porte a pour eux des ménagements exceptionnels. Est-ce aveuglement? N'est-ce point plutôt parce que le catholicisme, surtout depuis que Grégoire XVI a condamné solennellement les idées

---

1 Voyez FLÉCHIER, *Mémoires sur les grands jours.*

2 BONNEMÈRE, *Histoire des paysans.*

3 Voyez DE TOCQUEVILLE, l'*Ancien régime et la révolution française.*

libérales[1], semble au despotisme musulman un allié naturel?[2]

Une partie de l'aristocratie vaincue incline, comme les catholiques de la Croatie turque, du côté du « César de Vienne », tandis que l'autre préférerait la domination russe. Les *raïas* orthodoxes forment d'autres vœux et constituent le parti véritablement national. Chaque jour on voit grandir l'importance des *ouskoks* de l'Hertsegovine, alliés de la Tsernagora (Montenegro).—Retranchés dans leurs montagnes ou dans des camps inaccessibles, ils bravent le courroux des sultans. Plusieurs fois depuis 1840, ils ont battu le puissant pacha de Mostar. Aussi les Bosniaques musulmans sont-ils menacés d'être refoulés vers le pays de Seraïevo, qui est le centre de l'Islamisme dans cette province.

Vous voyez, chère amie, qu'en Bosnie comme ailleurs, les chrétiens de notre Eglise sont le plus ferme appui de la nationalité. Il ne saurait en être de même de ceux qui ont sacrifié leurs libertés religieuses. Là où la conscience est esclave des lois d'un pouvoir absolu, il ne saurait exister de véritables sentiments patriotiques[3].

Avant de vous parler de la condition des fem-

---

1 *Encyclique* du 15 août 1832.

2 La bienveillance des journaux ultramontains de l'Occident pour les gouvernements musulmans est trop évidente pour ne pas frapper les esprits les plus distraits.

3 L'histoire contemporaine de l'Occident le prouve aussi clairement que celle de l'Orient. — Voyez les *Orientaux et la Papauté* dans le *Spectateur de l'Orient*, Athènes, 1857.

mes dans la Bosnie, j'ai dû vous donner une idée des transformations sociales de ce pays. En effet, nous nous trouvons ici sur un autre terrain qu'en Serbie. La femme d'un *aïan* (seigneur) musulman a, malgré les révolutions, une autre situation que la compagne d'un pauvre *raïa.* Quoique l'orgueil de l'aristocratie bosniaque ait été exposé à de rudes épreuves depuis le commencement du siècle, il est loin d'être complétement abattu. Le souvenir des prétentions que les femmes des *begs* affichaient, reste encore vivant dans les *piesmas* de la Bosnie.

Miiat, maltraité par Koptchitch, l'intendant de Mourad-bey, s'étant fait *haïdouk*, rencontre un des bergers de cet intendant et « lui demande dans quelle partie du *konak* loge et dort l'épouse du *beg.* — « Elle loge, dit le berger Ali, dans la plus haute tour au fond de la cour pavée. C'est là qu'elle prend ses repas et qu'elle dort, sous la garde de douze *delis* qui, armés de fusils luisants, veillent à la porte de fer. » Miiat engage le berger à enivrer les *delis,* en lui promettant une part du butin. « A minuit, Tomitch Miiat arrive avec ses douze compagnons. Il s'avance vers la porte de fer, et, prenant une voix de jeune fille, il se met à pousser des plaintes comme ferait une pauvre esclave sans maîtres : « N'est-ce pas ici le palais de Mourad-beg? Ne pourrai-je ici passer le reste de mes jours? Ne pourrai-je ici reposer mes os?

« Le jeune fils du *kinia* (Koptchitch) l'entend et répond : « Pauvre fillette, on t'ouvrira; mais ne te plains pas si haut, car tu éveillerais notre bonne

maîtresse. Toute servante doit savoir filer doucement et joliment broder, tisser avec vitesse et faire un tissu fin et dénouer facilement la ceinture de sa maîtresse. » Cependant la dame, du haut de son pavillon, entendit les plaintes de la mendiante, et dit à son esclave Koumria d'aller ouvrir. Mais la légère servante répondit : — « Princesse, je n'ose descendre; je crains qu'il n'y ait sous le portique quelque *beg* endormi. La dame s'irrite : « Fille impure, chienne d'esclave, quel *beg* oserait venir sous mes portiques, au pied de ma blanche tourelle? » Dans sa fureur elle donne à Koumria un soufflet si violent, qu'il fait tomber sept dents à l'infortunée; et la méchante princesse, s'élançant, va elle-même ouvrir la porte de sa *koula.* »

Une fois entré dans la place, Miiat oblige « la belle cadine » à lui livrer toutes les richesses de son mari, « fruit des rapines exercées sur les *raïas*; » il lui enlève aussi « son collier de perles, ses bracelets d'or, ses bagues de diamants et jusqu'à sa pipe d'ambre. » — « Ainsi, dit philosophiquement le poète, la force reprend ce que la force a conquis! »

Miiat, qui se montre ici impitoyable pour les « cruelles cadines », devient la providence visible des femmes chrétiennes qui ont recours à sa valeur, afin d'échapper aux vexations des musulmans.

« Le pacha de Zvornik écrit à Nicolas, kniaze de la ville de Zmiale. Il lui ordonne de tenir prêtes pour son passage trente brebis avec trente jeunes filles, voilées et couronnées, qui ne sachent pas encore ce qu'est un homme, et de plus sa propre

femme Hélène. Ayant lu cette lettre, Nicolas fond en larmes et apprend à sa femme son malheur. Mais Hélène imagine une ruse. Elle conseille au kniaze d'écrire à Tomitch Miiat, de l'inviter à venir avec ses *haïdouks* pour être parrain et tenir au baptême deux fils jumaux qui viennent de naître. Le kniaze écrit. Miiat, avec trente compagnons, descend de la montagne et se rend à Zmiale, où Nicolas le traite de son mieux. Enfin, ne voyant point paraître les deux jumeaux, Miiat dit à Hellène : « Ma commère dorée, où sont donc tes deux nouveaux-nés? Me les caches-tu, ou bien as-tu ensorcelé mes yeux? » Hélène ne répondit que par un éclat de rire. — « Rassure-toi, frère, les vieilles femmes n'ont plus d'enfants; mais elles ont quelquefois de grandes douleurs! » Et elle lui remet la lettre du pacha. Miiat, l'ayant lue, dit à sa sœur adoptive : « Pauvre sœur! Appelle vite un barbier pour qu'il nous rase la barbe et les moustaches, et apporte-moi trente couronnes avec autant de robes de fiancées pour en parer mes *haïdouks*.

« Hélène obéit en hâte, et procura au protecteur tout ce qu'il demandait. Le rasoir des barbiers ayant rempli ses fonctions, les trente *haïdouks*, parés de fleurs, semblaient de fraîches et vigoureuses jeunes filles. A chacun d'eux on confia une brebis grasse, et ils allèrent reposer sous les *tchardaks*. Miiat lui-même prit les habits d'Hélène, et, enveloppé de ses longs voiles, se coucha d'un air langoureux sur le divan de la chambre conjugale. La nuit commençait à peine, quand le *beg* de Zvornik arriva, précédé de trente formidables *delis*. »

L'erreur du pacha n'est pas longue; car il voit briller dans l'ombre « la dure cuirasse du *haïdouk.* » Glacé d'effroi, il veut fuir; c'est en vain. Tomitch Miiat l'arrête d'un bras solide. — « Infâme pacha, qui croyais facile de t'approprier les femmes d'autrui, il faut que tu perdes ici ton pachalik. » — Et d'un coup de sabre il lui abat la tête. Presqu'en même temps l'écho répète trente coups de pistolet, et le lendemain à l'aurore les trente *haïdouks* portant le costume des dames de Zmiale, et chacun avec une tête de Turc à la main, se réunirent autour de la *koula* d'Hélène. L'épouse du kniaze les combla de présents, donna à son compère Miiat une pomme d'or, et tous s'en retournèrent aux neigeuses montagnes de Roustène, « où ils continuèrent à vivre fraîchement et à redresser les torts. »

Malgré le peu de respect que les Musulmans bosniaques, non moins insolents que le pacha de Zvornik, ont pour l'honneur des femmes chrétiennes, leurs mœurs diffèrent complétement de celles des Turcs. En Bosnie, où chacun mène une existence retirée sur des plateaux abruptes, tous se sont attachés à la vie de famille avec une singulière énergie. Les musulmans n'ont qu'une femme comme les chrétiens. Dans les trois cultes, les habitudes sont généralement rigides, sans pourtant que cette sévérité pèse plus sur la femme que sur l'homme[1]. Si

---

1 Tout irait pour le mieux si le musulman, qui tient à maintenir le règne des mœurs sévères à son foyer, respectait le ménage des *raïas*. Dans les villes, souvent ceux-ci cèdent lâchement leur femme au seigneur turc et souffrent de sa part des outrages qu'ils puniraient de

l'épouse infidèle d'un *aïan* (seigneur) est condamnée à mort, le séducteur est pendu ou lapidé sans miséricorde. Au reste, on est rarement obligé d'user de cette loi draconienne. L'amour qui préside seul aux mariages est le protecteur d'unions auxquelles reste étrangère toute pensée d'avarice ou d'ambition.

La coquetterie est si peu développée parmi les femmes de toutes les classes, qu'elle ne tend pas, comme ailleurs, à rendre chaque jour moins intimes les rapports entre les époux. Les costumes sont d'une grande simplicité. Aux bords de la Save, les chrétiennes portent la longue chemise plissée sur le sein comme celle des Bernoises, avec le double tablier. Dans d'autres districts, elles ont des jupes, et les personnes aisées mettent des vestes courtes, en étoffe blanche, ornées, sur le côté, de bouquets de fleurs brodées. Beaucoup de femmes bosniaques laissent pendre à la ceinture, composée de morceaux de cuivre jaune, un couteau fermé, enrichi de nacre de perles. Les chansons nationales parlent souvent de cet ornement et prouvent qu'on y attache une certaine importance.

Dans un pays où l'aristocratie a jeté de si profondes racines, où les villes sont beaucoup plus grandes que dans la principauté de Serbie, les femmes musulmanes ne sauraient prendre pour règle la modestie des pauvres paysannes chrétiennes. L'é-

---

mort s'il s'agissait d'un chrétien. Ce trait prouve que partout le mahométan considère tout ce qui n'appartient pas à l'Islam comme le rebut de l'espèce humaine.

pouse d'un *aïan* mène à peu près l'existence des châtelaines du moyen-âge, dans une famille où la gloire des armes et la poésie sont presque les seules préoccupations. Dans les villes les femmes se visitent beaucoup plus facilement qu'à la campagne. Le mot de « villes » que je viens d'employer ne doit pas vous faire de trop grandes illusions. Les cités serbes sont un amas de huttes ou de boutiques en bois, ceintes d'un talus palissadé et qu'aucune voie régulière n'unit entre elles. La religion musulmane a introduit dans ces villes essentiellement primitives, et jusque dans les bourgs, des usages asiatiques. Ainsi les cours des maisons communiquent souvent par de petites portes très-basses, nommées « portes des voisins » afin que les femmes puissent parcourir des espaces assez étendus sans traverser les rues.

Si de grandes cités, telles que Seraïevo et Banialouka, ont un caractère tellement patriarcal, les cabanes des paysans rappellent l'enfance de l'architecture. Ce sont de grandes huttes en argile et en bois couvertes de chaume et d'écorce de tilleul. Elles sont composées de plusieurs petites pièces qui s'ouvrent sur un appartement central, appelé « salle de famille ». Là est l'âtre, vaste cercle creusé dans la chambre, où se fait la cuisine. Autour de cet âtre s'asseoient sur des bancs les garçons et les filles surveillés par l'aïeule et par le grand-père. Les lits sont de la paille de maïs, un manteau sert de couverture. Quand une paysanne peut conserver pour son mari deux chemises, deux caleçons et quelques morceaux de linge, elle doit s'estimer fort heureuse.

Elle se résignerait peut-être à sa pauvreté, si son époux ne la traitait avec une dureté vraiment asiatique et si elle n'était pas journellement exposée aux insultes des musulmans.

Les outrages et les maux endurés par les familles chrétiennes perpétuent la popularité des *haïdouks*. En vain les Turcs les regardent-ils comme des brigands, les *piesmas* propagent leur gloire dans les vallons les plus reculés de la Bosnie, et les femmes, en racontant leurs exploits à leurs petits enfants, ne doutent point qu'elles verront un jour sortir de leurs rangs un homme qui, pareil au *joupan* Tvarko (1330) deviendra le libérateur d'une terre trop longtemps opprimée et digne d'un meilleur sort. Du fond des cabanes de l'Hertsegovine elles étendent leurs bras vers les rochers de la Tsernagora où les *noirs* (les proscrits) bravent toutes les forces de l'empire ottoman. Des rives de la Drina elles montrent les vallées qui obéissent au *kniaze* de Belgrad, successeur de l'héroïque *haïdouk* Tserni-George dont le nom redouté fait encore trembler sur le trône de Soliman II les maîtres de Stamboul.

LETTRE III.

LES DALMATES.

Cattaro.

Quand on veut visiter la Tsernagora, que vous appelez, en Occident, Montenegro, on débarque ordinairement à Cattaro. En effet, le petit état qui, depuis quelques années, occupe l'attention universelle, ne communique pas avec l'Adriatique, et il est environné de tous les côtés de provinces soumises au padishah ou à « l'empereur apostolique ». En fermant obstinément à la Bosnie et à la Tsernagora l'accès de la mer, l'Autriche empêche les Serbes de se mettre en relations avec les pays libres de l'Occident. Du reste, quiconque se propose d'étudier les contrées serbes se félicitera toujours d'avoir eu l'occasion de séjourner en Dalmatie. Les Dalmates sont les marins de la Serbie, et ils déploient autant d'intrépidité sur les flots que leurs frères ont montré de courage sur les sommets de la Tsernagora et dans les gorges sauvages de la principauté.

Cattaro, chef-lieu d'un des quatre départements dont se compose aujourd'hui la Dalmatie, est situé dans la dernière baie du golfe qui porte son nom, à l'extrémité des possessions autrichiennes, au pied

des sombres montagnes qui servent de rempart à la plus indomptable des tribus serbes. Dominée par une citadelle, bâtie au pied de rochers à pic, entourée d'une blanche ceinture de remparts, ses maisons aux toits rouges sont comme emprisonnées entre la mer et les roches brunes de la Tsernagora dont les belliqueux habitants jettent un œil de convoitise sur une cité qui leur assurerait une communication précieuse avec l'Occident. Maîtres de Cattaro, ils deviendraient voisins de l'Italie; ils verraient flotter dans un port de leur territoire les drapeaux de l'Angleterre et de la France; ils pourraient, sans obstacles, s'approvisionner de poudre, de fusils et de canons. Aussi l'Autriche, épouvantée de l'impression que leurs exemples d'indépendance sont de nature à faire sur les Serbes soumis à sa domination, s'entendra-t-elle toujours avec la Turquie pour leur fermer la route de cette mer que sillonnent sur leurs barques rapides tant d'intrépides *Bocchesi*[1].

Les *Bocchesi* ont été autrefois, comme les autres Serbes, en lutte avec les Turcs, et leurs chants populaires conservent la mémoire de ces combats. Au XVIe siècle, Ianko et son fils se signalèrent par plusieurs expéditions contre les sujets du *padishah*, que Venise, alors maîtresse de la Dalmatie, encourageait de toutes ses forces. Dans un des poèmes consacrés à ses exploits, Ianko, en adressant un défi à Ali, fait intervenir d'une manière dramatique sa propre femme et la mère du musulman :

1 Habitants des bouches de Cattaro.

« Ecoute, Ali, on vante ton courage à Kladouscha, on vante le mien à Cattaro. Je t'appelle en duel, afin qu'on voie qui de nous est le meilleur guerrier. Choisis pour ce duel l'endroit qui te plaira. Veux-tu que ce soit sous les remparts de Kladouscha, afin que ta mère assiste à ta défaite ou à ta victoire? Veux-tu que ce soit au pied des blanches tours de Cattaro, afin que ma femme soit témoin de notre lutte, ou veux-tu que ce soit dans les champs de Krunnar là où est la limite des domaines des chrétiens et des domaines turcs? »

Un autre poème raconte les amours de Stanjo Iankovitch et de la belle Slatia, amours qui font songer à quelques-unes des créations les plus populaires de Byron.

« Depuis que le monde existe, jamais on ne vit une plus belle fleur que celle qui s'épanouit dans le pays des Turcs, à Udbina. Cette fleur c'est la fille de l'*aga* Sinam; c'est la merveilleuse Slatia, dont la renommée est répandue au loin.

« Déjà bien des fois elle a été demandée en mariage; mais elle a rejeté tous ses prétendants, et elle brille comme une étoile solitaire dans la demeure de son père. »

Stanjo, ayant entendu si souvent vanter les charmes sans pareils de la fière jeune fille, veut la voir et se faire aimer d'elle. Il se pare de ses plus beaux vêtements, prend ses armes étincelantes, monte à cheval et se dirige vers Udbina. Là il consulte une tante qui, après avoir essayé de lui faire abandonner sa périlleuse entreprise, lui conseille de se cacher,

comme Ulysse, sous les haillons d'un mendiant et de se présenter ainsi déguisé dans la forteresse de l'*aga*.

Le lendemain, Stanjo, devenu méconnaissable, parvient jusqu'au père de Slatia qui est assis devant sa grande table de chêne. Il lui baise respectueusement les mains et les pieds et implore sa pitié.

« Qui es-tu, pauvre malheureux, lui dit le vieillard, et de quelle région viens-tu?

« O puissant *aga*, répond Stanjo, je m'appelle Mustapha et suis un fidèle croyant de la Bosnie. J'ai été pris par les *giaours*, enfermé à Zara, et n'ai reconquis ma liberté qu'en jurant par le Coran de payer pour ma rançon mille ducats d'or. Je n'en ai que neuf cents et je voudrais amasser le reste.

« Ecoute, répond l'*aga*, mes domestiques m'ont quitté. Veux-tu entrer à mon service, prendre soin de mes étables, et, dans un an, tu auras gagné tes cent ducats. »

Stanjo accepte avec une joie qu'il s'efforce de dissimuler, la proposition de l'*aga*. Mais une année se passe sans qu'il puisse entrevoir sa bien-aimée. Enfin le Turc étant parti pour Kladouscha, le faux Mustapha s'adresse à la servante de Slatia, et lui promet cent ducats si elle lui permet de contempler un seul instant la vierge dont les chrétiens et les Musulmans vantent unanimement la beauté. La servante y consent, et, le soir, en se rendant près de sa maîtresse, elle laisse ouvertes les neuf portes qui conduisent à l'appartement où Slatia repose sur un moelleux divan dans une parure éblouissante. Deux

diamants brillent à ses oreilles, trois colliers ornent son cou, deux ceintures d'or entourent sa taille flexible. Plus frappé encore de ses charmes que de la richesse de sa parure, Stanjo ne peut retenir un cri d'admiration. Slatia, indignée de son audace, se lève pour appeler les gardes de la forteresse et lui faire couper la tête. Mais l'attitude de Stanjo, l'émotion qui éclate dans ses discours, l'admiration et le respect que trahissent ses regards, triomphent du courroux de la fière jeune fille. A la colère succède une de ces sympathies mystérieuses auxquelles il est impossible de se soustraire. La musulmane pousse si loin la confiance qu'elle avoue à Stanjo avoir donné son cœur à un beau *giaour* de Cattaro, qu'elle a vu passer, un jour, avec ses splendides vêtements et ses armes étincelantes. C'est pour rester fidèle à Stanjo qu'elle a refusé d'épouser plusieurs *agas*. Elle prie donc le prétendu Moustapha, qu'elle considère comme un valet de son père, d'aller à Cattaro et de dire au guerrier chrétien la passion qu'elle a conçue pour lui. « Je pars, s'écrie Stanjo ivre de joie, et je reviens bientôt. » Il court en toute hâte dans la maison de sa tante, y dépose les livrées de la servitude et arrive avec ses armes et son brillant costume dans la chambre de sa bien-aimée qui le reconnaît et se précipite dans ses bras. « La nuit même il s'enfuit avec elle. Il l'emmène dans sa ville de Cattaro, dans la maison de sa mère. La fille de l'*aga* turk se convertit au christianisme et devient l'heureuse épouse du brave Stanjo. »

Quoique les luttes dont le souvenir est conservé

dans les chants du peuple aient cessé depuis longtemps en Dalmatie, le mahométisme y est toujours détesté. Chez les orthodoxes du district de Cattaro, qui forment les deux tiers de la population, l'Eglise romaine n'est guère plus populaire que l'Islamisme. Ils la considèrent comme le puissant auxiliaire de la domination étrangère. Aussi dans certains villages une famille catholique ne pourrait-elle s'établir sans s'exposer à l'antipathie universelle. En Orient, où quiconque entre dans l'Eglise de Rome abdique de fait sa nationalité, cette antipathie est facile à comprendre. Loin d'être, comme on l'a prétendu, une inspiration du fanatisme, elle est la révolte légitime d'un patriotisme[1] vigilant contre la politique envahissante et artificieuse de gouvernements hostiles à toute liberté civile ou religieuse. Parmi les Dalmates restés fidèles aux antiques croyances de la Serbie, on professe un grand attachement pour les coutumes des ancêtres. Les rapports entre les deux sexes sont absolument les mêmes qu'au temps de la splendeur de l'empire serbe. En Occident, vous avez pu remarquer comme moi que l'homme le mieux disposé à être maître absolu dans son ménage, dissimule ses projets tant qu'il n'est pas marié. Un Dalmate rougirait de cette déloyale diplomatie. En parcourant les environs de Cattaro, j'ai, plus d'une fois,

---

1 Si on disait que cette obstination maintient la division entre les peuples et les empêche de marcher vers l'*unité*, il faudrait accuser d'abord la nature qui a constitué les nationalités, obstacle beaucoup plus grand à l'*unité* chimérique de la théologie romaine que les diversités religieuses.

rencontré des jeunes gens à cheval, accompagnés de leurs fiancées qui marchaient modestement à côté de leur monture. Le jour du mariage, il est vrai, les filles peuvent oublier un moment la sévérité du sort qui les attend. Ce jour-là, elles ont l'éclat des astres, tant elles sont couvertes d'épingles, de paillettes, de chaînes et de plaques, trésor inaliénable que les générations se transmettent consciencieusement. On escorte la mariée la carabine au bras et le poignard à la ceinture, comme s'ils s'agissait d'Elisabeth d'Angleterre ou de Catherine de Russie. Aussi marche-t-elle en se dandinant, afin de constater son importance . . . hélas! trop passagère. Le lendemain, dépouillée de tous ses somptueux atours, elle devra semer, planter, récolter, travailler « comme une bête de somme[1] », tandis que son mari, assis à l'ombre, fumera sa pipe avec l'indolence d'un pacha de Stamboul. Malgré la perspective d'une existence si laborieuse, de bonne heure la pensée de la jeune fille se tourne vers ce foyer où elle doit donner l'exemple du travail, du dévouement et de l'abnégation.

« Doux oiseaux du bon Dieu — c'est la belle Stana qui s'adresse à deux rossignols — volez à la demeure de Kosto, volez jusque sous son regard, dites-lui : « Nous venons de voir la jeune Stana, nous avons vu sa haute taille élégante, et sa riche parure, sa parure digne de toi. »

Stana envoie aussi à son fiancé un œillet avec une lettre : « Kosto, mon bonheur, lui écrit-elle, ma

1 C'est l'expression du voyageur français Pertusier.

mère s'inquiète et s'irrite, non point parce qu'elle a quelque reproche à me faire, mais parce que tu ne viens pas. »

« Stana, répond Kosto, mon âme, ma chère amie[1], prie le Ciel pour que bientôt vienne le dimanche. Dimanche, je réunis cent *svati* (garçons d'honneur) qui n'ont jamais été mariés, cent chevaux qui n'ont jamais été montés, cent sabres neufs. A la tête de ces *svati* sera mon frère, portant mes propres armes et vêtu de mes vêtements pour que tu le reconnaisses plus aisément. »

« Beau soleil, s'écrie Stana qui attend avec impatience l'accomplissement de cette promesse, beau soleil du printemps, nulle ombre ne t'obscursit, nul nuage ne t'arrête dans ta marche, ce matin, tu as brillé sur la maison de Kosto. As-tu vu mes beaux-frères et mon beau-père? Viendront-ils me chercher bientôt? As-tu vu Kosto, mon bien-aimé? Est-il en bonne santé? Est-il heureux de penser à moi? Voit-on déjà les brillants *svati* se rassembler autour de lui, l'étendard nuptial flotter sur son toit? sa mère se réjouit-elle des noces prochaines et ses sœurs chantent-elles de gaies chansons? »

« O belle Stana, répond le soleil, puisque tu m'interroges, je te dirai la vérité : j'ai vu aujourd'hui ton beau-père et tes beaux-frères qui façonnent des rameaux d'or, tes belles-sœurs qui tressent des guirlandes de fleurs, ton bien-aimé Kosto qui pense à toi avec bonheur. »

---

2 L'accumulation des expressions tendres est beaucoup plus fréquente dans le style des Orientaux que dans celui des Orientaux.

Les femmes dalmates qui habitent les îles illyriennes m'ont paru encore plus dignes d'être étudiées que celles du continent. Vers la fin du XVI[e] siècle elles se sont signalées en défendant Curzola contre les corsaires algériens. Les soldats chrétiens s'étaient enfuis avec leur chef, et les pirates d'Uluz-Ali descendaient déjà dans l'île sans aucune inquiétude. Mais les femmes, aussi intrépides que votre Jeanne Hachette, l'héroïne de Beauvais, dont vous m'avez montré la statue au Luxembourg, apparurent sur les remparts le casque en tête et la dague à la main. A leur vue, les bandits croyant qu'il fallait combattre une garnison décidée à se défendre jusqu'à l'extrémité, se rembarquèrent précipitamment.

Les femmes de ces îles, habituées à supporter tous les travaux virils pendant que leurs maris sont à la mer, pourraient, au besoin, se signaler par de pareils exploits. On les voit à Curzola venir de la péninsule d'Orebiccio dans des barques, dont elles manœuvrent les voiles et les rames avec une singulière vigueur. Leur coiffure, surchargée d'ornements bizarres, ferait penser qu'elles prennent à tâche d'entasser sur leur tête tout ce que leurs époux rapportent de leurs voyages.

Un jour que je contemplais à Curzola, avec la femme du consul français de Raguse, une flottille d'Orebiccio, cette dame prétendit que l'Eglise romaine avait, dans les états où elle domine, rendu la condition de notre sexe plus tolérable. « Il me semble, lui dis-je, que la situation des femmes en Occident est due aux influences libérales du génie

germanique et nullement au catholicisme, comme on l'a tant de fois répété. Je n'en veux citer qu'une seule preuve, c'est la pénible existence des paysannes dans les Etats du chef de votre Eglise[1]. Une lettre que j'ai reçue, il y a quelques jours, de Civitá-Vecchia me donne les détails les plus curieux et les plus authentiques. Voici ce qu'on m'écrit: — « Sur tout le littoral, vers lequel, du reste, la population se porte en masse, les hommes travaillent à la mer; ils sont pêcheurs, chercheurs de corail, matelots caboteurs ou marins au service des autres pays. Ils partent en laissant le soin de la terre à leurs femmes qui s'en acquittent bravement. Ce sont elles qui piochent, labourent, sèment le grain, le récoltent et se battent; d'autres extraient la pierre des carrières, font des terrassements de chemin de fer. Elles opèrent ces transports de terre ou de pierre dans de petites corbeilles qu'elles portent sur la tête. Aussi ces femmes sont-elles maigres, nerveuses et brûlées par le soleil. Leur existence laborieuse est semblable, en plus d'un point, à celle des femmes ara-

---

1 Cette réflexion peut s'appliquer à bien d'autres questions. Si la *civilta cattolica* a produit tant de merveilles, comment se fait-il que le pays où elle règne sans obstacle est le plus arriéré de l'Europe et qu'il inspire même aux conservateurs des Etats catholiques des doléances sans fin? — « Çà et là des masures dressent leurs pans de murailles crevassées. De distance en distance et à de longs intervalles, on rencontre de ces auberges sordides, hideuses, hantées par la misère et l'incurie, qui vous font souvenir de Guzman d'Alfarache et autour desquelles grouille, à demi-nu, un tas de petits enfants vêtus de loques et noirs de crasse. Les femmes ravaudent des guenilles devant les portes. Les hommes dorment. Vingt mains sont tendues, dix voix gémissantes pleurent à la fois. On mendie de tous les côtés et sur tous les tons. » (*Journal des Debats* du 3 septembre 1858.)

bes. » — « Vous m'avouerez, ajoutai-je, après avoir terminé cette lecture, que ces faits sont décisifs. On pourrait en citer beaucoup d'autres. Dans votre Bretagne, la plus catholique des provinces françaises, mais où n'existe aucun élément germanique, les femmes, dont l'aspect est vraiment misérable et l'intelligence excessivement bornée[1], sont astreintes aux plus rudes travaux. Il en est de même dans les villages de votre communion en Dalmatie, en Croatie, dans l'Albanie, etc. Vous voyez donc que dans cette question, comme en beaucoup d'autres, l'Eglise de Rome s'attribue sans gêne les heureux résultats de l'invasion germanique, qui, en brisant le joug exécré des césars de Rome, a inspiré à ceux des peuples de l'Occident qu'elle a régénérés, le sentiment de la liberté et le respect des droits individuels. Malheureusement les Slaves qui ont succédé, dans une grande partie de l'Orient, aux empereurs de Byzance, n'avaient pas les instincts politiques des Germains. Chez eux, l'individu se confond avec la famille et la famille avec la commune. Jaloux de l'indépendance de la patrie, ils n'attachent aucune importance aux garanties destinées à protéger l'individu. L'Eglise romaine est de toutes les églises chrétiennes la moins capable de guérir les âmes de ce funeste travers, puisqu'elle-même méprise, au plus haut degré, le *self-govern-*

---

1 Quelles exclamations ne ferait-on pas à Paris et à Londres s'il se passait en Orient des faits aussi étranges que le procès qui vient d'être jugé à Lorient (*Débats* du mois de septembre 1858). On a vu un village entier convaincu qu'une vieille femme avait une bourse inépuisable parce qu'elle possédait le chat noir « cousin du Diable. »

ment. Loin de rectifier le génie des peuples qui lui sont soumis, elle travaille avec une infatigable persévérance à rendre leurs défauts incurables. Admettons, j'y consens volontiers, que l'Eglise orthodoxe ne laisse pas assez d'essor aux intelligences, la vôtre lui enseignera-t-elle la pratique d'une religion plus large et plus libérale ? Ce n'est pas de ce côté qu'il nous faut chercher des exemples ! Le peuple, auquel vous appartenez, est assurément le plus spirituel de l'Occident. Sur ce terrain, les compatriotes de Molière, de La Fontaine et de Voltaire n'ont pas d'égaux ; mais quand il s'agit des intérêts sociaux, — c'est-à-dire de la religion et de la politique — il existe évidemment des nations plus habiles et plus prévoyantes. Vous nous permettrez de profiter de la leçon qui ressort de vos chutes et de leurs succès. »

LETTERE IV.

LES TSERNAGORTSES.

Tsétinié,

Le nom de la « capitale » que vous trouverez en tête de cette lettre, ma chère amie, n'a peut-être jamais frappé vos oreilles. Tsétinié[1] doit cet honneur aux révolutions intérieures de la Tsernagora[2]. Niégouchi était auparavant le centre politique et militaire de ces belliqueux montagnards. Aussi ai-je cru devoir m'arrêter dans ce village avant de prendre la route de Tsétinié. Quand je me sers du mot rôute, gardez-vous de lui donner une signification trop occidentale. La Tsernagora ne ressemble assurément à aucune des contrées que vous avez visitées.

Figurez-vous un amphithéâtre à trois gradins, composé de montagnes qui semblent, en s'élevant du sein de l'Adriatique, porter dans les nues leurs sommets neigeux, et dont quelques sapins noircissent çà et là les flancs nus. Dans les vallées s'abritent les villages, dont les principaux sont Niégouchi et Tsétinié[3]. Niégouchi se compose d'une centaine d'habitations, en pierre brute et au toit de

---

1 Qu'on nomme souvent en Occident Cettinge.

2 Le nom italien, Montenegro, ne vient pas de la couleur des montagnes.

3 Tchero, Tsousi, Velestovo, sont souvent cités dans les *piesmas.*

chaume, adossées au flanc d'une colline. Du vallon de Niégouchi à Tsétinié, je n'ai pas, dans l'espace de quatre lieues, découvert une seule maison. Sur un sol aride se montrent quelques bouquets de verdure et quelques petits champs entourés de murs[1]. Tout à coup, au détour d'un sombre défilé, je vis s'étendre devant moi la plaine de Tsétinié. Il me fallut la traverser toute entière pour arriver au village où réside le prince de la Tsernagora. Son palais ressemble moins aux Tuileries qu'aux métairies des Mérovingiens, que votre grand historien, Augustin Thierry, a décrites avec son talent ordinaire[2]. Mais quand on se rappelle l'histoire héroïque des *vladikas*, dont le prince Danilo est l'héritier, il faut avoir une intelligence bien étroite pour s'occuper « du peu de comfortable » qu'on trouve dans la modeste habitation construite par Pierre II.

Cette longue montagne de la Tsernagora, qui se déroule en face de l'Italie esclave, entre l'Hertsegovine et l'Albanie, est la forteresse inexpugnable des Serbes indépendants, l'asile inviolable des *ouskoks* (bannis) de la péninsule et de l'Autriche méridionale. C'est par elle que la Serbie communiquera un jour avec l'Occident; c'est autour de ses sommets glorieux que se rassemblent tous les *noirs* (proscrits) qui lui ont donné leur nom. Qu'on frappe d'une seule balle les rochers de sa frontière, on en verra sortir mille carabines et mille bras.

---

1 Quand on vient par Novibazar on trouve, au contraire, de ravissants paysages.

2 *Récits des temps mérovingiens.*

Après le désastre de Kossovo, les Serbes qui préféraient à la perte de la liberté l'existence la plus périlleuse, vinrent peupler la montagne qui domine la Dalmatie, l'Hertsegovine et l'Albanie. Leur chef Strachimir Ivo, surnommé Tsernoï[1], vainqueur de Mahomet II[2], devint le fondateur d'une nationalité qui brave encore toutes les forces de l'empire ottoman.

Les chants serbes[3] nous offrent une peinture curieuse de la condition des femmes au temps d'Ivo. Le poème consacré au mariage de son fils Maxime[4] est un tableau animé des mœurs primitives de la Tsernagora, dont un reflet de l'antique splendeur de l'empire serbe éclairait encore les arides sommets.

« Le Tsernoïévitch Ivo a quitté sa demeure, et il vogue sur la mer bleuâtre (l'Adriatique), chargé de trésors; car il va demander au doge de Venise la main de sa fille pour Maxime, son fils. Le doge reçoit ses avances avec orgueil; mais Ivo, ferme dans sa résolution, reste à la cour du prince latin durant trois longues années. Lorsque le roi a épuisé tous ses trésors, le doge lui accorde la jeune vierge, et reçoit de lui l'anneau des fiançailles. »

Les deux princes ayant réglé l'ordre de la cé-

---

1 Le Noir. — Ce surnom est de bonne augure en Orient. — La principauté de Valaquie a été fondée par Rodolphe-le-Noir et celle de Serbie par George-le-Noir.

2 A la bataille de Keinovska (1450).

3 Une collection de ces chants vient d'être traduite par M. Dozon.

4 *Sénitba Maxima Czrnoïevitcha*. Les *piesmas* nomment le fils d'Ivo George, Maxime ou Stanicha.

rémonie des noces, Ivo quitte Venise en promettant de revenir l'année suivante. « Aussi, dit-il au doge, dans l'un et l'autre cortége, tu ne trouveras pas un seul guerrier dont la beauté soit comparable à celle de Maxime, mon fils bien-aimé et bientôt ton gendre. Puis il s'embarque, aborde heureusement sur le rivage oriental et se dirige vers sa blanche tour.

« Personne d'abord dans sa demeure ne soupçonne le retour du héros. Enfin, debout à la fenêtre de la tour, sa fidèle compagne l'aperçoit et bientôt elle a reconnu son seigneur et sa monture. Elle descend en hâte, et sa voix retentit. Les serviteurs et les femmes accourent à sa voix. « Vite, dit-elle, en s'adressant aux femmes, que la propreté et l'ordre règnent partout! Maxime, mon fils, sors de la forteresse, cours au-devant de ton père, mon seigneur. Ses traits annoncent la satisfaction et la joie; sans doute il a obtenu pour toi la fille du doge. »

« Mais déjà Ivo est sur le préau; ses serviteurs l'entourent; son épouse couvre de baisers ses mains et les bords de son manteau; elle détache elle-même ses armes brillantes, les presse contre son sein, et les transporte dans le haut vestiaire, tandis que les serviteurs donnent leurs soins au coursier. »

Cependant le prince qui s'est assis aperçoit sur le visage de son fils les profondes cicatrices qu'y a laissées la maladie; car un fléau terrible a visité la blanche Zabliak[1] et atteint Maxime. Ivo reste morne

1 Cette localité, située au bord du lac de Skodar (Scutari) fait maintenant partie de l'Albanie.

et pensif, ses sombres sourcils se rapprochent, ses moustaches noires pendent en désordre sur ses épaules.

« Inquiète, l'épouse du héros relève ses longues manches et les bords flottants de sa robe, et baise les mains et les genoux du malheureux père : « O mon seigneur et mon époux! lui dit-elle, pourquoi ces regards si sombres? T'aurait-on refusé la fiancée, ou peut-être ne te convient-elle pas, et tu regrettes l'or que t'a coûté ce voyage? » — « Eloigne-toi! répond Ivo, et puisse le Ciel te confondre! Certes, ma demande a été agréée, et la vierge latine est selon mes vœux. On parcourrait toutes les régions de la terre que l'on ne trouverait pas une fille plus parfaite ni pour le port et la taille, ni pour l'éclat des yeux et la beauté des traits; elle ne le cède pas même à la *vila* de la forêt. Quant à mes trésors, pourquoi les regretterai-je? ma tour en renferme tant qu'à peine s'aperçoit-on qu'une faible portion en a été distraite. Mon chagrin a une autre cause : j'ai promis au doge de Venise de lui amener mille guerriers pour célébrer les noces, et j'ai affirmé que mon fils Maxime les surpassait en beauté; certes, si quelque chose le distingue entre tous, c'est la laideur. Que diront les Latins lorsque je leur amènerai un tel fiancé? »

« L'épouse reprit d'un ton grave : « Seigneur, c'est Dieu qui t'a châtié; l'orgueil t'a poussé à entreprendre au-delà des mers un voyage de quarante jours, et qui t'a retenu trois années loin de ta demeure. Ce n'est pas sans peine que tu devais ob-

tenir la fiancée. Cependant tu pouvais trouver dans tes Etats, à Antivari ou à Dulcigno[1], à Biélopavlitz, dans la Tsernagora, dans la contrée montagneuse de Koutsch ou de Bratanojitz, dans Pogoritza aux demeures élégantes[2], ou enfin dans ta propre résidence, dans Zabliak ou son territoire, une épouse convenable pour ton fils, et t'assurer ainsi une alliance honorable. C'est l'orgueil qui t'a poussé au-delà des mers. »

« A ces reproches, Ivo s'emporte, semblable à une flamme dévorante. « Silence sur ce départ! sur la fiancée! pas une félicitation! Si quelqu'un ose m'en parler je lui arrache les yeux de la tête! »

Neuf années s'étant écoulées, le doge, étonné de n'entendre aucune nouvelle du prince de la Tsernagora, lui envoie un message : « Hâte-toi, dit-il à la fin de sa lettre, d'écrire à ma fille bien-aimée, à celle que tu as nommée ta bru, pour qu'elle puisse dégager sa foi et choisir un noble époux parmi ses égaux ; c'est le conseil que je te donne à toi-même. »

« Après la lecture de ce message, Ivo reste quelque temps en proie à une incertitude douloureuse. Personne n'était près de lui, pas un ami sage auquel il pût se confier dans sa perplexité. Il jette un regard plein de trouble sur sa compagne et lui dit : « Chère épouse! j'ai besoin de tes conseils. Dois-je écrire à la jeune fille pour dégager ma parole? Penses-tu qu'il soit convenable de le faire? »

---

1 Antivari et Dulcigno font maintenant partie de l'Albanie.
2 En Albanie.

Et sa compagne lui répondit : « Depuis quand le mari consulte-t-il l'épouse? Pourquoi précisément aujourd'hui serai-je capable de donner un avis sage? Les femmes, dit-on, ont la chevelure longue et le jugement court. Cependant Ivo Tsernoïevitch, je te dirai ce que je pense : certes ce serait pécher devant Dieu, et encourir le blâme des hommes que de flétrir l'existence de cette jeune fille et de la tenir à jamais confinée dans la demeure paternelle; écoute-moi donc et ne te laisse pas maîtriser par l'inquiétude. Ceux que la maladie a défigurés en sont-ils moins nobles et moins braves? Sois sûr que les Latins ne te feront pas un sujet de querelle d'un accident involontaire. Qui donc se crée à plaisir des périls et des soucis? Seigneur! tu crains Venise, et tes tours sont pleines de richesses; un vin généreux remplit tes caves; tes greniers regorgent de grains; voilà de quoi traiter bien des convives. Tu n'as parlé que de mille guerriers. Double ce nombre, choisis les hommes et les coursiers. Quand ils te verront entouré d'une telle escorte, crois-moi, les Latins rejetteront toute idée de lutte. Assemble donc ces troupes brillantes et pars sans crainte pour aller chercher la fiancée. »

Ce poème, dont je ne cite que le début, nous donne une idée de la condition des femmes sous le règne des fondateurs de la principauté. Soit que le poète ait mêlé aux traditions qui lui servaient de guide les opinions de son temps, soit que les mœurs de la Tsernagora aient eu, dès cette époque, un caractère farouche, la femme est considérée plutôt

comme une esclave que comme une compagne. Lorsque le héros rentre dans sa tour, « son épouse couvre de baisers ses mains et les bords de son manteau; elle détache elle-même ses armes brillantes, les presse contre son sein et les transporte dans le haut vestiaire. » Quand elle s'aperçoit de l'inquiétude qui dévore Ivo et qu'elle l'interroge en baisant ses genoux, le prince lui répond brutalement: « Eloigne-toi, et puisse le Ciel te confondre! » Si plus tard, Ivo, n'ayant auprès de lui aucun de ses conseillers, se décide à demander l'avis de la princesse, celle-ci s'écrie avec un étonnement sincère : « Depuis quand le mari consulte-t-il l'épouse? . . . Les femmes ont, dit-on, la chevelure longue et le jugement court. » Assurément, lorsque Militza vient spontanément donner ses conseils au tsar Lazare, elle n'entend point retentir dans la bouche des chefs les grossières épigrammes que la princesse de là Tsernagora répète avec une telle froideur qu'elle a l'air d'en accepter toutes les odieuses conséquences.

La dynastie d'Ivo n'eut pas une longue durée. Son dernier représentant, George, ayant épousé une Vénitienne, elle lui persuada, vers l'an 1520, d'abandonner une principauté toujours éxposée aux attaques des Turcs, pour se retirer à Venise. Si les choses se sont passées ainsi, on s'explique pourquoi, dans les souvenirs populaires, l'alliance avec une Vénitienne est appelée « noces funestes ». George, qui n'avait point d'enfants, remit le gouvernement au *vladika* (évêque) de Tsétinié. Les successeurs de ce prélat devinrent les gardiens jaloux de l'indépendance

nationale, surtout depuis le règne de Danilo (Daniel) Pétrovitch, qui fut élu à la fin du XVII[e] siècle et fit massacrer dans la nuit de Noël 1703 tous le montagnards [1] qui avaient embrassé l'Islamisme. Pierre I[er] [2] et Pierre II, qui appartenaient à la même famille, ont, sur un théâtre étroit, montré les qualités d'intrépides soldats et de politiques éminents. Pierre I[er] Pétrovitch, l'héroïque vainqueur de Kroussa, résista avec énergie aux soldats invincibles de Napoléon [3] et resta même quelque temps maître de Cattaro. Lorsque le tsar Alexandre consentit, en 1814, à ce que « le dur césar de Vienne [4] » prît possession de cette place, l'intrépide *vladika* ne l'abandonna au général Milounitovitch que lorsque ses montagnards eurent brûlés leur dernière cartouche. Son successeur, Pierre II Pétrovitch, malgré sa jeunesse, tint tête à la fois aux Turcs et aux Autrichiens. Aussi la légende fait-elle intervenir le Ciel en faveur du « noir

1 Les *piesmas* attestent la légitime répugnance que causa ce massacre. « A cette proposition la plupart des *glavars* (chefs de famille) se taisent; les cinq frères Martinovitch s'offrent seuls pour exécuter le complot. »

2 Le corps de Pierre Pétrovitch Niégouchi s'étant conservé intact dans le tombeau, ce *vladika* est aujourd'hui considéré comme un saint. Quel plus beau titre à la canonisation qu'un ardent et sincère patriotisme !

3 « Le Vladika, dit un chant populaire, envoie vers le district de Niégosch au gouverneur civil Vouk Rodovitch le message suivant: Alerte! gouverneur Vouk! exécute bien cet ordre! assemble tes Niégouschi et avec eux les Tséklitch, et marche à leur tête sur Cattaro pour y assiéger les braves Français. Pendant ce temps je me porterai de Tsétinié à Maina et je m'emparerai de Budua avec mes hommes. »

4 Expression des *piesmas*.

caloyer[1] ». La femme d'un pope fut avertie miraculeusement de l'approche des Ottomans, avant la bataille du mois d'avril 1832.

« Sur la frontière, — ainsi s'exprime un chant populaire — la jeune *popadia* du beau village de Martinitch, l'aiglone du pope Radovitch, eut un rêve. Elle vit un nuage épais s'avancer du côté de la sanglante Skodar, passer au-dessus de Podgoritza et de Spoujé et fondre sur le *celo* (village) de Martinitch avec un bruit terrible de tonnerres; les éclairs étaient si vifs qu'elle et ses huit belles-sœurs en avaient les yeux éblouis. Mais un vent s'éleva de la Joupina, et un troisième de Slatina, et tous les trois refoulèrent le nuage vers les plaines de Spoujé. Elle raconta sa vision à son mari qui, prévoyant une attaque de la part des Turks, se leva et mit en état sa bonne carabine. » Cette attaque nocturne tourna à la confusion de Namik-Halil, pacha de Skodar. Il ne put enlever le village de Martinitch, d'où il fut repoussé avec perte. « Faucons de la Serbie! s'écrie un poète indigène, qu'il est beau de vous voir montrer avec vos carabines le droit chemin à ces pachas impérieux! »

En 1838, les habitants de la Tsernagora, fiers de leurs triomphes sur le « tsar pur de Stamboul[2] », ne craignirent point d'entreprendre une guerre contre l'Autriche. Dans cette lutte inégale la mort d'une femme, tuée par les Autrichiens dès le commence-

---

1 Expression des *piesmas*.
2 Expression des *piesmas*.

ment des hostilités, exaspéra singulièrement les montagnards. Repoussés à l'attaque de Widrak, ils l'avaient placée en tête de leur colonne d'assaut, dans la conviction que des chrétiens ne tireraient pas sur une femme[1]. Ce calcul n'ayant point réussi, les assaillants entrèrent dans une telle fureur, qu'ils firent pendant vingt-huit heures des efforts désespérés. Les femmes les secondèrent avec une héroïque ardeur. Elles détachaient de la montagne des fragments de roc qu'elles lançaient d'un bras vigoureux sur les soldats du « césar de Vienne[2] ». Longtemps le succès resta douteux; mais les Autrichiens ayant reçu des renforts, les montagnards profitèrent de la nuit pour effectuer leur retraite. Ils ne se battirent pas avec moins d'acharnement à Gomila contre les troupes de ce gouvernement « qui, dit un de leurs poètes, au mépris des droits les plus saints, décrète la spoliation, chasse le propriétaire de sa demeure héréditaire, de cette maison où sont nés ses enfants, et que Dieu lui a ordonné de défendre, afin que ces derniers y abritent à leur tour le berceau de leurs fils[3]. — Heureusement, ajoute le barde in-

---

1 A la Tsernagora la protection d'une femme met à l'abri de tout danger, ainsi que le remarque avec raison STIEGLITZ, *Ein Besuch auf Montenegro*.

2 C'est l'expression des *Piesmas*. « Deux chefs puissants se disputent la couronne du doge de Venise, l'un est le césar de Vienne, l'autre est le *kral* (roi) Bonaparte... Pauvre césar de Vienne! tu oses entrer en lutte avec la France! » etc.

3 Comparez avec l'ouvrage de Charles DE LA VARENNE, *Les Autrichiens en Italie*. — M. Charles de la Varenne est non seulement conservateur, mais encore légitimiste, par conséquent aussi peu suspect qu'il est possible.

digné, que nos décharges, semblables à des étoiles foudroyantes, tombent de la montagne, et que les atteintes de nos épées ont chassé ces tueurs de femmes, ces usurpateurs des châteaux de la côte verdoyante, antique apanage d'Ivo Tsernoïévitch! »

Le *vladika*, toujours menacé par les Turcs, et ne voulant pas s'exposer à se mettre sur les bras deux empires à la fois, décida ses sujets à conclure la paix avec l'Autriche. A peine débarrassé des Autrichiens, il dirigea toutes les forces de son peuple contre les musulmans de la Bosnie et de l'Albanie. Je l'ai vu à Venise lorsqu'il fit un voyage en Occident. C'était un prince instruit, un poète éminent[1], un politique habile autant qu'énergique. Avec lui finit le règne de la théocratie; car son neveu, le prince Danilo, a compris avec un rare bon sens qu'un pareil système de gouvernement devenait impossible au XIXe siècle[2]. Dorénavant le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel ne seront plus réunis dans les mêmes mains.

La Tsernagora qui, depuis le règne de George, fils d'Ivo, n'avait pas eu de princesse, a vu, en 1855, entrer dans le palais de Pierre II une jeune Slave de Trieste, Mademoiselle Darinka Queqvitch, dont les habitudes sont complétement germaniques et qui apporte dans ces sauvages montagnes les traditions

1 Ses poésies ont été imprimées sous le titre de l'*Ermite de Tsétinié*.

2 La sagesse du prince fait contraste avec l'entêtement de Pie IX, ce prétendu réformateur, qui s'obstine à maintenir à Rome, avec l'appui des baïonettes étrangères, une théocratie que son peuple déteste.

de la civilisation. Danilo avait eu la pensée d'épouser une princesse de Serbie et ce projet le conduisit plusieurs fois à Trieste et à Vienne. En 1854, les Slaves et les Grecs, nombreux à Trieste, où les grandes fortunes sont si communes, donnèrent au prince des fêtes splendides. Dans une de ces réunions, il eut pour Mademoiselle Queqvitch des attentions qui ne furent pas dédaignées. Lorsque la princesse quitta Trieste, une de ses amies s'inquiétait de la voir partir pour un pays dont les mœurs sont encore si primitives. « Ce sera ma tâche de le civiliser, » répondit-elle. Je crois pouvoir affirmer qu'elle est restée fidèle à ces généreuses résolutions. Depuis son mariage, le chef des belliqueux montagnards a appris le français. Il s'est attaché à faire respecter les lois. Tout étranger qui n'est pas Turc peut traverser librement les défilés les plus redoutés jadis des voyageurs. Rieka, dont les souverains de la Tsernagora aiment le séjour, s'embellit à vue d'œil. Une riche verdure qui s'épanouit sur les bords de la Rieka, couverte de nénuphars, des champs soigneusement cultivés annoncent l'approche de la cité ou, si vous l'aimez mieux, du village. Mais dans cette agréable résidence, les héritiers d'Ivo n'oublient point, soyez-en sûre, que la blanche Zabliak est dans les mains des Musulmans et que « les châteaux de la côte verdoyante » appartiennent à des « usurpateurs[1]. »

J'ai eu l'honneur d'être reçue à Tsétinié par la

1 Ce sont les expressions des *piesmas*.

princesse. Elle est vraiment charmante. Son teint est d'un blanc mat, sa taille élancée et bien prise, ses yeux sont doux et brillants, quoiqu'un peu tristes. Elle est vêtue à la française, mais sans aucune des puériles exagérations où se complait maintenant la mode. Son esprit est orné, son cœur sensible et sa charité inépuisable. Le prince l'aime passionément; mais, dit-on, même dans les manifestations de sa tendresse, il se rappelle trop aisément que chez les Serbes le ton du commandement est toujours celui que préfèrent les maris. Quoique Danilo ait un désir sincère d'introduire parmi ses sujets les idées et les habitudes des contrées civilisées, sa première éducation a été trop complétement conforme aux coutumes indigènes pour qu'il oublie complétement les traditions despotiques que son peuple considère comme la loi destinée à régir les familles. Son prédécesseur et son oncle, le *vladika*, expliquait lui-même très-bien à un voyageur les obstacles que rencontre la civilisation dans ces sauvages montagnes. Il s'entretenait avec un Anglais, M. Wilkinson, de l'habitude qu'avaient ses soldats de couper la tête des Ottomans et d'en faire des trophées. « Vous qui connaissez les Turcs depuis longtemps, disait Pierre II, vous devez comprendre mieux que personne qu'il est impossible que nous renoncions les premiers à cette coutume, et qu'il me conviendrait peu de le proposer. Les Turcs ne manqueraient point d'attribuer ce changement à la peur, et leurs vexations n'en deviendraient que plus fréquentes et plus insupportables. Je suis donc forcé de laisser subsister un

usage que je regrette vivement de ne pouvoir abolir. » Ces réflexions ne suffiraient pas à expliquer une fantaisie qu'on attribue à Danilo. Un jour il aurait présenté à la princesse six crânes de chefs turcs tués en 1852. Sans doute, il est naturel que le prince conserve avec orgueil le souvenir de la glorieuse campagne de 1852 qui vit flotter sur Zabliak l'étendard de la croix. Il se montra alors soldat intrépide, patriote ardent, souverain désintéressé. La guerre en se prolongeant lui coûta son patrimoine, qu'il sacrifia généreusement aux besoins du pays. Mais le trait que j'ai raconté ne permet pas d'oublier qu'il fut aussi implacable[1] que courageux[2]. Les fem-

1 Perpétuellement attaqués par de puissants états, les montagnards regardent comme un devoir un système de défense implacable. Le colonel Vialla de Sommières fournit une preuve de cette assertion : « Dans une discussion un peu vive, née à l'improviste, l'un des nôtres leur dit, peut-être avec un peu d'âpreté : « On vous accuse de vous abandonner à vos emportements avec trop d'audace ; mais on pourrait vous mettre à la raison. » L'un d'eux interrompant aussitôt avec force : « Eh! depuis quand, Français présomptueux, s'écria-t-il, serait-ce un crime de défendre avec courage son indépendance, sa religion, sa femme, sa propriété contre les attentats d'un despote ou de ses satellites? La nature ne m'en fait-elle pas un devoir? Et lorsqu'à mon droit se joint celui de mes forces, je résiste ou je suis un lâche! » — Cependant, lui dis-je moi-même (car j'y assistais), il y a des règles qui . . . « Ah! m'interrompit-il, quelle que soit la main hardie qui me frappe, quel que soit l'injurieux pouvoir qui m'opprime, quel que soient les temps, les lieux, les hommes, je m'arme, je mets à mort celui qui m'outrage et je péris content des efforts nés de mon devoir et de ma juste indignation. » (L. C. VIALA DE SOMMIÈRES, *Voyage historique et politique au Montenegro.*)

2 Pour le rabaisser on a dit quelquefois que s'il était sans pitié pour les Turcs, il était beaucoup trop complaisant pour la Russie, à laquelle il sacrifiait l'indépendance de son pays. Il répondait lui-même à un voyageur français qui lui parlait de cette accusation : « On me reproche d'avoir la Russie pour alliée, de suivre ses inspirations ; mais

mes le secondèrent dans cette lutte mémorable. On les vit alors, parcourant les défilés, gardant les issues, prêtes à donner l'alarme.

La Tsernagora, vous le voyez, mon amie, est restée un champ d'asile où les *ouskoks*, accueillis avec une hospitalité devenue proverbiale, sont assurés de pouvoir braver le *padisha* de Stamboul et le césar « apostolique » de Vienne. Qui oserait s'aventurer dans ces périlleux défilés, défendus non seulement par les plus indomptables guerriers de la race slave, mais par les vieillards, les prêtres, les enfants et les femmes? Les estropiés eux-mêmes, cachés derrière un roc, tirent sur l'ennemi de la patrie. La population de la Tsernagora ne dépasse guère 120,000 habitants; mais tout homme regarde comme un malheur de « mourir dans son lit. » Le pays combat avec ses habitants. L'orage suffirait seul dans ces montagnes pour effrayer les envahisseurs. Le fluide électrique ébranle ces masses énormes jusque dans leurs fondements et un roulement formidable sort des entrailles de la terre. Quand la tempête a duré

---

envers qui serais-je reconnaissant? Elle seule a fait quelque chose pour moi. Pourtant, après les guerres, elle a toujours oublié la Tsernagora dans les traités. J'ai confiance aujourd'hui dans la France et l'Angleterre. Je veux transformer mon peuple. J'enverrai aux écoles de France mes deux neveux. » Ces paroles prouvent assez que le système d'alliance du prince est loin d'être exclusif. Environné de deux grands empires, à peu près également hostiles, la Tsernagora a dû chercher des alliés parmi les puissances que leur éloignement lui rendait peu redoutables. Le jour où l'Angleterre et la France se préoccuperaient de ses intérêts, il est clair qu'il serait aussi reconnaissant de leur sympathie que de la bienveillance que lui ont montrée les Russes, bienveillance que le prince trouve, à ce qu'il paraît, fort incomplète.

quelques heures, les torrents de pluie font monter les eaux dans le canal de Cattaro. Alors le bassin de la porte Gordizzio bouillonne comme la chaudière d'une machine à vapeur; la Fiumara se gonfle, les flots de l'Oroçavatz et ceux de la Glinta se pressent avec tant de violence que la montagne semble se mouvoir.

Les femmes ont l'air d'être destinées par la nature à l'existence agitée que tout le monde mène dans cette contrée. Sans doute leurs dents sont magnifiques, leurs yeux grands et pleins d'expression; mais leur teint basané, le développement de leur thorax, leur air résolu annoncent de véritables amazones. Leur costume plus que simple est en harmonie avec leur physionomie. Sur une longue chemise dont la partie inférieure est brodée en laine de diverses couleurs, elles jettent une tunique sans manches. Un poignard brille à leur côté. Les seuls ornements qui leur sourient sont des pendants d'oreilles de Venise et des bagues massives en or et en argent.

Les *piesmas*, annales poétiques d'un peuple qui joint une éloquence naturelle à une intrépidité sans égale, rendent hommage à la valeur des femmes de la Tsernagora.

« Un *haïdouk* se lamente et crie sur la montagne. Pauvre Stanicha, malheur à moi qui t'ai laissé tomber sans rançon (vengeance)! Du fond de la vallée de Tsousi, l'épouse de Stanicha entend ces cris et comprend que son époux vient de périr. Aussitôt, un fusil à la main, elle s'élance, l'ardente

chrétienne, et gravit les verts sentiers que descendaient les meurtriers de son mari, quinze Turcs, conduits par Tchenghitch-aga. Dès qu'elle aperçoit Tchenghitch-aga, elle le met en joue et l'abat raide mort. Les autres Turcs, effrayés de l'audace de cette femme héroïque, s'enfuient et la laissent couper la tête de leur chef, qu'elle emporte dans son village. Bientôt Fati, veuve de Tchenghitch, écrit une lettre à la veuve de Stanicha : « Epouse chrétienne, tu m'as arraché les deux yeux en tuant mon Tchenghitch-aga; si donc tu es une vraie Tsernagortse, tu viendras demain seule à la frontière, comme moi j'y viendrai seule, pour que nous mesurions nos forces et voyions qui de nous fut la meilleure épouse. » La chrétienne quitte ses habits de femme, revêt le costume et les armes enlevés à Tchenghitch, prend son yatagan, ses deux pistolets et sa brillante *dchéferdane* (carabine), monte le beau coursier de l'*aga* et se met en route à travers les sentiers de Tsousi, en criant devant chaque rocher : S'il se trouve caché un frère tsernagortse, qu'il ne me tue pas, me prenant pour un Turc; car je suis un enfant de la Tsernagora. — Mais, en arrivant à la frontière, elle vit que la *boula* (femme musulmane) déloyale avait amené avec elle son *djever* (garçon d'honneur) qui, montant un grand cheval noir, s'élança furieux sur la veuve chrétienne. Celle-ci l'attend sans s'effrayer; d'une balle bien dirigée elle le frappe au cœur, puis lui coupe la tête. Alors, atteignant la *boula* dans sa fuite, elle l'amena liée à Tsousi, où elle en fit sa servante, l'obligeant à chanter, pour endormir dans

leur berceau les orphelins de Stanicha. Et, après l'avoir eue ainsi à son service durant quinze années, elle renvoya la *boula* vivre parmi les siens. »

L'énergie exceptionnelle dont sont douées les femmes de la Tsernagora, n'est pour leurs époux qu'une raison de plus de les accabler de travaux. « Nos femmes, disent-ils philosophiquement, sont nos mulets. » Aussi les voit-on tantôt cultivant la terre, tantôt chargées de fardeaux énormes cheminant lestement au bord des abîmes; souvent, comme si elles ne sentaient point le poids qui les accable, elles tiennent à la main leurs fuseaux, et causent entre elles, tout en filant. S'il passe un *glavar* (chef de famille), elles n'oublient jamais de lui baiser la main, en s'inclinant profondément. Malgré cet état d'humiliation, la femme n'est pas regardée comme le jouet de l'homme. Elle est véritablement inviolable. Son mari lui-même n'en parle qu'avec respect, et malheur à l'étranger qui voudrait introduire dans ces montagnes rédoutées des sultans la licence des grandes cités! Mais comment parler de licence dans un pays où l'amour le plus légitime semble interdit; dans un pays où les parents ne consultent jamais les inclinations de leurs enfants quand il s'agit de les marier?

Le père du garçon, ou quelqu'un des plus proches parents, accompagné de deux autres personnes, se rend dans la famille avec laquelle il doit contracter une alliance. Les accords se font ordinairement sans difficulté, car la dot de la fille n'étant qu'un simple trousseau, aucune de ces questions

d'intérêt qui rendent chez vous si compliquée la rédaction du contrat, ne peut avoir ici la moindre importance. Une fois les accords définitivement conclus, les jeunes gens peuvent se voir, et on s'occupe de les fiancer. Le prêtre, dès qu'il est averti que le mariage est arrêté, se présente pour confesser la jeune fille. Il s'enferme avec elle dans l'endroit le plus reculé de la maison; car en Orient on ne connaît point ces boîtes singulières que vous nommez « confessionnaux. » Les prêtres étant mariés et pères de famille, on n'est pas obligé de recourir à ces inventions bizarres pour que leur ministère n'ait pas les innombrables inconvénients signalés par un de vos plus grands écrivains [1]. Lorsque le prêtre se retire, on lui donne environ dix *paràs* [2]. Pendant la publication des bans, dont le clergé est seul chargé et qui se fait à l'église, on échange les cadeaux. Les parents de la fiancée offrent à ceux de l'époux des épis de blé, un pot de lait et un gâteau de maïs, sur lequel on représente une quenouille, des aiguilles à tricoter et d'autres instruments de travail à l'usage des femmes. Ces présents sont symboliques et annoncent au fiancé les qualités que la jeune fille apportera en ménage; le blé est le signe de la fécondité, le lait de la douceur, le gâteau, avec les figures dont il est couvert, de l'activité industrieuse. De son côté, la famille du jeune homme envoie à la fiancée un gâteau de farine de pur fro-

1 Voyez Paul-Louis COURIER, *Oeuvres*, édition Armand Carrel.

2 Un *pàra* équivaut à un centime.

ment, des grappes de raisin, ou, si la saison s'y oppose, quelques pots du meilleur vin et des instruments aratoires, conservés de père en fils, et qui sont complétement usés. Ces fruits et ces instruments de la plus utile des professions indiquent que l'époux procurera à sa femme une vie aisée par le travail des champs.

Les noces se célèbrent ordinairement vers le temps de Noël. Cette fête est aussi populaire chez les Serbes que chez les nations germaniques. On s'embrasse en s'annonçant la naissance du Sauveur; la table reste servie pendant trois jours et l'on partage un gâteau azyme dans lequel on cache une pièce d'argent qui doit échoir au plus heureux de la société. C'est ainsi que j'ai vu les choses se passer dans la principauté de Serbie. Il est donc naturel qu'on fasse coïncider les noces avec cette grande solennité. La fiancée et le fiancé invitent, chacun de leur côté, leurs parents et leurs amis, à se réunir dans la maison de la fille, qui, suivie d'un nombreux cortége, se rend à la demeure du jeune homme où elle est accueillie avec enthousiasme. Pendant ce trajet, sa mère la suit immédiatement et lui cache le visage et le sein avec un grand voile, afin de lui faire comprendre la modestie et la réserve qui vont lui être imposées dans la vie conjugale. C'est dans ces circonstances, et non au marché de Cattaro où elles arrivent accablées de fardeaux, qu'on peut se faire une juste idée des femmes tsernagortses!

Après avoir reçu la bénédiction paternelle, la fiancée, toujours voilée, prend le chemin de l'église,

ayant d'un côté son père et de l'autre le plus proche parent de son mari qui remplissent les fonctions de « parrains du mariage. » C'est au moment où l'on se met en route que commencent les décharges de mousqueterie qui continuent trois jours après la cérémonie. Pour ce peuple guerrier, comme pour le roi de Suède, Charles XII, il n'existe point de plus agréable musique. La fiancée marche en tête. Une fois arrivée à l'église, elle s'arrête à la porte, où le prêtre, après avoir aspergé les fiancés d'eau bénite, commence une série de questions qui ont paru bizarres à ceux de vos compatriotes qui ne comprennent pas le latin dont votre clergé se sert en pareille circonstance :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Après avoir récité plusieurs prières, le prêtre leur donne la bénédiction nuptiale. Lorsque la mariée retourne à la maison de son père et se dirige ensuite vers la demeure de l'époux, il se joint au cortége, qui est salué par les détonations des armes à feu et par les acclamations de tous ceux qui se trouvent sur son passage. Un repas abondant est servi à tous les invités. Il est probable qu'un festin de ce genre vous conviendrait médiocrement. Je vous avouerai naïvement que personnellement j'ai quelque goût pour les mets homériques des Serbes. Le mot homérique ne s'applique peut-être pas à tous les détails. J'ignore, en effet, si Achille « aux pieds légers » et Agamemnon, « pasteur des peuples, » aimaient autant l'ail et les échalotes que les héroïques montagnards de la Tsernagora; mais le mouton rôti tout

entier leur eût assurément paru digne de leur table. Le prêtre est dans ces sortes de repas le maître de cérémonies. Excellents patriotes, soldats intrépides, pères de famille exemplaires, les prêtres tsernagortses ont cent fois versé leur sang pour la terre natale et méritent le respect qu'ils inspirent. La même voix qui a prononcé la bénédiction nuptiale ne dédaigne pas de porter des toasts et d'entonner les épithalames. D'ailleurs, il n'y a pas à craindre que ces scènes patriarcales dégénèrent jamais en orgies, ni en querelles. La mariée, assise à une table séparée entre ses « parrains » contemple la fête avec d'autant plus d'intérêt que ses louanges ne sont pas oubliées dans les chansons qu'on répète avec une verve joyeuse. La surveillance que les « parrains » exercent sur elle dure plusieurs jours. Ils la gardent soigneusement dans sa chambre dont l'entrée est interdite à son mari. Il est vrai que la ruse met presque toujours en défaut la vigilance des « parrains ».

Ces habitudes qui peuvent paraître bizarres, ont pour but de rendre populaire la réserve respectueuse qui doit exister entre les époux. Malheureusement la vénération sincère que les montagnards ont pour leurs compagnes ne les empêche pas d'agir dans certaines circonstances de la manière la plus arbitraire et la plus despotique. C'est ainsi qu'ils abusent d'une façon révoltante de l'institution du divorce. La femme n'a dans aucun cas le droit de le demander, tandis que le mari l'obtient sans peine du prêtre. Des inimitiés entre les parents les plus éloignés étant considérées comme une cause suffisante de rompre

le lien conjugal, il n'est point de femme qui puisse se mettre à l'abri de ces odieuses vexations[1]. Lorsque l'époux est décidé à recourir au divorce, le prêtre réunit les parents des conjoints et, après avoir prononcé un long discours sur les griefs mis en avant par le mari, il présente un bocal rempli de vin aux parents de la femme qui en boivent l'un après l'autre. Quand on l'offre à l'époux, il annonce en le repoussant qu'il persévère dans sa résolution. Le prêtre boit alors ce qui reste de vin, puis il prend le tablier de la femme, en donne un pan à tenir à son père ou à un de ses plus proches parents et l'autre au père du mari, il le sépare en deux avec une espèce de serpe, uniquement destinée à cet usage, en disant : « Le Ciel vous a désunis. »

Si l'on tient compte des services que les femmes rendent ici, on devrait leur assurer une meilleure existence. Une fille, à peine mariée, est obligée de prouver que ses parents lui ont donné des habitudes d'activité extraordinaire. Toujours occupé de projets de guerre ou d'aventureuses expéditions, le montagnard de la Tsernagora comme le marin dalmate laisse souvent à sa moitié le soin de cultiver les champs et de recueillir la moisson. C'est elle encore qui doit moudre le grain, tricoter les bas, tisser les lourdes étoffes en poil de chèvre, faire la cuisine et maintenir un certain ordre dans son humble demeure. Heureusement qu'à la Tsernagora la cuisine est peu compliquée et que le mobilier n'exige pas

1 L'art. 67 du code de Danilo a interdit ces abus.

beaucoup de soins. De l'eau pure, un morceau de pain noir, un peu de fromage suffisent ordinairement à cette nation aussi vigoureuse et aussi sobre que les anciens Spartiates. Elle est encore moins exigeante, s'il est possible, quand il est question de se loger. Des maisons en pierre couvertes en chaume, qui n'ont qu'un seul appartement, une porte presque toujours ouverte qui tient lieu de fenêtre, un foyer sans cheminée, placé au milieu de l'habitation, où l'on fait cuire sous la cendre la viande et les galettes de maïs, des vases en terre, quelques corbeilles, un ou deux bahuts, des escabeaux très-bas: tels sont ordinairement la demeure et le mobilier d'une Tsernagortse. Encore si cette étroite habitation appartenait à un seul ménage! Mais le chef de famille, patriarche et maître absolu, garde autour de lui ses fils et ses filles tant qu'il n'est pas absolument impossible de les abriter sous son toit. Si les femmes n'étaient point habituées à une soumission sans égale, si elles n'avaient pas, malgré leur énergie, un fond de douceur inaltérable, on devine qu'un tel genre d'existence serait à la lettre impossible.

Il est vrai que chez ce peuple la vie n'est point sédentaire comme en Occident. Les maris ne laissent guère en repos les armes étincelantes pendues dans un coin de la cabane. Les vieillards aiment la guerre autant que leurs fils. En temps de paix, les défenseurs de la patrie se transforment en chasseurs excellents, en habiles pêcheurs de sardines, dont ils font un grand commerce. Les femmes vont aux champs qu'elles cultivent avec autant d'ardeur que

d'adresse. Elles ne s'arrêtent même pas auprès de leur pauvre foyer pour y faire leurs couches. Elles accouchent au milieu des champs ou des bois parfumés, sans aucun secours, sans faire entendre un soupir ou une plainte. Après s'être un peu remises, elles prennent l'enfant dans leur tablier et le lavent au ruisseau le plus voisin. Si c'est une fille, on place aux côtés de son berceau les fuseaux et la quenouille. Quand il s'agit d'un garçon, on remplace les symboles des devoirs imposés à toute bonne ménagère par la carabine et les pistolets qu'on lui fait baiser le jour de son baptême; c'est le sacrement de la guerre : « Que la sagesse, s'écrie le père, soit son héritage! qu'il brille comme l'étoile du soir! Que son âme ait la sérénité d'une belle nuit! Qu'il soit l'ennemi constant des Turcs! Que la liberté lui soit toujours chère! Puisse-t-il ne pas mourir dans son lit! »

Chez une nation que décime une guerre perpétuelle contre un immense empire, la naissance d'un enfant est regardée comme un très-grand bonheur. Aussi dès qu'on apprend cet heureux événement, les parents et les amis de l'accouchée se hâtent-ils de lui envoyer des gâteaux faits avec du maïs et du miel et des mets de toute espèce dont on compose un souper où l'abondance et la joie suppléent à l'art du cuisinier. Malgré la satisfaction que cause toujours l'augmentation de la famille, les mères ne peuvent longtemps s'occuper de leurs enfants. Quand ils ont trois ou quatre mois, elles les laissent aller seuls. Toutefois leur éduca-

tion (je ne parle pas d'instruction) n'est point négligée. Les pères se chargent d'apprendre aux garçons comment on devient un bon soldat. A six ans, ils portent déjà le poignard à la ceinture et prêtent une oreille avide aux accents belliqueux des *piesmas*, qui leur racontent les combats de leurs pères contre les Turcs, contre les « braves Français[1] » et contre les Autrichiens. Quant aux filles, une surveillance rigoureuse n'est pas nécessaire pour les préserver de la séduction. Dans aucun pays de la terre la séduction n'est vue d'aussi mauvais œil. Toute femme peut voyager, nuit et jour, par les routes les plus désertes. Il y va de la vie pour quiconque lui adresserait une parole offensante. En est-il de même à Rome, à Vienne et à Paris, et les sentiments « catholiques et monarchiques » ont-ils jamais pu y assurer à notre sexe une pareille liberté? Mais la liberté oblige autant que la noblesse. Une fille qui deviendrait grosse serait considérée comme une calamité pour le pays. On ferait des prières publiques pour fléchir la colère du Ciel, on s'en occuperait comme d'une affaire d'Etat. La malheureuse victime de ses passions, chassée de la maison paternelle, serait condamnée à errer sur le sommet des montagnes et à se cacher dans les antres sans que personne osât lui donner un asile.

Tandis que les Français occupaient la Dalmatie, une très-belle fille, nommée Nika, qui allait fréquemment à Cattaro, fut séduite par un sergent.

---

1 Cest l'expression des *piesmas*.

Longtemps elle parvint à cacher son état à sa famille; mais une de ses sœurs, l'ayant découvert, en informa sa mère. Ces deux rudes Tsernagortses, cédant à un mouvement de fureur, l'entraînèrent dans un bois, l'attachèrent à un arbre et l'égorgèrent sans pitié. La femme du sénateur chez laquelle j'ai trouvé la cordiale hospitalité de la Tsernagora, m'a raconté cette lugubre histoire sans en paraître le moins du monde émue, tant on est décidé ici à la conservation de ces anciennes mœurs qui sont considérées comme le plus solide rempart de l'indépendance nationale!

La même personne qui m'avait paru si peu sensible en me parlant de cette rigueur barbare, m'a semblé inconsolable lorsqu'elle a perdu sa mère, virile montagnarde qui avait épousé un prêtre de Rieka. Les femmes des prêtres sont, à la Tsernagora, environnées de la considération qu'on accorde à leurs maris.

Les membres du clergé qui portent le même costume que les autres Tsernagortses[1], ne se distinguent de leurs concitoyens que par un patriotisme plus ardent. Tel était le père de mon hôtesse. Lorsque sa femme, qui lui avait survécu de plusieurs années, eut rendu le dernier soupir, toute la maison retentit de cris et de gémissements. Les femmes surtout semblaient livrées à un désespoir effrayant. Elles s'arrachaient les cheveux, se déchiraient le

---

1 Il ne s'agit que du clergé séculier. Du reste, les moines sont si peu nombreux à la Tsernagora, qu'il importe peu d'en parler.

sein et le visage. Quand le prêtre arriva, les cris et les sanglots redoublèrent. Au moment où on se disposait à porter la défunte à l'église, sa fille et ses parents s'approchèrent du cadavre, lui parlèrent à l'oreille et la chargèrent de messages pour leurs amis et leurs parents de l'autre monde. Pendant le trajet on adressait à la morte des apostrophes de toute espèce : « Pourquoi nous as-tu quittés? Pourquoi abandonner les tiens, tes chers enfants qui t'aimaient, tes amis qui avaient pour toi tant d'affection? » Avant de descendre le cadavre dans la terre[1] on lui mit dans la main une pièce de monnaie. Cet usage qui vient des anciens Grecs n'a pas complétement disparu en Orient; on le retrouve aussi parfois chez les Roumains.

Après les funérailles les fils de la vieille femme laissèrent croître leur barbe[2] et mon hôtesse se couvrit la tête d'un mouchoir de couleur noire. Ici où les liens de famille sont si étroits, il n'est point surprenant que la mort donne lieu à des manifestations si expressives. Dans les fêtes solennelles, j'ai vu les veuves aller pleurer sur le tombeau de leurs maris, les femmes sur celui de leurs enfants, y répandre des fleurs nouvelles et des roses en répétant des chants plaintifs.

---

1 Dans une partie de l'Orient on enterre les morts sans les enfermer dans le cercueil.

2 Les montagnards ne portent ordinairement que la moustache.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE IV.

LES ALBANAISES.

LETTRE PREMIÈRE.

LES DJÈGUES.

Skadar.

L'Albanie, pays frontière de l'Europe occidentale, dont elle n'est séparée que par un golfe qui se rétrécit sensiblement vers le sud, est aussi la limite placée entre les pays serbes et les provinces où domine la race hellénique. Il n'est pas de contrée dont il soit plus difficile de donner une idée exacte. Quels liens de parenté rattachent les belliqueux Chkipétars[1] (habitants des rochers) aux Serbes et aux Hellènes? La solution de ce seul problème demanderait des volumes. — Plusieurs ethnographes croient que ces indomptables montagnards sont un débris de l'antique nation des Pélasges, habitants primitifs de l'Italie et de la Grèce; d'autres les font

---

1 M. Cyprien ROBERT qui a étudié avec tant de conscience et de talent les peuples de l'Europe orientale, croit que les Albanais ont primitivement occupé une grande partie des pays gréco-slaves.

venir de l'Albanie caucasienne[1]. Quoi qu'il en soit, il est certain que les ancêtres des Chkipétars fournirent à Philippe de Macédoine, à Alexandre-le-Grand, à Phyrrus, à la reine Teuta et à Scanderbeg[2] les troupes renommées qui conquirent la Grèce et l'empire du « roi des rois », firent trembler l'Italie, résistèrent à Rome triomphante et arrêtèrent dans sa marche victorieuse vers l'Occident Mahomet II, le vainqueur de Constantinople.

Les Albanais n'ont pas dégénéré de la valeur de leurs pères. On les regarde encore comme les meilleurs soldats de l'Orient. Mais les discordes religieuses paralysent leurs forces de la manière la plus déplorable et menacent ce peuple fameux d'une destruction complète. Comme en Bosnie, trois cultes sont en présence dans l'Albanie, l'Islamisme, l'Eglise orthodoxe et l'Eglise de Rome. Les moines romains, — qui ont fait tomber les Bosniaques sous le joug des Turcs — exposent aujourd'hui la nationalité albanaise[3] aux plus redoutables dangers qu'un peuple ait jamais courus.

Il est d'autant plus facile d'entretenir la discorde dans ce pays qu'il est partagé entre quatre tribus parlant des idiomes différents. Les Djègues, les Tos-

---

2 L'Albanie du Caucase forme aujourd'hui le Chirvan et le Daghestan.

2 Voyez PAGANEL, *Scanderbeg ou Turcs et Chrétiens.*

3 La nationalité polonaise a succombé par des causes analogues. En persécutant avec acharnement les Cosaques orthodoxes, la noblesse, dominée par les moines, les a tournés du côté de la Russie qui n'a cessé, depuis cette époque, de grandir en puissance.

kes, les Djamides et les Liapes ont leurs habitudes particulières, et la condition de leurs femmes se modifie autant que leur costume dans les diverses parties de l'Albanie.

A peine a-t-on quitté la Tsernagora pour venir à Skadar (Scutari) qu'on se trouve dans la Djégarie[1] ou Albanie rouge, qui est située à l'extrémité d'un lac magnifique parsemé d'îles, qui communique avec la mer par la Boïna. Les principaux lacs de l'Albanie sont le lac de Skadar, le lac d'Ocrida et le lac de Ianina. Le premier est si près de la mer qu'on s'étonne qu'il ne soit pas plus fréquemment visité. Le second est, il est vrai, dans l'intérieur de l'Albanie, mais en lançant sur le Drin de légers bateaux à vapeur, on établirait de faciles communications avec le « lac de Genève de l'Europe orientale[2]. » Quant au lac de Ianina, l'incurie des Turcs l'a transformé en marais fétide. Le lac de Skadar est encore, grâce à Dieu, une admirable nappe d'eau, entourée de vignobles et d'oliviers plantés dans la vaste plaine qui s'étend de la rive jusqu'au pied des monts dont les sommets resplendissent sous une couronne de frimas. Les bazars et les mosquées surmontées de coupoles s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au vieux castel du Rosapha qui plane dans les airs à une hauteur de 115

---

1 On lit dans les *piesmas* serbes une touchante légende sur l'origine de Skadar. Ce poème se trouve dans la nouvelle édition de la *Vie monastique dans l'Eglise orientale.*

2 Le commerce de l'Occident qui cherche des débouchés jusqu'aux extrémités de l'Asie et de l'Afrique en néglige de très-importants dans l'Europe orientale.

mètres. Au nord de Skadar, Zabliak[1], Spoujé, Podgoritsa, sont exposés comme Skadar aux intrépides soldats de la Tsernagora qui deviennent chaque jour plus menaçants pour l'Albanie septentrionale.

La Djégarie ou Mirdita, théâtre de ces luttes sanglantes, occupe le nord de la province depuis Skadar[2] jusqu'à Prisren[3], et depuis Elbassan[4] jusqu'aux sources de la Boïana[5]. Là se trouvent sur les rives de l'Adriatique Budua, Antivari[6], Dulcigno et Durazzo. Les rudes marins d'Antivari et de Dulcigno sont des mahométans sunnites intraitables, qui craignent d'aborder sur une terre chrétienne. Les Djègues qui ne professent pas l'Islamisme, ont pour religion un catholicisme non moins farouche[7]. Ceux qui habitent la plaine[8] de la Mirdita[9] sont connus sous le nom

1 Dans une île de Moratcha, tout près du lac

2 A l'Occident.

3 A l'Orient.

4 Au sud.

5 Au nord.

6 Sans être précisément au bord de la mer, Antivari est à peu de distance de l'Adriatique.

7 Le « sanglant Albani, » ce terrible cardinal, exécuteur des vengeances de Grégoire XVI — voyez Louis BLANC, *Histoire de dix ans* — était d'une famille albanaise établie à Rome.

8 Les Djègues chrétiens de la montagne se nomment Malésors. Le plus important *phar* (clan) des Malésors est celui des Klementi dont l'évêque réside à Saba.

9 Outre Scanderbeg, le rempart de l'Albanie contre l'invasion mahométane, la Mirdita a vu naître deux familles dont l'une a joué un grand rôle en Turquie et l'autre en Moldo-Valaquie. De Köprili est sorti un grand vizir dont le nom rappelle quatre générations de ministres illustres. Méhémet Köprili, qu'on a comparé à son contemporain Richelieu, gouverna sous Mahomet IV de 1655 à 1661; Achmet Köprili,

de Mirdites. Ils font aux autres Albanais une guerre acharnée. Tandis que les Djègues mahométans enveloppent de vêtements rouges leurs corps robustes, les Mirdites portent, serrée autour des reins par une ceinture, une saie blanche qui descend jusqu'aux genoux, et un camail noir attaché aux épaules, dont le collet, en forme de capuchon, protège la tête couverte d'une calotte de feutre.

Les moines catholiques sont dans la Mirdita les agents actifs et rusés de la propagande austro-romaine. Ils ont inspiré même aux femmes une grande ardeur contre les schismatiques[1]. Dès l'âge de seize ans, les femmes[2] mirdites marchent avec des pistolets à la ceinture, escortées de ces dogues féroces

---

son fils, fut dix-sept ans à la tête des affaires, sous le même sultan et s'empara de Candie; Mustapha Köprili, fils d'Achmet, grand vizir sous Soliman III, prit Viddin, Belgrad, etc., et triompha à Salankemen; Niuhman Köprili, vizir d'Achmet III, aima mieux sacrifier sa position que de servir la cupidité de son maître. — Les Ghika sont aussi originaires de Köprili, où naquit, au XVIIe siècle, George Ier, qui monta sur le trône de Moldavie l'année même où s'éteignit la célèbre dynastie valaque des Bassaraba (1658). Un an après la mort de Constantin Ier Bassaraba, Mihne III ayant été renversé, George Ghika lui succéda en Valaquie. Depuis cette époque, plusieurs membres de sa famille ont occupé le trône des deux principautés : En Valaquie, Grégoire I Ghika (deux fois), Grégoire II Gh. (deux fois), Matthieu II Gh., Scarlate ou Charles I Gh., (deux fois), Alexandre VI Gh., Grégoire III Gh. et Alex. X Gh. En Moldavie : Grégoire I Gh. le Vieux (trois fois), Matthieu I Gh., Scarlate I Gh., Grégoire IV Gh. (deux fois), Alexandre XVI Gh. Le règne de George I Gh. en Moldavie n'est postérieur que de quatre ans à celui d'un prince albanais justement célèbre, Basile-le-Loup (1634-1654), Basile-l'Albanais, un des princes les plus remarquables qui aient régné sur les principautés, est l'auteur du code fameux qui porte son nom.

1 Dans les *Orientaux et la Papauté* cette qualification étrange est ramenée à sa juste valeur.

2 En Albanie les femmes sont ordinairement mariées à douze ans.

que les anciens nommaient molosses[1]. Sveltes et fières, étrangères à tous les plaisirs, vêtues d'une chemise bordée de noir à l'extrémité inférieure, d'un manteau de drap blanc et d'un tablier de même couleur[2], elles ressemblent à cette chaste et terrible Diane dont les autels s'élevaient dans la sanglante Tauride. Les femmes des Malésors excitent surtout l'ardeur de leurs maris contre les orthodoxes de la Tsernagora, obligés de combattre à la fois les Musulmans et les catholiques de l'Albanie. Malgré l'antipathie que leur inspirent les Serbes qui obéissent au prince Danilo, les Malésors ont adopté les mœurs slaves. Les femmes ont l'air de véritables slavonnes. Leurs cheveux, tantôt partagés en trois tresses, avec des fleurs et des *paras*, comme chez les Bosniaques, tantôt rattachés avec de longues épingles à tête ovoïde, comme aux bords du Danube, leurs colliers en verroterie, leurs bracelets et leur ceinture de métal, leurs chemises ornées de houppes de soie, tout rappelle le costume des Bulgares. Cependant il me semble que les fantaisies individuelles jouent dans la toilette un plus grand rôle qu'en Bulgarie. Au marché de Skadar, on se croirait à un bal costumé. J'ai remarqué l'ajustement des femmes de certains *phars* (clans) qui s'entourent la taille de quatre tabliers flottants.

---

1 Les molosses gardiens de nos troupeaux bêlants, dit André de CHÉNIER. — L'Orient revendique ce grand poète né d'une mère grecque.

2 Cette couleur plait beaucoup aux Albanais. Qui ne connaît le *phistan* des guerriers, espèce de tunique blanche, serrée autour des reins et, connue en Occident, sous le nom de foustanelle.

Il a fallu toute la puissance de la diplomatie austro-romaine[1] pour faire de ces chrétiens de l'Albanie septentrionale qui marchent au combat sous la croix grecque les ennemis les plus acharnés de leurs frères les Albanais hellénisés et des belliqueux montagnards de la Tsernagora[2]. Il n'est pas difficile de montrer les conséquences de ces luttes fraticides.

Sur les deux rives de l'Adriatique, en Italie comme en Albanie, l'union entre des tribus de même race pourrait réaliser des merveilles. Les mêmes causes la rendent fort difficile. L'éloquent historien des *Révolutions d'Italie* a prouvé avec une logique irrésistible que des influences religieuses, complices de l'étranger, éternisent la servitude de la péninsule italique. De même l'Albanie voit sa nationalité compromise par des intérêts fort mondains, dont la religion est le voile complaisant[3]. Les Turcs et les catholiques qui s'entendent ordinairement fort bien,

---

1 On est même parvenu à organiser chez les Mirdites méridionaux une théocratie monacale. L'abbé mitré d'Orocher ressemble beaucoup à ce qu'était dans la Suisse primitive (assez bien conservée même aujourd'hui !) l'abbé d'Einsiedeln, prince du Saint-Empire. Seulement l'abbé d'Orocher, au lieu de partager le pouvoir avec une démocratie de paysans est obligé de tenir compte des droits de la dynastie militaire des Doda.

2 Qu'on ne s'étonne pas en Occident de ce que des faits si graves y sont complétement ignorés. L'Autriche arrête au passage tous les renseignements qui feraient connaître la véritable situation de la péninsule. De là son zèle contre les ouvrages qui les révèlent. Mais toutes les précautions de son inquisition n'empêcheront pas la vérité de se produire.

3 La maison de Lorraine a toujours dissimulé son ambition sous des prétextes religieux. Il suffit de citer les Guises et la Saint-Barthélemy.

finiront par dépeupler l'Albanie, dont la population a diminué de 500,000 âmes depuis la mort d'Ali-pacha (1822). L'islamisme et le catholicisme ont, au fond, les mêmes tendances politiques. La fameuse encyclique *Mirari* de l'*infaillible* Grégoire XVI n'est pas plus libérale que le Coran, ni plus favorable à la cause des peuples[1]. Je comprends que les gouvernements despotiques[2] travaillent à l'extension de l'Eglise romaine; rien de plus naturel; car il est parfaitement simple qu'ils obéissent à l'instinct de conservation. Mais que des nations qui désirent ardemment leur régénération laissent les agents de Rome s'établir en maîtres sur leur territoire, c'est là un trait singulier de candeur et d'inexpérience[3]. Dira-t-on que les intérêts de la civilisation exigent qu'elles agissent ainsi et qu'en accueillant avec bienveillance « la religion de la France », elles ouvrent leurs portes « à la culture occidentale? » D'abord la France — je parle de la France éclairée — est philosophe[4] et non pas catholique. En outre, il ne m'a

1 On ne fait qu'indiquer ici des raisonnements développés dans les *Orientaux et la Papauté*.

2 Parmi ces gouvernements il en est un dont le chef prend le titre de « roi de Dalmatie et d'Albanie. » (Voyez BOUILLET, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, article *Autriche*). La Mirdita est trop voisine de la Dalmatie, l'union des césars de Vienne et des papes trop intime, pour que ce titre puisse être regardé comme purement honorifique.

3 Je sais qu'on invoque en ce cas « la liberté », mais établissez un loup à côté d'un agneau, et vous verrez ce que deviendra « la liberté » de l'agneau! Si la comparaison du loup semblait exagérée, qu'on se rappelle les Dominique, les Torquemada, les Pie V.

4 RABELAIS, MOLIÈRE, LA FONTAINE, VOLTAIRE, d'ALEMBERT, DIDEROT, MIRABEAU, P.-L. COURIER, etc., sont des ratio-

pas semblé que les catholiques de la Mirdita, dont les prêtres ne savent pas lire, fussent plus « civilisés » que les autres Albanais; bien au contraire[1]. Dans toute l'Europe orientale je n'ai jamais remarqué que les lumières fussent le privilége des partisans du pontife qui condamne l'Italie centrale à une décadence intellectuelle dont rougissent tous les sincères amis de la nationalité italienne.

---

nalistes. Les autres grands hommes qu'a produits la France, LOUIS IX, GERSON, BOSSUET, ARNAULD, RACINE, NICOLE, PASCAL, LOUIS XIV, etc., sont des gallicans ou des jansénistes, c'est-à-dire des *hérétiques*. Il est donc souverainement ridicule d'appeler la France « fille aînée de l'Eglise romaine », ce titre peu honorable appartient à l'Espagne de Dominique et de Loyola, qui l'a trop mérité.

1 URQUHART, *La Turquie*, etc., les regarde comme les plus stupides et les plus grossiers des Albanais.

LETTRE II.

LES TOSKES.

Berath.

Au midi des Djègues, on trouve les *phars* confédérés des Toskes. La Toskarie ou Mousaché a pour capitale Berath, siége d'un pacha et d'un archevêque grec, entourée de vignobles et d'oliviers et dont la forteresse, bâtie sur un rocher pittoresque, est considérée, fort à tort probablement, comme imprenable.

La Toskarie, habitée par des chrétiens orthodoxes et par des musulmans du rite chiite[1], hostile aux Turcs, renferme une population moins rude que la Djégarie. Cette population est la plus belle de l'Albanie qui possède tant de types admirables. Les Toskes ont les yeux bleus et pétillants d'esprit, le nez romain, le cou délié et le teint coloré. Ces pâtres à la langue souple, à la tournure élégante, font un contraste frappant avec les laboureurs mornes et trapus de la Mirdita. Spirituels, fourbes et vaniteux, ils portent avec une sorte d'affectation un costume qui ressemble à celui des soldats de Pyrrhus; car ils ont conservé la chlamyde, la tunique, la ceinture et le cothurne.

---

1 Ou « hérétique ». — Les Persans sont chiites et détestent aussi les Turcs.

Les femmes musulmanes de cette contrée sont l'ornement des harems. Elles auraient pu servir de modèle aux Phidias et aux Praxitèle. Le mahométisme ne leur a point appris la soumission servile des Persanes et des Turques. Les Albanais mahométans n'ayant ordinairement qu'une femme, et celle-ci n'étant ni voilée ni enfermée, elle prend part à tous les actes de la vie extérieure et s'y mêle parfois avec une singulière énergie. Il n'est pas, ce me semble, de meilleur moyen de vous donner une idée exacte de leur caractère et de leur influence que de vous parler d'une famille toske fort célèbre, celle d'Ali-pacha.

Sur les bords de la Voïoussa[1], qui tombe des sommets du Pinde, chéris des Klephtes, est situé Tébélen, dans un lugubre défilé de la Toskarie, sujet à de si terribles ouragans qu'un arbre n'a jamais pu croître sur les flancs pelés de l'entonnoir calcaire où se cache la ville. Là naquit en 1741 l'homme qui devait inonder sa patrie de torrents de sang et y susciter en même temps des prodiges d'héroïsme. Parvenu au comble de la puissance, Ali avouait lui-même que sans les conseils et les encouragements de sa mère il n'aurait jamais rêvé les destinées que la fortune lui réservait. Le vizir de Ianina est l'œuvre de Khamco, et l'œuvre, il faut l'avouer, est digne de l'ouvrier. Toutes les considérations qu'on pourrait faire sur les femmes musulmanes de l'Albanie seraient

1 En slave « fleuve de la guerre et des gémissements », c'est l'ancien Aoüs.

bien insignifiantes comparées à la vie de Khamco et de sa fille Chaïnitza!

Vély-bey, enrichi par le brigandage, était devenu premier *aga* de la ville de Tébélen, où il s'établit quand il fut fatigué du métier périlleux qu'il avait jusqu'alors exercé. Quoiqu'il eût déjà d'une esclave un fils et une fille, voulant s'allier avec quelque maison considérable du pays, il épousa Khamco, fille d'un bey de Conitza qui était en relations avec les principales familles de la Toskarie. Vély-bey eut de Khamco Ali et Chaïnitza. Malheureusement l'augmentation de sa famille ne lui inspira pas une grande prudence. Resté fidèle à ses anciennes habitudes, il volait les moutons et les chèvres de ses voisins. Les représailles auxquelles il s'exposa lui firent perdre une partie de sa fortune, et lorsqu'il mourut, la situation de sa maison était loin d'être brillante. Il est vrai que sa veuve avait toute l'énergie nécessaire pour la relever. Elle quitta résolument toutes les occupations de notre sexe pour prendre les armes et réunir autour d'elle les partisans de son mari qu'elle sut s'attacher par des moyens plus ou moins conformes à la morale. Bientôt les hommes les moins scrupuleux et les plus entreprenants de la Toskarie se rassemblèrent autour d'elle. Ses prétentions devinrent tellement menaçantes que les habitants de Kormovo et de Gardiki se préparèrent à l'attaquer. Khamco les prévint en leur déclarant la guerre. Elle se mit à la tête de ses bandes et commença la lutte en usant tour à tour de la ruse et de la force. Mais ses ennemis lui ayant tendu une embuscade, elle

fut prise avec sa fille et son fils et enfermée dans les prisons de Gardiki. Khamco n'était pas complétement rassurée. On lui reprochait d'avoir empoisonné son beau-fils et d'avoir réduit le second enfant de Vély à l'imbécillité. Toutefois de tels délits sont trop fréquents dans les harems pour qu'ils pussent empêcher les Musulmans de Gardiki d'accepter une bonne rançon. Un Grec d'Argyro-Kastro[1] nommé Malicovo, qu'Ali fit empoisonner en 1807, ayant proposé 22,800 piastres[2], les Gardikiotes rendirent la liberté à leurs prisonniers. Mais les outrages que Khamco et sa fille avaient subis à Gardiki — outrages que les disciples de l'Islam regardent comme un des droits de la conquête — avaient allumé dans son cœur et dans celui de Chaïnitza un implacable ressentiment; car la *vendetta* exerce encore une immence influence dans ces montagnes. Les *faïdas*[3] continuent d'inonder l'Albanie du sang de ses enfants, et les plus terribles *tchetas* (razzias) ont pour cause une rancune exaltée jusqu'à la rage. Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, née en Albanie comme Khamco[4], est un exemple frappant de l'esprit vindicatif de ce pays. Répudiée par Philippe de Macédoine, elle se retira en Epire pour y préparer sa vengeance. On croit qu'elle arma l'assassin de Philippe II.

---

1 Ville des anciens Argyres, bâtie sur trois montagnes escarpées et entourée de précipices.

2 Environ 75,000 fr.

3 C'est le nom que les Albanais donnent aux *vendette*.

4 Elle était fille de Néoptolème, roi d'Epire.

Il est certain qu'elle força Cléopâtre, sa rivale, à se pendre. Je n'en finirais pas, amie, si je voulais vous faire l'histoire de ses fureurs et de ses guerres, qui se terminèrent par une mort violente (317 avant J.-C.). Khamco avait toutes les passions ardentes de la mère d'Alexandre. Mais comme elle, elle savait attendre et dissimuler. Rendue à la liberté, elle cessa d'intervenir dans les discordes civiles. Toute son attention se concentra sur Ali, dont elle voulait faire son vengeur et le maître de l'Albanie. Ali, qui ne savait pas lire à l'époque de la mort de son père, devint le disciple enthousiaste de sa mère. Pour « faire un homme et un vizir de celui à qui Vély-bey n'avait laissé qu'une tanière[1] », il fallait une merveilleuse persévérance! « Mon fils, disait Khamco, celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts, et si vous l'emportez, il vous appartiendra. » Elle ajoutait que « le succès légitime tout. » Cette morale n'est pas nouvelle; c'est la morale du césarisme aussi bien que celle de l'islamisme. « Cuncta licet principi », disait Julie. Khamco n'était pas d'un autre avis, et la politique qu'elle enseigna à son fils était digne de la Rome impériale.

Les premières expéditions d'Ali exposèrent Khamco à de cruelles déceptions. En pillant ses voisins et

1 Ali se plaisait à dire : « Je dois tout à ma mère, mon père ne m'avait laissé qu'une tanière, elle m'a donné deux fois la vie, elle a fait de moi un homme et un vizir, elle m'a révélé le secret de ma destinée. »

en recourant aux économies de sa mère, le jeune Albanais était parvenu à réunir une bande de Toskes et de Liapes. Pressé de tirer vengeance des gens de Kormovo, il commença les hostilités contre eux; mais il s'enfuit au premier danger. Khamco lui présenta avec un suprême dédain la quenouille qu'elle avait reprise depuis sa captivité : « Va, lâche, lui dit-elle, va filer avec les femmes du harem, ce métier te convient mieux que celui des armes. » Ali fut profondément humilié de ces reproches. La nature lui avait-elle en vain prodigué tous ses dons? se demandait sa mère avec anxiété. Ce jeune homme aux longs cheveux blonds, aux yeux étincelants d'esprit, était-il réservé à une destinée vulgaire? Cette éloquence naturelle ne servirait-elle qu'à dissimuler une lâcheté incurable? Il paraît qu'Ali lui-même se défiait de la fortune; car il partit pour Négrépont où il se mit avec quelques pallicares dévoués au service du vizir de cette île, en qualité de *boulouk-bachi* (chef de peloton). Fatigué de vivre dans l'obscurité, il revint dans son pays, après avoir guerroyé en Thessalie. Mais ses brigandages attirèrent sur lui l'attention du vizir Kourd-pacha chargé du gouvernement de la moyenne et de la basse Albanie, qui le fit prendre et mener à Berath, capitale de la Toskarie. Kourd-pacha, parent de Khamco, descendait des renégats du sang de Scanderbeg, le héros albanais[1]. Il fut touché de l'heureuse physionomie

1 Les descendants de Scanderbeg gouvernèrent le pays jusqu'en 1820. Cette famille s'éteignit en 1820 avec Ibrahim, vizir de Berath, une des nombreuses victimes d'Ali-pacha.

d'Ali et se contenta d'envoyer ses compagnons au gibet. Après l'avoir comblé de bienfaits et de conseils, il le rendit à Khamco en l'avertissant qu'il périrait par le « hêtre » (le pal) s'il s'avisait de troubler l'ordre public. Aussi Ali jugea-t-il prudent pendant la vie de Kourd de rester tranquille et de vendre ses services à ses voisins. Khamco mourut donc sans avoir vu réaliser sa vengeance contre les habitants de Kormovo et de Gardiki. Mais elle savait que tant que vivrait sa fille, quelqu'un resterait auprès de son fils pour l'empêcher d'oublier les injures faites à sa famille.

Chaïnitza reçut avec les derniers soupirs de sa mère la confidence de ses dernières pensées. La fille de Khamco n'avait pas d'abord révélé l'impétuosité sauvage de son caractère. Mariée à Ali, pacha de Delvino, elle avait nettement refusé de conspirer contre son mari avec Ali qui convoitait le pachalik. Soliman, frère du pacha, se montra moins scrupuleux. Il le tua d'un coup de pistolet et hérita de sa femme, tandis que son complice s'emparait de sa charge. Le succès chez les musulmans fatalistes — et souvent, hélas! parmi les chrétiens — donne aux êtres les plus méprisables un étrange ascendant. On considère comme des favoris du Ciel ceux qui devraient être plutôt regardés comme des victimes destinées à l'enfer. Chaïnitza, voyant Ali triompher, oublia vite son mari, et commença à croire qu'un conspirateur aussi habile finirait par réaliser les projets de Khamco.

Ali était absent lorsque mourut la veuve de

Vély–bey. Celle-ci dans son testament prescrivait au frère et à la sœur « d'exterminer, dès qu'ils le pourraient, les habitants de Gardiki et de Kormovo, dont elle avait été l'esclave, ainsi qu'eux, leur donnant sa malédiction s'ils contrevenaient jamais à ce dessein. » Après plusieurs autres recommandations de cette nature, elle adressait à ses enfants ce conseil qui résumait toute la politique des césars de Rome[1]. « Enrichissez vos soldats, et comptez le peuple pour rien. » Dans cette courte phrase est tout le secret du despotisme dont la politique fort simple inspire aux niais une si ridicule admiration.

A la première nouvelle de la maladie de sa mère Ali s'était empressé d'accourir. Lorsqu'il arriva, elle était déjà morte. Désolé de n'avoir pu entendre ses derniers conseils, Ali jura sur son cadavre, en joignant sa main à celle de sa sœur, qu'il accomplirait toutes ses volontés et qu'il exterminerait jusqu'au dernier de ses ennemis. En attendant cet heureux jour, Chaïnitza eut la joie de voir Ali chasser les Français[2] de l'Albanie[3]. Elle exigea qu'on lui envoyât les ornements de nos sanctuaires pour

---

1 Septime-Sévère donnait ce conseil à ses enfants. — Voyez DION CASSIUS, *Histoire romaine*.

2 Attaqué tantôt par les Français et tantôt par les Russes, l'empire des Ottomans selon Ali devait nécessairement succomber. *Ἀγάδες*, disait-il dans une proclamation, *τὸ Βασίλειόν μαςκοντεύει νὰ χαθῇ, ἐπειδὴ τὸ περιτριγυρίζουν πολλοὶ ἐχθροὶ, καὶ περισσότερον ἀπὸ τοὺς ἄλλους, οἱ Μουσκοβοὶ, καὶ Φραντζέσοι, κ. τ. λ.* — PÉRÉVOS, *Histoire de Souli*, page 40.

3 Voyez les *Iles-Ioniennes* dans la *Revue des deux mondes*, 1858.

les transformer en dolmans destinés à ses esclaves; mais ce fut en vain qu'elle pria son frère de lui accorder des jeunes filles de Prévésa[1] qu'elle voulait faire mourir sous ses yeux. Ali, tout en lui permettant d'accabler d'injures sa femme Eminé qui pleurait sur le sort des victimes, se contenta de lui offrir quelques têtes empaillées de soldats français et de lui promettre qu'elle se baignerait bientôt à Souli dans le sang des « chiens ».

Cependant les triomphes d'Ali ne suffisaient pas à l'ambition de Chaïnitza. Elle désirait ardemment pour les deux fils qu'elle avait eus de Soliman, Elmas et Aden, les honneurs du vizirat. Ali, qui n'épargnait rien pour l'élévation de ses propres enfants, se montrait fort indifférent au destin de ses neveux. Cette indifférence se changea en hostilité contre Elmas lorsque le *padishah*, inquiet du pouvoir chaque jour croissant d'Ali, lui enleva la Thessalie pour la donner au fils aîné de Chaïnitza. Impétueuse comme elle l'était, la sœur d'Ali ne dissimula ni sa joie, ni ses plans. Elle se figurait qu'elle gouvernerait à Tricala sous le nom d'Elmas, qu'elle parviendrait à force de ruses et d'activité à transformer bientôt le jeune pacha en vizir et qu'elle obligerait Vély et Mouctar, les orgueilleux fils d'Ali, à reconnaître son génie et à s'incliner devant la fortune d'Elmas. L'artificieux Ali, tantôt feignait l'incrédulité, tantôt encourageait ses espérances. Quand il connut le fond de sa pensée, il déclara solennellement « qu'il ne refuserait

---

1 Ville de la Hellade occidentale.

rien à une sœur que les malheurs communs de leur enfance lui rendaient si chère. » Il poussa la magnanimité jusqu'à fournir à son neveu des meubles somptueux, une suite nombreuse . . . et un médecin de son choix. Le brillant cortége était à peine arrivé à Tricala, qu'il envoya à Elmas une magnifique fourrure de renard noir qui coûtait deux cents bourses (environ 120,000 francs), en recommandant à Chaïnitza d'en revêtir le pacha le jour où il recevrait le firman impérial. Ce jour là Chaïnitza ne pouvait contenir sa joie : « Mon fils est pacha, disait-elle à ses femmes, mon cher fils est pacha! Vély et Mouctar en mourront de jalousie! » Mais Elmas, pris de la petite vérole, après son installation, et *soigné* par le médecin à qui son oncle l'avait confié, fut enlevé subitement à la tendresse de sa mère. On a prétendu qu'on avait revêtu de la fourrure donnée par l'excellent oncle une jeune fille attaquée de l'affreuse maladie qui causa la mort du pacha.

Si j'ai réussi à vous donner une idée du caractère des femmes albanaises, vous comprendrez le désespoir de Chaïnitza. Puisque le christianisme n'a pu encore adoucir l'impétuosité de mes compatriotes, vous vous imaginez à quelles fureurs se laissent aller les musulmanes, dont la conscience est à peine éclairée des faibles lueurs d'une religion sensuelle[1]. « Qu'on tue le médecin! » tel est le premier

---

1 Cette religion se simplifiait encore dans la pensée d'Ali-pacha. Il pensait que « Dieu, indifférent aux actions humaines, abandonne le monde aux plus forts ou aux plus adroits. »

cri de Chaïnitza. Lorsqu'on lui apprend qu'il s'est sauvé, sa colère se tourne contre le Ciel. L'œil fixe, les cheveux hérissés, elle contemple longtemps son fils avec une morne stupeur et ne rompt le silence que pour maudire Allah et le jour de sa naissance. Les chants funèbres de ses femmes, les pathétiques myrologues se mêlent à ses blasphèmes, et le palais de Tricala ressemble à ces prisons de damnés décrites par les poètes du moyen-âge où les gémissements forment avec les malédictions contre la Providence un lugubre concert. A peine les funérailles sont-elles terminées que Chaïnitza court à Ianina, où l'hypocrite vizir l'entretient longuement et affectueusement « de sa profonde douleur. » Les caresses d'Aden-bey, plus puissantes que les paroles d'Ali réveillaient l'espérance dans le cœur de la mère. Mais Aden ne tarde point à suivre son frère au tombeau. La bouche couverte d'écume, Chaïnitza demande qu'on lui livre les médecins afin de « boire leur sang ». Ali était en Thessalie, où il reprenait possession du pachalik donné à son neveu. Tahir, chargé de la police de Ianina, ne pouvait servir la rage d'une mère éperdue et craignait pourtant de lui résister. Chaïnitza voulut se tuer. Surveillée de trop près pour exécuter son dessein, elle tourne sa fureur contre le Prophète. Elle défend à ses femmes d'observer le *rhamazan*, elle fait battre les derviches[1] qu'elle chasse

---

[1] Le nom de *derviche* dérive d'un mot persan qui veut dire pauvre. Mais les moines musulmans, malgré leur vœu de pauvreté, savent comme les moines chrétiens enrichir leurs communautés. Ils font aussi

honteusement de son palais; elle ordonne de couper la crinière des chevaux et des mulets d'Aden[1]. Tahir, apprenant qu'elle se propose de mettre le feu au sérail, voisin de la poudrière, et qu'elle peut ainsi faire sauter Ianina, s'empresse d'écrire au vizir: « Qu'elle parte sur-le-champ pour Libochovo, répond Ali; je te charge de l'accomplissement de ma volonté, qu'elle soit exécutée de gré ou de force. » Chaïnitza ne se décida à obéir qu'après avoir dévasté ses appartements, brisé ses glaces et ses diamants à coups de marteau, brûlé ses cachemires et ses fourrures. Dans sa douleur, elle aurait voulu anéantir la création entière. Aussi ne vécut-elle, depuis cette époque, que pour la haine et pour la vengeance.

La riante situation de Libochovo qui domine la fertile vallée de l'Argyrine ne parvint point à calmer cette âme bouleversée. Lorsqu'elle apprit la prise de Gardiki, Chaïnitza sembla renaître. « Je ne te donnerai plus le titre de vizir ni le nom de frère, écrivit-elle à Ali, si tu ne gardes pas la foi jurée à notre mère sur son cadavre. Tu dois, si tu es fils de Khamco, renverser Gardiki, anéantir ses habitants, et remettre ses femmes et ses filles en mon pouvoir, afin que j'en dispose à ma fantaisie. Je ne coucherai plus que sur des matelas remplis de leurs cheveux. Maître absolu des Gardikiotes, n'oublie pas

---

vœu de chasteté. ERASME, Ἐγκώμιον Μωρίας, nous apprend comment ce vœu est observé dans les couvents.

1 Cet usage se retrouve chez les anciens Thessaliens. — Voyez EURIPIDE, *Alceste*, vers 429.

les outrages que nous reçûmes d'eux aux jours de notre humiliante captivité. L'heure de la vengeance est arrivée, qu'ils disparaissent de la terre! » Ce langage vous surprendra sans doute. Toutefois rappelez-vous les caprices étranges ou sanguinaires des Césars et vous comprendrez mieux l'impitoyable famille d'Ali. Auguste, pour fonder l'empire, a sacrifié des milliers de victimes dans les abominables proscriptions du triumvirat. Les « empereurs apostoliques » Ferdinand II[1] et Léopold Ier[2], qui trouvent aujourd'hui tant d'apologistes en Occident, ont versé comme l'eau le sang des « hérétiques[3] ». Ali et sa sœur étaient inspirés par le génie despotique de l'Islamisme comme Ferdinand et Léopold par l'esprit intolérant du Romanisme. Croyez-vous qu'une Catherine de Médicis fut plus scrupuleuse que Chaïnitza? La Saint-Barthélemy ne peut-elle pas soutenir la parallèle avec le massacre de Gardiki?

Ali qui s'était décidé à ordonner ce massacre dès qu'il avait appris la prise de la ville, dissimula selon son habitude[4]. Il quitta Ianina et vint trouver sa sœur à Libochovo. Personne n'assista à l'entre-

---

1 Les apologistes de Ferdinand II copient l'ouvrage latin de LAMORMAIN, *Vertus de Ferdinand II*, traduit en français par Leurechon, Paris 1638. — Comparez avec F. HURTER, *Geschichte Kaiser Ferdinands II*, Schaffhouse 1850-1853. — Un écrivain anonyme du XVIIIe siècle a intitulé son livre écrit en latin : *Les vertus royales du DIVIN Ferdinand II!!!*

2 Voyez *Léopoldi I Römischen Kaysers*, *Apotheose*, 1705, in-folio.

3 Voyez SCHILLER, *Guerre de trente ans*. — Alfred MICHIELS, *Ferdinand II et le concordat autrichien*. — *La Restauration catholique en Hongrie*, études publiées dans le *Siècle*.

4 On ne peut qu'indiquer ici les principales circonstances.

tien qu'ils eurent ensemble. Toutefois on remarqua que les larmes de Chaïnitza, qui n'avaient cessé de couler depuis la mort d'Aden-bey, se tarirent subitement. Elle voulut qu'on remplaçat par des tapis précieux les tentures lugubres, elle fit célébrer par des chants l'arrivée de son frère et ordonna qu'on lui préparât un festin somptueux.

Ali et Chaïnitza se partagèrent les rôles dans le massacre de Gardiki. C'est ainsi que la France du XVI[e] siècle a vu Catherine de Lorraine, duchesse de Montpensier, montrer pour le meurtre le même enthousiasme que son digne frère, le héros de la Saint-Barthélemy[1]. Tandis que le vizir présidait dans le caravansérail de Vouvali, voisin de Chendrya, au massacre des hommes de Gardiki, une soldatesque effrenée pénétrait dans la ville et faisait subir aux femmes et aux filles les affronts les plus odieux[2]. On les conduisit ensuite au palais de Libochovo où Chaïnitza fit arracher leurs voiles, déchirer leurs vêtements et couper leurs chevelures. La terrible Albanaise, montée sur une estrade où ces cheveux étaient entassés, prononça cet arrêt (*κήρυγμα*) que répétèrent les crieurs publics.

« Malheur à quiconque donnera un asile, des

1 La duchesse de Montpensier embrassa le messager qui lui apprit l'assassinat de Henri III. « Je ne suis marrie que d'une chose, s'écria-t-elle, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ait fait le coup. »

2 Ces scènes révoltantes ne se passent pas seulement en Orient. Qui ne sait que les mêmes excès ont été commis en Italie par les *papalini* de Grégoire XVI?

vêtements, du pain aux femmes, au filles, aux enfants de Gardiki! La voix de Chaïnitza condamne les Gardikiotes à errer dans les forêts; sa volonté les dévoue aux bêtes féroces dont ils doivent être la pâture, quand ils seront anéantis par la faim! »

La nuit suivante, les rochers de Libochovo retentirent des gémissements des proscrits. Privées de nourriture, quelques femmes expirèrent dans les douleurs de l'enfantement; le froid et la faim firent périr plusieurs enfants. Rien n'attendrit la fille de Khamco. Ali, moins impitoyable que sa sœur, ordonna qu'on vendît les débris de la population de Gardiki.

En visitant dans la vallée de l'Arberie, arrosée par la Belitsa, la place où fut Gardiki, je ne saurais vous dire l'impression que me faisaient éprouver tant de souvenirs douloureux.

Ces scènes atroces émurent toute l'Albanie. Sans doute Chaïnitza ne devint pas populaire comme Néron, qui n'était aux yeux de la plèbe que le bourreau des patriciens, mais la terreur inspirée par son nom la défendit longtemps quand la cruelle famille d'Ali subit à son tour les revers de la fortune. Abhorrée de ses voisins, elle bravait pourtant leur colère dans son palais de Libochovo. Chacun demandait sa mort, mais personne n'osait la frapper. La superstition la protégeait mieux que le cimeterre du vizir de Ianina. La grandeur de ses crimes faisait croire qu'elle entretenait, comme Faust et comme Manfred, des relations avec les puissances infernales. Le fantôme de Khamco veillait sur sa fille bien-aimée.

Il s'était, disait-on, montré plusieurs fois aux habitants de Tébélen et leur avait ordonné d'un ton menaçant de respecter Chaïnitza. Les Liapes nomades avaient entendu sa voix au milieu des régions désolées où roule ses ondes « le fleuve de la guerre et des gémissements, » qui bat de ses flots écumeux de tristes rochers sans verdure. Dans certaines contrées de l'Orient on dit que la peste apparaît sous la figure d'une femme quand elle se dispose à frapper une contrée. Telle s'était montrée Khamco au khan de Vouvali. Les féroces pasteurs des environs de Gardiki l'avaient vue, pareille à un vampire[1], remuer les ossements des Gardikiotes et demander de nouvelles victimes. Tous prétendaient qu'on s'exposerait à la colère de ce spectre redoutable en attaquant Chaïnitza. Des habitants d'Agyro-Kastro et quelques citoyens de Gardiki, échappés au massacre, ayant osé marcher sur Libochovo, un cavalier vêtu d'habits de deuil les arrêta au gué de Célydnus, en leur défendant « de porter des mains pures sur une créature sacrilége que le Ciel se réservait de punir. » Deux fois les choses se passèrent ainsi. Cependant des Liapes, décidés à braver toutes les apparitions pour s'emparer des trésors de Chaïnitza, se mettent en route en se faisant précéder des couleurs du Prophète (le vert). Ne rencontrant aucun obstacle, ils s'approchent en rampant silencieusement comme des chasseurs qui veulent surprendre une proie. Mais

1 *Βρουκόλακας* de *Βροῦκο*, fange, et *λάκκος*, marc; le mot français vient de l'allemand *vampir*.

à peine sont-ils arrivés à la porte d'enceinte, qu'elle s'ouvre subitement et qu'ils aperçoivent la terrible sœur d'Ali, escortée de deux molosses, armée d'une carabine, avec deux pistolets passés dans la ceinture : « Arrêtez, leur crie-t-elle d'une voix tonnante; ma vie, les richesses que vous voulez ravir ne seront jamais en votre puissance. Franchissez le seuil de cette enceinte, pénétrez, si vous l'osez, jusque dans mon sérail; mais si quelqu'un de vous fait un mouvement sans ma permission, qu'il n'oublie pas que dix mille livres de poudre sont entassées dans les souterrains[1]. Partez donc, et si un seul homme ose ouvrir la bouche, je vous ferai tous sauter avec le palais. Prenez ces sacs remplis d'or, qui vous dédommageront des pertes causées par les ennemis de mon frère. Ne troublez plus mon repos; car j'aurais au besoin d'autres moyens de destruction que le salpêtre, et je saurais vous atteindre avec vos familles jusque dans les gorges de vos montagnes. »

Quelques Liapes maritimes ramassèrent les cinquante bourses et tous s'enfuirent frappés de terreur. La peste, qui éclata bientôt parmi ceux qui avaient envahi Libochovo, et qui fut propagée à l'aide de vêtements infectés que Chaïnitza fit distribuer par des Bohémiens, assura l'œuvre de sa vengeance. Après avoir échappé à ce péril, elle détourna avec le même succès les coups que menaçaient de lui porter les pachas chargés par la Sublime-Porte de

1 On a douté que cette assertion fût véritable et pensé que Chaïnitza voulait seulement effrayer ses ennemis.

renverser son frère. Sous les gouvernements despotiques, on échappe toujours à la justice quand on est assez riche pour acheter les juges. Les ministres du sultan reçurent de si fortes sommes que Chaïnitza put mourir en paix dans sa retraite. Une attaque d'apoplexie l'enleva avant que les Turcs parvinssent à se défaire d'Ali-pacha.

Le caractère d'Eminé, femme d'Ali, ressemblait bien peu à celui de Khamco et de Chaïnitza, quoi quelle fût fille de Capelan, pacha de Delvino[1], qui avait mérité le surnom de Tigre. « La douce biche du mont Pélage[2] » prouva que dans toutes les religions et dans toutes les sociétés il se trouve des âmes assez bien douées pour échapper à la contagion des plus mauvais exemples. Modeste, bienveillante, exempte de tout fanatisme, son existence se passa à déplorer les perfidies et les atrocités dont elle était le témoin forcé. Sa mort devait être digne de sa vie. Elle succomba victime d'une charité trop étrangère aux femmes musulmanes, charité qui ne distinguait pas les chrétiens des mahométans quand il s'agissait de défendre les opprimés contre les fureurs ou contre la politique criminelle du vizir de Ianina[3]. Aussi la mémoire d'Eminé est-elle encore, en Albanie, environnée d'une auréole de touchante popularité. Le peuple qui raconte avec une sorte de satis-

---

1 Ville de la Confédération des Liapes.

2 Ainsi la nommaient les Liapes dans les myrologues improvisés à la mort d'Ali.

3 On trouvera le récit de la mort d'Eminé dans la *Poésie grecque dans les Iles-Ioniennes, Revue des deux mondes*, 1858.

faction comment est morte dans les angoisses de la misère la femme d'Athanasi Vaïa[1], aime à penser qu'une fin prématurée a préservé l'aimable Eminé des épreuves auxquelles Dieu réservait la famille d'Ali. Fille d'un monstre, épouse d'un tyran, belle-sœur de Chaïnitza, elle conserva dans une cour où triomphaient la perfidie, la violence et les passions les plus infâmes, une âme « naturellement chrétienne[2]. »

1 Voyez *La poésie grecqne*, etc., dans la *Revue des deux mondes*.

2 *Naturaliter christiana* dit admirablement Tertullien.

LETTRE III.

LES DJAMIDES.

Ianina.

La Djamourie, située en face des Iles-Ioniennes, est une des plus riantes contrées de l'Orient. Je ne crois pas céder à l'enthousiasme patriotique en vous vantant les charmes de ce merveilleux pays. Dans les vallons d'Achérusia et sous les chênes de Dodone, règne un printemps éternel. Au sein de forêts séculaires d'où s'exhalent mille parfums, circule pendant l'été une brise fraîche qui descend des cimes neigeuses. Malheureusement aucune partie de l'Albanie n'a autant souffert du fanatisme musulman. Les Turcs, maîtres de l'Asie septentrionale, y pénétrèrent dès l'année 1395 et réduisirent en esclavage une partie de ses habitants. Turacan ravagea Ianina en 1424, et fit élever devant cette ville une pyramide de deux mille têtes. Malgré tant de désastres, l'antique Thesprotie était sortie de ses ruines. Des habitations propres et élégantes, de riches villages avaient été construits sur ses romantiques plateaux. Unissant le goût du commerce au soin des troupeaux, les Djamides, qui sont en grande partie mahométans sunnites, montraient un penchant décidé vers la civilisation. On admirait dans les délicieux vallons de la Djamourie la beauté de ces vierges aux yeux noirs

dont la magnifique chevelure d'un brun châtain tombait jusque sur leurs talons. Aujourd'hui que tout est changé! Le cœur saigne en contemplant la misérable condition que le règne d'Ali-pacha et de ses successeurs a faite aux habitants de ce pays. Ces brillants guerriers qu'on rencontrait autrefois couverts d'armes dorées ont, comme les Toskes, courbé la tête sous le joug. Leurs femmes aux pieds si fins, à la taille svelte, au port gracieux, au regard vainqueur, languissent dans la misère et sont, au besoin, obligées de s'atteler à la charrue, pour remplacer les bœufs enlevés par les pachas.

Ianina, dont la situation est si heureuse, n'a point échappé à cette décadence universelle. Elle avait encore 40,000 habitants au temps d'Ali, il ne lui en reste que la moitié. Le bassin où elle a été bâtie, bassin délicieux, flanqué dans son pourtour par les croupes verdoyantes des montagnes que surmontent les sommets du Pinde couverts de neige, est infecté par les vapeurs qui s'élèvent maintenant du lac. L'enceinte même de Ianina est encombrée de ruines; plusieurs rues sont désertes. Heureusement que cette cité est presque entièrement habitée par des Hellènes. Ce peuple actif et intelligent fait de prodigieux efforts pour ranimer le commerce de Ianina et relever ses écoles. Les femmes grecques de cette ville m'ont paru dignes de leur réputation. Nulle part on n'en trouve de plus charmantes ni de plus laborieuses. Parmi elles est née l'infortunée Euphrosine, cette touchante victime des vices et des fureurs de la famille d'Ali-pacha.

Fille d'un riche chrétien de Ianina, Euphrosine avait, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, reçu la couronne nuptiale des mains de son oncle Gabriel, archevêque de la cité. Gabriel était son unique protecteur, car elle était orpheline lorsqu'elle épousa un des principaux négociants de Ianina. Ce négociant, ayant été appelé à Venise par ses affaires, la confia au pontife avec ses deux enfants. Mais l'archevêque n'avait pas l'autorité nécessaire pour la mettre à l'abri des passions du fougueux Mouctar-pacha, fils d'Ali. Mouctar, en effrayant Euphrosine, triompha de sa résistance et de ses remords. Cependant l'amour qu'elle inspirait à cette âme indomptable finit par donner tant d'orgueil à la jeune femme, qu'elle se fit une gloire de son empire sans limites sur le cœur de Mouctar. Une liaison de ce genre n'entrait point dans les plans du vizir. Comme tous les despotes, il prétendait être seul au-dessus des lois de la morale, et toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de lui, il se posait volontiers en vengeur des bonnes mœurs. En outre, la jalousie et les plaintes de ses brus le disposaient à mettre un terme aux désordres de ses fils. Il envoya donc Mouctar, qui venait d'être chargé du pachalik de Lépante, soumettre Géorgim, pacha d'Andrinople, révolté contre la Porte, en lui donnant des marques de confiance de toute espèce et en déposant dans ses mains le *topous* (masse d'armes), insigne du vizirat (*Βεζυρεία*). En même temps il ordonna à Vély-pacha, frère de Mouctar, d'aller à Tébélen[1] enrôler des Toskes.

---

1 Les Grecs nomment cette ville Tépéléni.

A peine les fils d'Ali étaient-ils éloignés qu'il se fit représenter par leurs femmes le tort que des maîtresses sans pudeur faisaient à leurs familles et à la morale publique. De prétendus rigoristes qui soupçonnaient que les richesses d'Euphrosine tentaient la cupidité d'Ali, s'empressèrent d'appeler sur sa tête la sévérité du satrape. Ali était d'autant mieux disposé à la trouver criminelle qu'il avait en vain essayé de devenir le rival de Mouctar. Euphrosine, avertie des dangers qui la menaçaient, était livrée aux plus cruelles perplexités, lorsque dans la nuit du 20 au 21 janvier 1801, on força les portes de sa maison où Ali entra escorté de deux sicaires qui portaient des torches à ses côtés. La jeune femme, croyant que son avarice cherchait surtout un prétexte pour la dépouiller, mit à ses pieds son or et ses bijoux. « Ce n'est que mon bien que tu me restitues, dit Ali d'une voix rude, mais peux-tu me rendre le cœur de Mouctar? » Alors sans écouter ses prières mêlées de larmes et de sanglots, il la fit charger de chaînes et traîner au sérail.

A peine cette arrestation était-elle exécutée que le vizir ordonna de jeter dans les fers quinze dames chrétiennes appartenant aux familles les plus considérables de Ianina. Le tyran sceptique et blasé qui avait introduit dans la ville une licence jusqu'alors inconnue, voulait, disait-il, prouver par d'éclatants exemples l'importance qu'il attachait à la moralité du peuple soumis à sa puissance. Il cita à son tribunal les seize personnes destinées à être offertes en holocauste à la vertu outragée. Euphrosine et ses com-

pagnes, auxquelles on adjoignit une dame valaque, madame Ianco[1], enceinte de huit mois, furent condamnées à mort. Depuis deux jours elles attendaient dans leur cachot l'exécution de la sentence, lorsqu'à la fin de la nuit Tahir, chef de la police, ouvrit avec fracas la porte de leur prison. Les bourreaux s'emparèrent de ces dix-sept jeunes mères et les précipitèrent dans le lac. Mais lorsqu'Euphrosine y fut jetée, la vie l'avait déjà abandonnée et les eaux n'engloutirent qu'un cadavre; la terreur l'avait tuée.

Euphrosine reçut la sépulture dans le monastère des saints Anargyres[2], à l'ombre d'un olivier sauvage, où les iris blancs fleurissent sur son tombeau. Les églises se disputèrent les restes mortels de ses compagnes qui reçurent le nom de « belles martyres » (*Καλλιμάρτυραι*). Personne toutefois n'osa réclamer les enfants d'Euphrosine que la confiscation — cette arme odieuse des temps et des pays barbares — avait chassés de leur riche demeure. L'archevêque, accompagné de ses diacres, alla, les mains remplies de présents, se prosterner dans la poussière, au pied du grand escalier du sérail. Un ordre signé du pacha lui fut jeté du haut de la galerie, et il lui fut permis de recueillir les enfants de sa nièce.

Cependant Mouctar, ayant réduit le pacha d'An-

---

1 Femme de George Ianco qu'Ali envoya plus tard à Venise négo- Napoléon. Ianco était chargé de proposer à l'empereur d'ac- cha comme vassal de l'empire à condition que l'Epire et nes deviendraient une principauté héréditaire.

ts sans argent » (*ἀνάργυροι*), c'est-à-dire saint Cosmas Damianos (Damien).

drinople, s'empressait de voler vers sa chère Euphrosine. En route, il reçut une lettre de son frère Vély-pacha. « Euphrosine! » s'écria-t-il d'une voix tonnante, après y avoir jeté les yeux, et, saisissant un de ses pistolets, il le déchargea sur le messager qui tomba mort à ses pieds. Mouctar, devenu plus calme, jura de ne jamais revoir ses femmes qu'il dévoua à un éternel veuvage. C'est le seul serment auquel le digne fils d'Ali ait jamais été fidèle.

Vély-pacha n'eut pas moins à se plaindre que Mouctar des passions insatiables du despote de Ianina. Sa femme Zobéide, endormie par un breuvage soporifique, fut exposée aux outrages du vizir. Exilée avec son mari dans l'Asie-Mineure, après la mort du tyran, elle partagea sa funeste destinée. Lorsque Mahmoud II fit étrangler Vély et Salik-pacha, qu'Ali avait eu, dans sa vieillesse, d'une esclave géorgienne, Zobéide fut cousue dans un sac et précipitée dans le Pursak. Le sultan *réformateur* ne fut pas moins impitoyable pour l'innocente épouse de Vély qu'Ali-pacha ne l'avait été pour la pauvre Euphrosine. Quant à Mouctar, il se défendit comme un héros et se fit sauter avec les Turcs chargés de le mettre à mort.

Quoique appartenant nominalement aux Djamides, la côte qui s'étend de Butrinto à Prévésa est à peu près hellénique. Là florissaient autrefois des tribus grecques indépendantes, dont les principales communes étaient Philatis, Gomenizza, Sayadès, Margariti, Paramythia et Loroux. Ces communes étaient confédérées avec ma chère Parga qui, en cas de revers, servait d'asile à leurs concitoyens. Combien

de fois cette ville intrépide, appuyée par Venise, maîtresse des Iles-Ioniennes, ne repoussa-t-elle pas les musulmans? J'ai pleuré sur ces ruines sacrées et j'ai prié l'Eternel de rendre à la vie ces belles et riches contrées, victimes du despotisme ou de la stupide incurie des sectateurs de l'islam.

Parga, l'héroïque Parga, méritait pourtant un meilleur sort, et le poète qui a chanté sa chute, n'a point, assurément, exagéré le patriotisme de ses concitoyens et le courage de ses femmes :

Trois oiseaux de Prévésa ont traversé Parga;
L'un regarde la terre étrangère, l'autre Haï Iannaki,
Le troisième, tout à fait noir, dit ce myrologue :
Parga, la Turquie t'a surprise, la Turquie t'entoure;
Elle ne vient pas pour se battre, elle te prend par trahison;
Les Turcs fuyaient comme des lièvres le fusil parganiote,
Et les Liapes ne voulaient pas venir combattre.
Tu avais des braves pareils aux bêtes sauvages, des femmes vaillantes,
Qui mangeaient des boulets au lieu de pain, et de la poudre au lieu de viande[1].

Hélas! je retrouvais là ensevelis sous ces ruines glorieuses les souvenirs les plus précieux de mon enfance, les plus douces impressions de la vie, la moitié de mon âme. Il me semblait qu'un siècle tout entier avait dû s'écouler depuis ces catastrophes

1 J'emprunte le myrologue de Parga aux *Chants populaires* (ᾄσματα δημοτικὰ) de M. Spiridon ZAMBELIOS. — Cet important recueil est précédé d'une savante introduction sur le moyen-âge hellénique dont les pensées fondamentales ont reçu le plus large développement dans les *Etudes byzantines*. (Βυζαντιναὶ μελέται.)

dont mon imagination cherchait à retrouver les circonstances les plus indifférentes. Non, je ne puis croire que tant de souffrances soient restées inutiles, que des torrents de sang généreux aient en vain coulé sur ces plages et sur les météores[1] de Souli. La Providence ne permettra pas que les épreuves endurées par les Parganiotes, que l'héroïsme des martyrs de la Selléide reste inutile pour la malheureuse Albanie.

Un sentier qui domine d'affreux précipices conduit de la ville ruinée de Loroux à Souli. Ici la langue grecque qui résonne apprend au voyageur qu'il est à la limite du pays des indomptables Chkipetars.

Situées à douze lieues de Ianina, baignées par l'Achéron, les montagnes de la Cassiopée étaient devenues un champ d'asile pour tous ceux qui voulaient se soustraire au joug de l'islam. Les Souliotes y avaient bâti une vingtaine de gros villages que des ponts de bois unissaient entre eux. Autour de la montagne, dans les vallées extérieures embaumées par le myrthe, le thym, le romarin et les narcisses dont les vierges grecques font des guirlandes, il y avait un bien plus grand nombre de villages qui, en cas de danger, se réfugiaient dans les gorges les plus inaccessibles. En parcourant respectueusement ces défilés à jamais immortels, je me disais avec un légitime orgueil que les femmes de l'Orient y ont accompli des merveilles plus dignes peut-être de l'ad-

---

1 *Μετέωρα*, lieux élevés.

miration de la postérité que les exploits des Jeanne Darc, des Jeanne Hachette, des Marguerite d'Anjou[1], des Jeanne de Penthièvre et des Jeanne de Montfort[2] qui ont été célébrées par tant de poètes et d'historiens.

Tous ceux qui ont entendu parler de la longue et héroïque résistance des Souliotes contre les troupes réunies de l'Albanie musulmane s'imaginent naturellement que cette population chrétienne disposait de ressources assez considérables. Pourtant il était loin d'en être ainsi. Dans les plus grands périls, Souli n'eut jamais sous les armes plus de 1500 combattants. Il est vrai que les femmes étaient d'excellents auxiliaires et que sans leur énergie jamais les Souliotes n'auraient si longtemps tenu tête à des forces bien supérieures à leurs faibles bataillons. Elles suivaient les hommes à la guerre, transportaient les vivres et les munitions et, au besoin, maniaient la carabine aussi bien que leurs maris. Si un bataillon chancelait, elles accouraient à son secours. L'opinion qu'elles avaient des lâches et des traîtres maintenait dans ces montagnes un esprit public admirable; car là où les femmes ont un patriotisme sincère, l'étranger n'a aucune chance de pervertir les âmes. Lorsqu'un jeune Souliote supportait mal le feu des Musulmans, elles l'accablaient de reproches et le déclaraient indigne d'épouser une fille de

1 Femme de Henri VI d'Angleterre

2 Jeanne de Penthièvre et Jeanne de Montfort se disputèrent la Bretagne au XIV[e] siècle. La guerre qu'elles se firent est appelée « guerre des deux Jeannes. »

Souli. S'il était marié, l'infamie qui le frappait flétrissait sa compagne. Allait-elle à la fontaine, toutes les femmes pouvaient l'écarter et lui témoigner leur mépris. La perspective d'un châtiment si redouté de ces âmes fières suffisait pour les engager à communiquer une irrésistible ardeur patriotique à leurs maris, d'ailleurs fort bien disposés à verser pour la patrie jusqu'à la dernière goutte de leur sang [1].

Salik-pacha, fils d'Ali, qui était poète, a rendu un éclatant hommage à la valeur des femmes de Souli. Dans un petit poème grec où il montre le vizir de Ianina s'entretenant avec ses enfants des moyens de résiter à la colère du sultan Mahmoud II, il fait ainsi parler Ali :

Je ne cherche point un appui dans nos richesses, ni dans notre armée.
Toute mon espérance est dans le secours des Grecs:
Ils sont braves, entreprenants, fidèles et vigoureux [2],
Particulièrement ceux qui sont sous ma domination.
Ils ont toujours combattu contre moi avec un grand héroïsme,
Et ils combattent jusqu'à présent à Agrapha [3] et dans le Valtos [4];
A peine ai-je soumis le tiers;
Et avec eux nous pourrions gagner un territoire trois fois plus grand que le nôtre.

---

1 Comme toutes les populations primitives, les Souliotes avaient les défauts inhérents au genre de civilisation que suppose le régime du clan. C'est ainsi que leur patriotisme trop local les empêcha de s'entendre avec les armatoles, qui auraient pu les soutenir si efficacement dans leurs luttes.

2 Le portrait tracé par un mahométan ne mérite-t-il pas plus de confiance que certaines caricatures qu'on donne en Occident, et surtout en France, pour de l'histoire?

3 Ville et canton de l'Albanie.

4 Le Valtos (Ὁ Βάλτος) est un canton de l'Acarnanie (Grèce).

Il faut donc les traiter avec faveur et leur donner la liberté
comme aux Français;
Car telle est la nation des Français, telle est celle des Grecs;
Et quiconque se flatte de les subjuguer est dans une grande erreur.
Voyez l'exemple des Souliotes, non seulement des hommes,
mais des femmes;
Ils ont tous préféré la mort à la servitude,
Quoique je leur promisse des armes et de l'or.

Ali, ainsi que l'atteste Salik-pacha, Ali aurait, malgré son amour de l'argent, tout sacrifié pour acheter la soumission des Souliotes. Mais comme il ne réussissait ni par l'argent ni par l'intrigue, il eut recours à la force. Ayant échoué, en 1788, où il vit écraser par les Souliotes dix mille Albanais envoyés contre eux, il réunit au printemps de 1792 une armée de 15,000 hommes[1], la plupart musulmans, pour attaquer les montagnards qui n'avaient à lui opposer que 1,300, commandés par George Botzaris, le seul des capitaines qui égalât Lambros Tzavellas en bravoure et en expérience[2]. Ali, parti de Ianina le 1er juillet, établit son camp à Paramythia et, le 20, il donnait le signal du combat aux Chkipetars mahométans, qui avaient juré sur le Koran de « vaincre ou de mourir ». Aussi leur attaque fut-elle si furieuse qu'ils s'avancèrent, le cimeterre à la main, jusqu'aux défilés de Trypa et de Sainte-Vénérande. Jamais les soldats de l'islam n'avaient pénétré si loin. L'audace, le nombre, la résolution

1 PÉRÉVOS, *Histoire de Souli*, prétend même qu'Ali avait sous ses ordres 28,000 hommes; mais ce chiffre paraît bien élevé pour l'Albanie.

2 Malheureusement George Botzaris ne fut pas jusqu'à la fin de sa carrière digne de débuts qui annonçaient un héros.

des assaillants rendaient l'issue du combat fort incertaine, lorsqu'un incident imprévu fit tourner la fortune du côté des chrétiens.

Quelques femmes voyant l'ennemi arrivé jusqu'au cœur même de leur pays, jurent de sauver Souli. A leur tête s'avance Moscho, femme du capitaine Tzavellas. Moscho force à coups de hache trois caissons de cartouches dont elle na pas la clé. Un poète populaire la suit dans la bataille :

Ce n'est point ici Kormovo, ce n'est point ici Saint-Basile[1],
Pour y faire des enfants prisonniers, pour y prendre des femmes.
C'est ici Souli le terrible, Souli le renommé dans le monde[2],
Où la femme de Tzavellas combat comme un digne brave.
Elle porte des cartouches dans son tablier, le sabre dans une main,
Le fusil rayé dans l'autre et marche en avant de tous[3].

Animés par l'exemple de Moscho et de ses compagnes, Botzaris et Tzavellas s'élancent sur les soldats d'Ali qui, frappés par les balles, écrasés par les rochers, succombent ou s'enfuient en désordre du côté de la plaine. Moscho les suit dans leur retraite. Arrivée à la tour de Kiapha, elle y trouve les cadavres de dix jeunes Souliotes chargés de la défendre. Kitsos Tzavellas, son neveu, venait d'ex-

---

1 Sur le massacre de Saint-Basile, voyez les *Iles-Ioniennes* dans la *Revue des deux mondes*, 1858.

2 Un autre poète dit très-bien : Où vont en guerre les petits enfants, les femmes et les filles.

3 Un autre poète ajoute un trait touchant à ce tableau héroïque: Son nourrisson à un bras, Le fusil à l'autre, Et le tablier plein de cartouches.

pirer. Moscho veut lui rendre à l'instant des honneurs funèbres dignes de son courage et de sa mort. Elle se précipite sur son corps, lui baise les lèvres et le couvre de son tablier en prononçant ce court mirologue : « Bien-aimé neveu, je suis arrivée trop tard pour te sauver; mais je cours te venger, » et plus rapide que l'avalanche, elle se remet à la poursuite des Musulmans. Leur déroute fut si complète qu'ils jetaient leurs armes en fuyant et qu'une partie ne s'arrêta qu'à Ianina[1]. Ali laissa sur le champ de bataille trois mille soldats et aux mains des Souliotes ses bagages, ses munitions et son trésor. « La liberté, disaient les héros de Souli, en répétant un de leurs chants favoris, a toujours été fille de la victoire. »

L'établissement des Français dans les Iles-Ioniennes et les événements qui en furent la conséquence[2], absorbèrent momentanément toute l'activité d'Ali. Mais il nourrissait contre les Souliotes un ressentiment trop vif pour jamais oublier sa défaite. Aussi, dans une nouvelle campagne, qui dura depuis 1800 jusqu'en 1804 usa-t-il de tous les moyens pour triompher de la résistance des Souliotes. D'abord repoussé par les montagnards et désespérant d'en avoir raison par la force, il prit le parti de bloquer Souli. Aucune résolution n'était plus propre à effrayer les Souliotes. Comment, réduits aux her-

---

1 C'est ce désastre que M. Aristote VALAORITIS a peint dans le chant des *Μνημόσυνα* intitulé Ἡ Φυγή (*La fuite.*)

2 Voyez le récit de ces événements danz les *Iles Ioniennes*, *Revue des deux mondes.*

bes des montagnes et à quelques fruits sauvages, supporter les sorties, les veilles, la neige et la pluie? Cependant les horreurs de la famine ne découragèrent point leur invincible patriotisme. Après dix mois de cruelles souffrances, hommes et femmes s'entendirent, pour essayer de faire parvenir un détachement jusqu'à Parga. L'expédition se composait de 413 hommes et de 174 femmes. Vous vous figurez quel enthousiasme éclata dans notre ville, quand on vit apparaître ces héros exténués de fatigues et de faim qui se traînaient à peine sur les places de nos rues. Tous les fronts s'inclinaient devant ces martyrs de l'indépendance et de la foi, dont l'Albanie chrétienne était justement fière. Chacun, en les recevant sous son toit, les servait avec un respect mêlé d'attendrissement. Ils restèrent quatre jours parmi nous; car nous avions peine à les voir partir pour braver de nouveaux dangers. Huit lieues à faire dans un pays scrupuleusement surveillé par l'ennemi avec un convoi de vivres était une entreprise propre à inquiéter les plus fermes courages. Douze cents Musulmans essayèrent bien de leur couper le passage, mais l'attitude des Souliotes était tellement résolue qu'ils n'osèrent pas les attaquer.

Les femmes de Souli ne se signalèrent pas seulement dans cette périlleuse expédition. Si Moscho avait été l'héroïne de la campagne de 1792, la dernière lutte des Souliotes contre Ali (1800-1804) a immortalisé le nom de Kaïdo. Tzavellas, en mourant, avait laissé à son fils le soin de défendre son pays contre les Musulmans. Photos était digne de

porter le nom de Tzavellas. Bientôt les Souliotes ne jurèrent que par son épée[1]! Kaïdo, sa sœur, prenait part à ses expéditions et à ses exploits, et l'un et l'autre chantaient leurs victoires sur la lyre. Malheureusement les intrigues de George Botzaris qui s'entendait avec Ali, séparèrent le frère et la sœur. Frappé d'ostracisme, Photos s'éloigna de ses concitoyens trompés. Kaïdo, quoique profondément attristée, ne perdit pas l'espoir. Elle s'enferma à Sainte-Vénérande avec l'héroïque caloyer Samuel, qui fut, à cette époque critique, le rempart de Souli[2]. Samuel, que les femmes secondaient avec leur intrépidité ordinaire, emporta le château de Vilia, défendu par des canons et par une garnison bien approvisionnée. A cette nouvelle, Ali entra dans une telle fureur que du haut des fenêtres de son palais, il apostrophait avec colère tous les « fidèles croyants » : « Jusqu'à quand, leur disait-il, laisserez-vous une poignée de brigands désoler la Turquie? » Les Musulmans, stimulés par ces reproches, ayant recommencé leurs attaques contre Souli avec une nouvelle impétuosité, essuyèrent une défaite complète au combat de Sainte-Vénérande. Kaïdo engagea l'action en perçant d'une balle le *bim-bachi* (colonel) qui marchait en tête des assaillants. Photos, rentré

---

1 *Ἂν ψεύδωμαι* disaient-ils, *τὸ σπαθὶ τοῦ Φώτου νὰ μοῦ κόψῃ ταῖς ἡμέραις.* — Si je ments que l'épée de Photos tranche mes jours.

2 Voyez dans les *Μνημόσυνα* de M. A. VALAORITIS, le poème intitulé *Σαμουὴλ*.

à Souli, secondait ses efforts et ceux du caloyer intrépide que les montagnards nommaient le « jugegement dernier[1] »

Un héroïsme si persévérant avait fait une profonde impression sur la douce Eminé. Tantôt elle craignait la ruine des Souliotes, tantôt elle s'inquiétait des périls que courait, en les combattant, son fils Vély-pacha, chargé de la conduite de la guerre. Malgré sa timidité, elle osa faire des représentations à son maître, lorsque l'Albanie tout entière tremblait devant lui. Elle lui parla de la grandeur de sa fortune, grandeur achetée par tant de luttes affreuses : « N'as-tu pas, disait-elle, versé assez de sang? Pourquoi t'exposer aux retours inévitables du sort? Que deviendrai-je, moi et les miens, si les événements tournent contre toi, au milieu des haines soulevées par ta prospérité et par tes rigueurs? J'ai été avertie en songe par ton génie protecteur que tu devais épargner les Souliotes . . . » — « Les Souliotes, s'écria Ali d'une voix terrible, tu oses nommer mes implacables ennemis! » — « Oui, je les nomme, répondit Eminé avec une singulière fermeté, je les nomme, et leur sang retombera sur ta tête coupable, comme celui de mon malheureux père que tu immolas aux jours de mon enfance. » — « Et toi, tu périras! » vociféra Ali en tirant sur Eminé un coup de pistolet qui, mal dirigé, n'atteignit pas la fille de Capelan. Mais épuisée par l'effort qu'elle s'était imposé, frappée de terreur, Eminé tomba

1 Ἡ τελευταῖα κρίσις.

évanouie aux pieds du pacha. On la crut morte et on la transporta dans ses appartements. Pourtant, elle revint à elle. Ali, qui d'abord avait versé des larmes quand il avait craint de la perdre, voulut la voir malgré ses femmes dont les représentations réveillèrent sa fureur. Il enfonça la porte de la chambre d'Eminé qui, en l'apercevant, fut saisie de convulsions mortelles et rendit le dernier soupir sans avoir prononcé une parole. Cette mort plongea l'Albanie dans le deuil; mais elle ne fit sur personne une impression plus profonde que sur l'âme orgueilleuse[1] du meurtrier. Pendant dix ans, un spectre vengeur prit place à ses festins, troubla ses conseils et jeta l'épouvante dans son sommeil. Comme le césar parricide[2], il était en proie aux plus étranges terreurs. Il n'osait coucher seul dans une chambre, il craignait d'avancer les bras hors du lit. Parfois il se réveillait en sursaut : « Ma femme, s'écriait-il, ma femme! c'est elle, sauvez-moi! » L'homme qui était si fier d'inspirer la terreur, victime à la fin de ses forfaits, tremblait devant une ombre vaine.

La douleur que la mort d'Eminé lui causa n'empêcha point Ali de poursuivre ses projets contre Souli. Les Souliotes affaiblis même par leurs victoires sur des troupes qui se renouvelaient sans

---

1 Il disait volontiers dans la joie d'un orgueil satisfait: *Φέγγει ὁ Ἀλῆ πασᾶς στὰς σκοτάδας*, « Ali pacha brille comme une torche ardente dans les ténèbres. »

2 Voyez daus TACITE, *Annales*, Livre VI et livre XIV, le tableau des terreurs de Néron.

cesse, furent obligés de capituler[1]. Ils abandonnaient leurs montagnes; pourtant ils pouvaient se retirer en terre chrétienne avec leurs armes et les honneurs de la guerre. Mais Ali n'avait pas l'habitude de tenir beaucoup de compte de la parole jurée. Il avait soif du sang des héros qui avaient tant de fois humilié les armes musulmanes. Le glorieux suicide de Samuel[2] lui fournit un prétexte pour violer la capitulation. Tandis que les montagnards étaient en marche, le vizir ordonna de les poursuivre. Les troupes envoyées contre les Souliotes, que Photos et Kaïdo conduisaient à Parga, étant arrivées trop tard, marchèrent sur Zalongos, village situé à quelque distance de la route de Souli à Loroux. Les femmes voyant que leurs défenseurs allaient être forcés de céder, se réunirent, au nombre de soixante, sur une roche escarpé qui dominait un abîme au fond duquel un torrent se brisait sur des rochers aigus. La plupart étaient mères, la plupart étaient jeunes. La délibération ne fut pas longue. Après avoir donné

---

1 Décembre 1803. — L'acte de capitulation, signé de Vély-pacha, (*Ἐγὼ, Πασᾶς Δελφίνου, κ. τ. λ.*) donne une idée de l'emphase musulmane : « Moi, Vély, pacha de Delvino, fils d'Ali, etc., au nom d'Ali Tébélen, *gazy* (victorieux), Ianina Valy-ci, Toparque de la Thessalie, Derendgi-pacha, membre du conseil suprême de la Porte de félicité du monarque des monarques, le glorieux Sultan, distributeur des couronnes aux chosroës, qui règnent avec sa permission sur les trônes du monde, j'accorde aux chrétiens de Souli l'acte suivant. »

2 Voyez la *Poésie grecque dans les Iles-Ioniennes*, *Revue des deux mondes*. — Quelle différence entre le suicide de Samuel et celui de Brutus, qui s'écrie avant de mourir : *Ὦ τλῆμον ἀρετή, λόγος ἄρ' ἦσθα* (DION CASSIUS). - C'est parce qu'il croit que la vertu n'est pas un vain nom, que Samuel se sacrifie à la patrie.

un dernier baiser à leurs enfants, elles se prirent par la main et, entonnant un hymne plaintif, elles se jetèrent sans hésiter dans le gouffre où elles trouvèrent une mort plus douce à leurs yeux que la servitude.

De Zalongos les Turcs se portèrent à Regniassa, où s'étaient retirés avec la permission de Vély-pacha les veuves et les enfants de vingt familles souliotes. La tâche des égorgeurs semblait facile. Cependant comme ils commençaient à se baigner dans le sang, une vive fusillade partit de la tour de Dimoula qui dominait tout le village. Cette tour était la demeure d'un Souliote nommé George Botzis. Il ne s'y trouvait alors que sa femme Despo avec ses filles, ses brus[1] et quelques enfants des unes et des autres. Laissons parler le poète :

Un grand bruit se fait entendre; les coups de fusils pleuvent;
Est-ce à une noce que l'on tire? est-ce à une réjouissance?
C'est Despo qui combat avec ses brus et ses filles.
Les Albanais l'ont assaillie dans la tour de Dimoula:
— « Femme de George, rends les armes: ce n'est point ici Souli;
Ici tu es l'esclave du pacha, la captive des Albanais, »
— « Souli a beau être rendu, Kiapha a beau être devenue turque;
Despo n'eut, Despo n'aura jamais des Liapes[2] pour maîtres, »
Elle saisit un tison dans sa main, appelle ses filles et ses belles-filles :

---

1 Tasso (Anastasie), fille de Despo et ses filles Nasto (Athanasie) et Maro (Marie); Despo (Reine). seconde fille de Despo, Kitzia (Christine) sa troisième fille; Sopho (Sophie), bru de Despo, Panaghio (Toussainte), autre bru et sa fille Catero (Catherine). — Dans la tour se trouvaient aussi Nicolas, fils de Kitzia, et Kitzos, fils de Sopho.

2 Les Albanais regardent comme une injure le nom de Liapes.

— « Ne soyons pas esclaves des Turcs, mes enfants, suivez-moi ! »
Elle met le feu aux cartouches et toutes disparaissent dans le feu.

Les bords de l'Aspropotamos (Achéloüs) furent témoins de suicides non moins héroïques. Quelques *phars*, commandés par deux capitaines renommés, Nothis et Kitsos Botzaris, avaient gagné dans l'intention de se joindre aux *armatolis* de Paléopoulos les montagnes d'Agrapha, après avoir culbuté plusieurs fois les Musulmans chargés de les arrêter. Cernés au commencement de 1804 dans une forte position, au couvent de Véternitza, où ils s'étaient retranchés, ils y bravèrent pendant six semaines les troupes d'Ali-pacha. Enfin, dans un dernier et glorieux combat, ces braves succombèrent presque tous, tandis que leurs femmes, placées sur la hauteur du monastère, jetaient des cris affreux et juraient de ne pas leur survivre. Par un mouvement spontané, plus de deux cents mères, pressant leurs enfants contre leur sein et, suivies de leurs filles, se précipitèrent vers des rochers à pic, dont la base était baignée par les ondes rapides de l'Aspropotamos. En vain deux mille Turcs veulent-ils les empêcher de mourir. Elles s'arment de couteaux, de pierres et de bâtons et tandis que la plupart périssent sous le glaive des Musulmans, les autres parviennent à se jeter avec leurs enfants dans l'Aspropotamos. Mille Souliotes de tout âge et de tout sexe étaient venus chercher un refuge dans ces montagnes. Une seule femme et cinquante hommes, commandés par Kitsos

Botzaris[1], purent se réfugier dans les murs de notre Parga.

Abandonné de ses défenseurs, Souli était livré aux vengeances d'Ali-pacha. Le satrape quitta Ianina, au mois de mars de 1804, pour aller triompher à sa manière dans les rochers de la Selléide. Pendant huit jours il y trôna au milieu des gibets et des pals. Les enfants étaient vendus à l'encan et les femmes précipitées dans les gouffres du sombre Achéron[2]. Ce n'était pas assez. Ali voulut que Ianina prît part à ces réjouissances. Il y traîna les tristes restes de la population de Souli. Une soldatesque effrénée inventa pour les martyrs ces atroces supplices, qui charment à un si haut degré la barbarie asiatique, sans qu'un seul chrétien préférât l'apostasie à une mort affreuse. Trois jeunes enfants d'une beauté ravissante, deux garçons et une fille, étonnèrent par leur fermeté les derviches féroces qui les environnaient[3]. Arrivés sous les platanes de Kalo-Tchesmé, où Ali donnait ordinairement à son peuple le spectacle de boucheries qu'il appelait des actes de justice, la vierge Souliote, qui n'avait que onze ans, se prosterne en élevant les mains vers le Ciel. Elle voit rouler à ses pieds la tête de son plus jeune frère et, tandis que l'aîné lutte contre un ours,

---

1 Nothis, fait prisonnier, fut conduit à Ianina.

2 On sait que les anciens regardaient l'Achéron comme un des fleuves de l'enfer.

3 Les derviches jouent ici le même rôle que les dominicains dans les *auto-da-fé* de l'Espagne et les jésuites dans les horribles exécutions de la Belgique et de la Pologne.

elle prie avec ferveur comme Etienne livré aux bourreaux du Sanhédrin : « Père des miséricordes, disait-elle, sainte reine couronnée, ayez pitié de mes frères, Christ adoré, viens au secours de tes pauvres enfants! . . . » Elle n'avait pas achevé que, frappée par un des sicaires du pacha, elle rendait à Dieu son âme innocente.

Les débris de la magnanime république finirent par se réunir dans nos murs. Mais Parga, privée de l'appui de Venise, qui avait succombé sous les coups du général de la France, Napoléon Bonaparte, était exposée à une lutte décisive contre toutes les forces de l'islamisme. Les Souliotes ne voulurent pas attirer sur notre ville les fléaux qui la menaçaient. Ils passèrent dans les Iles-Ioniennes où ils restèrent jusqu'au jour où la Sublime-Porte mit Ali-pacha au ban de l'empire. Après seize ans d'absence, les fiers républicains de Souli reparurent en Albanie où les révolutions s'étaient chargées de les venger. Dans leurs rangs étaient Markos Botzaris, réservé à d'éclatants succès, Botzaris dans lequel la Grèce allait revoir les vertus et la mort glorieuse d'un Epaminondas. Botzaris et ses compagnons brûlaient de combattre le vizir, alors assiégé dans Ianina par les armées de Mahmoud II. Mais les Turcs, au lieu de s'assurer l'appui de leur bras en leur rendant Souli, les indisposèrent tellement par leur déloyauté qu'ils se virent forcés de traiter avec Ali[1] qui, plus habile,

---

1 « Sage Botzaris, dit Ali au capitaine Nothis Botzaris, faisons-nous cause commune? » — « Oui, Seigneur, mais en hommes libres;

consentit à leur retour dans leurs montagnes natales. Lorsque les Souliotes, conduits par Nothis Botzaris, aperçurent ces sommets consacrés par les exploits de leurs pères, ils les saluèrent de mille cris d'enthousiasme. Plusieurs d'entre eux rapportaient dans leur patrie des souvenirs ineffaçables. Soixante-douze Souliotes avaient à Montereau et à Champ-Aubert défendu la France envahie[1]. Nothis Botzaris fut élu polémarque, et l'étendard de la croix flotta de nouveau sur le pic de Sainte-Vénérande.

Je n'entrerai point dans les détails de la lutte que les Souliotes soutinrent contre le *padishah*. Cette lutte n'est, d'ailleurs, qu'un épisode de la guerre de l'indépendance; car, à cette époque, la Grèce et l'Albanie étaient le théâtre d'événements qui devaient amener l'émancipation d'une partie des Hellènes. Après la mort d'Ali (5 février 1822), les Turcs, débarrassés de ce redoutable adversaire, purent attaquer Souli avec des forces considérables. Le *sérasker* Khourchid-pacha qui avait vaincu le vizir de Ianina, reçut ordre du sultan de réduire les Souliotes avant de se porter en Morée. Khourchid commença par envoyer ses lieutenants avec 4000 hommes contre Regniassa, qui mettait les montagnards en communication avec les intrépides marins d'Hydra. Le souvenir des femmes qui s'étaient ensevelies sous les ruines de la tour aurait dû exciter la valeur des dé-

car tu l'as éprouvé, les esclaves désertent toujours la cause des princes malheureux. »

1 A leurs yeux les Français de 1814 étaient comme des Souliotes vaincus, non par la bravoure, mais par le nombre de leurs ennemis.

fenseurs de ce village. Malheureusement il n'en fut point ainsi. Les Souliotes capitulèrent après quelques engagements. Il serait difficile de vous donner une idée de l'indignation qu'éprouvèrent leurs femmes en apprenant qu'ils arrivaient au pont de l'Achéron pour monter à Sainte-Vénérande. Tandis que Nothis Botzaris les faisait désarmer et ordonnait de peindre leurs maisons en noir, leurs compagnes s'arrachaient les cheveux et réclamaient le divorce à grands cris : « Comment, disaient-elles, nous présenter à l'avenir devant nos sœurs? Comment pourrions-nous soutenir leurs regards? Qui d'entre nous oserait désormais aller aux citernes, où nous ne serons admises à puiser l'eau qu'avec un mépris insultant? Assises aux derniers rangs dans les églises du Seigneur, comme des lépreuses et des excommuniées, qui nous donnera le salut de paix? » — « Opprobre de ma vieillesse, dit une mère à son fils, je te pardonnerais, si tu pouvais rentrer dans les flancs qui t'ont porté, dans l'espoir qu'en te donnant une seconde fois la vie tu renaîtrais peut-être à l'honneur. Meurs donc ou fais-toi Turc. Il ne te reste qu'un de ces partis à prendre. » Les femmes souliotes, selon leur habitude, ne se contentèrent pas d'exhortations. Lorsque le village de Souli fut attaqué par les Musulmans, elles jouèrent un rôle actif dans le combat terrible dont il devint le théâtre. Quatre fois Souli fut pris et repris. Placées sur les escarpements des rochers, elles accablaient les Turcs de pierres énormes et de troncs d'arbres. Malgré tant d'efforts, le village fut emporté et les

montagnards obligés de se replier jusqu'au torrent de Samoniva, limite qu'ils s'étaient engagés à défendre jusqu'au dernier soupir. Le polémarque avait établi à Samoniva une compagnie d'amazones qui avaient juré d'y mourir plutôt que de se rendre. L'action s'engagea aux bords du torrent avec un acharnement incroyable. Les femmes, la carabine au poing, communiquaient aux pallicares leur enthousiasme patriotique, tandis que les jeunes filles étanchaient leur soif, distribuaient des cartouches et transportaient les blessés dans les lieux les plus inaccessibles de la montagne. Ce dévouement unanime finit par triompher de la fureur des Ottomans, qui furent repoussés, après onze heures de combat, en laissant 2500 hommes, tués ou blessés, sur le champ de bataille.

En apprenant la défaite de ses troupes, le *sérasker* Khourchid crut nécessaire de se mettre lui-même à la tête des forces chargées de réduire Souli. Le 9 juin 1822, il arrivait devant Samoniva avec 3000 hommes d'élite et il faisait proposer aux Souliotes une capitulation fort honorable. Quoique le *sérasker* eût sous ses ordres une armée de 20,000 soldats, les chrétiens repoussèrent généreusement ses offres et convinrent entre eux d'égorger leurs enfants et leurs femmes le jour où la résistance deviendrait impossible. Les femmes s'indignèrent de cette résolution qui leur sembla injurieuse pour leur courage : « Depuis quand, dirent-elles aux *gérontes* (anciens), Dieu vous a-t-il donné le droit de disposer de notre vie? Filles, sœurs, épouses, mères, qui d'entre nous

ne vous a pas suivi au milieu des combats, pour charger vos fusils, étancher votre soif et panser vos blessures? Vous connaissez ces femmes qui, cent fois, le sabre à la main, ont chargé les barbares et honoré le nom de Souli à la face du monde. Eh bien! elles vous demandent de mourir en chrétiennes et en martyres, et non comme un vil troupeau qu'on égorge pour l'empêcher de tomber dans les mains de l'ennemi. Elles réclament des armes et veulent tomber à vos côtés en combattant pour la patrie. » Les *gérontes*, émus de ces discours, formèrent un bataillon de 400 femmes qui contribuèrent efficacement à la déroute des lieutenants de Khourchid.

En quittant l'Albanie, le *sérasker* laissa à Omer Vryonis, habitué à combattre les Souliotes, la difficile mission de conquérir leurs montagnes. Malgré son incontestable énergie, Omer-pacha n'aurait probablement pas mieux réussi que son prédécesseur sans l'intervention des Anglais établis aux Iles-Ioniennes. En faisant croire aux Souliotes que la cause des Hellènes était perdue, ils les décidèrent à quitter pour la dernière fois les villages de la Selléïde. Le 1er août 1822, les montagnards signèrent avec Omer Vryonis une capitulation garantie par le gouvernement anglo-ionien.

Les pallicares, capables de soutenir une guerre de partisans, se dispersèrent dans les montagnes, et le 22 septembre, 322 hommes, venus la plupart de Lacca, contrée située à l'Orient de Souli, et environ 900 femmes ou enfants, emportant leurs autels et leurs drapeaux couronnés de lauriers, descen-

dirent avec armes et bagages au port Glychys où ils s'embarquèrent pour Céphalonie.

L'année 1822, qui mit fin à l'indépendance des républicains de Souli, ne fut pas moins funeste à la fortune de la célèbre Vasiliki. Sortie d'un village de la Djamourie pour devenir la favorite et la confidente d'Ali-pacha, Vasiliki fut précipitée par la mort du vizir du faîte de la grandeur dans un abîme de maux.

Une société de faux-monnayeurs très-habiles et très-hardis s'étant établie au village de Plichivitza, Ali reçut de Constantinople l'ordre de la détruire. Le pacha arrive au point du jour à Plichivitza, surprend les coupables en flagrant délit, envoie leur chef à la potence et se préparait à anéantir la population du village lorsqu'une jeune fille de douze ans, qui ne le connaissait pas, vient se précipiter à ses genoux. « Seigneur, s'écrie-t-elle, épargne ma mère et mes frères. Mon père n'est plus, sers-nous de protecteur, nous n'avons rien fait pour attirer la colère du maître terrible qui vient de le tuer. Nous sommes de pauvres enfants; je me donne à toi, reçois-moi au nombre de tes esclaves, tu as peut-être quelques enfants de mon âge. » Le despote, éprouvant un trouble inconnu, la relève et la presse contre son cœur. « Chère enfant, dit-il, calme-toi, je suis ce redoutable vizir . . . (ὁ φοβερὸς βεζὶρ) sois sans inquiétude, ma fille; mon palais sera maintenant ta demeure. Montre-moi ta mère et tes frères, je veux qu'on les épargne; tu leur a sauvé la vie. »

Longtemps Vasiliki, qui était chrétienne, refusa

d'épouser Ali-pacha. Lorsqu'elle se fut décidée à devenir une de ses femmes, restée fidèle à sa foi, elle regrettait sans cesse son humble condition de paysanne et gémissait de son élévation. Quoiqu'il fût profondément corrompu par l'exercice d'un pouvoir sans limites, Ali montra qu'il était capable d'un amour sincère et durable. Il promit à Vasiliki le premier rang dans son palais si elle consentait à embrasser l'islamisme. « Si je renonçais à mon Dieu, répondit la jeune femme, si je trahissais la *Panaghia* qui a protégé mon enfance, comment pourrais-tu croire à l'attachement d'une femme capable de sacrifier une croyance sans prix pour des honneurs périssables ? » Ali qui, dans toutes les occasions, parlait de sa « reine[1] » avec des transports d'enthousiasme, respecta les convictions de Vasiliki. Il permettait aux diaconesses[2] de venir la consoler, il voulut même qu'elle eût dans son appartement un oratoire orné d'images et, tandis qu'on laissait à une vieille musulmane le titre de *kadine* (dame du harem), Vasiliki commandait en souveraine adorée, et faisait bénir son nom par les infortunés qui la trouvaient toujours disposée à servir leurs intérêts. A mesure que le vizir, exposé aux coups de la fortune, sen-

---

1 *Βασιλικὴ* signifie « royale. »

2 *Διακόνισσαι*. — Cette admirable institution, qui donne aux femmes tant d'importance dans l'Eglise, remonte au berceau du christianisme. *Εἰς πολὰς χρίας γυναῖκος χρήσομεν διακόνου*, disent les *Constitutions apostoliques*. — Il va sans dire que le despotisme jaloux de Rome a depuis longtemps supprimé les diaconesses.

tait mieux le besoin d'une affection dévouée, il s'attachait plus sérieusement à Vasiliki. Athanase Vaïa lui-même, le ministre de ses vengeances[1], vit son influence décroître, et les conseils de la jeune Albanaise étaient presque toujours préférés à ses avis. Ali qui, après tant de succès, s'apercevait que les despotes perdent leurs amis avec le pouvoir absolu, Ali versait sur le sein de Vasiliki des larmes de douleur et de rage. Elle essuyait le front brûlant du vieux vizir, elle adoucissait son chagrin par ses caresses et par ses douces paroles.

De toutes les victoires que le fils de Khamco devait à la violence ou à la ruse, il ne lui resta à la fin qu'un cœur conquis par les bienfaits, comme si la Providence avait voulu démontrer par cet exemple éclatant combien sont passagers les succès obtenus par la force, et durables les résultats de la bonté, même dans une existence vouée, comme celle du vizir aux plus criminelles passions. Bientôt des vastes contrées, sur lesquelles il avait étendu sa domination, il ne conserva que Ianina. Le vizir qui avait donné des lois à l'Albanie et à la Grèce, abandonné par ses soldats qui ouvrirent aux troupes du sultan les portes de la ville, fut obligé de fuir la colère du *padishah* dans l'enceinte fortifiée qui renfermait son sérail et le tombeau d'Eminé. Au-dessous du palais il avait dans une vaste caverne, ouvrage de la nature, entassé ses trésors, des vivres et des muni-

1 Voyez *La poésie grecque dans les Iles-Ioniennes*, dans la *Revue des deux mondes*, 1858.

tions de guerre. Ce souterrain contenait une retraite pour Vasiliki et pour son harem, ainsi qu'un réduit où il pouvait se livrer au sommeil. Mais il y cherchait en vain le repos. La nuit, il s'imaginait qu'on l'appelait par son nom. Il se levait saisi de terreur, il allait trouver Vasiliki : « J'ai cru, ô fille chérie, lui disait-il, entendre ta voix au milieu des ombres; » et comme Vasiliki ne répondait que par des larmes: « Ah! je comprends, ajoutait-il, l'heure fatale approche, c'est Eminé qui m'invite à partager sa couche funèbre; Eminé réclame ses droits. Fille de Plichivitza, nous ne reposerons pas dans le même tombeau. »

Les pressentiments d'Ali ne tardèrent point à se réaliser. Attiré par les Turcs dans l'île du lac, il fut massacré par les ordres de Khourchid-pacha. « Cours, dit-il en tombant au Souliote Constantin Botzaris, qu'il gardait comme ôtage, égorge Vasiliki, que la malheureuse ne soit pas souillée par ces infâmes! » Botzaris n'eut pas le temps d'exécuter ses ordres; il fut obligé de sauter par les fenêtres, afin d'échapper aux coups des Osmanlis. Le *sérasker* Khourchid respecta, du reste, la pudeur et la vie de Vasiliki. Mais l'existence qu'elle mena à Constantinople où Khourchid la fit transporter, fut si misérable qu'elle regretta peut-être plus d'une fois que Botzaris eût été dans l'impossibilité d'obéir à la voix mourante d'Ali-pacha.

LETTRE IV.

LES LIAPES.

Delvino.

La Liapourie n'est pas favorisée du ciel comme les belles vallées habitées par les Djamides. Dominé par les monts de la Chimère, que les anciens nommaient rochers acrocérauniens[1], qui dressent le long des côtes de l'Adriatique leurs sommets noircis par la foudre[2], le pays occupé par la confédération des Liapes ne possède qu'une population misérable, exposée à des ouragans si violents qu'ils brisent les arbres, renversent les villages et précipitent les troupeaux dans les abîmes sans fond. Drimadez, Kimarà, Porto-Palermo, situés au bord de la mer, sont les principales localités de cette contrée. Porto-Palermo offre un débouché à la délicieuse vallée de Delvino, la seule partie de là Liapourie qui soit cultivée et qu'un peuple plus actif et plus intelligent transformerait en paradis terrestre. La ville de Delvino, bâtie sur le versant d'une montagne, domine une fertile campagne, parsemée d'oliviers, de citronniers et de grenadiers. La forteresse

---

1 De ἄκρα, sommet, et κεραυνὸς, foudre. — De là le nom d'Acrocéraunie donné à ce pays.

2 Ces sommets atteignent jusqu'à 2000 mètres.

qui se dresse sur un mamelon isolé est la résidence du pacha.

Les Liapes, qui appartiennent à l'islamisme ou à l'Eglise orthodoxe, obligés de lutter perpétuellement contre une nature inclémente, n'ont fait aucun progrès dans la civilisation. Maigres, hâves, incultes, leur taille ne dépasse pas cinq pieds. Autrefois pirates impitoyables, ils considèrent encore la rapine comme leur principal moyen d'existence. Les Liapes maritimes vivent dans l'eau comme des poissons. Leurs femmes y passent la moitié de leur vie. Une peau noire et huileuse, un sein flétri, un ventre énorme, décèlent chez elles une vie purement animale. Le mariage n'est point considéré parmi les Liapes comme une institution importante. Aussi les autres Albanais, indignés de leurs mœurs grossières et corrompues, n'en parlent-ils qu'avec un souverain mépris et semblent-ils les regarder comme les descendants dégradés d'esclaves qui auraient cherché dans ces affreux rochers un asile contre la colère de leurs maîtres.

Outre les quatre confédérations dont je vous ai parlé, l'Albanie renferme des colonies serbes, bulgares et valaques qui ont conservé fidèlement leurs langues et leurs traditions. L'humeur voyageuse des Chkipetars favorise cet envahissement graduel de leurs pays, dont ils s'éloignent très-volontiers pour gagner de l'argent et courir les aventures. Cependant la plupart reviennent dans leurs foyers et ne s'établissent pas définitivement à l'étranger. De même que les *condottieri* italiens des XIII[e] et XIV[e] siècles,

les Ecossais avant la réformation et les Suisses de nos jours, ils ont du penchant pour le service mercenaire. Les Mirdites ont toujours aimé le séjour de Bukarest, de Iassy[1] et de Naples. Les Musulmans vont servir en Egypte, à Tunis, à Tripoli et en Turquie. Le fameux Méhémet-Ali, qui a fait sortir l'Egypte de ses ruines, était un Albanais. L'exemple des Köprili prouve assez quels services les Albanais mahométans ont rendus à l'empire des sultans. Ali-pacha, qui n'avait pas les qualités des Köprili, était pourtant un homme extraordinaire si on le compare aux vizirs de notre siècle. La race hellénique elle-même, si supérieure aux Ottomans, n'a eu qu'à se féliciter du concours fraternel des Chkipetars orthodoxes. Les invincibles marins d'Hydra et de Spetzia, qui ont su unir l'intrépidité au génie du commerce et qui se sont immortalisés dans la guerre de l'indépendance, descendent des Albanais. Un zélé philhellène, Pouqueville, disait en 1820, que « si l'on observe les colonies des Albanais répandues dans la Corinthie et dans l'Attique, Argos qu'ils ont relevée de ses ruines, Athènes, qu'ils vivifient[2], on verra qu'en s'éloignant de leur vie primitive, les Albanais tendent à s'améliorer, sans perdre rien de leur énergie[3]. »

---

1 Avant le règne d'Alexandre X Ghika et de Michel V Stourdza (1834) la *potira* dont parle la ballade intitulée *Boujor* était composée d'Albanais aux gages des princes.

2 Il ne faut pas oublier que ces lignes sont écrites avant la fondation du royaume de Grèce. Les choses ont été nécessairement modifiées par l'émancipation des Hellènes. Athènes a, depuis cette époque, attiré à elle bien des éléments helléniques qu'elle ne possédait point alors.

3 POUQUEVILLE, *Voyage en Grèce*, 1820-1822.

Mieux les Albanais de l'ancienne Epire[1] s'entendront avec les Hèllènes, plus ils travailleront au progrès de l'Europe orientale, plus ils contribueront à rendre rapide la marche de la civilisation dans la péninsule. Quant à ceux de l'ancienne Illyrie grecque[2], que leurs habitudes rapprochent des Slaves méridionaux, au lieu de servir d'instrument aux intrigues austro-romaines ou de déchirer la terre natale au profit de l'Islamisme, qu'ils s'appuyent aux rochers inexpugnables de la Tsernagora en renonçant à leur funeste acharnement contre ces Serbes intrépides dont le bras fait flotter l'étendard de la croix sur les sommets de la Montagne-Noire.

Malgré leurs divisions et les guerres civiles, qui ont préparé la décadence de leur nationalité, les quatre confédérations de l'Albanie ont certaines tendances communes qu'il n'est pas très-difficile de constater. Sobre, actif, intelligent, mais sans goût pour l'étude et sans estime pour l'agriculture, l'Albanais est soldat avant tout. Son orgueil national est si vif que les Chkipetars mêmes qui ont embrassé l'islamisme, méprisent les Turcs. « *Ὁ Ὀςμανλὶς εἶναι καλὸς διὰ τὸ τσορβὰ*, » disent-ils volontiers[3]. Dans l'intérieur du pays, le régime du *phar* ou clan ne fait aucun tort à l'organisation démocratique. Ce n'est qu'à l'étranger, par exemple dans le royaume de Naples, que les *phars* sont devenus féodaux. Mais le clan, quelle que soit son organisation, est par sa

1 Albanie méridionale.
2 Albanie septentrionale.
3 « L'Osmanlis n'est bon qu'au plat. »

constitution essentiellement anarchique. Aussi est-il en Albanie le meilleur auxiliaire des Turcs, qui triomphent plus aisément de forces désunies. Les Albanais hellénisés sont pourtant arrivés à l'état de cité sous une autorité théocratique. Malheureusement l'idée d'une commune patrie, à laquelle doivent être sacrifiées toutes les dissensions, est encore à naître parmi les indomptables Chkipetars.

Dans un pays aussi militaire les femmes ont le caractère non moins guerrier que leurs maris. Malgré cet esprit belliqueux, elles se laissent traiter en esclaves avec une docilité qui ne se dément jamais. Leur servitude n'est point justifiée par la légèreté de leur humeur; car leurs mœurs sont irréprochables, et quoique les Albanais ne soient point jaloux, ces charmantes créatures, qui exercent dans une condition très-pénible toutes les vertus domestiques, peuvent librement circuler sans voile. La prostitution, — florissante dans des Etats si fiers de leur catholicisme [1], — est à peu près inconnue en Albanie. Avec un meilleur état social, une intelligence plus cultivée, une condition moins servile, les femmes albanaises pourraient contribuer puissamment à la régénération d'un pays éprouvé par tant d'infortunes. Malheureusement chacun regarde comme un devoir de les maintenir dans une ignorance absolue et dans une dépendance qui dépasse toute limite. Le mariage n'est qu'un achat, dont le prix, dans les fa-

1 Pour ne citer qu'un exemple — entre mille — je renvoie aux détails vraiment étonnants que donne dans un ouvrage récent le docteur L. MAYNARD, *Voyages et aventures au Chili*.

milles riches, se solde en denrées ou en têtes de bétail. Les gens du peuple donnent pour une femme environ une dixaine de francs. On a tellement hâte de jouir du prix de cette vente, que souvent les parents n'hésitent point à fiancer leurs filles dès le berceau. A douze ans, elles sont presque toutes mariées.

Les fiançailles et les noces sont très-compliquées chez les chrétiens de l'Albanie à cause d'une multitude de cérémonies symboliques destinées à faire comprendre à la femme ses obligations et surtout son infériorité. Je ne vous parlerai que des cérémonies du mariage qui sont les plus significatives. Encore vous ferai-je grâce des préliminaires qui durent une semaine entière. Les noces proprement dites commencent le dimanche suivant. A l'heure fixée, le cortége, qui est toujours fort nombreux, quitte la maison du fiancé pour se diriger vers la demeure de la fille. Le prêtre est en tête; le marié, entouré des hommes de la famille de la promise, est toujours à cheval; de jeunes femmes ferment la marche, conduisant par la bride un cheval ou un mulet richement harnaché, réservé à la fiancée. Lorsque le cortége est arrivé à sa maison, il est reçu à la porte par sa mère. Le futur lui baise la main, et elle l'asperge avec un bouquet qu'elle lui remet, en attachant sur son épaule droite un mouchoir déployé. Le *vlam*, frère d'adoption du fiancé, ou un de ses amis intimes, reçoit un mouchoir semblable. Ce *vlam* est chargé de faire les honneurs à la place du mari et de remercier lorsqu'on porte quelque

toast en son honneur; car une grande sobriété est imposée aux époux tant que durent les cérémonies des noces. Tandis que les hommes se rendent dans une salle où un repas les attend, les femmes se dirigent vers la chambre de la fiancée qui leur baise la main à mesure qu'elles entrent. Derrière elle se tient une personne chargée de sa toilette. Une heure après, le *vlam* arrive pour lui mettre la ceinture et des souliers dans lesquels il a glissé du riz et de l'argent. Il lui donne d'abord un baiser sur la bouche qu'elle lui rend respectueusement sur la main comme au représentant d'un maître impérieux. Avant de monter à cheval, elle doit aussi baiser la main de son père, de sa mère et des autres parents, et lorsqu'elle est en selle, s'incliner trois fois à droite et à gauche devant la maison paternelle pour faire comprendre qu'elle continuera de vénérer les auteurs de ses jours.

La fiancée se dirige vers la maison du futur couverte d'un voile écarlate[1] et saluant tout le monde. Les auberges devant lesquelles elle passe, lui offrent du vin et font des vœux pour son bonheur. A moitié chemin, ses parents se retirent. Quand le cortége est arrivé, la mère du promis jette sur les fiancés et sur leur suite des poignées de riz, symbole de l'abondance. Les jeunes gens entrent dans la maison en se tenant la main et en passant sous un cerceau, qu'on brise ensuite au-dessus de leur tête, pour signifier que la mort seule doit les désunir[2]. La cé-

1 Le *flammeum* des Latins.

2 Cet usage antique explique les expressions σύζυγος, — Conjux.

rémonie religieuse commence lorsque le *vlam* a détaché le voile de la fiancée. Après cette cérémonie, tout le monde se met à table. La mariée assiste au repas dans un coin de la salle, les bras croisés et d'un air recueilli. Le lundi et le mardi, les deux familles se traitent. Le mardi soir seulement l'épouse est conduite, malgré sa résistance, dans la chambre du mari. Il pourrait la renvoyer à ses parents dès le mercredi si elle n'avait pas conservé sa virginité. Du reste, même quand une femme n'a rien de grave à se reprocher, elle peut être répudiée pour la plus légère faute. Entendu de cette façon, le divorce, loin d'être une garantie contre l'oppression, devient la source de perpétuelles iniquités[1]. Mais les chrétiens de l'Albanie ont subi trop profondément l'influence des mœurs musulmanes, pour s'imaginer qu'une femme puisse avoir quelques droits. Comme au temps d'Hésiode, l'Albanais met sa femme sur la même ligne que sa maison et son bœuf de labour[2]. Aussi, dans certains districts, en arrivant dans la demeure de l'époux, dépose-t-elle à ses pieds une corde et un sac, symbole trop expressifs des humiliations et des travaux accablants qui l'attendent!

Cependant la lune de miel se passe assez bien. Lorsqu'elle a visité la fontaine où elle doit puiser l'eau, et la forêt où elle doit prendre le bois, elle peut, tant que le mois dure, s'asseoir à la table de son mari, se promener dans le village, montée sur un

---

1 Que de sages lois pourraient empêcher.

2 *Οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκα δὲ Βουντ' ἀρότηρα.*

âne, la quenouille au côté et le front ceint du voile rouge. Pendant la première année, on lui épargne encore les ouvrages pénibles, on lui permet de se parer d'un fez où pendent des ornements d'or qui proviennent des présents qu'elle a reçus et de sa parure de noce. L'année finie, elle prend une coiffure plus simple et place à intérêt l'argent qu'elle retire de son fez, argent qui reste sa propriété personnelle. C'est alors qu'elle est obligée de se résigner à toutes les conséquences de sa situation. Excepté dans les fêtes solennelles, elle n'a d'autre nourriture que les débris de la table de son mari, table si frugale, que l'ail et le fromage en sont les principaux mets[1]. En voyage, tandis que son époux chemine en fumant, accroupi sur un mulet, sans daigner abaisser un regard sur sa compagne, elle marche haletante sous le poids d'un berceau, d'une carabine[2] ou d'un lourd fusil[3]. Encore s'estimerait-elle heureuse si elle n'avait qu'un maître! Mais dans tout ménage albanais un beau-père a une telle autorité qu'il peut renvoyer sa bru, sans le consentement du mari, ou, s'il est content d'elle, obliger son fils à la garder malgré lui.

Cette vie d'oppression n'étouffe pas chez les

---

1 *Ἥδομαι, ἥδομαι*
Κράνους ἀπηλλαγμένους
Τυροῦ τε καὶ κρομμύων.
ARISTOPHANE, *La Paix.*

2 *Djeferdan.*

3 *L'arnaoutka*, grand fusil albanais, est orné de trente anneaux et porte à trois cents pas de distance.

femmes tous les sentiments tendres. Sans pouvoir retenir un sourire, j'ai été souvent touchée des précautions que les Albanaises prennent pour préserver leurs belliqueux époux des dangers auxquels ils s'exposent si volontiers. Lorsqu'ils partent pour un long voyage, elles cousent dans leurs habits quelques fragments de leurs propres vêtements; « car, disent-elles avec grâce, la femme est le bon génie de l'homme. » Elles restent elles-mêmes environnées des objets les plus chers à leurs maris, afin d'en tirer des présages. Elles interrogent les sorts, elles consultent les devins, elles examinent les pétillements de la mèche de leur lampe, etc. Tant de périls peuvent assaillir le voyageur! Le bon génie du désert (*καλοδαίμων*) n'est pas toujours là pour veiller sur lui. Qui ne redouterait les effets du « mauvais œil », et les horribles *vroko-laks*[1], esprits vampires et buveurs de sang, qui sortent de terre sous la forme d'un serpent noir pour aller piquer les hommes endormis sur l'herbe? Qui ne s'abandonnerait aux plus vives angoisses lorsque les chiens aboient la nuit sans motif ou, pour mieux dire, afin de répondre aux soupirs de leur maître exposé à quelque lutte décisive? Qui pourrait, dans ce cas, ne pas éclater en sanglots, mêlés de chants lugubres?

L'amour maternel n'est pas moins habile à réveiller dans le cœur des Albanaises l'étrange cré-

---

1 Il ne faut pas les confondre avec les *Voud-kod-laks* des Serbes, qui sont des hommes, morts ou vivants, dont un démon se sert comme instrument. Le *Vroko-lak* est un esprit indestructible et qui agit sans intermédiaire.

dulité des races méridionales. Etre mère est le rêve de toute femme, car la stérilité est une ignominie; donner le jour à un fils est le bonheur suprême; car les filles sont méprisées. Pour que tout réussisse conformément à ses désirs, une Albanaise doit prendre beaucoup de précautions. Pendant la grossesse, la prudence défend de manger des grenades et des limaçons, elle interdit de se teindre les cheveux, à moins qu'on ne le fasse trois fois. Lorsque l'enfant est né, il est essentiel que la sage-femme, et tous ceux qui ont assisté à sa naissance, se lavent avec de l'eau bénite. La mère de l'accouchée, avant d'emmailloter le nouveau-né, lui applique sur le corps une faucille, dont on vient de se servir pour couper de la paille, préservatif souverain contre les tranchées. Trois jours après, les trois *Fatites*, espèce de fées, viennent s'asseoir au chevet de l'enfant et décider de ses destinées.

Ange des cieux que seras-tu sur terre?
Homme de paix ou bien homme de guerre? [1]

Dans les quarante premiers jours, la mère et son nourisson ne doivent pas quitter leur demeure, dans la crainte de quelque maléfice. En outre, on s'abstient de chanter et de danser dans la maison et on entretient soigneusement le feu dont on se garde de donner aux voisins le moindre atome. L'accouchée évite aussi de s'occuper d'aucun des soins de la cuisine, car cette besogne est regardée comme impure.

---

1 NETTEMENT, *Près d'un berceau.*

Les vaines terreurs de la superstition[1] ne sont pas de nature à consoler les femmes albanaises de l'oppression qui pèse sur elles. Ces terreurs ont si bien envahi toutes les imaginations que la poésie populaire revient perpétuellement sur ce sujet. Dans les veillées des femmes j'ai entendu beaucoup de légendes d'une simplicité extrême qui peignent souvent avec naïveté la terreur que causent les méchantes fées et les magiciennes. Je vais vous en citer un exemple :

« Il était une fois une jeune femme qui s'était mariée en pays étranger. Depuis cinq ans elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était allée puiser de l'eau à la source, elle soupirait; et, comme elle s'abandonnait à ses regrets, une vieille vint à elle. Cette vieille avait quatre yeux, et on l'appelait la fée aux yeux de dogue; deux de ses yeux étaient à la place ordinaire, les deux autres l'aidaient à voir derrière elle. Elle avait eu soin de cacher ceux-ci sous un mouchoir, de sorte que la jeune femme ne la reconnut pas. « Pourquoi pleures-tu, mon enfant? dit-elle à la jeune femme. » — « Comment ne pleurerai-je pas! Voilà cinq ans que je n'ai vu ni mon père, ni ma mère. Le chemin est long et je n'ai personne pour m'y conduire. » — « C'est moi, qui t'accompagnerai, mon enfant; j'ai justement des affaires de ce côté. Va donc te parer; j'attends ici que tu sois prête. »

---

1 Miss MARTINEAU a très-bien décrit dans le *Fiord* l'impression que produisent ces terreurs sur l'imagination des femmes du peuple.

« La jeune femme se rendit chez elle, se hâta de s'habiller et retourna vers la vieille, qui était restée près de la source. Elles marchèrent ensemble pendant deux heures, et arrivèrent en un lieu écarté, où était la demeure de la fée aux yeux. Maro, sa fille, était assise dans la maison. Ce fut alors que la jeune femme reconnut la vieille; mais il était trop tard pour lui échapper.

« A peine la fée fut-elle rentrée qu'elle ordonna à Maro de chauffer le four; puis elle sortit pour aller chercher du bois. Alors la jeune femme demanda à Maro : « Pourquoi chauffes-tu le four? » — « C'est pour te faire rôtir et te manger. » — « Rien de plus juste, dit la jeune femme, mais soigne bien ton feu, si tu veux que le four chauffe également. » — « Je vais le chauffer, poursuivit Maro, de manière à ce que la chaleur ne se perde pas. » Et elle entra dans le four. Aussitôt la jeune femme la poussa de ses deux mains et ferma la porte du four sur elle. Avant le retour de la « fée aux yeux, » la jeune femme courut en toute hâte à son village et raconta ce qui lui était arrivé. »

Tandis que les femmes filent autour du foyer dans les soirées d'hiver, les hommes se posent des énigmes. « Quelles sont les deux flèches aux ailes noires qui atteignent toujours le but? » — « Les yeux », répond le plus habile. L'Albanais est plus subtil que le Serbe, mais il n'a pas son génie poétique. Les chants populaires qui lui plaisent le mieux sont bien inférieurs aux magnifiques *piesmas* de la Serbie. J'en ai cependant retenu un que m'a chanté dans une

veillée une femme de *Bérath* : « Tantôt à Bender, tantôt à Buda, nous voyons nos jours s'écouler sur la terre étrangère. Silence, ô mon âme! plus de plans pour l'avenir. N'avions-nous pas nous-mêmes décidé ce qui cause nos plaintes? Hélas! je reste plongé dans la tristesse, et l'absence de la patrie est un sacrifice au-dessus de mes forces. N'est-ce donc rien que d'être exilé comme celui qui s'est enfui pour échapper à la peine d'un meurtre? Qui pourrait exprimer ce que je souffre? Qui jamais a enduré des tourments comparables aux miens? Pour la couleuvre elle-même le sang de l'exilé serait un poison! »

C'est au four banal, bien mieux que dans les veillées, que les femmes albanaises s'entretiennent des sujets qui les intéressent le plus. Là s'exerce la langue des commères qui est par toute la terre beaucoup plus active que ne le permettent la prudence et la charité. Là les affaires des *phars* sont examinées comme celles des familles. Les discussions politiques sont, du reste, inévitables; car les femmes interviennent fréquemment dans les funestes querelles et dans les luttes des clans albanais. Quelle que soit la violence de ces luttes, on tâche toujours de les épargner. Aussi deviennent-elles naturellement des messagers de paix quand un des deux partis se décide à une réconciliation. Les femmes les plus considérées s'avancent, sans courir le moindre danger, entre les adversaires les plus irrités, et il est sans exemple qu'elles aient été exposées à la moindre insulte. Elles ne s'adressent pas directement aux chefs;

— de telles communications seraient contraires à la rigidité des mœurs albanaises — mais à des épouses dont l'influence n'est pas, dans ce cas, dédaignée, malgré le mépris que ces rudes guerriers affichent pour notre sexe toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

Quant à ceux qui ont succombé dans le combat, c'est aux femmes surtout que revient la charge de leur rendre les derniers devoirs. Lorsqu'il s'agit de funérailles, on peut compter sur la vivacité de leurs démonstrations. A peine un Albanais a-t-il rendu le dernier soupir, qu'elles poussent des cris terribles, de véritables hurlements, mêlés de notes hautes et perçantes. Les amies de la famille viennent unir leurs gémissements à ce chœur vraiment lugubre, et les sœurs, les belles-sœurs, les filles et la femme du défunt, non contentes de leurs lamentations, se déchirent le visage, s'arrachent les cheveux et se roulent à terre avec une sorte de frénésie. Les nièces et les cousines se bornent à laisser pendre leurs cheveux, à en couper quelques boucles et à s'entourer la tête d'un mouchoir noir. Lorsque le mort est déshabillé, enveloppé d'une pièce d'étoffe, et couvert de ses habits, les femmes l'environnent et c'est alors que commence le mirologue[1]. Une des scènes les plus intéressantes de *Colomba* vous donnera une idée des mirologues de l'Albanie. De même que la vierge corse[2], les Alba-

---

1 De μοῖρα, destin, et λέγω, dire.

2 La Corse ayant appartenu aux empereurs d'Orient, il n'est pas

naises improvisent quelquefois ces plaintes funéraires qui se rapportent à la vie du défunt. Sa femme commence son éloge. Elle parle de sa naissance, de sa condition, de sa beauté, de ses exploits. Chaque période du récitatif qu'elle psalmodie est soutenue par les chœurs des pleureuses[1] qui donnent le mode, la cadence et la mesure. La fille ou une proche parente du mort, remplace sa femme épuisée. Elle prend pour texte une de ses qualités, et toutes se remplacent successivement, en mêlant les mirologues aux gémissements et aux cris jusqu'au jour des funérailles.

Lorsque tout est prêt pour l'enterrement, le cortége se met en marche; les prêtres et les hommes vont en tête; puis viennent les femmes qui chantent de lamentations. Elles les continuent devant l'église quand le corps y est entré avec les hommes. Ceux-ci donnent au défunt le dernier baiser dans le temple de l'Eternel[2] et les femmes en font autant lorsqu'il en sort. Quand on jette sur lui les dernières pelletées de terre, elles se précipitent sur la tombe, et il faut lutter contre leur désespoir pour les empêcher de tomber dans la fosse. Au milieu des sauvages montagnes de l'Albanie la mort n'est pas, comme dans votre Paris, un accident vulgaire, un corbillard qui passe sur le boulevard, empor-

---

étonnant qu'on y trouve des usages qui existent encore aujourd'hui en Grèce.

1 Que les Grecs nommaient Ἐγχυτρίστριαι.

2 Le mort n'est pas enfermé dans le cercueil comme en Occident.

tant un cercueil avec quelques prêtres visiblement ennuyés de la longueur du chemin. Là où la famille est tout et la société presque rien, les coups de la mort retentissent d'autant plus douloureusement au fond des cœurs, qu'aucune distraction n'en vient affaiblir l'impression.

FIN DU LIVRE IV.

LIVRE V.

LES HELLÈNES.

LETTRE PREMIÈRE.

DE LA CONDITION DES FEMMES JUSQU'A L'AVÈNEMENT DU ROI OTHON.

Missolonghi.

Les tristes impressions que m'a causées mon voyage en Albanie, ma chère amie, se sont bien adoucies dans cette glorieuse citée de Missolonghi, à laquelle notre Parga[1] a donné naissance[2]. Sans doute, l'héroïsme des Souliotes n'a d'égal dans aucune histoire, mais on gémit en songeant qu'il est resté stérile. Ici, il n'en a pas été de même. Missolonghi a, sans doute, dans les deux siéges, qui suffiraient à immortaliser la mémoire des héros de la Selléide, Markos Botzaris (1822) et Notis Botzaris,

---

1 M. MOUSTOXIDIS, écrivain ionien, a raconté la chute de Parga dans un ouvrage traduit par M. Amaury Duval sous ce triste : *Exposé des faits qui ont précédé et suivi la cession de Parga*, Paris 1820. — Voyez aussi C.-P. de BOSSET, *Parga and the Ionian Islands*, London 1822.

2 Missolonghi doit son origine à une colonie de Parganiotes, conduite par Pezzalas.

(1826), souffert[1] des maux inouïs, mais Missolonghi voit aujourd'hui flotter sur ses murs l'étendard d'azur à la croix d'argent, Missolonghi est une terre libre qui obéit à des lois chrétiennes et brave le pouvoir des sultans[2].

Notre sexe a pris une part si active aux mémorables événements, racontés par un de vos compatriotes[3], qu'on se demande naturellement, en touchant ce sol sacré, quel rôle ont joué parmi la nation qui les a vues naître les femmes de la race hellénique?

Essentiellement défiant envers les femmes, le paganisme les surveillait avec une vigilance inquiète. Dans les temps héroïques, elles ne paraissaient en public que voilées. Le voile thébain, tel qu'il est décrit par Dicéarque, laissait voir seulement les yeux et cachait tout le reste du visage. Vos savants ont retrouvé à Egine une figure en terre cuite, de grandeur naturelle, représentant une femme dont la bouche et l'extrémité du nez sont voilées, comme si c'était une dame turque de Constantinople[4]. Le harem lui-même ressemble beaucoup à l'appartement connu dans l'antiquité sous le nom de Gynécée (*Γυναικεῖον*); car les hommes n'étaient pas plus admis dans les gynécées qu'ils ne le sont dans les harems. Malgré

---

1 Voyez Spiridion TRICOUPIS, *Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως*. — A. SOUTZO, *La révolution grecque.*

2 Byron contribua glorieusement à la défense de Missolonghi. Voyez P. GAMBA, *Relation de l'expédition de lord Byron en Grèce.*

3 Auguste FABRE, *Histoire du siége de Missolonghi*, Paris 1827.

4 *Expédition de Morée*, Tom. III, p. 43.

leur effronterie, on ne voit pas que les prétendants aient jamais osé franchir le seuil de la retraite où Pénélope filait la laine et tramait sa toile au milieu de ses servantes[1].

Les filles étaient habituées de bonne heure à ce genre d'existence. Le poète gnomique Phocylide et bien d'autres à son exemple, recommandent de les tenir sous les verroux, invisibles jusqu'à leur mariage. On maintenait soigneusement ces pauvres captives dans une ignorance systématique. Ischomaque dit à Socrate que, lorsqu'il épousa sa femme, on avait « veillé » avec le plus grand soin à ce qu'elle ne pût voir, entendre, apprendre que le moins de choses possibles. « N'était-ce pas assez, ajoute-t-il, de trouver en elle une femme qui sût filer la laine pour faire des vêtements et surveiller le travail des servantes[2]? » — « Loin de moi et de ma maison, dit Hippolyte dans Euripide, celle qui élève son esprit plus haut qu'il ne convient à une femme! » Ce n'est point là une boutade de poète. « Toute la gloire des femmes, disait Périclès, doit se réduire à faire parler d'elles le moins possible, soit en bien, soit en mal.[3] » Aussi sur le tombeau de la ménagère sculptait-on une bride, un bâillon et un hibou, symboles expressifs d'économie, de silence et de vigilance[4].

1 Voyez HOMÈRE, *Odyssée*.

2 XÉNOPHON, *Sur le ménage*. — On trouve dans ce traité une curieuse énumération des devoirs de la femme au point de vue du temps.

3 THUCYDIDE, *Guerre du Péloponèse*.

4 A Sparte la condition des femmes fut un peu différente, Lycurgue leur ayant accordé un rôle politique.

M. Deschanel a prouvé avec autant de savoir que d'esprit que cette organisation sociale assurait le triomphe et la domination des courtisanes[1]. Démosthène en convient : « Nous avons des *hétaires*[2] pour la volupté de l'âme, des *pallaques*[3] pour la satisfaction des sens, des femmes légitimes pour nous donner des enfants de notre sang et garder nos maisons. » Ces dernières, condamnées à une vie qui ne tenait aucun compte des irrésistibles tendances de l'intelligence, contractèrent toutes les habitudes que donne la servitude, la fourberie, la sensualité[4], les inclinations puériles ou basses[5]. Selon le poète Simonide d'Amorgos, il y a dix espèces de femmes ; la première tient de la truie fangeuse; la seconde du renard rusé; la troisième de la chienne hargneuse; la quatrième de la terre brute; la cinquième de la mer capricieuse; la sixième de l'âne entêté; la septième de la belette maigre et voleuse; la huitième du cheval à la belle crinière; la neuvième de la guenon laide et méchante; la dixième enfin de l'industrieuse abeille. Telle est la pensée de toute la Grèce païenne[6].

Quand même l'esprit caustique des écrivains

---

1 Emile DESCHANEL, *Les courtisanes grecques*, Bruxelles, 1855.

2 Ἑταίρα est le féminin de Ἕταιρος, camarade.

3 La Παλλακὶς était une courtisane inférieure à l'Ἑταίρα.

4 ARISTOPHANE, *Comédies* et ATHÉNÉE, *Banquet des Savants*, reviennent souvent sur le goût des femmes pour le vin.

5 SIMONIDE, *Fragments*, parle de leurs conversations « pleines d'Aphrodite. »

6 Voyez Emile DESCHANEL, *Le mal qu'on dit des femmes*.

grecs aurait prêté aux femmes quelques vices, on est obligé de convenir que dans une société, sur laquelle le génie des arts, des lettres et de la guerre répandait un éclat prodigieux, les mères de famille occupaient une place à peu près inaperçue. Si plusieurs noms de femmes sont arrivés à la postérité, ils rappellent presque tous la mémoire de courtisanes que les passions d'hommes éminents et les habitudes du temps plaçaient dans une position exceptionnelle. « Ce petit garçon, disait Périclès à ses amis en leur montrant le fils d'Aspasie, est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens et les Athéniens gouvernent les Grecs. » Périclès qui fit la guerre du Péloponèse pour plaire à Aspasie, si l'on en croit Aristophane et Athénée, et qui causa ainsi tant de maux à sa patrie, ne fut pas le seul personnage célèbre esclave des courtisanes. Alcibiade aima Tirmandra; le philosophe Cratès, Hipparchie; Sophocle, Théoria; Epicure, Léontion; Platon, Archéanassa; Aristote, Herpyllis; Alexandre, Thaïs; Démétrius Polioceste, Lamia; Ménandre, Glycère; Démosthène, Laïs. Parmi ces femmes — dont quelques-unes, comme Aspasie, étaient aussi spirituelles que peu scrupuleuses — on doit citer en première ligne Sappho, non moins corrompue que les autres, mais très-supérieure par le génie. Sappho est, en effet, un des plus grands poètes de la Grèce antique. Sa renommée a presque fait oublier les noms d'Erinne de Lesbos, de Télésilla d'Agros, de Corinne de Thèbes[1],

1 Ou de Tanagre.

de Myrtis, de Béotie, de Praxilla de Sicyone, d'Anyté de Tégée, de Nossis de Locres et de Mœro de Byzance. Cependant Télésilla, la belle guerrière, a été comparée à l'énergique Tyrtée, et Corinne a vaincu cinq fois Pindare. On voit que le talent n'a jamais manqué aux femmes de la Grèce. Si la licence des mœurs païennes se retrouve trop souvent dans leurs écrits, si les vers de Sappho, par exemple, sont une peinture trop fidèle d'une dépravation exceptionnelle, la religion — il ne faut pas l'oublier — était encore plus indulgente que la loi, et les immortels, trop dignes des reproches amers que leur adresse le satyrique Lucien, encourageaient par leur exemple les vices de leurs adorateurs. Cependant, même à cette époque, quelques femmes surent unir à une culture intellectuelle très-distinguée une vie complétement irréprochable. Telles furent Théano et Thémistoclée, femme et sœur de Pythagore et ses quatre filles. Telles furent aussi les quatre filles de Diodore, maître de Zénon de Cittium. Le dernier représentant de la science païenne parmi les femmes, la célèbre Hypatie, expia par une mort tragique ses succès oratoires et philosophiques [1].

Le triomphe du christianisme introduisit parmi les Hellènes des idées morales très-supérieures aux théories de leurs philosophes. Moïse et les prophètes avaient sur les devoirs de la vie humaine des principes beaucoup plus sévères que les Socrate, les

1 Tuée par les chrétiens d'Alexandrie en 415.

Platon et les Aristote. Le Verbe incarné, tout en adoucissant le rude génie de l'Ancien-Testament, avait sanctionné ses principes de moralité et d'égalité. Les voluptueux et fiers citoyens d'Athènes et de Corinthe se virent donc obligés, à la voix de Paul, de sacrifier sur les autels du « Dieu inconnu » les habitudes invétérées du paganisme et de reconnaître qu'en Jésus-Christ « il n'y a ni Grec ni Barbare, **ni homme ni femme**[1]. »

Les conséquences de cette grande révolution ne tardèrent point à se faire sentir dans l'ordre social. Sainte Hélène, — dont le nom est justement populaire en Orient, — reçut du premier empereur chrétien le titre d'impératrice et jouit d'un grand crédit sous son règne. Un siècle ne s'était pas écoulé depuis la mort de saint Constantin (337), que sainte Pulchérie était proclamée *augusta* (444). Cette femme d'un esprit supérieur usa de toute son influence pour régler les mœurs et élever le courage de son frère Théodore II. Elle lui fit épouser la belle et spirituelle Athénaïs[2] et lui donna de virils conseils que le faible empereur n'était guère en état de comprendre. Les eunuques écartèrent Pulchérie et gouvernèrent conformément à leurs intérêts. Aussi, lorsque Théodose mourut, l'empire d'Orient était-il exposé à des périls de toute espèce. Les provinces, accablées d'impôts par les favoris de Théodose, redoutaient moins les barbares que les fonctionnaires impériaux.

---

1 S. PAUL, *Galates* III, 28.

2 Athénaïs, fille du philosophe athénien Léontius, prit le nom d'Eudoxie et mourut en Palestine où l'avait réléguée la jalousie injuste de Théodose.

Or les barbares dont les forces s'étaient réunies sous les ordres d'Attila, n'avaient jamais eu un chef aussi capable d'anéantir l'œuvre de Constantin. Sous le gouvernement de l'eunuque Chrysaphe, la valeur militaire avait été si dédaignée, qu'aucun général n'avait appris l'art de la guerre. Valentinien III, qui régnait en Occident, avait peine à défendre ses propres sujets. Pulchérie, quoiqu'elle fût complétement exempte d'ambition, crut devoir, dans l'intérêt de l'Etat, user des droits que lui conférait son titre d'*augusta* (αὔγουστα). Au moment où l'audacieux Chrysaphe, maître absolu de la cour, se disposait à donner un successeur à Thédose II, Pulchérie prit avec résolution les rênes du gouvernement. Appuyée par l'opinion publique, elle fit mettre l'eunuque en jugement et frappa d'une terreur salutaire tous ceux qui avaient abusé de la faiblesse et de la crédulité de son frère.

S'il se fût agi uniquement de rétablir l'ordre, Pulchérie se sentait assez forte. Mais pour défendre l'empire contre les barbares, un bras exercé était indispensable. L'impératrice sut trouver ce général qui manquait à Byzance dans les rangs des tribuns. Elle revêtit de la pourpre des césars un homme âgé et sans naissance, mais qui, par son énergie et ses grandes qualités justifia complétement un choix si extraordinaire en apparence. Le respect qu'on avait pour Pulchérie pouvait seul faire accepter Marcien. Les événements ne tardèrent pas à donner raison à la pieuse *augusta*. Marcien montra à sa bienfaitrice autant de déférence que de vigueur envers les en-

nemis de l'empire. A peine fut-il monté sur le trône que, docile aux conseils de Pulchérie, il convoqua un concile œcuménique pour mettre fin à la lutte acharnée des orthodoxes et des partisans d'Eutychès. Les Pères du synode de Chalcédoine dans leurs acclamations nommèrent Marcien « le nouveau Constantin » et Pulchérie « la nouvelle Hélène. » Ces acclamations, la postérité les a confirmées. Lorsque Pulchérie mourut (453), elle fut pleurée par tout l'Orient. On se rappelait que sous le règne de Théodose, elle avait seule maintenu la dignité de la couronne impériale, et que, après la mort de son frère, sans écouter les conseils de la vanité et de l'égoïsme, elle avait partagé l'autorité avec l'homme le plus capable de défendre la patrie. Les pauvres qu'elle avait toujours tendrement aimés, furent ses uniques héritiers et l'empereur exécuta fidèlement les pieuses dispositions de son testament. Grâce à Pulchérie, la dynastie théodosienne finit avec honneur[1].

Sainte Irène n'a pas joué un rôle moins important dans la dynastie isaurienne que Pulchérie parmi les héritiers de Théodose-le-Grand. Née à Athènes comme Eudoxie, Irène avait tant d'esprit et de beauté que l'empereur Constantin IV Copronyme, frappé de ses grandes qualités, la choisit, malgré l'obscurité de sa naissance, pour épouse de son fils Léon (769). Son génie était hardi, vaste et fermo et son ambition égale à son génie. Cette ambition la décida à dissimuler ses convictions lorsque Constantn IV eut

1 Le grand CORNEILLE a composé une tragédie intitulée *Pulchérie*.

la pensée d'en faire sa belle-fille. Quoique fort attachée au culte des images, elle jura sans hésitation sur l'Eucharistie que jamais elle ne prendrait aucune part à un culte condamné alors par les césars. Devenue impératrice, elle cachait soigneusement dans sa chambre ces tableaux qui excitaient à un si haut degré la colère de Léon IV. Deux de ces images étant tombées dans les mains de l'empereur, il rompit toutes relations avec Irène. Mais la mort de Léon permit à celle-ci de gouverner sous le nom de Constantin V Porphyrogénète et de faire triompher ses opinions.

La régente ne montra dans sa haute position aucun des défauts qu'on reproche à notre sexe. Elle semblait étrangère à presque toutes les faiblesses de l'humanité. L'exercice du pouvoir était sa seule passion et elle eût été complétement dévouée à son fils s'il se fût résigné à une éternelle dépendance. Les circonstances n'étaient point pourtant de nature à rendre fort désirable le sceptre de Byzance. Charlemagne, qui travaillait à relever l'empire d'Occident, réduisait les successeurs de Constantin à une condition singulièrement modeste. En Orient, le célèbre khalife Haroun-al-Raschid, tenait sur la gorge des Hellènes l'épée de l'Islamisme. Les conjonctures étaient aussi difficiles qu'à l'avénement de Pulchérie. Irène ne s'effraya pas des périls de sa position. Elle se concilia le chef redoutable des Francs en fiançant Constantin V avec sa fille Rotrude. Mais le khalife ne pouvait être désarmé par de pareils moyens. Trahie par la fortune, Irène fut obligée de conclure

avec lui une paix onéreuse, quoique utile. Elle fut plus heureuse dans ses guerres contre les Slaves qui avaient envahi toute la Grèce. Partout battus, ils furent obligés d'évacuer le territoire conquis.

Délivrée de ses ennemis, Irène songea à réhabiliter le culte des images. Elle déploya dans cette affaire la même activité que sainte Pulchérie avait montrée contre les Nestoriens et les Eutychéens. Habitués à se considérer comme les arbitres des croyances de leurs sujets, les empereurs avaient successivement favorisé ou persécuté les Iconoclastes[1]. Trop dociles instruments de leurs caprices, les évêques et les conciles ne montraient aucune indépendance. Sous Constantin Copronyme et sous Léon IV ils avaient anathématisé les adorateurs des images; sous la régence d'Irène ils durent les déclarer parfaitement orthodoxes. Ces variations sont la conséquence inévitable de l'intervention exagérée de l'Etat dans les questions théologiques[2]. Cependant dès qu'on connut le projet d'Irène, les Iconoclastes se disposèrent à une vigoureuse résistance. La garde impériale se souleva en leur faveur. On fut obligé de transporter à Nicée le concile convoqué à Constantinople. Là les Pères cassèrent toutes les décisions provoquées par les empereurs iconoclastes[3].

---

1 Zénon, troisième empereur de la dynastie de Thrace, qui succéda à la dynastie théodosienne (474) s'était déjà rangé de leur côté.

2 Ainsi depuis que l'évêque de Rome est devenu prince temporel, on a vu ses théologiens condamner la doctrine de l'immaculée conception de la Vierge (par exemple Thomas d'Aquin et les docteurs du XIII[e] siècle), puis déclarer que cette doctrine faisait partie de la révélation.

3 Ce concile est le dernier des conciles généraux. Aussi les dogmes

Irène, après avoir terminé cette grande affaire, croyait pouvoir jouir en paix des douceurs du pouvoir. Mais lorsque Constantin eut atteint l'âge de vingt ans il s'ennuya de rester en tutelle. Une lutte s'engagea entre la mère et le fils dont le résultat devint funeste à l'empereur. Irène, ayant réussi à s'emparer de sa personne, lui fit crever les yeux. Ce fut en vain que, restée seule maîtresse de l'empire, elle essaya d'effacer le souvenir de son crime en se montrant bienveillante et clémente. Aucune de ses entreprises ne réussit. Par un juste jugement de la Providence, elle finit par être victime d'une conspiration pareille à celle qui avait renversé Constantin. Frappée par la main du Ciel, elle reconnut les erreurs de son ambition et supporta avec patience l'exil et les rigoureuses privations que lui imposa son successeur, l'indigne Nicéphore Ier. Son repentir, son zèle pour l'orthodoxie, son ardeur contre les infidèles ont engagé les Orientaux à la mettre au nombre des saints. Les catholiques de l'Occident qui ont canonisé la vindicative Clotilde et le sanguinaire Pie V[1], n'ont guère le droit de s'en scandaliser.

---

proclamés par toute l'Eglise orthodoxe sont-ils beaucoup moins nombreux qu'on ne le croit généralement. Cette Eglise a défini la divinité de Christ contre Arius et les dogmes qui en sont la conséquence contre Nestorius, contre Eutychès et leurs continuateurs, enfin elle a déclaré que le culte des images n'était pas inconciliable avec le culte rendu au Verbe incarné. Tout ce qui, depuis le second concile de Nicée, a pu être décidé dans des synodes provinciaux, ne saurait être considéré comme définitif et peut être expliqué ou révoqué par un concile général.

1 Voyez ses *Lettres* et LECERF, *Le protestantisme*.

Irène mourut dans la pénitence, et les dernières paroles de la reine des Francs furent une exhortation à la vengeance[1], exhortation que les farouches héritiers de Clovis se gardèrent bien d'oublier[2]! Toutefois, Dieu me garde de jeter un voile sur le crime d'Irène! Ses talents politiques, ses luttes intrépides contre un des plus grands souverains qu'ait produits l'islamisme, ses efforts pour arrêter le déclin de l'empire, les déplorables traditions des Etats despotiques[3], ne sauraient empêcher aucune âme chrétienne de maudire une ambition capable d'étouffer des sentiments qui survivent ordinairement dans les natures les plus dépravées.

Cependant à la dynastie isaurienne succéda la dynastie macédonienne. Les règnes de Zoé et de Théodora qui appartiennent à cette dynastie, furent prospères, et quoique ces deux impératrices n'eussent pas les talents d'Irène, elle trouvèrent mieux le secret de gagner les cœurs. Zoé n'avait guère plus d'ambition que Théodora. Elle n'eût jamais compris les excès auxquels l'envie de régner emporta la mère de Constantin V. Mais esclave de passions d'un autre

---

1 Voyez MENNECHET, *Histoire de France*. Cet auteur est dévoué à l'Eglise de Rome.

2 Voyez SISMONDI, *Histoire des Français*.

3 En Turquie, jusqu'au règne du sultan actuel, on étranglait les frères du *padishah* qui montait sur le trône. Sans doute il n'en a jamais été de même dans les pays chrétiens. On connaît pourtant la mort tragique de Pierre III, qui a fondé, en Russie, la dynastie de Holstein-Gottorp (1762) et de son fils Paul I, l'un et l'autre, étranglés. Paul régnait au commencement de ce siècle. Or, en 780, on avait bien moins de scrupules qu'en 1801!

genre, la fille de Constantin IX fit périr son mari Romain III Argyre pour épouser Michel IV, le Paphlagonien. Michel, une fois parvenu au trône, la traita comme une esclave et l'obligea à reconnaître pour son successeur Michel V le Calfat. Michel V la rendit encore plus malheureuse (1041). Mais le peuple, qui aimait Zoé et qui détestait l'odieux Michel, renversa le tyran et proclama Zoé et Théodora impératrices. Jamais l'empire de Byzance ne fut plus heureux que sous le gouvernement des deux sœurs. Tous obéissaient sans murmure. Assises au milieu de la garde impériale, sur le tribunal qu'elles partageaient, environnées des hommages du sénat et des magistrats, elles rendaient la justice, réglaient les affaires, donnaient audience aux députés des provinces et des nations étrangères. Les magistratures étaient vénales; elles réformèrent cet abus, ainsi que beaucoup d'autres, par de salutaires édits.

La popularité de Théodora finit par inspirer de l'ombrage à Zoé. Elle persuada aux grands de l'empire qu'il était dans les intérêts de l'Etat qu'elle se mariât et que son époux devînt empereur et régnât avec elle. Elle épousa donc, à l'âge de soixante-deux ans, sans que Théodora réclamât, Constantin X Monomaque (1042). L'élévation de Constantin, loin d'améliorer la situation, fit regretter vivement les jours où Zoé et Théodora rétablissaient l'ordre dans l'administration et dans les finances. Cependant le règne de Constantin Monomaque et de Zoé sera toujours regardé comme une époque mémorable dans l'histoire de la nation grecque. Zoé et Constantin

soutinrent énergiquement le zélé patriarche Michel Cérularios dans sa lutte contre les prétentions de l'évêque de Rome [1]. Cette lutte n'était pas terminée lorsque l'impératrice mourut (1052) à l'âge de soixante-quatorze ans [2]. L'empereur qui la pleura amèrement ne tarda pas à tomber dangereusement malade.

Théodora, avertie que Constantin voulait désigner un empereur au mépris des droits de sa belle-sœur, se fit proclamer *augusta* par le sénat et par la garde impériale (1054). Jamais princesse n'avait éprouvé de pareilles vicissitudes. Destinée à l'empire, chassée du palais, exilée, religieuse, impératrice, privée du trône, elle survivait à tous ses persécuteurs. Quoiqu'elle fût plus que septuagénaire, elle régna avec gloire et avec énergie. Aucun empereur ne fut aussi assidu à remplir les devoirs de la souveraineté. Elle rendait elle-même la justice à ses sujets, maintenait partout l'ordre et la paix et gouvernait l'empire comme une grande famille. Les nations étrangères n'osaient rien entreprendre contre un peuple tellement uni. Combien la nation regretta qu'elle n'eût pas fait valoir plutôt ses droits incontestables! Mais Théodora n'avait pas l'ambition d'Irène. Elle ne se résigna à régner que lorsqu'elle le crut nécessaire au salut de l'Etat. Malheureusement l'activité qu'elle déploya, acheva de miner ses forces. Elle

---

1 Les théologiens romains ont fixé à l'an 1043 ce qu'il leur a plu d'appeler le schisme grec. Toute Eglise qui défend ses libertés est à leurs yeux *schismatique*. (Voyez les *Orientaux et la papauté*.)

2 Le pape Léon IX n'excommunia Michel qu'en 1054.

mourut en 1055, après un an et neuf mois de règne[1].

A peine dix ans s'était-ils écoulés qu'une femme, Eudoxie, montait de nouveau sur le trône de Byzance (1067). La veuve de Constantin XI Doucas avait une instruction remarquable[2]; mais elle crut que, dans un moment où les Turcs s'acharnaient à démembrer l'empire, il était nécessaire d'associer au gouvernement un général assez énergique pour leur tenir tête. Romain Diogène, guerrier plein de valeur, était regardé comme l'homme le plus digne de défendre la civilisation hellénique contre les barbares. Quoiqu'il eût conspiré sous le règne de Constantin XI, Eudoxie lui pardonna ses complots et le fit asseoir à ses côtés sur le trône impérial (1068). Romain IV Diogène, peu flatté d'être arrivé au rang suprême par la bienveillance d'une femme, après lui avoir montré dans les deux premiers mois une déférence respectueuse, parut décidé à ne prendre conseil que

---

1 Plusieurs impératrices d'Orient ont porté le nom de Théodora et, sans régner, ont pris une grande part aux affaires. Théodora, épouse de Justinien sortie des derniers rangs de la société, exerça une immense influence sur son esprit et soutint son courage dans la fameuse sédition de 532. Elle résista aux papes Agapet I et Vigile, qui l'excommunièrent. Les historiens lui reprochent de n'avoir pas oublié sur le trône les vices de sa première condition (elle avait été danseuse). — Une autre Théodora fut régente (842) pendant la minorité de Michel III l'Ivrogne. — Dans la Rome papale, trois femmes, célèbres par leurs débauches et leurs crimes, Théodora et ses filles Marozie et Théodora, ont fait nommer huit papes, Sergius III, Jean X, Jean XI, Léon VII, Etienne VIII, Martin III, Agapet II et Jean XII, tous dignes de leurs protectrices. Les Théodora n'ont donc pas eu moins d'influence en Occident qu'en Orient.

2 On a d'elle un recueil polygraphique intitulé *Ionia*, publié par VILLOISON, dans ses *Anecdota græca*, Venise, 1781.

de sa pétulence naturelle. Ses premiers succès contre les Turcs le remplirent d'espérance. Mais il ne tarda pas à éprouver de grands revers et à tomber dans les mains du sultan seldjoucide Alp-Arslan. Pendant son absence, Contantinople avait proclamé Michel VII, fils d'Eudoxie, que Romain essaya en vain de renverser et qui lui fit crever les yeux. Michel, qui n'avait point pardonné à sa mère l'élévation de Diogène, la rélégua dans un couvent (1071). Depuis cette époque aucune femme ne gouverna l'empire. Du reste, il ne fit que dégénérer dans la main de faibles princes qui essayèrent en vain de le défendre contre ses nombreux ennemis.

Assurément le règne des impératrices d'Orient ne justifie nullement le mépris des anciens Hellènes pour notre sexe. Sainte Pulchérie releva l'empire compromis par l'incapacité de Théodose II; sainte Irène, même à côté de Charlemagne[1] et d'Haroun-al-Raschid, sut maintenir l'honneur de la civilisation hellénique; le nom de Zoé rappelle l'indépendance de l'Eglise assurée contre les prétentions des papes; le gouvernement de Théodora fut véritablement maternel; la science s'assit sur le trône impérial dans la personne d'Eudoxie. En Russie, en Suède, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Autriche, les femmes ne se sont point montrées inférieures aux plus habiles politiques. Il suffit de rappeler les noms de Catherine Ire, de Catherine II, de Margue-

---

1 Voyez Spiridion ZAMBÉLIOS, *Βυζαντιναὶ μελεταὶ κ. IB Εἰρήνη καὶ μέγας Κάρολος.*

rite de Waldemar, d'Elisabeth, d'Anne, de Victoria, d'Isabelle de Castille, de dona Maria II, de Maria-Thérèse; votre patrie elle-même, malgré son zèle pour la loi salique[1], a daigné se laisser sauver par une femme[2]. La prétendue incapacité sur laquelle est fondée chez vous « l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance » est donc une tradition surannée du paganisme, qui disparaîtra, comme tant d'autres, devant les progrès de la civilisation chrétienne. Vos compatriotes ont eu tort d'oublier que Bathilde[3], Blanche de Castille et Jeanne de Beaujeu ont gouverné leur pays avec une rare énergie pendant la minorité de Clotaire III, de Louis IX et de Charles VIII.

Les invasions des Turcs qui avaient obligé Eudoxie à confier à Romain Diogène la défense de l'empire, finirent par renverser le trône des césars. Les femmes partagèrent les épreuves des Hellènes, comme elles avaient, sous le diadème de Constantin participé à la gloire des empereurs. Ces épreuves furent plus longues qu'on ne l'imagine généralement, la nationalité hellénique ayant commencé bien avant la glorieuse insurrection de 1821 la lutte contre les conquérants. Ce fut d'abord dans les régions montagneuses que le sentiment national se réveilla. Le mont Agrapha, ce boulevard naturel de l'Epire, fut

1 Si la royauté ne peut, en France, appartenir aux femmes, elles peuvent pourtant jouer un grand rôle comme régentes. Il suffit de citer Marie de Médicis, Anne d'Autriche, etc.

2 Voyez MICHELET, *Jeanne Darc*, Paris, Hachette.

3 L'Eglise de France a canonisé Bathilde.

le premier qui obtint la prérogative d'avoir un capitaine (*καπετάνος*), avec un nombre suffisant de soldats pour le maintient du bon ordre. Dès le temps de Murad II [1] ce capitaine prenait part à l'administration avec le *cadi* et l'archevêque. L'exemple de l'Agrapha fut suivi successivement dans toute la Grèce continentale. Ces milices nationales portaient le nom d'*armatolis* [2]. Les soldats s'appelaient *pallicares* (*παλλη-κάρι*, brave) et le lieutenant du capitaine protopallicare (*πρῶτος*, premier). Outre les *armatolis* qui avaient une existence légale, il existait des bandes insoumises que les Turcs nommaient klephtes (*κλέφτις*). De même que les Espagnols appelaient « gueux » [3] et les royalistes de 1815 « brigands » [4] les défenseurs de la nationalité en Hollande et en France, les Ottomans traitaient de « voleurs » [5] les hommes qui fuyaient dans les montagnes la domination de l'islam. Les klephtes ont joué en Grèce le même rôle que les *haïdouks* dans les pays serbes. Sans doute il s'est trouvé, parmi les uns et les autres, des hommes qui préféraient leurs intérêts à ceux de la patrie; mais klephtes et *haïdouks* ont vu sortir de

---

1 1421-1451 — Murad II s'empara de la Morée et soumit au tribu la Bosnie et l'Albanie.

2 D'ἄρμα, arme.

3 Dans son ouvrage français sur la *Poésie populaire* en Grèce, M. Zambélios parle de la part considérable que les femmes ont prises à cette grande lutte. — Voyez le chapitre intitulé *La femme*.

4 Voyez Achille DE VAULABELLE, *Histoire des deux restaurations*.

5 Klephte vient du grec ancien *κλέπτης*, voleur.

leurs rangs d'ardents défenseurs de l'indépendance nationale. Les Occidentaux qui ont pardonné tant de cruautés aux Espagnols insurgés contre Napoléon Ier, à cause de la légitimité évidente de leur insurrection, et qui ont fermé les yeux sur les excès de la révolution [1], parce qu'elle a héroïquement lutté contre l'étranger, auraient dû, ce me semble, juger les klephtes avec plus de bonne foi et d'impartialité. Mais quand il s'agit de l'Orient, n'a-t-on pas deux poids et deux mesures?

L'idée que je viens de développer se trouve très-nettement indiquée dans plusieurs chants populaires de la Roumanie. Lorsqu'on pend Boujor, « les pauvres se désolent [2] et pleurent amèrement [3]. » Le « terrible Codréan couvert d'une lourde *sarica* [4] et d'une *couchma* [5] en peau de mouton, parcourt les ravins et les sentiers perdus dans l'ombre. » Quand Codréan est rencontré par l'Arnaoute Léonti et les Albanais de la *potira* (maréchaussée), le poète s'écrie naïvement : « Puisse la terre l'engloutir (Léonti), lui et tous ses enfants! » — « Mais hélas, Codréan dont les forces sont épuisées, chancelle, glisse sur ses genoux, et son bras, qui se soutient à peine, l'empêche seul de toucher à terre.

1 Voyez les histoires de la révolution de MM. THIERS, MIGNET, A. DE LAMARTINE. — « Je rends grâce à la convention, a dit le célèbre orateur légitimiste Berryer, d'avoir sauvé l'indépendance de la France. »

2 Le nom de Boujor est resté populaire en Moldavie, car il était fort généreux envers les paysans.

3 *Boujor*, dans les *Ballades de la Roumanie*.

4 Manteau en gros feutre blanc.

5 Bonnet en peau d'agneau.

« La *potira* le fait prisonnier!

« On traîne Codréan à Iassy où règne Iliech[1] — Voda[2], on le conduit dans le *divan*[3], là où le prince, couvert d'un *cafetan* rouge et armé d'un *bourdougan*[4], siége auprès d'un Turc de Constantinople!

« Ohé! Codréan, le jeune brave, réponds à notre seigneurie : as-tu tué beaucoup de chrétiens depuis que tu parcours le pays en brigand?

« Altesse princière! je jure par le nom de la sainte Vierge, que je n'ai pas tué de chrétiens depuis que je parcours le pays en *brave*[5]. Quand je faisais rencontre d'un chrétien, je partageais avec lui en frère; s'il possédait deux chevaux, j'en prenais un pour moi et lui laissais l'autre; s'il possédait dix piastres, j'en prenais cinq et lui en laissais cinq; quand je rencontrais un pauvre, je cachais ma hache et remplissais ma main d'or pour la donner au malheureux; — mais lorsque j'apercevais un Turc, oh! alors je ne pouvais résister au désir de lui trancher la tête et de la jeter aux corbeaux!

« A ces mots de Codréan, le Turc aux lèvres épaisses qui siégeait dans le *divan*, à côté du prince, devenait pâle comme un mort et se jetait aux genoux du prince en disant :

« Si on laisse vivre Codréan un seul été encore, il ne restera plus de Turcs dans le pays. Oh!

1 Elie II, 1546-1552.
2 *Voda* pour *voïvode*, prince.
3 Tribunal.
4 Massue en fer.
5 On se rapelle que tel est aussi le sens du mot grec *pallicare*.

mon prince, mon seigneur, n'accorde point ta grâce à ce brigand.[1] »

Si nous étions réduits aux renseignements purement historiques, il nous serait difficile de nous faire une idée complétement exacte de la situation des femmes parmi les klephtes. Mais ces *chants populaires*[2] qu'un de vos plus illustres savants, Fauriel, professeur de la Sorbonne, a traduits dans votre langue, nous permettent de bien comprendre le genre de vie de la *klephtria*[3]. La femme du klephte vivait nécessairement dans de perpétuelles angoisses. Kaliakoudas, protopallicaire de cet intrépide Androutzos[4] qui, avec deux cents compagnons, traversa le Péloponèse les armes à la main, en livrant aux Turcs des combats meurtriers, est parti pour une expédition lointaine. Sa femme gémit et se lamente « elle se désole comme une perdrix et porte un vêtement pareil à l'aile du corbeau. » Debout à sa fenêtre et regardant la mer, elle interroge tous les vaisseaux:

— « Barquettes, petits vaisseaux, brigantins dorés,
Quand vous alliez au triste Valtos[5], ou quand vous en reveniez,
N'auriez-vous pas vu mon époux, n'auriez-vous pas vu Kalia
koudas ?

---

1 *Codréan* dans les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie* de M. ALEXANDRI.

2 Depuis l'apparition du recueil de Fauriel, M. Spiridion ZAMBÉLIOS de Leucade a publié ses Ἄσματα δημοτικὰ τῆς Ἑλλάδος. (*Chants populaires de la Grèce*). — Corfou, 1852. La publication du docte historien de Santa-Maura mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la littérature hellénique.

3 κλεφτρια ou κλέφτρα, féminin de κλέφτης.

4 Père d'Odyssée (Ulysse), un des héros de l'indépendance.

5 Dans l'Acarnanie — Hellade.

— Nous l'avons laissé par-delà Gravolini,
Ils avaient des agneaux qu'ils faisaient rôtir; ils avaient des moutons à la broche ;
Et pour leur tourner la broche, ils avaient cinq beys. »

Dans cette existence agitée, souvent à une opulence conquise sur les Ottomans, succédait pour les femmes des « capitaines » le désespoir et la misère.

Elle dort, la femme du capitaine, la bru de Kontoghianis,
Dans des couvertures d'or, dans des draps brodés d'or,
Je tremble de la réveiller, je tremble de lui dire la nouvelle....
— Quelles nouvelles m'apportes-tu des capitaines?
— Tristes sont les nouvelles que je t'apporte.
Nicolas est pris, Constantin est blessé . . . .

D'autres fois, la femme du klephte, devenue prisonnière des Musulmans, se voyait exposée à leurs railleries cruelles ou à leurs propositions outrageantes qu'elle repoussait avec une généreuse intrépidité :

— Quel est le malheur qui est arrivé à la femme de Liakos?
— Cinq Albanais la tiennent et dix autres la questionnent.
O Liakena, ne veux-tu pas te marier? prendre un Turc pour mari?
— J'aime mieux voir mon sang rougir la terre,
Que si un Turc me baisait les yeux!

Chez un peuple où le sentiment maternel est si profond, les douleurs de la mère surpassaient encore celles de l'épouse[1]. Vous vous imaginerez sans peine qu'elles étaient les angoisses de la mère d'Androutzos qui bravait des dangers dont la seule pensée effraie l'imagination.

---

1 Voyez dans l'ouvrage français de M. Zambélios la traduction des deux chants : « Mère, je te le dis, etc., Mon Basile, etc. »

La mère d'Andrikos[1] se désole, la mère d'Andrikos pleure;
Elle se tourne souvent vers les montagnes et les querelle toutes:
« Sauvages montagnes d'Agrapha, crêtes des monts d'Agrapha,
Qu'avez-vous fait de mon cher fils, du capitaine Andrikos?
Où est-il pour n'avoir pas paru de cet été
On n'a entendu bruit de lui ni sur l'Aspropotamos[2] ni à Karpenisi[3].
Maudit soyez-vous, ô *gérontes*, et toi noir George[4].
C'est vous qui avez fait partir mon fils, le premier des braves.
Fleuves, faites-vous petits ou retournez en arrière[5],
Ouvrez le chemin à Andrikos pour qu'il revienne à Karpenisi.

La mère de Kitzos, qui s'adresse aussi au fleuve ne se contente pas de plaintes stériles lorsque son fils est en danger. Les Turcs ont pris Kitzos et le mènent à la potence, « mille marchent devant et deux mille derrière, » pressés de jouir de son agonie; mais

.... sa mère s'approche de lui :
Elle tire un couteau, coupe la corde qui lui liait les bras.
Kitzos se jette sur le Turc le plus voisin, lui arrache son sabre,
S'échappe de côté et gagne, en courant, les montagnes, la cime des montagnes.

Les monts « où sont les pallicares », telle est la forteresse naturelle du klephte. C'est là qu'il combat, qu'il aime et qu'il est aimé :

---

1 Plus connu sous le nom d'Androutzos.

2 Fleuve blanc — l'ancien Achéloüs.

3 Ville de l'Etolie.

4 Tserni-George, le libérateur de la Serbie.

5 La même idée se retrouve dans un poème roumain Oltule, « Oltuleçule, etc. »

Voici mai, voici la rosée, voici le printemps et les rossignols ;
Les Valaques[1] sont sortis sur les monts, les pallicares sont sortis,
Dimos veut aussi sortir dans les chemins des klephtes.
La nuit il selle son cheval, la nuit il le pare,
Il lui met des fers en argent, des clous dorés,
Il lui met aussi les étriers tressés d'or.
Et celle qui l'aimait, et celle qui voulait être à lui,
Tient un flambeau et l'éclaire, un verre et lui verse à boire,
Et à chaque verre qu'elle lui offre, chaque fois elle lui dit ;
— « Prends-moi, mon maître, prends-moi où tu vas,
Que je prépare tes repas, que je selle et desselle ton cheval,
Que je te serve (à dîner) en roi, que je t'endorme prince! »
— « Là où je vais, fille, les vierges ne vont guère,
Là sont les tanières des loups, et les entretiens des bêtes sauvages,
Là vont les armatoles pareils aux lions et les braves klephtes! »
— « Prends-moi, maître, prends-moi où tu vas,
Donne-moi des pistolets d'armatole et un fusil de klephte,
A ton côté que je combatte, à ton ombre que je me repose! »
— « Là où je vais, fille, les vierges ne vont guère,
Là vont les braves fameux qui savent manier le sabre. »
« Oh! donne-moi une foustanelle, mets-moi des vêtements d'homme,
Donne-moi aussi un cheval rapide avec une selle dorée,
Et si je ne tire pas comme toi, renvoie-moi en arrière! »
— « Fille ne pleure pas, et puisque tu le veux, je te prends avec moi,
Allons donc nous promener ensemble dans les neiges et dans les glaces[2]. »

Mais si le klephte écoute avec bonheur le lan-

---

1 *Βλάχοι*, les Valaques du Pinde.

2 Ce charmant poème est tiré des *Ἄσματα δημοτικὰ* de M. Spiridion Zambélios. — Il est intitulé : *Ἡ ΑΝΔΡΕΙΑ ΕΡΩΜΕΝΗ.*

gage d'une passion exaltée[1], il sait aussi prêter l'oreille à la voix d'une prisonnière qui conserve « sous les sapins » où il la retient captive, le sentiment de la dignité :

Dimos, je ne suis point ton esclave pour te verser du vin;
Je suis la bru d'un *proestos*[2], je suis la fille d'un *géronte*[3].

La fille d'un *aga* ou d'un *bey* était aussi respectée que celle d'un primat grec. Belle ou laide, riche ou pauvre, chrétienne ou musulmane, toute femme tombée dans les mains des klephtes était sûre d'être bien traitée par le chef comme par ses soldats. Le « capitaine » qui eût osé enfreindre cette règle eût été abandonné de ses pallicares comme indigne de commander à des braves. Fauriel a dit avec raison : « Ce n'est point parmi de tels hommes, que Scipion aurait trouvé des admirateurs pour n'avoir pas outragé sa captive. »

Les klephtes qui se montraient si respectueux envers leurs prisonnières n'étaient pas d'humeur à tolérer dans leur familles la licence des mœurs musulmanes. « Leurs femmes, dit un historien grec, méritent d'être citées pour leur courage et leurs

---

1 Tes yeux, Dimos, tes beaux yeux,
Tes sourcils au pinceau,
Ils m'ont rendue malade, ô Dimos,
Ils me font mourir, etc.

2 Primat (προεστὸς) fonctionnaire grec du premier ordre. Les primats, à cause de leurs relations avec les Turcs, étaient exposés à la colère des klephtes.

3 En grec γερούσια (assemblée de *gérontes*) signifie à la fois sénat et assemblée de vieillards.

vertus. Quand leurs maris partaient pour une expédition militaire, c'étaient elles-mêmes qui leur ceignaient l'épée; elles leur donnaient le baiser du départ en leur souhaitant un retour victorieux[1]. »

Quoique les capitaines des *armatolis* ne fussent pas, comme les chefs des *klephtes*, en dehors des lois musulmanes, ils accueillirent avec un égal enthousiasme l'insurrection de 1821, ce 89 de l'Orient. Les uns et les autres prirent part à cette lutte avec un héroïsme qui ne saurait être révoqué en doute. Les Turcs, qu'ils ont tant de fois vaincus, ont prouvé dans la dernière guerre, à Silistrie comme à Kars, qu'ils peuvent tenir tête aux plus formidables armées. N'oubliez pas que dans une lutte de *sept années,* les Hellènes eurent à combattre les forces de l'islamisme tout entier, les barbares de l'Asie, les corsaires de l'Algérie, les Africains disciplinés du pacha d'Egypte et les excellentes[2] troupes recrutées dans la Turquie d'Europe. Je ne comprends pas qu'il se soit trouvé dans un pays comme le votre, si bon juge en matière de bravoure, quelques écrivains qui aient essayé de parler avec un esprit de dénigrement[3] d'une époque aussi mémorable. Il suffit de citer les deux

---

1 IACOVAKY RIZO NÉROULOS, *Histoire moderne de la Grèce*, III. partie, ch. 1er.

2 Les Bosniaques mahométans ont arrêté le prince Eugène qui mit la France de Louis XIV à deux doigts de sa perte. La bravoure des Arnaoutes de l'Albanie n'a jamais été contestée.

3 En France les artistes, toujours épris du beau, se sont constamment montrés sympathiques. Il suffit de citer les *Femmes Souliotes* du grand peintre Ary Scheffer.

siéges de Missolonghi[1] pour prouver que les Hellènes, prêtres et laïcs, hommes et femmes[2] combattirent pour leur terre natale avec la rare intrépidité que montrèrent vos soldats sur les champs de bataille de Jémmapes et de Valmy.

Assiégé en 1822, Missolonghi fut défendu par Alexandre Mavrocordatos et par Marcos Botzaris, un des héros de Souli, qui fit des prodiges de valeur pour repousser les Ottomans. Missolonghi que Botzaris avait délivré, devait garder sa cendre. Frappé à mort au sein de la victoire (20 août 1823) le magnanime stratarque[3] de la Grèce occidentale expira loin de ses enfants et de sa bien-aimée Chrysé, dont le patriotisme était égal au sien. Les héros qui, sous ses ordres, avaient sauvé Missolonghi, vinrent lui donner le dernier baiser (l'ἀσπασμός) et le métropolitain Porphyre, appuyé sur la *patéritza*[4], adressa de touchants adieux au martyr de la liberté hellénique : « La Grèce, dit-il en finissant, reconnaît dans Markos Botzaris son second Léonidas. Elle adopte sa famille, tel est le prix de ses services. Repose dans le sein du Seigneur, âme généreuse! que la

1 Voyez Spiridion TRICOUPIS, Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, Londres, 1853-1858.

2 M. VITET, de l'académie française, admirateur éloquent du courage des femmes grecques, appelle les Souliotes des « créatures héroïques. » — *Revue des deux mondes*, 1er octobre 1858.

3 Στρατάρχης, général.

4 La πατερίτζα, crosse des évêques grecs, est une espèce de béquille noire, garnie en nacre.

terre te soit légère, aigle de la Selléide! Adieu, Botzaris, adieu![1] »

En 1826, les Ottomans empressés de venger leur défaite, vinrent de nouveau mettre le siége devant Missolonghi. Le vieux Nothis Botzaris, dont je vous ai déjà parlé, commandait dans la place où reposaient les cendres de son neveu, de Kyriacoulis et des illustres philhellènes Byron et Normann. Missolonghi est bâti à l'entrée du golfe de Patras sur un terrain plat qui s'étend jusqu'au mont Aracynthe; découvert du côté de l'Orient, il est au nord caché par de vastes forêts d'oliviers et défendu au couchant et au midi par des bas-fonds parsemés de bancs de sable et d'îlots. Tous les côtés de la cité qui n'étaient pas protégés par la mer étaient entourés d'un mur couronné de bastions et de tours. Ces ouvrages portaient les noms célèbres de Guillaume-Tell, de Rhigas, de Franklin, etc. Mais le meilleur rempart de Missolonghi était le courage de ses habitants. Les femmes et les filles secondèrent intrépidement leurs époux et leurs pères. On les vit sur la brèche, au milieu des balles et de la mitraille, apporter des matelas et des planches pour réparer les ravages causés par la formidable artillerie du *sérasker* Reschid. Cette artillerie était dirigée par des officiers européens qui prêtaient aux fureurs de l'islamisme toutes les ressources de la science chrétienne. Les femmes de Missolonghi crurent devoir

1 Comparez avec Michel SKINAS, *Eloge funèbre de Botzaris*, Paris, 1824.

invoquer contre un pareil scandale l'appui de leurs sœurs de l'Occident. Evanthie, native de Cydonie[1], Marie, fille de Jacob Tombazis[2], Vasiliki, fille d'Anastase Tsamados, Hélène, femme de George Sahinis, Irène, sœur d'Antoine Mélidone, une foule d'illustres grecques adressèrent aux dames philhellènes une lettre dont je reproduis quelques passages :

« Presque toutes nous avons vu des mères mourir dans les bras de leurs filles, des filles expirer sous les yeux de leurs pères mourants, des enfants cherchant encore un reste de lait sur le sein de leurs mères mortes; la nudité, la famine, le froid et la mort sont les moindres maux qui se sont offerts à nos yeux remplis de larmes. Nous avons, la plupart, perdu nos frères et nos sœurs; quelques-unes sont restées orphelines et sans ressources . . . . Mais, ô amies de la Hellade, nous vous assurons qu'aucun de ces malheurs n'a pénétré aussi profondément nos cœurs que l'inhumanité qu'ont montrées envers notre nation plusieurs de ceux qui se vantent d'être nés au sein de l'Europe civilisée . . . »

Cet appel ne fut pas entendu. La Chrétienté qui fournissait des officiers et des ingénieurs aux Ottomans, laissa leur général Reschid-pacha accomplir en paix son œuvre de destruction. Le jour vint où toute résistance devint évidemment impossible. Lorsque les Hellènes, qui formaient la garnison de la ville, crurent tout espoir perdu, ils voulurent, avant de

1 Ville grecque de l'Asie-Mineure.

2 Navarque ou amiral.

prendre une résolution définitive, connaître l'opinion de l'évêque de Rogon et des femmes : « Mon avis, dit le prélat magnanime, le voici en deux mots : Mourir, les armes à la main! » Quant aux femmes, on leur demanda si elles préféraient la mort à l'esclavage : « La mort! la mort! » s'écrièrent-elles d'une voix unanime. Elles demandèrent ensuite l'eucharistie à l'évêque. « Votre communion, leur répondit Joseph, est le sang de vos ennemis. » La garnison se divisa en trois colonnes pour forcer le passage dans la nuit du 22 avril. La première, composée uniquement de soldats, culbuta les Turcs, et leur échappa. Les deux autres, embarrassées de femmes et d'enfants, ne furent pas si heureuses. Une partie de la seconde parvint seule, après quatre heures d'un combat terrible, à franchir la ligne des musulmans. Le troisième détachement, réduit au tiers, fut obligé de rentrer dans la ville avec les femmes et les enfants; et pendant deux jours il se battit contre les Musulmans déjà maîtres de Missolonghi. Enfin tous, guerriers, enfants et femmes, résolus à ne pas se rendre, mirent le feu aux poudres et se firent sauter avec l'évêque de Rogon qui, placé dans une tour, excitait les Hellènes au martyre et récitait les prières des agonisants. Missolonghi, avec une faible garnison de 5700 hommes, avait lutté pendant onze mois contre cent mille musulmans commandés par des chrétiens!

La docte et belle Evanthie a célébré dans une tragédie intitulée *Nicérate*[1] ces événements à jamais

1 Nicérate est George Kapsalis.

mémorables. « Vous vous rappelez, disait-elle à un poète célèbre de la Grèce moderne[1], quelle impression fit sur nos âmes la chute de Missolonghi, quelle profonde blessure elle ouvrit dans nos cœurs. Il m'était impossible d'écarter de ma mémoire la fatale nuit du 10[2] avril; ces fantômes héroïques luttant depuis tant de jours contre la mort, et se ranimant comme par miracle pour épouvanter au milieu des ombres de la nuit les phalanges des barbares, les derniers adieux des amis et des parents, les lamentations des mères, les sanglots des enfants, ces braves résolus de mourir avec les vieillards et les blessés, tout ce tableau se retraçait vivement dans mon imagination. Je n'aurais pu soulager mon cœur du poids qui l'opprimait si je n'avais entrepris d'exposer par écrit ce que je croyais encore entendre et voir. »

---

1 M. Alexandre SOUTZO, qui lui faisait une visite à Syra, chez son frère, M. le professeur Kaïris.

2 Vieux style, 22 du calendrier grégorien.

LETTRE II.

LA GRÈCE INDÉPENDANTE. — HELLADE.

Athènes.

Athènes! combien de pensées s'élevaient dans mon âme lorsque j'ai aperçu cette ville dont le seul nom réveille tant de souvenirs! Plusieurs de vos compatriotes, méconnaissant la grandeur et la puissance de ces souvenirs, se sont étonnés qu'on n'ait pas choisi Naupli[1] ou Corinthe pour en faire la capitale du royaume de Grèce. Je suis convaincue, chère amie, que vous n'éprouverez aucun penchant pour une pareille idée, et que vous êtes complétement de l'opinion qui a été si bien défendue par un éminent écrivain de votre nation : « Quelque beaux, dit-il, quelque nombreux, quelque divers que soient les lieux que l'on a parcourus, la plaine d'Athènes produit, malgré sa nudité, ses maigres oliviers, ses torrents desséchés, ses montagnes arides, le même effet que la campagne de Rome. C'est encore ce qu'il y a en Grèce de plus grand, de plus sympathique, de plus cher aux yeux comme aux souvenirs. Il semble qu'un ciel, qu'une lumière spéciale éclaire toujours Athènes, de même que la destinée lui a

1 Naupli (Ναυπλι) est souvent appelée, en Occident, Nauplie (ou Napoli) de Romanie.

déparli jadis une histoire et une splendeur qu'aucun autre peuple n'a surpassées. — La perfection est un tempérament de toutes les qualités : Athènes est donc pour nous l'expression la plus parfaite du génie grec, non seulement parce qu'elle en représente toutes les faces, mais parce qu'elle les représente à un degré éminent . . . Dans les arts comme dans les lettres, elle eut à la fois la grandeur de l'esprit dorien, la fécondité et la grâce de l'Ionie . . . Le Péloponèse, après une lutte acharnée, eut un jour la gloire de détruire les flottes d'Athènes et de raser ses murs; mais il était trop tard; la ville de Minerve était déjà ce qu'elle sera toujours dans l'histoire — la capitale de la Grèce[1]. »

Les esprits difficiles qui ont blâmé les Hellènes d'avoir rendu à Athènes le rang qui lui appartient évidemment, n'ont point parlé avec plus de bienveillance des origines du nouveau royaume. Certaines personnes ont accueilli avec d'autant plus de faveur leurs théories historiques qu'il se trouve aujourd'hui en Occident des gens assez disposés à croire que la situation dont jouit maintenant la Grèce indépendante est, comme ses libertés, un cadeau de la « grande nation ». L'histoire proteste d'une manière éclatante contre de pareilles illusions. La patrie de Charlemagne, de Turenne, de Condé et de Hoche[2]

---

1 BEULÉ, *le Péloponèse.*

2 Napoléon est né, non en France, mais dans une île italo-grecque de la Méditerranée, la Corse. Rien n'est plus frappant que le caractère oriental de son génie qui n'avait rien de gaulois.

n'a aucun besoin d'une gloire apocryphe. Sa renommée militaire est assez bien établie pour qu'elle ne confisque pas à son profit les lauriers cueillis — dans une lutte immortelle de sept années contre des millions de musulmans — par les Kolocotronis, les Botzaris, les Miaoulis, les Mavrocordatos, les Mavromichalis et les Kanaris. Sans doute, la France de la Restauration témoigna aux Hellènes une cordiale sympathie. Mais si les Français entraînèrent[1] par leur généreuse initiative les vaisseaux des Anglais et des Russes qui brûlèrent la flotte de Mahmoud II dans les eaux de Navarin; s'ils contribuèrent plus tard à chasser les Turcs du Péloponèse, il serait peu équitable de méconnaître tout ce que les Grecs avaient accompli de prodiges pour reconquérir leur nationalité[2]. Odyssée avait rajeuni le nom des Thermopyles; Kanaris avait porté la flamme jusque sur le navire du capitan-pacha et vengé les innombrables victimes de Chios; Nikitas avait conquis au défilé de Kaki-Scala son surnom de Turcophage; Markos Botzaris était mort comme Epaminondas au sein de la victoire.

L'héroïsme que les femmes ont montré dans la guerre de l'indépendance n'a pas été perdu pour leur sexe. En comparant la situation qu'elles ont maintenant dans le royaume de Grèce avec leur an-

---

1 Voyez l'article publié dans le numéro du 1er octobre de la *Revue des deux Mondes* par un illustre philhellène, M. VILLEMAIN.

2 L'affectation qu'on met à les passer sous silence ne vient-elle pas de l'envie de flatter les gouvernements despotiques en décriant les peuples libres?

cienne condition, on apercevra du premier coup-d'œil tous les progrès accomplis depuis 1830. Si Pouqueville revenait dans Athènes, il verrait ces femmes riches, auxquelles il prédisait une servitude éternelle, aussi libres et aussi considérées que les Parisiennes ou les Viennoises. Athènes n'est pas la seule ville qui présente ce spectacle. Constantinople, entraînée par l'exemple d'Athènes, n'est pas restée en arrière de la Grèce libre.

Il ne faut pas s'étonner de ce que les habitants de l'Attique tiennent la première place dans la régénération de la Grèce. Parmi les populations du sang de Hellen, les Ioniens ont toujours occupé une position exceptionnelle. La première période de l'histoire de la Grèce et la plus glorieuse correspond avec l'époque de la prédominance d'Athènes[1]. Quand, plus tard, Athènes dut céder aux Doriens le sceptre de la Grèce, elle conserva la supériorité qu'assure le génie des arts, des sciences et des lettres. Aujourd'hui Mistra, qui a remplacé Lacédémone, ne peut plus redevenir une rivale. Mistra, qui comptait 12,000 habitants avant la guerre de l'indépendanoe, n'en a plus que 2000. Les Turcs, enfants des steppes, n'abandonnent une contrée qu'après l'avoir transformée en désert. On dirait qu'ils veulent, comme les soldats de Timour (Tamerlan), « rendre au monde sa beauté primitive. »

Malheureusement toutes les classes de la société n'ont pas participé au mouvement régénérateur dont

---

1 Voyez G. GROTE, *History of Greece* 1850.

la patrie de Socrate est aujourd'hui le centre. Dans la bourgeoisie peu aisée, à cause de la position trop subordonnée des femmes, il règne encore peu d'intimité entre les membres de la famille. Les fils sont égaux entr'eux, leur père n'exige d'eux qu'une déférence cordiale; mais la mère, tout en commandant à ses filles, reste inférieure à ses autres enfants. Un Télémaque du XIX[e] siècle pourrait encore dire à une veuve : « Rentre dans ta chambre, ma mère, retourne à ton ouvrage, à ta toile et à tes fuseaux, distribue la tâche à tes servantes; c'est à nous de parler; les discours sont réservés aux hommes, et surtout à moi, qui suis le *maître* ici. »

Quoique sa condition soit dépendante, la femme n'est pourtant ni esclave, ni renfermée. Après s'être mariée librement, elle peut rompre une union qui deviendrait pour elle trop oppressive. Aussi n'est-elle point, comme les Italiennes, empressée de porter ses affections loin du foyer domestique. Les mariages sont unis et féconds. On a prétendu que si les femmes grecques sont étrangères à la coquetterie et à la passion, il faut l'attribuer à « l'action énervante du climat. » C'est pousser bien loin l'esprit de dénigrement. « L'action énervante du climat » empêchait-elle au temps du paganisme les excès que la plume savante de M. Deschanel a si fidèlement décrits dans les *Courtisanes grecques?* Pourquoi donc Rome, Naples, Palerme, Madrid, Mexico[1], Buenos-

1 Pour ce qui regarde l'Amérique, — voyez RADIGUET, l'*Amérique espagnole;* — Docteur MAYNARD, *Voyage au Chili.*

Ayres, Lima, Rio-de-Janeiro, ces cités, aussi licencieuses que catholiques, ne sont-elles pas le séjour des anges?[1] — La cour d'Athènes, — chose fort rare dans les monarchies — donne aux Hellènes l'exemple des mœurs rigides, et la reine de Grèce n'est pas seulement digne, par son énergie et par son intelligence, de régner sur la ville qui prit pour protectrice la plus sévère des divinités de l'ancien monde.

Les pallicares et les paysans sont, de tous les habitants du royaume, les plus attachés aux anciennes habitudes.

Après la fin de la guerre de l'indépendance, un certain nombre de Grecs du Nord qui s'étaient battus bravement pour la cause chrétienne et qui ne voulaient plus retomber sous le joug des Turcs, s'établirent dans le royaume de Grèce. Les pallicares, c'est le nom qu'on leur donne, sont hospitaliers, amateurs de bons chevaux et de belles armes, ennemis acharnés des musulmans. Ils portent d'un air martial le bonnet rouge, la veste brodée d'or et la foustanelle aux plis innombrables. Leurs femmes, sans être précisément confinées dans le *gynécée*, sortent de leur maison aussi rarement que possible. Dénuées d'instruction et timides, elles n'aiment point le monde. Elles regardent leur mari comme un « maître » dont elles écoutent respectueusement les décisions.

Dans la cité de Minerve, les costumes se sont modifiés comme les habitudes. Au commencement

---

1 Voyez les admirables mémoires du duc de SAINT-SIMON.

de la guerre de l'indépendance, les Athéniennes d'une condition aisée portaient une tunique blanche et fine. Un manteau de drap d'or ou de soie couvrait leurs bras et tombait avec grâce sur leurs épaules. Elles entouraient leurs cheveux noirs d'un mouchoir transparent, jeté négligemment sur leur tête. Aujourd'hui les femmes d'Athènes ont une jupe dont l'étoffe varie selon la condition, avec une veste de velours ouverte sur le devant. Leur coiffure est un bonnet rouge, incliné sur l'oreille [1] ou une grosse natte de cheveux tortillée dans un foulard. Quant au villageoises du royaume, elles n'ont d'autre règle dans leur toilette que leur caprice ou leur goût.

Le costume féminin présente, dans les villes, les variétés les plus originales. C'est ainsi qu'à Patras on voit les modes occidentales se combiner avec celles des Hellènes. Tandis que certaines personnes continuent de se parer de la tunique grecque et du bonnet rouge, d'autres adoptent les robes de l'Occident tout en gardant le bonnet hellénique. A Mégare, au contraire, la tunique a conservé tout son empire. Les jeunes filles, qui sont charmantes, sont restées fidèles au petit casque entièrement revêtu de pièces d'argent avec un fil d'or sur le front. Les tresses de leurs cheveux s'échappent de cette coiffure. Une fois mariées, elles s'enveloppent la tête d'un voile.

C'est avec bonheur que j'ai signalé les progrès

---

1 Quoique la reine Amélie ait conservé le costume de l'Occident, elle porte quelquefois ce *fez*.

accomplis dans Athènes depuis 1830. Ces progrès sont pourtant loin de satisfaire quelques écrivains de votre pays [1]. « Les sept lycées du royaume de Grèce, dit un romancier français, sont bien au-dessous de nos colléges communaux, et l'université d'Athènes, avec ses trente-deux professeurs, n'est pas comparable à la Sorbonne [2]. » Qu'on me permette de répéter à ce censeur sévère ce que le moine athénien Damaskinos disait, il y a près de deux siècles, à la Guilletière, l'auteur d'*Athènes, ancienne et moderne* :

« Il ne vient pas un seul Franc qui ne déplore notre condition .... Vain babil, sans résultat. Les demi-savants de vos quartiers se rient de notre ignorance. Non contents de vous avoir légué Platon et Aristote, dont vous oubliâtes l'idiome en Occident, nous vous envoyâmes vers le milieu du XVe siècle les savants Argyropoulos, Théodore Gaza, Bessarion, George de Trébizonde, George Gémiste .... » — Ce moine n'avait pas tort. Les Grecs ont été, en Occident, après la prise de Constantinople, les promoteurs du grand mouvement régénérateur qu'on a si bien nommé la **Renaissance** [3], qui a fait sortir

---

1 En général, les écrivains occidentaux qui se sont occupés récemment de la Grèce, montrent plus d'impartialité. — On doit surtout signaler un célèbre professeur suisse, M. VISCHER, *Erinnerungen und Eindrücke aus Griechenland*, Basel, 1858.

2 La Sorbonne, mise ici en avant, a compté et compte encore dans son sein des philhellènes célèbres. Il suffit de citer MM. VILLEMAIN et SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française. Un autre philhellène éminent, M. Edgar QUINET, auteur de la *Grèce moderne*, a professé au collége de France.

3 Voyez MICHELET, *La Renaissance.*

les Occidentaux de la barbarie monacale du moyen-âge. Sans s'imaginer « que leurs ancêtres savaient tout », les Hellènes ont quelque droit de penser que l'Occident leur doit à peu près tout ce qu'il sait. Ils sont encore assez naïfs pour préférer l'*Iliade* au poème de M. de Voltaire, Pindare à J.-B. Rousseau, Sophocle à Racine, Anacréon à Chaulieu, Platon à Descartes, Aristote à Thomas d'Aquin, Démosthène à Mirabeau et la *Guerre du Péloponnèse* au *Siècle de Louis XIV*. La Grèce, après avoir rendu tant de services à l'espèce humaine, pourrait se consoler quand même l'école des Evelpides ne produirait « ni des savants, ni des héros ». Assurément, les maréchaux de l'empire français ne sont ni des Hoche, ni des Kléber, ni des Désaix, ni des Marceau. Qui oserait pourtant affirmer que la France n'est pas la première nation militaire de l'Occident? Des écoles jésuitiques, dominicaines, maristes, franciscaines, etc., dont son sol est aujourd'hui couvert, il ne sortira sans doute « ni savants, ni héros [1]. » Mais les défaillances et les tristesses du temps présent ne sauraient faire oublier que la vieille Gaule a produit autant « de savants que de héros, » Pascal et La-Tour-d'Auvergne, l'auteur des *Provinciales* et le « premier grenadier de France. »

---

1 On pourrait ajouter ni croyants; car Molière, Voltaire, M. de Lamartine, etc., ont été élevés chez les Révérends Pères Jésuites.

LETTRE III.

LA GRÈCE INDÉPENDANTE. — PÉLOPONÈSE.

Naupli.

Quand Athènes fut vaincue par la ligue dont Sparte était la tête, les Doriens de Lacédémone devinrent les arbitres de la Grèce. Ils ne tardèrent point à faire trembler sur le trône de Cyrus ses débiles successeurs. Inférieurs sous beaucoup de rapports aux populations ioniennes, les Hellènes qui croyaient descendre de Dorus[1] étaient doués au plus haut degré de l'esprit militaire et du génie politique. La passion de l'indépendance était universelle parmi eux et les femmes de Sparte déclaraient qu'elles cesseraient d'être heureuses, si elles voyaient jamais la fumée d'un camp ennemi sous les murs de la ville de Lycurgue. Les siècles n'ont pas changé ce peuple de fer. Entre les habitants de l'Attique et ceux de la Laconie, il existe encore au XIXe siècle les différences qui frappaient si vivement les anciens. Les indomptables montagnards du Taÿgète n'ont jamais subi que nominalement la domination du *padishah* de Stamboul. Les Mavromichalis, qui ont gouverné le Magne[2], avec le titre de *beys*, payaient aux

---

1 Je dis « qui croyaient; » car ils existaient déjà sous Deucalion, 1635 avant Jésus-Christ.

2 Ancienne Eleuthéro — Laconie.

Turcs pour tout impôt quelques pièces d'or qu'on leur tendait dédaigneusement à la frontière au bout d'un sabre. Les Maniotes sont braves, hospitaliers, sobres, infatigables, animés d'un patriotisme ardent; mais turbulents, implacables dans leurs vengeances et peu disposés à se soumettre aux lois.

Les femmes du Magne ont toutes les tendances belliqueuses de ces matrones de Sparte qui contribuèrent si énergiquement au salut de la ville quand Epaminondas vint l'assiéger avec soixante-dix mille Thébains. A l'époque à jamais glorieuse de la guerre de l'indépendance, les jeunes filles et les femmes, exercées aux armes, quittaient leurs villages dès que les Turcs approchaient. Elles s'éparpillaient en tirailleurs et, protégées par les accidents du terrain, criblaient de balles les soldats du Croissant. Ces habitudes viriles ne font aucun tort à la beauté des Laconiennes : Grandes, sveltes, elles ont des yeux noirs, voilés par de longs cils et leur peau est d'une transparence admirable.

Pouqueville, en passant à Kythriès, visita le château ou, pour mieux dire, la tour d'une de ces amazones, Hélène, nièce de Zanetaki Koutoupharis, ancien *bey* du Magne. « La capitainesse » — c'est le nom qu'il lui donne, — était une veuve encore belle. Ses manières étaient nobles et aisées. Assise sur un sopha, elle avait autour d'elle des femmes qui se tenaient respectueusement debout. Sa robe brodée d'or était faite d'un châle bleu clair. Elle portait par-dessus une veste courte et sans manches en velours cramoisi et ornée de broderies. Son bonnet,

en forme de couronne ducale, était de velours vert. Une écharpe de mousseline d'or fixée sur l'épaule droite traversait sa poitrine, passait sous son bras et se rattachait par derrière à sa toque, d'où elle descendait jusqu'à terre. Le vêtement de ses femmes était semblable avec la différence de la qualité des tissus et des ornements.

La sœur du « capitaine » Christea avait aussi, à la même époque, une certaine réputation militaire dans ces contrées. Christea, chef remuant et audacieux, dont le visage était couvert de cicatrices, avait sous ses ordres quatre-vingts hommes et vingt amazones. Sa sœur fut blessée dans un combat contre les Turcs. Malgré tout ce qu'on veut dire sur la licence des camps, la vie guerrière de ces femmes ne les exposait à aucune faiblesse. Un musicien allemand ayant tenu à une jeune fille quelques propos déplacés, Christea le tua d'un coup de carabine.

Aucune femme de la Laconie ne s'est acquis autant de renommée dans la guerre de l'indépendance que Constance Zacharias. Fille d'un martyr de la nationalité hellénique que les Turcs avaient empalé à Tripolitza[1] en 1799, tandis qu'elle était encore au berceau, Constance, Spartiate intrépide, attendait avec impatience l'occasion de venger son père. Aussi, lorsque l'insurrection nationale éclata, la vit-on planter sur sa maison, comme un signal d'insurrection, l'étendard de la croix. Les femmes

1 Après que les Turcs eurent enlevé le Péloponèse aux Vénitiens, ils en firent un pachalik, divisé en 19 cantons, gouvernés par des voïvodes.

laconiennes et les braves du Pentedactylon, enflammés par sa parole ardente, se précipitèrent sur ses pas dans la plaine de Lacédémone, où l'héroïne proclama la régénération de la Grèce. Après avoir reçu les bénédictions d'un prélat guerrier, l'évêque d'Hélos, que les Hellènes nommaient à cause de son éloquence « l'Amphion de la sainte Epanastasis[1] » et forcé les Turcs à se renfermer dans le château de Chistra, elle remonta le cours du « fleuve royal »[2] jusqu'à Londari. Là elle renversa le croissant des mosquées et mit le feu à la maison du voïvode qui tomba sous ses coups. La part qu'elle prit à la guerre de l'indépendance fut digne de ce début vigoureux et elle prouva sous les murs de Modon (12 août 1823) que les femmes lacédémoniennes n'avaient pas dégénéré.

Si les habitants de la Laconie sont restés fidèles aux traditions belliqueuses des anciens Spartiates, ils ont aussi conservé la plupart des préjugés des anciens temps. Quand une femme est pauvre, elle travaille comme une bête de somme. Vit-elle dans une condition plus aisée, elle se croit toujours fort inférieure à son mari. Elle s'imagine que tous ses devoirs consistent à distribuer la tâche à quelques servantes, à l'exemple de l'épouse d'Ulysse, « pasteur des peuples ». Qu'une nation qui tient à rester libre, redoute plus que tous les maux la licence des gouvernements despotiques, rien de plus naturel!

---

1 Ἐπανάστασις, insurrection.

2 Le Vasilipotamos, l'ancien Eurotas.

Mais n'est-il pas dans l'intérêt bien entendu de la liberté que la femme ait un juste sentiment de sa dignité et de ses droits et qu'elle trouve au foyer domestique une position à la fois importante et honorée?

Les Macédoniens ayant substitué dans toute la Grèce leur autorité à la prédominance de Sparte, cette cité renommée ne put jamais reconquérir son ancienne position. La ligue achéenne fut le dernier boulevard de l'indépendance des Grecs. Les Aratus et les Philopœmen s'immortalisèrent dans cet effort suprême pour rendre à la patrie hellénique son prestige affaibli. Mégalopolis, centre de la ligue, était une ville arcadienne. Descendants des Pélasges qui avaient précédé les Hellènes sur le sol de la Grèce, les Arcadiens devinrent célèbres dans l'antiquité à cause de leur penchant pour la vie pastorale. Le temps n'a guère changé ces primitives tendances. Sur ces collines, qui plaisaient à Horace, errent encore de modestes bergères aux yeux plus bleus que l'azur de leur ciel. Leur blonde chevelure, tressée avec art, est entourée d'un voile qui tombe élégamment sur leurs épaules et dont elles se couvrent parfois la figure.

Le ménage des Arcadiennes est aussi simple qu'au siècle d'or. Une cabane, c'est-à-dire quatre murs et un toit, avec une porte basse et point de cheminée, telle est leur demeure. Un métier pour tisser le coton, une outre et quelques amphores de terre qui servent de cave et de grenier, des paniers remplaçant les armoires, des tapis grossiers où l'on dort tout habillé, tel est le mobilier.

La plupart des paysannes grecques ne sont pas plus riches. On ne trouve guère dans leurs humbles habitations que des vases pour faire bouillir l'eau ou pour la conserver fraîche, une demi-douzaine de morceaux de fer destinés à remplacer les pelles et les pincettes, une table ronde et une planche à pétrir qui joue un très-grand rôle. En effet, quand un membre de la famille manifeste le désir de manger, la paysanne remplit la huche de farine, façonne la pâte en forme de galette, et la met à cuire dans un petit four conique, bâti devant la maison ou dans un fourneau placé au-dessus du foyer. On ajoute à cette galette de maïs du lait, des olives et des légumes, selon la saison.

L'indigence n'est pas la principale plaie de ces pauvres ménages. J'ai visité sur les sommets des Alpes de très-modestes chalets où régnait une sorte de bien-être et surtout une admirable propreté. De vigilantes montagnardes, armées tantôt du balai et tantôt de l'aiguille, donnent à ces rustiques demeures une certaine apparence de luxe champêtre qui charme les regards et ravit l'imagination. Quoique les paysannes grecques sachent tisser les tuniques et les manteaux, quoiqu'on les voie souvent tourner le fuseau dans leurs doigts, elles participent à l'insouciance de tous les méridionaux pour ce qui tient au comfort et aux soins domestiques. Aussi est-on souvent attristé du désordre qui règne dans leurs cabanes, où pendent des vêtements déchirés et couverts de taches, où s'entassent pêle-mêle les épis, les grains, les sacs, les débris de légumes et les

bouteilles cassées. Au milieu de ce chaos, on vit ordinairement par terre. C'est là que se passent les journées d'automne et celles de l'hiver. Les femmes filent d'un côté du foyer et les hommes s'accroupissent de l'autre sur les talons.

On devine que ces paysannes qui n'usent guère de savon pour les habits de leur mari et de leurs enfants, se préoccupent médiocrement de leur toilette. Ce n'est pas sans chagrin que j'ai trouvé dans tous les pays du midi une incurie qui semble prouver que dans ces belles contrées où la nature a tout prodigué à l'espèce humaine, l'insouciance rend presque toujours inutiles une partie des trésors que le Ciel répand avec une munificence inépuisable. La sobriété des paysans grecs qui effraierait assurément un Anglais ou un Allemand, contribue peut-être à leur indifférence pour le bien-être. Les Italiens, les Espagnols et les Portugais, qui ont si peu de besoins, sont les moins actifs des Occidentaux. Or, la cuisine des paysans de la Grèce n'est pas moins frugale que celle des habitants de la péninsule ibérique et de la péninsule italique. Elle consiste en herbes cuites qu'on mange avec du pain de maïs. Année commune, les Hellènes ont cent quatre-vingt-deux jours maigres. On se contente alors d'olives, de caviar, de feuilles de mauve assaisonnées de poivre et de sel, de chardons tendres, de pissenlits, d'orties et de coquelicots cuits à grande eau, d'ail, de poireaux ou d'oignons crus, de purée de pois chiches. Un plat de limaçons ou d'écrevisses est un régal. Malgré cette sobriété vraiment admi-

rable, malgré les fièvres périodiques du printemps et de l'automne, les Grecs — paysans et bourgeois — ont une constitution excellente, fine, sèche et nerveuse, et la population du royaume s'est augmentée considérablement depuis l'avènement du roi Othon. Le jour où la Grèce pourra consacrer les fonds nécessaires à des travaux d'assainissement, on verra la nation marcher à grands pas dans la voie du progrès. Dès lors l'agriculture, encore privée de bras, transformera le pays. D'actifs marins se presseront au Pirée et de nombreux ouvriers exploiteront des mines et des carrières qui, seules, suffiraient à enrichir la Grèce.

LETTRE IV.

LA GRÈCE INDÉPENDANTE. — LES ILES.

Hydra.

Les îles de l'Archipel ne restèrent point inactives dans la glorieuse insurrection de 1821. Il est vrai que la florissante Chios, beaucoup plus voisine de l'Asie que de la Grèce, essaya de se soustraire aux périls de la guerre. Mais Hydra, sur la côte occidentale du Péloponèse, mais Samos[1], mais l'Eubée, mais Psara, quoique plus éloignées, partageant les généreux sentiments qui agitaient tous les Hellènes, prirent alors à la lutte une part plus ou moins considérable.

Les Turcs, qui voulaient à tout prix avoir raison d'une nation trop longtemps opprimée, recoururent à une guerre d'extermination, et promenèrent le fer et le feu dans tout l'Archipel. A Cos, patrie d'Hippocrate, d'Apelle et de Polybe, ils massacrèrent le plus grand nombre des insulaires. Psara, qui possédait 21,000 habitants dont 8000 matelots, n'est plus qu'un écueil. Le souvenir des désastres de Chios

---

1 Depuis la guerre de l'indépendance Samos, soustraite au gouvernement des pachas, a toujours pour prince un chrétien qui reconnaît la suzeraineté du sultan. Le prince Jean Ghika qui a pris une part active à la régénération de la littérature roumaine, gouvernait récemment Samos.

(1822), immortalisé par un de vos peintres les plus célèbres, ne s'effacera point de la mémoire des peuples. Le capitan-pacha (amiral) Ali y fit pendre aux vergues de sa flotte sept cents *primats* (fonctionnaires grecs). Au monastère de Saint-Mina il ordonna de passer trois mille paysans au fil de l'épée. Au couvent de Néa-Moni, on égorgea deux mille trois cents chrétiens. A Volisso, à Vessa, à Calamoti, on écrasa les enfants contre les rochers ou on les jeta dans les flots [1].

On peut imaginer quelle fut la situation des Grecques dans ces scènes de cannibalisme. Quarante mille femmes ou enfants de Chios furent épargnés, mais pour être vendus dans les bazars de Constantinople, de l'Asie-Mineure, d'Alger et de l'Egypte. Les plus belles personnes de l'île, liées avec les tresses de leur chevelure, après avoir marché sur les cadavres de leurs pères et de leurs époux, fu-

---

1 Quoique moins connus que les massacres de Chios, le massacre plus récent des pompiers de Bukarest donne une idée fort exacte des emportements des disciples de l'Islam, en même temps qu'il prouve ce que pourraient faire les soldats roumains pour la défense de la terre natale. En 1848, « l'armée turque vint en amie », dit l'illustre historien des Français. Mais à peine fut-elle entrée à Bukarest, que « des scènes hideuses de pillage se voyaient à chaque maison ». Indigné de la conduite des musulmans, « le corps des pompiers refusa de se rendre: une heure entière, *cent cinquante hommes* tinrent contre *douze mille;* ils tuèrent une foule de Turcs et, périssant eux-mêmes, sanctifièrent leur jeune drapeau de leur sang. » (MICHELET, *Légendes du nord. — Provinces danubiennes*). — Plus loin, M. Michelet s'étonne avec raison qu'on ait oublié « le rôle éminemment guerrier de la Roumanie qui, avec la Hongrie et la Pologne, soutint l'atroce combat de cinq siècles entiers, qui ferma l'Europe aux Tatares d'abord, puis aux Ottomans. » (Comparez avec la magnifique étude de M. Edgar QUINET, *Les Roumains* dans ses *Œuvres complètes* ou dans la *Revue des deux mondes*, 15 janvier et 1er mars 1856.)

rent livrées à la brutalité d'une soldatesque ivre de sang et de vin. Trois cents filles d'une rare beauté, choisies dans les villages de Cardamyle, de Calandra et d'Anavato, ayant excité les passions de ces bêtes féroces, les barbares s'entretuèrent après les avoir égorgées.

Parmi les victimes qui périrent dans cette abominable boucherie, la honte éternelle de l'islamisme, il n'en est pas de plus intéressante que la belle Irène. Cette jeune fille, descendue du mont Pélinée, avait été enlevée par un nègre du milieu des femmes chrétiennes que Ioussouf bayractar se disposait à faire massacrer. Il l'entraîna à l'écart malgré ses cris, en disant qu'elle était son épouse et en menaçant de tuer quiconque oserait lui ravir sa proie. Un Turc s'approche d'Irène évanouie et, frappé de sa beauté, il interroge l'Africain. « Elle est mon esclave, dit le nègre. » L'Osmanli, cédant à un attendrissement involontaire, s'efforce de la rappeler à la vie. « Un Turc! s'écrie-t-elle en reprenant ses sens, un noir qui sera mon maître! » On cherche à la calmer et on la prie de dire le nom de sa famille. Elle se borne à répondre qu'elle s'appelle Irène et demande à mourir « pour Christ et la Vierge couronnée. » — « Cède-moi cette jeune infidèle, dit au nègre le Turc, touché de son désespoir, elle ne pourra jamais t'aimer; prends cet or. » Le fils de l'Afrique consent à ce marché; mais à peine s'est-il éloigné qu'il rencontre quelques bandits qui, après avoir excité sa jalousie, lui proposent de reprendre Irène. Furieux, il se précipite vers le Turc : « Rends-moi mon épouse, disciple de Bé-

lial, » s'écrie-t-il en rugissant. — « Elle est mon esclave, » répond l'Ottoman. — « Je suis l'esclave du Dieu crucifié » reprend la douce fille de Chios. A peine achevait-elle cette profession de foi qu'elle tombait frappée d'une balle. Le nègre avait mieux aimé la tuer que de la céder à un rival.

Une foule de fugitifs, échappés au massacre, vinrent raconter aux Hydriotes les détails de ces scènes épouvantables. Madame Glarakis excitait surtout la compassion. Cette jeune femme parlait de ses malheurs d'une façon si touchante qu'elle arrachait des larmes aux belliqueux marins de cette île. Elle avait vu égorger son père et sa mère, enlever une de ses sœurs que les musulmans avaient traînée en esclavage, après lui avoir coupé un bras afin de s'emparer d'un bracelet qu'ils n'avaient pu détacher. A peine âgée de seize ans et parvenue au terme de sa grossesse, Madame Glarakis avait eu l'énergie de gagner les montagnes, où elle s'était cachée dans une grotte au bord de la mer. Là, elle avait été prise des douleurs de l'enfantement, et un bateau de Psara, qui l'avait trouvée évanouie, l'avait arrachée à sa triste patrie.

Une dame d'Hydra, qui était à Corinthe lorsque trois cents femmes de Chios s'y réfugièrent, m'a raconté les détails de cette arrivée. Toutes étaient veuves ou orphelines. Les unes avaient la tête, le visage ou le sein balafré de larges coups de cimeterre, d'autres portaient en écharpe leurs bras fracassés par des armes à feu; toutes ressemblaient à des spectres échappés du tombeau. Elles ne pleuraient

pas; car la source de leurs larmes paraissait tarie. L'indifférence que produit un morne désespoir se lisait sur leurs traits flétris. Cependant lorsqu'elles aperçurent le drapeau de la croix flottant triomphalement dans les airs, elles levèrent leurs mains jointes vers le ciel en remerciant Dieu de les avoir délivrées de la rage de leurs bourreaux.

Spetzia, qui n'est pas éloignée d'Hydra, a vu naître une femme que la Providence destinait à venger toutes les injures faites à son sexe par la barbarie musulmane, je veux parler de la fameuse Bobolina.

Lorsque les belliqueux habitants de l'ancienne Tiparénos résolurent de fournir dix navires et six cents marins à la cause de l'indépendance, Bobolina, qui pleurait depuis sept ans un mari égorgé par les ordres du sultan, obtint la permission d'équiper, à ses frais, trois vaisseaux afin de ne laisser à personne le soin de châtier les meurtriers de son époux. Tandis qu'elle prenait le commandement de cette petite flotte, elle envoyait deux de ses fils combattre en terre ferme dans les rangs des Hellènes.

Vous savez, mon amie, combien de héros patriotes sortirent des rangs de ces intrépides marins de l'Archipel. Les noms de quelques-uns de leurs chefs sont devenus populaires dans toute l'Europe. Bobolina mérite de prendre place dans l'histoire à côté de ces noms glorieux. Au blocus de Naupli elle montra une telle énergie et une telle persévérance qu'elle trouva le secret de se surpasser elle-même. Lorsque les Turcs envoyaient des parlemen-

taires, Bobolina, qui était chargée de recevoir leurs propositions, Bobolina, aussi habile dans les négociations que résolue sur le champ de bataille, ne se laissait séduire ni par leurs artifices ni par leurs promesses. Elle triomphait de toutes leurs ruses en se montrant pleine de confiance dans l'avenir de la Grèce régénérée : « J'ai perdu mon mari, leur disait-elle, Dieu soit loué! Mon fils aîné est mort les armes à la main; Dieu soit loué! Un second fils, âgé de quatorze ans, qui me reste, combat avec les Hellènes, et il est probable qu'il obtiendra un trépas glorieux; Dieu soit loué! Je verserai aussi mon sang sous le drapeau de la croix; Dieu soit loué! Mais nous serons vainqueurs ou nous aurons cessé de vivre avec la consolante idée de ne pas laisser après nous aucun Hellène esclave dans ce monde. »

Modéna Mavroghenis, née dans l'île d'Eubée, fut une digne émule de l'héroïne de Spetzia. Etienne, père de Modéna, rejeton d'une race princière, ayant été égorgé par ordre du *padishah*, elle se réfugia dans l'île de Mycone. Lorsque l'insurrection éclata, elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût organisé une expédition destinée à soulever l'Eubée. Elle avait déclaré aux chefs de l'expédition, Azorbas et Nicokis, que sa main appartiendrait au vainqueur des Ottomans. Bientôt il ne resta plus aux musulmans que les deux places fortes de l'île, Négrépont et Carystos. Modéna, qui ne cessait d'enflammer les Myconiens par ses discours patriotiques, finit par les décider à envoyer quatre chebeks de premier rang à l'armée navale des Hellènes.

L'occasion se présenta pour la noble fille de l'Eubée de joindre les actions aux paroles. Les Algériens débarquèrent à Mycone, en criant : « mort aux *giaours !* » A cette nouvelle, Modéna, réunissant la compagnie d'élite qu'elle avait mise sur pied au commencement de l'insurrection, fond sur eux avec la rapidité de la foudre, les culbute et les force à se rembarquer. « Honneur aux braves! victoire à la croix! » s'écria-t-elle, en frappant dédaigneusement du talon la tête du chef des mahométans. — « Victoire au sang des héros! répondirent les Myconiens, gloire à Modéna Mavroghenis, la fille du martyr Etienne! »

Une fois que Modéna eut tiré l'épée, elle ne put se décider à la remettre dans le fourreau. L'Eubée, la Grèce continentale la virent combattre avec une valeur digne de ses débuts dans la vie militaire. Qui peut dire combien la valeur de ces femmes intrépides ajouta à l'enthousiasme des soldats de la Grèce? Quand elles bravaient tous les dangers pour la défense de la patrie, leurs frères ou leurs époux auraient-ils pu hésiter un moment à tout sacrifier à la sainte cause de l'indépendance nationale?

Depuis que le royaume de Grèce a été constitué, plusieurs îles qui avaient pris une part active à l'insurrection, sont retombées sous le joug des Turcs. Celles qui l'ont secoué appartiennent à trois nomarchies, Hydra et Spetzia sont comprises dans la nomarchie d'Argolide et de Corinthe. L'Eubée, qui en forme une entière, n'est séparée de la Grèce que par le détroit de l'Euripe et diffère peu du conti-

nent. Les Cyclades[1] et surtout Hydra, ont une physionomie plus originale. Un spirituel écrivain, enlevé trop tôt à votre littérature, qui a visité Tinos, trace un charmant portrait des femmes de cette île. Comme je n'ai point débarqué à Tinos, j'analyserai rapidement quelques pages de son récit.

M. Alexis de Valon ayant demandé l'hospitalité chez un habitant de l'île nommé Spadaros, fut reçu dans une grande pièce à murs tout blancs, ornée de petit miroirs à cadres noirs, éclairée par deux chandeliers de cuivre, supportant, au lieu de bougies, deux globes de verre pleins d'huile. M. Spadaros et sa femme, véritable matrone, qui portait une veste et avait pour coiffure un turban de tresses, accueillirent les voyageurs avec l'ancienne hospitalité hellénique[2].

Tout à coup une porte s'ouvrit et une ravissante jeune fille de seize ans, Maria Spadaros, vint saluer les Français. Sa taille était souple et élancée, ses beaux cheveux châtains, nattés en longues tresses, enroulés d'un châle rouge, entouraient sa jolie tête. Son profil était d'une pureté irréprochable. Ses longs yeux humides étaient frangés de beaux cils noirs et l'éclat de son regard méridional illuminait tout son visage. Son teint était éblouissant; ses lèvres roses et souriantes; ses dents d'une blancheur parfaite.

---

1 La nomarchie des Cyclades comprend Syra (l'ancienne Syros), Milos, Théra, Naxos, Tinos, Andros, Kéa ou Kéos.

2 Le docte professeur Vischer rend hommage à cette hospitalité. — Voyez VISCHER, *Erinnerungen und Eindrücke aus Griechenland*, Basel, 1857.

Tout était séduisant dans cette jeune Tiniote, le timbre de sa voix, son attitude, son costume pittoresque, son embarras en présence des étrangers. Trois sœurs cadettes, belles comme leur aînée, entrèrent à leur tour suivies d'un tout petit garçon. L'auteur du *Châle vert* avoue qu'il n'a vu de sa vie « rien de plus gracieux que cette jeune famille. »

Au sud-ouest de Tinos, l'île de Syra est fière de la prospérité toujours croissante de son industrieuse capitale. La ville neuve s'épanouit autour du golfe, tandis que là vieille cité grimpe sur les rochers contre lesquels s'appuie l'ancienne Hermopolis. La propreté admirable qui règne dans les nouvelles rues prouve que l'activité grecque saura bientôt sortir des vieilles habitudes de l'incurie orientale. Les maisons sont soigneusement blanchies, les toits en terrasses ornées de fleurs, partout les yeux sont charmés du spectacle de la propreté et du bien-être que le travail assure.

Les femmes et les jeunes filles vont elles-mêmes à la fontaine, l'amphore inclinée sur l'épaule, chercher toute l'eau qu'on boit à Syra. On aime à les voir suivre sur les hauteurs les détours du chemin. Leurs cheveux noirs sont tressés et roulés avec le mouchoir et leurs pieds nus foulent le sol avec la légèreté des nymphes de Diane dont leur beauté rappelle les charmes.

Hydra, où je vous écris cette lettre, après avoir terminé mon excursion dans les îles de la Grèce indépendante, n'est pas moins fière que Syra de ses progrès dans la civilisation. Cette terre stérile, peu-

plée par d'intrépides Chkipétars, doit toutes ses richesses à l'activité de ses marins. Les Hydriotes, beaux, résolus, sobres et chastes, aiment la poésie, la course et la lutte. Passionnés pour la liberté, les compatriotes de George Pépinis[1] ont souvent fait trembler les despotes de Stamboul et ont combattu au premier rang contre la tyrannie musulmane. Comme toutes les populations d'origine albanaise, ils confondent facilement la bravoure avec la témérité. Jaloux jusqu'à la fureur, ils obligent leurs femmes à mener une vie très-retirée. Spetzia a des mœurs analogues, quoique les habitudes y soient plus douces.

Le costume que portent les femmes d'Hydra est plein d'élégance. Un vaste mouchoir de toile d'or, enrichi de broderies éclatantes, encadre le visage en cachant la racine des cheveux et en ne laissant passer que les bandeaux. Ce voile s'attache d'abord sous le menton et se noue ensuite derrière la tête sur sa pointe qui descend au-delà de la ceinture. La veste, dont les manches étroites sont terminées par des broderies, s'entr'ouvre sur la poitrine que recouvre une chemise de batiste. La jupe en soie très-épaisse est garnie de petits plis transversaux et ornée en bas d'un passe-poil de velours.

---

1 Qui, avec Constantin Kanaris, de Psara, brûla la flotte ottomane au cri de *ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ*! (Christ a vaincu!)

LETTRE V.

LA GRÈCE ASSERVIE.

Rhodes.

Si vous considérez les Hellènes en vous préoccupant uniquement de leur situation politique, vous distinguerez aisément trois Grèces : la Grèce indépendante, la Grèce protégée et la Grèce asservie. La Grèce indépendante forme le royaume hellénique ; la Grèce protégée se compose de la république des îles Ioniennes, soumise au protectorat des Anglais ; la Grèce asservie obéit au *padishah.* La domination des Ottomans n'a point enlevé aux populations grecques leur physionomie particulière. Quoique gouvernées par les Turcs, la Thessalie et l'île de Rhodes, par exemple, ne sont-elles pas des contrées essentiellement helléniques, où le type, les traditions, les usages grecs sont presque aussi bien conservés que dans le Péloponèse ? La Thessalie appartient au continent européen et Rhodes est située sur les côtes de l'Asie, mais cette différence dans la position géographique n'implique pas de diversités bien significatives dans les habitudes et dans les idées.

La Thessalie est restée turque par un de ces caprices de la diplomatie dont l'histoire contemporaine présente tant d'exemples. En effet, comme les autres provinces helléniques, elle a pris part à la glo-

rieuse insurrection de 1821, et il serait difficile de soutenir que la terre natale d'Achille n'est pas un pays grec. Il suffit, d'ailleurs, d'avoir parcouru cette province pour s'apercevoir combien les traditions helléniques, même celles qui se rattachent au paganisme, y sont vivantes. La Thessalie possède encore ces magiciennes dont les poètes de l'antiquité parlent si fréquemment. Des paysannes thessaliennes m'ont affirmé que les sorcières peuvent, à l'aide de leur baguette, bâtir et détruire des palais, faire descendre les astres des cieux et les y faire remonter. Les femmes jalouses leur demandent des philtres pour fixer les esprits inconstants. Comme la magicienne de Théocrite, elles se servent de la mystérieuse clarté de la lune pour opérer leurs conjurations. En prononçant quelques formules inintelligibles, elles jettent sur des charbons ardents les feuilles desséchées du laurier, du sel et de la farine. Aussi que ne devrait point craindre un infidèle si une sorcière amoureuse prononçait contre lui les imprécations qu'un chant populaire met dans la bouche d'une jeune fille!

Blanche claire lune, qui vas te coucher,
Salue celui que j'aime, le ravisseur de mon amour.
Il me donnait des baisers et me disait :
— « Jamais, jamais je ne te délaisserai! »
Et voilà qu'il m'a délaissée comme un champ moissonné et glané,
Comme une église interdite, comme une ville ravagée.
Je veux le maudire; mais je m'attendris encore sur lui;
Mes entrailles s'émeuvent et mon âme souffre pour lui.
N'importe, il vaut mieux le maudire, et fasse Dieu ce qu'il voudra

De ma peine et de mes soupirs, de ma flamme et de mes imprécations.
Puisse-t-il donc, monté sur un cyprès pour en cueillir la fleur,
Se précipiter du haut en bas,
Se briser comme le verre, se fondre comme la cire!
Puisse-t-il, ayant passé sous les sabres turcs, tomber sous les couteaux franks,
Avoir besoin de cinq chirurgiens pour le tenir, de dix pour le guérir.

Ainsi qu'au temps de Circé, les magiciennes peuvent enchaîner ceux qu'elles aiment dans une éternelle captivité :

Ils sont partis tes vaisseaux, les vaisseaux de Zagora;
Et il est aussi parti celui que j'aime; il est allé dans la terre étrangère.
Et il ne m'est venu de lui ni lettre, ni réponse.
Mais, au bout de dix années, il m'envoie une lettre,
Et, dans un mouchoir d'or, douze pièces d'or:
« Prends ce mouchoir, mon amour, prends ces douze pièces d'or,
Que j'ai gagnées dans les terribles pays étrangers,
Et si tu veux, marie-toi: si tu veux, fais-toi religieuse.
Mais ne m'attends plus, mon amour, tu ne me reverras plus.
Une sorcière cruelle me retient ici ensorcelé.
Trois fois j'ai voulu partir; trois fois je suis monté en mer.
Mais autant de fois le navire, après avoir un peu vogué,
A plongé et vogué sous l'eau en sens contraire :
Autant de fois il est revenu au port par le fond de la mer.
Ne m'attends plus, mon amour, tu ne me reverras plus. »

Ne riez pas de ces vieilles superstitions! L'Occident en avait peut-être le droit dans les premières années de ce siècle. Mais aujourd'hui la sorcellerie

est plus florissante à Paris qu'en Thessalie. Il me suffit de citer pour preuve les étranges ouvrages[1] de M. le marquis Eudes de Mirville et de M. le chevalier Gougenot des Mousseaux[2].

J'estimerais fort heureux les Hellènes de la Turquie d'Europe s'ils n'avaient à craindre que les conjurations des magiciennes de la Thessalie. Malheureusement les pachas sont plus redoutables que toutes les sorcières de l'univers. Je ne vous en citerai qu'un exemple, les cruautés commises dans la Macédoine, pendant la guerre de l'indépendance, par Abouloubond-pacha, vizir de Saloniki. Vainqueur des paysans insurgés de la presqu'île de Cassandria, Abouloubond affecta d'abord les apparences de la modération et de la clémence. Mais une nouvelle insurrection ayant éclaté, il s'abandonna sans contrainte à sa férocité naturelle. Rentré à Saloniki en triomphateur, il épuisa contre les prisonniers chrétiens toutes les inventions atroces du prosélytisme mahométan. Plusieurs de ces victimes furent enfermées dans des sacs remplis de chats et de rats affamés. Ces tortures n'ayant pas réussi à leur faire abjurer le christianisme, la femme du capitaine Tassos, un des chefs des insurgés, fut plongée dans un sac plein de vipères, où elle expira en invoquant « le Dieu des

---

1 On pourrait en citer, non pas deux, mais cinquante. Il existe dans les pays catholiques une littérature consacrée à l'examen des prodiges opérés par les sorciers de nos jours.

2 Voyez E. DE MIRVILLE, *Des Esprits et de leurs manifestations* — et *Question des Esprits*. — M. le comte de Gasparin a fait bonne justice de ces théories extraordinaires dans son livre intitulé : *Des tables tournantes et du surnaturel.*

forts et la Vierge couronnée. » D'autres femmes, condamnées à mourir de faim dans un souterrain, se nourrirent douze jours avec du charbon qu'elles avaient découvert dans un cachot. Le « pur vizir, » indigné de les voir encore vivantes, les fit déchirer à coups de fouet, et ordonna qu'on scellât l'entrée du cloaque où elles avaient été jetées et où la dernière de ces martyres n'expira que six jours après.

La situation des îles grecques restées soumises à l'autorité des Turcs ne donne pas non plus une idée fort avantageuse du système de gouvernement adopté par les musulmans. J'ai visité la Crète (Candie), Cypre, Rhodes et Chios et, dans ces îles, autrefois si florissantes, la condition des femmes m'a semblé aussi misérable que celle des hommes.

L'île de Crète compte 40,000 musulmans[1] sur 160,000 habitants. Aussi, après avoir combattu avec les Hellènes, les Crétois ne se résignent pas à la domination des Ottomans. Sans être astreintes comme les mahométanes à une réclusion absolue, les Grecques mènent une vie sédentaire et retirée. Les unes et les autres élèvent des vers à soie dans leurs cabanes[2]. L'époque de l'année la plus gaie pour les Crétoises est le temps de la récolte des olives, qu'elles attendent impatiemment, surtout les filles, parce que c'est le moment d'un peu de liberté, de travail en commun et des veillées avec les causeries

1 En Crète, pas plus qu'en Bosnie, en Albanie, etc., il ne faut pas — comme on le fait si souvent, — croire que Musulman est synonyme de Turc. Beaucoup de Crétois ont embrassé l'islamisme.

2 Les paysans forment les sept huitièmes de la population.

du soir. Quant à leurs bénéfices, ils sont excessivement médiocres. Leur salaire, qui est payé en nature, est ordinairement les deux septièmes de l'huile produite par les olives que chacune d'elles a ramassées. Mais elles doivent se nourrir à leurs frais ainsi que les ouvriers qui broient au pressoir les olives recueillies. Dans les années d'abondance, où les bras manquent pour la récolte, on leur en abandonne le tiers. Même dans ce cas, les profits qu'elles retirent de leur travail, sont insuffisants et la besogne très-rude. La rigueur de la saison et les pluies font souvent d'une journée de labeur une journée de souffrances. La femme la plus active ne parvient pas à ramasser plus d'olives qu'il n'en faut pour fournir 330 kilogrammes d'huile. Sa part équivaut alors à soixante ou soixante-dix francs pour cinq mois de travail.

Cypre n'a pas l'esprit belliqueux de la Crète. La douceur des chrétiens de cette île ne les a pourtant pas préservés des fureurs musulmanes qui l'ont ensanglantée au temps de la guerre de l'indépendance[1]. Dans la situation déplorable où est restée[2] leur terre natale, les femmes luttent à force d'industrie et d'activité contre des obstacles de toute espèce. Nicosie, Larnaca, Limassol et Kilani, les villes de fabrication, ne possèdent aucun établisse-

1 Voyez RAFFENEL, *Histoire des événements de la Grèce depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*. Paris, 1822-1825.

2 « Les Turcs, dit M. BOUILLET, s'en sont emparés en 1570, et sous leur domination elle a été réduite à un état *déplorable.* » (BOUILLET, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, article *Chypre*.)

ment qui puisse être comparé aux plus petites fabriques de l'Europe. Mais dans toute l'île les femmes tissent à domicile avec la plus louable ardeur. Elles fabriquent des serviettes et des toiles de coton, de grandes besaces en laine de couleur, des toiles d'emballage en chanvre ou en lin. Les Grecques de Nicosie et de Larnaca exécutent de jolis ouvrages en broderie pour la coiffure et les vêtements des dames. La broderie est, du reste, une des vieilles industries d'une île qui appartenait spécialement à la déesse de la beauté.

Dans la Crète et à Cypre la décadence a, sans doute, été très-rapide depuis la conquête musulmane; mais c'est surtout à Rhodes et à Chios qu'il faut apprécier la « civilisation mahométane[1]. »

Aucune île de la Méditerranée ne peut être comparée à Rhodes pour la pureté du ciel et la douceur de l'air qu'on y respire. Cette sérénité du ciel avait fait consacrer Rhodes au dieu de la lumière qui l'inonde de ses feux sans que la chaleur y devienne jamais excessive. La chaleur de l'été y est tempérée par des brises qui soufflent régulièrement chaque jour. L'air est tellement pur que, même dans la saison la plus chaude, les orages y sont fort rares. Quant aux hivers, ils ressemblent aux printemps de votre Occident. Il est rare, même dans les mois

---

1 Assez semblable pour les procédés à une civilisation qui, de l'aveu du célèbre théologien espagnol Balmès, se résume dans Philippe II. (Voyez J. BALMÈS, *El protestantismo comparado con il cattolicismo*, *en sus relationes con la civilisazion europeu*, troisième édition, Paris, 1846.)

pluvieux, que le soleil ne brille pas plusieurs heures chaque jour.

Depuis que Soliman II s'est emparé d'une île que les anciens appelèrent d'abord Bienheureuse (*Μακάρια*) et ensuite Rose (*Ῥόδον*) cette terre de félicité est devenue un lieu de misères. En 1821, douze mille Grecs furent égorgés dans la seule ville de Rhodes par les hordes musulmanes. Cependant, malgré ces massacres, la grande majorité de la population est encore composée d'éléments helléniques. L'île ne renferme que six mille Turcs qui, presque tous, habitent la capitale[1], tandis que les Grecs sont au nombre de 20,000 âmes. Les Hellènes se divisent en artisans ou marchands, établis dans les faubourgs de Rhodes, en marins et en paysans. Les paysans, trois fois plus nombreux que les artisans et les marins réunis, sont disséminés dans quarante-sept villages.

Dans les faubourgs de Rhodes et dans quelques localités plus riches que les autres, les femmes grecques se parent les jours de fête avec une élégance qui fait valoir leurs charmes. Leurs traits réguliers et expressifs en même temps rappellent la noblesse de leur origine. Mais dans la plupart des villages, assujetties à de rudes travaux et obligées de braver l'ardeur du soleil, elles perdent bien vite leur fraîcheur et la délicatesse de leurs formes. Chaussées pour aller aux champs, de bottes larges et grossières qu'on fabrique dans chaque cabane, elles ne trahissent que trop par leur costume les misères de

---

1 Dont 5500 habitent la partie de la ville nommée Kastro.

leur condition. En effet, les pacifiques et hospitaliers paysans de l'île de Rhodes vivent, comme leurs femmes, dans la misère et dans l'ignorance. C'est à peine si une douzaine de filles suivent les exercices de l'école primaire de Rhodes. Dans les villages, sauf à Archangélo, il n'existe pas même d'écoles. Ce n'est point que la race hellénique ne soit à Rhodes, comme partout, intelligente, vive et curieuse. Mais le gouvernement turc, loin d'encourager les lumières, travaille, au contraire, à les étouffer. Ne vous imaginez pas, chère amie, que je le croie seul capable d'un pareil crime. Il obéit, comme tous les états despotiques, à la haine instinctive que les lumières inspirent aux pouvoirs autocratiques. Les reproches que je lui ai adressés plus d'une fois seraient également mérités s'il s'agissait de monarques qui se font les instruments dociles de la politique obscurantiste et rétrograde de la papauté. J'irai même plus loin. Le sultan Abdul-Medjid, caractère bienveillant et pacifique, est personnellement plus libéral[1] que certains souverains catholiques qui prétendent imposer à l'esprit humain le joug de concordats dignes du moyen-âge. Mais comme tous les princes absolus, Abdul-Medjid, qui serait fort puissant pour faire le mal, est impuissant quand il s'agit de faire le bien. Il subit, malgré lui peut-être, les conséquences d'institutions politiques et religieuses imposées à une partie

---

1 L'histoire n'oubliera pas que pendant la réaction absolutiste qui a suivi les événements de 1848, Abdul-Medjid refusa de livrer les proscrits réservés au gibet de l'Autriche.

de l'Europe par le funeste génie du despotisme asiatique.

A Rhodes, on est plus que partout ailleurs frappé de l'analogie essentielle qui existe entre toutes les tyrannies[1]. A côté de ces Grecs qui ont tant souffert des caprices des pachas, ne trouve-t-on pas les descendants de ces Juifs, que le grand-maître Pierre d'Aubusson, poussé par son fanatisme catholique, chassa autrefois de l'île? Leurs femmes, qui sont charmantes, mènent une vie retirée dans leur ménage, d'où elles ne sortent que pour aller au marché ou à la fontaine. Comme les Turques et les Grecques de l'île, elles vivent dans une ignorance absolue, et ne savent ni lire ni écrire. Décidément la patrie de Protogène, cette Rhodes qui cultivait autrefois avec tant de succès les lettres et les arts, est bien dégénérée sous le sceptre des sultans.

Il faut avouer pourtant que les Hellènes qui ont toujours fondé des écoles pour les jeunes gens toutes les fois qu'ils l'ont pu, n'ont jamais attaché à l'éducation des femmes la même importance que la race germanique. Ainsi la ville de Chios, avant les affreux massacres qui ont anéanti presque toute la population de l'île, avait une école florissante, fréquentée par 700 garçons; mais les filles étaient condamnées systématiquement à l'ignorance. Ce peuple si lettré disait que « l'écriture ne servait aux jeunes filles qu'à

---

1 L'enlèvement du jeune israélite Mortara, arraché à sa famille par les autorités papales (1858), n'est-il pas digne des plus mauvais jours du mahométisme?

entretenir des correspondances amoureuses, » théorie qui paraîtrait justement étrange à Dresde, à Berlin, à Zurich et à Londres. Il est vrai que l'esprit naturel et une grâce innée suppléaient chez les femmes de l'île à une instruction qui est, ailleurs, indispensable. Leur aptitude aux travaux domestiques et leur irréprochable vertu fortifiaient sans doute les préjugés de leur maris. Voyant les étrangers admirer leurs compagnes avec enthousiasme, ils se demandaient ce que le savoir eût ajouté à leurs charmes et à leurs qualités. Le mérite des femmes de Chios était d'autant plus grand qu'on ne les consultait jamais sur le choix de leurs maris. Mais ces maris, il faut l'avouer, ne se montraient jamais ni maussades, ni jaloux. « A Chios, disait Pietro della Valle, on ne fait que chanter, danser et converser avec les dames. » — « Malgré le séjour d'un grand nombre de Turcs dans la ville, disait Choiseul-Gouffier, les femmes y jouissent de la plus grande liberté. Elles sont gaies, vives et piquantes. Elles forment un spectacle charmant, lorsque assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant; leur gaîté naturelle et le désir de vendre leurs ouvrages les rendent familières avec les étrangers, qu'elles appellent à l'envi et qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourrait les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu loin leur affabilité; mais on aurait tort; nulle part les femmes ne sont ni si libres, ni si sages. »

LETTRE VI.

CONDITION ACTUELLE DES FEMMES GRECQUES.

Smyrne.

Non contents de vaincre le despotisme de l'Asie sur leur propre territoire dans les immortelles batailles des guerres médiques, les Hellènes envahirent l'Asie par la puissance expansive de leur civilisation jusqu'au temps où Alexandre commença contre elle ces glorieuses expéditions qui firent pénétrer jusqu'au sein du Mazdéisme[1] et du Brahmanisme les idées de la Grèce. Les colonies de l'Asie-Mineure se montrèrent, par le génie des lettres et des beaux-arts, dignes de la mère patrie. De leur sein sortirent Homère, Archiloque, Anacréon, Pythagore, Thalès de Milet, Héraclite et Parrhasios. Aujourd'hui, grâce à l'islamisme, il ne reste guère que des souvenirs de cette brillante époque de l'histoire hellénique. Cependant Smyrne, qui est maintenant la métropole de la Grèce asiatique, conserve quelque chose de la gloire des anciens jours. Smyrne est en réalité une ville hanséatique, une ville libre dans la Turquie d'Asie. Elle doit cette situation exceptionnelle à d'anciennes coutumes qui ont entretenu dans

---

1 Religion des Mages, qui reconnaît pour livre sacré le *Zend-Avesta.*

ses murs un honorable esprit d'indépendance, au grand nombre de chrétiens occidentaux que les Turcs sont forcés de respecter, aux escadres redoutées que les puissances maritimes y envoient fréquemment. La société de Smyrne est une des plus éclairées de l'Orient. Le climat, qui est d'une douceur remarquable, ajoute aux charmes de cette riche cité, et les environs sont si beaux qu'on a quelquefois nommé la plaine de Bournabat un paradis terrestre.

Smyrne est une des villes orientales où l'on donne le plus de soins à l'éducation de notre sexe. Il existe à Smyrne quatre communautés, les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les Francs. Les écoles des Arméniens et des Hellènes destinées aux filles, m'ont paru surtout dignes d'intérêt. Pour les jeunes Arméniennes, l'enseignement de la langue française est de rigueur. Elles parlent cette langue, sinon avec une correction parfaite, du moins avec beaucoup d'intelligence et de vivacité. Quant aux écoles primaires helléniques, elles dépendent des églises, les Smyrniotes ayant pensé que l'Eternel, qui est le « Dieu des sciences », devait voir de bon œil, à côté de son sanctuaire, des établissements consacrés au développement de cet esprit humain qu'il a daigné créer à son image.

L'influence de l'Occident se retrouve dans les costumes des femmes aussi bien que dans leur éducation. Une robe de soie de Brousse ou de Lyon, un châle mis à l'européenne, n'ont rien de bien asiatique, la coiffure seule a conservé quelque chose

d'original. Si l'on trouve quelques matrones qui se composent un teint avec du blanc, du rouge, du bleu et du noir, ce travers existe dans tous les pays. Partout on rencontre des femmes qui s'efforcent de

Réparer des ans l'irréparable outrage.

Mais à Smyrne, où les belles personnes sont si nombreuses, on doit comprendre mieux qu'ailleurs la puérilité de pareilles tentatives.

J'ai essayé de vous faire connaître, mon amie, ce que j'ai appris de la vie des femmes dans plusieurs provinces grecques. Avant de partir pour Constantinople, je voudrais vous donner une idée des habitudes communes à toutes les femmes de la race hellénique, question que je ne pouvais traiter qu'après les avoir étudiées dans les principales contrées occupées par les Hellènes.

Les adversaires les plus décidés des Grecs n'ont pu contester les grandes qualités qui leur assurent une place éminente parmi les nations orientales. Intelligence, activité, bravoure, sobriété, aptitude aux affaires, tels sont les traits généraux de leur caractère. Sans doute, ils ont des défauts et même des vices. Mais quelle race n'a pas ses imperfections? Les discordes civiles des Français, même dans la glorieuse période de 1789, n'ont-elles pas été plus acharnées que celles des Grecs en 1821?[1] Les écrivains les plus spirituels de la race germanique, Dickens et Tackeray, ces peintres habiles de

1 Aussi a-t-on dit : « La révolution est comme Saturne : elle dévore ses enfants. »

l'Angleterre, ne lui ont-ils point reproché avec amertume le culte du veau d'or? Les Américains n'ont-ils pas mis cent fois la violence à la place du droit, ainsi que l'attestent les populaires écrits [1] de Madame Beecher Stowe? Une femme spirituelle du XVIIIe siècle, Madame de Charrière, disait avec raison :

On reproche aux Français leur folle vanité,
Aux Hollandais la pesante indolence,
Aux Espagnols l'ignorante fierté,
Au peuple Anglais la farouche insolence.

Les anciens Grecs, admirés même de ceux qui affectent de mépriser leurs fils, étaient loin d'être parfaits. M. Egger, professeur à la Sorbonne, a prouvé dans un excellent article du *Journal des Débats* qu'ils avaient à peu près tous les travers de leurs descendants[2]. Cependant aucune nation, ancienne ou moderne, a-t-elle jamais reçu du Ciel des dons aussi précieux? Si les Hellènes de nos jours sont, après plusieurs siècles d'une servitude abrutissante, inférieurs aux contemporains de Périclès, toutes les classes ont conservé — chose merveilleuse en Orient et même un peu partout — un goût très-vif pour l'instruction. Ils ont, autant que leurs pères, cet indestructible sentiment de la liberté étranger à de grandes nations, même en Occident. Ils fournissent à la Méditerranée ses meilleurs marins et au Levant ses négociants les plus habiles[3]. Mais

---

1 Surtout *Oncle Tom's Cabin et Dred.*
2 Voyez THUCYDIDE, *Guerre du Péloponèse.*
3 Un docte professeur suisse, M. VISCHER, *Erinnerungen aus Grie-*

ne cherchez point parmi eux les persévérants agriculteurs de la Grande-Bretagne et ne leur demandez pas plus qu'aux peuples néo-latins, cet esprit d'union et ce respect de la loi qui font la force de l'Angleterre.

Les Occidentaux, si habiles à découvrir les plaies de l'Orient, agiraient plus sagement en songeant à leurs propres misères. Eux, qui écrivent de si éloquents réquisitoires contre les klephtes du royaume de Grèce, pourquoi s'occupent-ils si peu des bandits qui pullulent dans les Etats du « vicaire de Dieu » et de Sa Majesté catholique? Les écrivains qui s'attendrissent sur la stérilité de la Grèce causée, disent-ils, par l'incurie de ses habitants, ignorent probablement qu'en France une étendue équivalente à celle de dix départements reste en friche [1], et que la Bretagne — pour ne citer qu'une province — n'est guère mieux cultivée que la Grèce. La situation des Etats pontificaux, de la Sicile, de l'Autriche orientale, etc.,

---

chenland, fait observer que parmi ceux qui accusent si volontiers les Grecs de fourberie se trouve sans doute plus d'un marchand dépité de n'avoir pu faire des dupes parmi eux. — Un philosophe français, Vauvenargues, disait au XVIII[e] siècle, « le commerce est l'école de la fourberie. » Cette définition n'a pas complétement vieilli. « En effet, dit un écrivain suisse, la loyauté n'a pas toujours présidé aux transactions commerciales, et notre temps est loin d'être irréprochable à cet égard. Déjà, sous le règne de Louis-Philippe une circulaire ministérielle signalait le manque de bonne foi comme une des principales causes de la décadence du commerce extérieur. Depuis lors les choses n'ont guère changé, si l'on en juge par les plaintes qui s'élèvent de toutes parts au sujet des fraudes et des sophistications. » (*Revue critique*, Genève, octobre 1858.)

1 Voyez LÉONCE DE LAVERGNE, *L'économie rurale en France*, dans la *Revue des deux mondes* de 1855 et 1856.

n'est pas meilleure au point de vue agricole. Mais si la Grèce a besoin de voies de communication et de laboureurs, elle n'a point, du moins, à gémir sous le double joug du césarisme et de la papauté. Elle conserve, — même dans une indigence causée par des siècles de malheurs, — la dignité humaine, une Eglise indépendante et la liberté politique. C'est quelque chose au temps où nous vivons! On a peut-être un peu de peine à le lui pardonner.

Tout observateur impartial reconnaîtra que le peuple hellénique est appelé à un brillant avenir, s'il tire parti de ses facultés natives. Cependant les voyageurs les plus bienveillants pour les Hellènes ont été frappés de l'infériorité relative des femmes grecques. Sans doute, elles sont animées de l'ardent patriotisme qui fait la gloire de leurs maris; — sans doute, aucune d'elles ne voudrait reconnaître dans un homme mortel, comme l'évêque de Rome, l'organe *infaillible* de Dieu; — sans doute, on ne trouve en aucun pays de la terre des épouses plus dévouées et des mères plus tendres. Mais leur instruction et leur activité laissent, malgré des progrès incontestables, beaucoup à désirer. Il ne me semble pas difficile d'indiquer quels seraient les remèdes à un tel état de choses assurément fort regrettable.

L'éducation religieuse des filles devrait, à mon avis, affaiblir, — au lieu de la développer, — l'influence de la superstition qui, en Orient, exerce beaucoup trop d'action sur notre sexe.

Une jeune fille s'habitue, dès l'enfance, à croire qu'il faut attribuer aux reliques (*ἅγια λείψανα*) tout

ce que ses ancêtres attribuaient aux Pénates. S'agit-il d'affections morales, elle a recours aux pratiques les plus singulières. Si elle a éprouvé une émotion inconnue, elle charge sa nourrice (βαΐα) de faire aux *mires* (μοῖραι) — c'est le nom des Parques — une offrande de gâteaux et de miel, afin d'avoir un mari selon son cœur. Plus tard, l'épouse invoquera ces esprits pour obtenir une fécondité qu'elle regarde comme la plus grande gloire de la femme. A peine devenue mère, elle mettra sous le chevet du nouveau-né, au cou duquel elle ne manquera pas d'attacher quelque amulette (εὐκόλπια), un gâteau, une pièce de monnaie d'or et un sabre, afin qu'il ait à la fois l'abondance, la fortune et la valeur.

Le cinquième jour de l'accouchement est uniquement consacré aux *mires*. Elles viennent alors emporter la fièvre de lait (ἑλικῶνα). Aussi la cabane la plus indigente prend-elle pour les recevoir un air de fête. On se garde bien pourtant de laisser l'accouchée seule. On craint que les *mires*, vieilles filles hargneuses, jalouses du bonheur de la mère, ne s'avisent de lui tordre le cou.

Un enfant vient-il à mourir sans baptême : sa mère s'imagine qu'il quitte les limbes pour parcourir les vapeurs lumineuses du matin. Quand les violettes commencent, sur les rives de l'Achéloüs et de l'Achéron, à épanouir leurs pétales odorantes à l'ombre des lauriers roses, plus grands, sous cet heureux ciel, que des chênes de dix ans; lorsque l'Elide et la Messénie se couvrent d'anémones aussi hautes que les tulipes; quand le zéphir rend la vie aux myrtes

et aux orangers des bords de l'Eurotas, l'épouse désolée qui pleure le fruit de sa tendresse, croit entendre ses plaintes mêlées aux vents sonores du midi. Elle tressaille au bruit des feuilles du caroubier que la brise secoue dans les vallées riantes et au murmure des ruisseaux fuyant sous les larges platanes[1] et sous les pistachiers. Pour apaiser cette âme errante avec les esprits aériens (τελώνια), elle brûle de l'encens aux pieds de Marie, la puissante *panaghia*, parée de roses blanches comme une vierge du Taygète.

Dans les qnarante jours qui suivent « le jour de la résurrection » (ἡ ἡμέρα τῆς ἀναστάσεως), combien de femmes ne croient pas rencontrer au milieu des prairies parfumées par le thym, le serpolet et la marjolaine les chrétiens affligés, mais non réprouvés (ἀκολασμένοι), qui reposent dans le sein d'Abraham! Les abeilles, les papillons, le lampyris ailé servent d'enveloppe à ces âmes tourmentées qui viennent étancher leur soif dans la corolle des asphodèles. C'est la saison de l'année où l'odorant cupère et le lys argenté répandent dans les airs leurs parfums balsamiques. Aussi les rosées des nuits sont-elles, dit-on, douées à cette époque d'une vertu toute particulière.

La mère de famille qui a perdu un enfant passe sa vie à trembler sur la destinée des autres. Elle n'aurait aucun repos, si le foyer était orienté d'une certaine manière ou si un des siens, en se couchant,

1 Ὑπὸ πλατάνῳ βαθυφύλλῳ, dit Moschos.

tournait les pieds vers la porte de la maison. Ses terreurs s'augmentent quand les nuits ténébreuses de l'hiver amènent avec elles les fantômes les plus redoutés. C'est alors qu'on voit errer le loup-garou (ὁ λύκος σαββατιανὸς) et les *pagania* ou *onocentaures*. Le passage de ces larves immondes, juifs onolâtres (adorateurs des ânes), dure depuis Noël jusqu'à la Théophanie (fête des rois, ou ἁγιασμὸς μέγας, grande bénédiction des eaux); car elles cherchent alors le Messie pour l'assassiner dans son berceau. On dit que ces *pagania* sont des sorciers d'une maigreur effrayante avec des têtes d'ânes et des queues de singe qui courent les champs et qui se rassemblent dans les carrefours.

Une mère, préoccupée de pareilles rêveries, donnera peu de temps à l'éducation de sa fille. A l'époque où Pouqueville visitait la Grèce, c'est-à-dire dans le premier quart de ce siècle, on refusait encore aux jeunes personnes « les premiers éléments de la lecture et de l'écriture. » Sous prétexte de les dérober aux regards des Turcs, on leur interdisait jusqu'à la fréquentation des églises! Le judicieux écrivain, plein de sympathie pour les Hellènes, gémissait de pareilles extravagances. Il s'attristait aussi de voir les paysannes soumises « aux plus mauvais traitements », et « les dames », non moins malheureuses, privées de toute liberté. « Si les Grecs, disait-il avec découragement, étaient émancipés, il est probable qu'ils resserreraient encore plus étroitement leurs épouses. Leurs harems seraient surchargés de grilles comme le sont ceux des mahométans; et la tyrannie

que saint Ephrem leur reprochait se renouvellerait contre un sexe auquel l'injustice du plus fort donna toujours des chaînes humiliantes. »

Ces prédictions sinistres ne se sont pas réalisées. Cependant quelques-uns des abus signalés par le docte consul-général de Ianina n'ont point disparu. Ainsi, si l'on continue à veiller soigneusement sur la conduite d'une jeune fille, on a trop peu de souci de la chasteté de son âme. Les discours des nourrices ne sont guère propres à conserver en elle la pudeur de son âge. Il en résulte qu'elle voit arriver le jour de son hymen « avec une anxiété » dont Pouqueville se déclare franchement très-choqué. Une pareille éducation, qui remplace la religion par la superstition et met la contrainte à la place de la retenue, est-elle bien propre à développer le cœur et l'intelligence d'une femme?

Le cercle étroit dans lequel leur action est enfermée n'est pas, non plus, de nature à leur donner une activité très-grande.

Le premier étage d'une maison grecque est séparé, dans sa longueur, par une galerie ouverte à l'extérieur et abritée par un toit en saillie qui mène aux différents appartements. Le plus éloigné est le *gynécéon*, où demeurent les femmes. Près du *gynécéon* sont placés les bains d'étuves, où elles passent une grande partie de leurs temps à se peigner, à se faire masser, à se peindre les sourcils et les yeux, à s'épiler et à entendre des contes. Une pareille existence produit uniquement le goût de la paresse, du luxe et de la vanité. Aussi combien de

mères de familles en tressant leurs cheveux avec des fils d'or, en se couvrant de pierres précieuses et en maltraitant leurs domestiques, croient s'acquitter de tous leurs devoirs envers la famille et envers la société !

Les paysannes, astreintes à une existence laborieuse qui les préserve de ces travers, ont conservé les penchants les plus élevés du peuple hellénique. Mieux que les personnes riches, elles ont gardé la pureté si justement célèbre du type grecque. Malte-Brun a très-bien décrit « la forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles, l'inférieure un peu renflée, les sourcils fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites ainsi que les pieds, enfin un ensemble qui plaît, intéresse et enchante. »

Dans les cabanes des paysans, où se pratique encore l'antique hospitalité, l'étranger pourra écouter des chants qui rappellent les plus anciens usages de la Grèce. Les éplucheuses de grains se désennuient en fredonnant le *dialegma* dont parle Athenée, et les nourrices, comme les bergères de Théocrite, endorment les enfants au chant des *catabaucalèses*.

La vie des *papadias* (femmes des prêtres ou *papas*) ne diffère guère de celle des paysannes. En Orient, ainsi qu'au temps de la primitive Eglise, le prêtre partage les travaux et les souffrances du peuple. Si l'aristocratie épiscopale est partout, — en Angleterre

comme en France, en Russie[1] comme en Roumanie, — avide de pouvoir, de bien-être et d'argent, du moins l'Eglise orientale conserve parmi ses ministres une classe plus dévouée au service des membres souffrants de Jésus-Christ. « Cette église, dit un voyageur catholique romain, le savant Pouqueville, reste dans son affliction, ornée de sa beauté primitive.... Les *papas*, qui sont pères de famille, agriculteurs et pauvres, ont l'avantage d'être considérés par les chrétiens comme leurs amis naturels. Il n'y a ni louanges, ni encouragements à espérer pour eux, et les fonctions sacerdotales sont d'autant plus pures qu'il ne peut y entrer aucunes vues temporelles, car un *papas* est, dès les premiers jours de sa carrière, ce qu'il sera toute sa vie.... Comme ils sont pères de famille, ils peuvent, sans déroger, être laboureurs, artisans, bergers, et ceux qui sont les plus instruits tiennent souvent les petites écoles. Associés au peuple par le malheur, les *papas* l'attachent à l'autel en lui inspirant une affection inaltérable pour le culte chrétien. La religion, entre les mains de ces hommes simples, au lieu d'être un instrument politique, est pour les malheureux une consolation qui se joint à leurs intérêts les plus chers. Aussi, loin de prêcher de sinistres maximes, les *papas* ne répètent que des paroles de paix et d'amour.... Leurs fonctions, comme aux temps anti-

---

1 Dans l'Eglise orthodoxe, ils sont toujours choisis parmi les moines. Il est donc très-facile de s'expliquer la différence d'esprit qui existe entre eux et les prêtres.

ques, où le sacerdoce ne forma jamais un corps particulier dans l'Etat, se bornent à présenter à Dieu les vœux du peuple . . . A leurs côtés marchent en petit nombre les orateurs sacrés (choisis parmi les *caloyers*) auxquels on ne livre pas inconsidérement le soin de la parole; car l'Eglise, pour maintenir la pureté de la morale évangélique, soumet, en général, leurs sermons à la censure. Aussi ne voit-on jamais dans la Grèce des ministres entraînés par un faux zèle, annoncer des doctrines véhémentes, qui causeraient des catastrophes aussi fatales à des hommes inflammables, qu'elles seraient contraires aux intérêts d'une religion de charité. Quant aux prédicateurs éloignés du centre de l'autorité, on leur prescrit de ne répéter que les homélies des SS. Pères. Par ce moyen la chaire de la vérité, n'est jamais transformée en tribune consacrée à la politique ou à des diffamations scandaleuses. »

On s'aperçoit qu'en écrivant ces lignes en 1827, Pouqueville songeait à la France.

Les abus que j'ai signalés dans la vie des femmes grecques sont d'autant plus difficiles à extirper qu'ils semblent, comme la plupart de leurs habitudes, consacrés par la plus antique tradition. En Grèce, peu de choses sont nouvelles; le christianisme ayant respecté, — trop respecté à mon avis, — les formes de l'ancienne civilisation.

Il est impossible de ne pas songer aux types de la beauté classique en regardant les plus belles Grecques. La pureté de leur traits et la grâce de leurs attitudes rappellent les statues et les médailles

antiques. Dans l'Asie-Mineure et dans la Turquie d'Europe, on retrouve des costumes conformes aux monuments et aux écrits de l'antiquité. Les cheveux tressés en larges nattes, sont parfois entourés d'un turban comme dans les médailles de Pergame. Le pantalon laissant apercevoir les pieds, qui ne sont point mutilés par des souliers, n'est-il pas le *vraki* (*βϱαχὴ*) des femmes de Mytilène dont il est parlé dans un fragment de Sappho? Dioscoride, dans ses six livres sur la *Matière médicale*, ne fait-il pas mention de la terre cimolée dont elles se servent pour lisser leurs cheveux et adoucir leur peau [1]?

Les superstitions que la France du XIXe siècle n'a pas — de l'aveu de ses écrivains les plus dignes de foi — le droit de mépriser [2], ne sont pas plus nouvelles que les costumes. Vous vous rappelez les *dieux en exil* de Henri Heine [3], vous les retrouveriez en Grèce. En voyant certaines mères craindre pour les enfants qui s'approchent des sources, les ruses des Néreides, je songeais à ces nymphes de Théocrite, « déesses redoutables aux habitants de la campagne » qui entraînèrent le bel Hylas au fond des eaux. Les Parques n'ont pas même perdu leur nom. D'autres divinités païennes plus prudentes sont de-

---

1 Cette terre, qui est argileuse et de couleur grise, tire son nom de Cimolis, île de la mer de Crète.

2 « Les superstitions des Grecs, dit M. Henri MATHIEU, *La Turquie*, n'ont rien de plus stupide que celles de nos paysans qui croient aux loups-garous, aux sorciers et à toutes les jongleries dont on se sert pour les abrutir. »

3 H. HEINE, *Les Dieux en exil*, dans la *Revue des deux mondes*, 1er avril 1853.

venues des *esprits* qui président aux fleuves, aux montagnes, aux forêts. Dans les provinces où l'on croit que les génies des fontaines sont les âmes des enfants morts sans baptême, les femmes, avant de puiser de l'eau, ne manquent jamais de les saluer. Les oracles ont, il est vrai, disparu, mais les songes ont conservé toute leur importance. J'ai vu de vieilles femmes gagner leur vie en les expliquant d'après des règles qui remontent à une antiquité reculée. En général, les songes sinistres sont regardés comme un favorable présage. Heureusement qu'il est fort aisé d'obtenir de mauvais rêves. Une jeune fille qui, voulant se marier, ne mange qu'un gâteau salé et se prive de boire, sera très-probablement assiégée dans son sommeil par les plus lugubres fantômes. Si ce moyen de connaître l'avenir ne lui paraît pas suffisant, elle se suspend au cou dans un petit sachet trois fleurs, ou bien elle met sous son oreiller trois pelotes de fil, et la première qu'elle tire au hasard en s'éveillant indique par sa couleur un homme d'un âge mur ou un vieillard. Les jeunes Viennoises recourent parfois à des moyens semblables pour découvrir le secret de leur destinée.

Les songes ne sont pas les seules indications dont se préoccupent les âmes supertitieuses. Le hibou, si impopulaire en Occident, est vu de très-bon œil par les Athéniennes. C'est un souvenir de Minerve aux yeux bleus (*γλαυκῶπις Ἀθηνῆ*). En revanche, une paysanne s'épouvante, comme au temps de Théophraste et de Théocrite si, en allant aux champs, elle voit un lièvre traverser le chemin. Le

serpent que vous détestez, quand il vient dans une maison grecque, est aussi bien accueilli que le *serpe de casa* en Roumanie. On le révère comme un *agathodémon* (bon génie). N'était-il pas consacré à Esculape?

Les amants, race essentiellement superstitieuse, tiennent grand compte de tous les présages. « Mon œil a frémi, dit une jeune fille, je vais voir celui que j'aime. » La marguerite des Occidentaux qui dit: « Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, point du tout » est remplacée par une feuille de rose. Combien de fois n'ai-je pas vu les Grecques et les Roumaines frapper sérieusement une de ces feuilles placées sur leur main, et se réjouir quand elle faisait du bruit de la sincérité de leur amant! Le chévrier de Théocrite faisait la même expérience avec une feuille de pavot.

Dans les amusements j'ai constaté la même persévérance des anciennes traditions. Les danses que les deux sexes affectionnent sont à peu près celles dont parlent les auteurs grecs de l'antiquité. La *Roméka* ressemble à la Théséenne ou la danse d'Ariane, décrite dans l'*Iliade*. Tantôt on l'exécute avec un fil, — le fil du labyrinthe, — tantôt avec un mouchoir. Les femmes suivent, en se tenant par la ceinture, la personne qui agite le mouchoir. Cette danse est aussi gracieuse que décente, tandis que celle des Turques ont le caractère orgiastique — le mot est de Byron — des anciennes bacchanales.

La *Candiote*, autre imitation du labyrinthe, est décrite au XVIII[e] livre de l'*Iliade*. La jeune fille qui

conduit la danse, forme des figures dont la variété amuse les regards. Les filles et les garçons exécutent d'abord séparément les mêmes figures, puis ils se réunissent pour former un branle général.

Le branle, qui est maintenant partout en usage, existait déjà chez les anciens Grecs : « Les Thyades, dit Pausanias, se joignent aux femmes de Delphes, pour faire le voyage du mont Parnasse, et s'arrêtent souvent en chemin pour exécuter une espèce de danse. »

La danse militaire nommée *Arnaoute*, que mènent une jeune fille et un homme, vient des Lacédémoniens. « Les Spartiates, dit Lucien, avaient une danse guerrière où le conducteur prenait des poses belliqueuses et la jeune fille le suivait d'un pas plus modeste, pour indiquer l'union de la force et de la tempérance. »

Les réjouissances qui accompagnent le mariage rappellent par bien des traits les noces antiques. Cependant là les anciens usages ont dû être modifiés plus profondément par les rites sacrés du christianisme.

La cérémonie du mariage est précédée par des fêtes qui durent plusieurs jours. La veille des noces, la fiancée est menée au bain et toutes ses amies l'accompagnent comme au siècle d'Aristophane[1]. Tandis que, dans la maison paternelle, ses compagnes la peignent et lui nattent les cheveux, elles entonnent un chant approprié à la circonstance[2].

---

1 Voyez *La Paix*.

2 Les trois chants cités appartiennent à la Thessalie. Ces chants varient de province à province et même de canton en canton.

*

Du haut des montagnes à triple cime,
Un épervier a parlé :
Calmez-vous, vents, calmez-vous,
Pour ce soir et demain soir!
La noce d'un jeune garçon se fête,
Une fille blonde se marie.

*

Homère a décrit le cortége des époux tel que je l'ai vu moi-même : « Des troupes de jeunes gens précèdent le cortége en jouant des airs joyeux, et d'autres le suivent en formant des danses. Toutes les femmes de la ville, attirées par la curiosité, sont à leurs portes et regardent cette marche avec beaucoup d'intérêt. » Admète s'écrie dans Euripide : « Je m'en souviens, hélas! j'entrai dans cette demeure conduisant par la main une épouse, au bruit des instruments et des acclamations : on chantait mon bonheur et celui de la compagne que je pleure aujourd'hui. » Le flambeau de l'hyménée n'est pas oublié. On le porte devant les nouveaux époux et il brûle dans la chambre nuptiale. Au moment où le cortége quitte la maison de la fiancée pour aller à l'église, on entonne un chant :

Je laisse le bonjour à mon voisinage, le bonjour à mes proches;
Et à ma mère je laisse trois flacons d'amertume :
Du premier, elle boira le matin, du second à midi,
Et le troisième, le plus amer, sera pour les jours de fête.

Une fois arrivés à l'église, le fiancé et la fiancée s'approchent de l'autel. Leurs familles et leurs amis

les environnent. Le parrain[1] se place à la droite du jeune homme. On met sur l'autel un flacon de vin, un pain blanc, une pièce d'étoffe, deux couronnes de fleurs artificielles[2].

Lorsque la liturgie (messe) est terminée, le *papas* prend les anneaux, les pose sur les Evangiles comme pour les consacrer, les porte à plusieurs reprises au front de l'homme et de la femme, en faisant plusieurs signes de croix et en répétant les paroles prescrites. Puis il passe les anneaux à leurs doigts. Après de nouvelles prières, le célébrant met la main gauche de l'épouse[3] dans la main droite de l'époux et ils restent ainsi jusqu'à la fin de la cérémonie.

Le *papas* prend les couronnes, leur fait toucher les Evangiles, les pose sur la tête des mariés, les ôte, les croise, les recroise, toujours en récitant les formules ordonnées par l'Eglise, et les laisse définitivement. Le parrain les maintient par derrière sur la tête des époux. L'officiant verse le vin dans un verre, y trempe deux fragments de pain et les offre aux époux qui en mangent un morceau à trois reprises. On étend sur eux une pièce d'étoffe qui doit les envelopper. Un enfant chante à son tour un chapitre de l'Evangile. Le marié, la mariée, la mère et le parrain font quatre fois le tour de l'autel. Le marié,

---

1 Ce parrain, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui présente un enfant au baptême, porte le nom de père assis, parce qu'il agit comme représentant du père.

2 Homère parle déjà de la couronne de fleurs des époux.

3 Qui s'appelle, comme autrefois, *νύμφη*.

qui tient d'une main la main de sa femme, est conduit de l'autre par le *papas*; la mariée par son père; le parrain et la mère marchent derrière, et s'efforcent de maintenir les couronnes en équilibre; et l'enfant de chœur les encense tous.

Enfin le célébrant donne aux conjoints les Evangiles à baiser. Il prend la couronne du mari, la lui fait baiser, ainsi qu'à la mariée et la replace sur la tête de l'époux; de même pour celle de la mariée.

Le mariage est célébré. Les parents s'approchent, baisent l'un après l'autre les couronnes en les replaçant chaque fois sur la tête des époux et en embrassant la mariée et le marié sur la joue. Les amis viennent après, qui ne baisent que les couronnes replacées sur l'autel.

Lorsque la jeune femme arrive, après la cérémonie religieuse, dans la maison de son mari, elle y reste voilée jusqu'au moment où l'on se met à table. Alors le *paranymphe* (garçon d'honneur, *παράνυμφος*) détache son voile pendant que les convives et les assistants entonnent une chanson qui fait allusion aux travaux et aux devoirs qui attendent l'épouse dans sa nouvelle position :

Notre petite colombe de bru
Va s'asseoir, en chantant, le long du chemin;
Et ne craint ni garçon ni jeune homme.
Elle ne craint que sa belle-sœur, cette belle-sœur ardente
Qui la fait lever matin :
Levez-vous, dame la bru; car il fait jour.
Quand les ferez-vous, ces neuf pains,
Qu'il faut envoyer à neuf bergers,
En attendant les neuf autres ?

Dans les danses qui s'exécutent à la fin de la noce, on chante des chansons telles que celle-ci :

Jeunes garçons, venez danser; jeunes filles, venez chanter;
Venez voir, venez apprendre comment se prend l'amour.
Il se prend par les yeux, il descend sur les lèvres;
Des lèvres il se glisse dans le cœur, et dans le cœur il prend racine.

Ces chants du mariage sont un usage de la plus haute antiquité. Théocrite fait mention des jeunes compagnes d'Hélène qui, les cheveux ornés de fleurs d'hyacinthes et se tenant par la main, adressent à l'époux et à l'épouse le chant enjoué de l'hymen. Homère parle aussi de ce chant. Dans les admirables fragments de Sappho[1] on trouve un épithalame incomplet :

Elevez ces portes!
O hyménée!
Ouvriers, élevez ces portes!
O hyménée!
L'époux s'avance, pareil à Mars!
O hyménée!
Il est plus grand que les plus grands!
O hyménée!
Et plus fier au-dessus des autres!
O hyménée!
Qu'un chanteur de Lesbos au-dessus des autres[2].

---

1 Ses œuvres ont été détruites par les prêtres de Rome. — Voyez DESCHANEL, *Les courtisanes grecques*, p. 104.

2 M. DESCHANEL, *Les courtisanes grecques*, pense que cette première partie était chantée par les jeunes gens et la seconde par les jeunes filles. — Malheureusement la seconde partie ne présente plus que des idées sans suite.

La poésie populaire de la Grèce, qui joue un grand rôle dans les noces, n'abandonne pas la jeune fille dans sa nouvelle condition. Tantôt elle va le jour de la Saint-Basile lui offrir les vœux de la nouvelle année, tantôt elle chante avec la nourrice, tantôt elle nous peint les angoisses de la mère et les douleurs de l'épouse, elle pleure avec la femme qui voit partir son époux ou son fils, enfin elle suggère à la veuve éplorée les plus pathétiques mirologues.

Le premier janvier est consacré dans l'Eglise orthodoxe à la fête de saint Basile, le grand évêque de Césarée. Les peuples germaniques ont transporté au jour de Noël cette fête de famille qui, dans les contrées catholiques comme chez nous, a lieu le premier jour de l'année. Ce jour est consacré aux visites, aux compliments et aux étrennes. Les jeunes gens se réunissent pour aller chercher des cadeaux dans les maisons de leur connaissance. Mais on tient à mériter ces cadeaux par des chansons où se révèle la grâce naturelle et la politesse exceptionnelle des Hellènes. La maîtresse de la maison « vêtue d'or le dimanche et d'argent le lundi [1] » n'est pas plus oubliée que ses filles :

Puisse-t-elle vivre mille Pâques et deux mille Epiphanies !
Puisse-t-elle devenir chenue comme l'Olympe, comme une colombe blanche !

La jeune mère qui écoute avec bienveillance ces souhaits de l'amitié, sait aussi trouver des chan-

1 Les étoffes turques, nommées *sévaïs*, sont assez exactement peintes dans ce vers d'une chanson de la Saint-Basile.

sons pour endormir dans « son berceau d'argent » son enfant « beau comme l'or ».

Nani, nani! mon fils,
Mon petit brave;
Dors, mon petit cher fils,
J'ai de belles choses à te donner,
Alexandrie pour ton sucre,
Le Caire pour ton riz,
Et Constantinople
Pour y faire trois ans tes volontés;
De plus trois villages
Et trois petits monastères;
Les villages avec leurs champs,
Pour aller te promener;
Et les trois petits monastères,
Pour y aller prier.

Si ces vœux ne suffisent pas, la jeune mère promettra « des fleurs de la rivière, des lauriers, des roses et des œillets musqués; » elle appellera à son aide sainte Marine ou sainte Sophie, ou bien encore le sommeil, ce vieux Morphée, couronné de pavots, que ses pères invoquaient[1].

Mais hélas! à ces aimables sollicitudes succèdent d'autres sentiments et souvent de bien cruels chagrins. L'amour maternel est très-exalté chez les Hellènes et les poètes populaires se sont efforcés d'exprimer avec exactitude cette sainte ardeur d'un sentiment qui est la gloire de notre sexe. Ils essaient surtout d'exprimer tout le chagrin que causent les séparations. Lorsqu'une mère voit partir son fils, une femme son mari, on chante au repas d'adieu

1 Un chant commence ainsi:
Sommeil, emporte-moi mon fils, etc.

des chansons appropriées à la circonstance, on en chante d'autres encore en conduisant, à quelque distance, celui qui s'en va. Plusieurs de ces chansons sont anciennes et connues dans toute la Grèce. D'autres sont composées par celui qui part ou par ceux qui l'accompagnent. La mère, la femme ou les sœurs du voyageur deviennent souvent poètes sous l'impression d'un vif sentiment de chagrin. En effet dit la poésie populaire :

Il est des consolations à la mort, Charon[1] a parfois de la pitié,
Mais il n'y a point de consolation à la séparation des vivants :
Quand la mère se sépare de l'enfant, l'enfant de la mère;
Quand les époux qui s'aiment se séparent.

Un trait vraiment touchant prouve combien la poésie agit puissamment sur le cœur des Hellènes dans les circonstances douloureuses. Au temps de la guerre de l'indépendance, vivait dans le canton de Zagori, au voisinage du Pinde, une famille respectée, à laquelle appartenaient trois frères. Par une exception, fort rare chez les Hellènes, la mère semblait n'avoir aucune affection pour le dernier de ses fils. Ce jeune homme étant obligé de partir pour Andrinople, sa famille l'accompagna jusqu'à un vallon du Pinde. On avait déjà chanté plusieurs chansons pathétiques appropriées à la circonstance. Tout à coup le jeune voyageur, monté sur un quartier de rocher que sa famille entourait, entonna une chanson touchante qu'il avait composée lui-même.

1 Ce nocher des enfers est resté vivant dans la poésie populaire des Hellènes.

Il disait combien il est cruel de quitter la terre natale et les siens sans pouvoir être suivi dans cet exil par la vigilante et pieuse sollicitude de l'amour maternel. Le sentiment poétique est resté si vivant dans le cœur des femmes grecques, malgré tant de siècles de souffrances et d'oppression, que la mère, subitement attendrie, se précipita sur son fils, l'entoura de ses bras, le couvrit de baisers, l'arrosa de ses larmes, lui demanda pardon en sanglottant et en lui jurant de l'aimer à l'avenir avec toute la tendresse qu'il méritait.

On dirait que cette anecdote, ou quelque fait analogue, a inspiré le poème suivant:

Toutes les mères prient pour la prospérité de leurs enfants.
Mais il y a une certaine mère, une mauvaise mère qui maudit son fils.
— « Chasse-moi, ma mère, chasse-moi à coups de bâton, à coups de pierre,
Pour que le chagrin me prenne, pour que je me lève et m'enfuie.
Je m'en irai, ma mère, j'irai où vont les noires hirondelles;
Les hirondelles retourneront, et moi j'irai encore.
Je resterai douze ans et quinze mois;
Et tes yeux blanchiront à force de regarder sur les chemins,
Et ta langue poussera des cheveux à force de questionner les passants:
— « Passagers, qui passez, voyageurs qui cheminez,
Auriez-vous vu mon cher fils, mon unique enfant?
— « Peut-être bien l'avons-nous vu, pauvre mère sans fils,
Mais donne-nous des marques auxquelles nous le connaissions!
— « Il était grand, il était mince, il avait les yeux noirs,

Des yeux en olive, des sourcils comme des cordelettes de soie[1].
— « Hier soir, nous l'avons vu étendu dans la campagne:
Des oiseaux noirs le mangeaient, de blancs l'entouraient;
Et un autre oiseau, un petit oiseau, comme une hirondelle,
Ne mangeait, ni ne buvait, ni ne menait joie:
— « Mangez-le, oiseaux, disait-il, mais laissez une de ses mains,
Pour que sa mère la voie et verse de tristes larmes.

---

1 Dans la ballade roumaine intitulée *Miorita* (*la petite brebis*), une mère fait aussi un portrait plein de grâce de son fils :

Mindru ciobanel — Un beau petit berger
Tras printr'un inel; — Tiré par une bague.
Perisorul lui, — Ses gentils cheveux,
Pana corbului; — Plume de corbeau,
Mustetioara lui — Sa fine moustache,
Spicul griului; — Epis du blé;
Ochisorii lui — Ses gentils yeux,
Mura campului; — Mures des champs;
Fetisoara lui — Sa gentille figure,
Spuma laptelui, — Ecume du lait.

Le célèbre historien des Français appelle cette ballade « un chant du caractère le plus antique, une chose touchante à fendre le cœur. » — Aucun écrivain de l'Occident n'a mieux apprécié la littérature roumaine. La langue des Roumains est « une charmante langue virgilienne, une langue sœur de l'italienne, mais une sœur attendrie par le malheur et la souffrance; elle a une foule de jolis diminutifs, affectueux et caressants. » — Leurs chants populaires sont « des mélodies touchantes et d'un charme mélancolique ». — La littérature moderne est digne de l'estime de l'Occident. — M. HÉLIADE est « un grand poète et un philologue illustre. » — BALCESCO est un écrivain « éminent et à jamais regrettable. » — « On pleure dès l'ouverture du livre d'ALEXANDRI, (*les Doïnas*). » — Le poème de ROSETTI:

Tu mi diceai odate: Ah al meu iubite, etc.,

est « un chant délicieux. »

La Cantarea Romania est « un poème historique d'une grande valeur. » — « Le P. SPIRIDION a exprimé dans une poésie biblique les souffrances du peuple. » — L'illustre historien n'est pas moins disposé à rendre justice à la nation roumaine qu'à sa littérature. Il salue dans « l'héroïque Roumanie une des barrières de l'Europe »; il s'attendrit sur le sort de la « nation sacrifiée », de ces « huit millions d'hommes, une des plus grandes nations du monde », il fait remarquer que « la Roumanie, douée de patience et d'élasticité, toujours courbée, toujours se relève, qu'elle a la forte et souple résistance des digues de fascines où se brise l'Océan; » que le Roumain « a gardé invariable tout ce qui lui

Ce cadavre abandonné sans sépulture sur une terre étrangère est une des idées qui, en Grèce, révolte le plus la pensée d'une femme[1]. A toutes les époques les Grecques se sont considérées comme appelées à jouer le rôle le plus important dans les funérailles. Saint-Jean-Chrysostome, qui n'approuvait pas que les « chrétiens pleurassent comme s'ils n'avaient point d'espérance, » disait aux Grecques de son temps : « Vous montrez votre affliction en criant comme des Bacchantes et en dansant comme des Ménades; ne croyez-vous pas offenser ainsi le Seigneur? »

Le grand écrivain fait allusion au mirologues qui sont tellement anciens que déjà Homère en parle en décrivant les funérailles d'Hector. Le cadavre du héros troyen est placé sur un lit, dans l'intérieur du palais. Auprès du mort se tiennent les hommes qui doivent diriger le chant funèbre et les femmes leur répondent en gémissant. Alors Andromaque « commence sa plainte », allocution adressée à son

---

vient de ses pères, l'habit, les mœurs, la langue et son grand nom surtout : ROUMAINS! noblesse bien prouvée : » qu'on ne saurait le rendre responsable des mœurs des capitales où se trouvent « tant d'étrangers corrompus; » puisqu'il n'y a pas « de meilleur peuple, ni de plus aimable, qui commette moins de crimes tellement que la peine de mort a pu être abolie », que son « hospitalité aimable accueille, cherche, prévient l'inconnu, » que les « martyrs n'ont pas manqué à sa cause » et il cite entre autres « l'hospodar Ghika, décapité pour avoir protesté contre la prise de la Boukovine par l'Autriche. » — MICHELET, *Légendes du nord.* — Principautés danubiennes,

1 Elle révoltait déjà Antigone, ce type parfait du dévouement de la femme. — Cette répugnance est attestée par le chant, traduit par M. Zambélios : « Je te supplie, ô mon destin, de ne point me conduire sur la terre étrangère, etc. »

époux et à son fils Astyanax ; les femmes accompagnent par des plaintes les paroles de la fille d'Ætion. Après la veuve, la mère et la belle-sœur (Hélène) « commencent leur plainte, » et chaque fois les gémissements des femmes répondent à leurs discours. Le premier chœur des *Suppliantes* d'Euripide, le dernier des *Sept devant Thèbes* d'Eschyle sont de véritables mirologues. Les scènes que ces poètes immortels placent dans les palais, se passent chaque jour dans la cabane du plus humble des Hellènes.

Dès qu'un malade a rendu le dernier soupir, sa femme, sa mère, ses filles, ses sœurs, ses plus proches parentes qui se trouvent là viennent lui fermer les yeux et la bouche. Elles se retirent ensuite chez une de leurs parentes ou de leurs amies du voisinage où elles prennent des vêtements blancs comme pour une cérémonie nuptiale, avec cette différence que leur tête reste nue et leurs cheveux épars. Pendant ce temps là d'autres femmes lavent le mort, lui passent ses meilleurs habits, l'étendent sur un lit très-bas, le visage découvert, tourné vers l'Orient et les bras en croix sur la poitrine. Lorsque ces préparatifs sont terminés et que les parentes du défunt sont revenues, on ouvre les portes afin de laisser entrer les femmes qui veulent s'unir au deuil de la famille. Toutes se rangent en cercle autour du cadavre et, lorsqu'elles ont donné un libre cours à leur douleur, commencent les mirologues. Non seulement ces mirologues se succèdent jusqu'au moment

où le cortége funèbre[1] arrive dans l'église, pour recommencer au moment où le corps va être mis en terre, mais ils se renouvellent indéfiniment dans des occasions déterminées. A dater du jour de la mort d'un des siens, toute femme, durant une année entière, ne peut chanter que des mirologues. Chaque fois qu'elles vont à l'église, les femmes ne manquent guère de se réunir sur la tombe de leurs proches pour répéter le solennel adieu des funérailles.

Comme en Albanie, le thème de ces lamentations est fourni par les vertus ou les actions du mort. Quand il s'agit d'un enfant, les mères, n'ayant aucun sujet précis d'oraison funèbre, ont recours à ces gracieuses comparaisons qui, de tout temps, ont été familières au génie hellénique. Elles cherchent dans la nature quelque objet délicat ou charmant, une fleur éclatante, un oiseau au plumage éblouissant qui puisse leur servir à représenter l'être chéri qu'elles veulent pleurer.

Les hommes ne prennent maintenant aucune part à la récitation des mirologues. On s'est aperçu probablement que leur nature n'était ni assez tendre, ni assez souple pour se prêter à ces difficiles improvisations poétiques. Les anciens Hellènes, en adorant les Muses, n'avaient-ils pas voulu faire comprendre que la poésie jaillit naturellement du cœur et de l'imagination des femmes? Les Grecques de nos jours justifient cette belle idée de l'antiquité.

---

1 TÉRENCE, qui copie MÉNANDRE, décrit dans la première scène de l'*Andrienne* la marche de ce cortége.

Toutefois ce n'est pas sans un violent effort que des femmes timides et presque toujours illétrées[1] viennent à bout de la tâche qui leur est imposée par l'usage. Toutes, cela va sans dire, n'ont pas au même degré le talent de s'en acquitter On désigne ordinairement dans les villages les bonnes mirologistes. Aussi, pour acquérir le don de l'improvisation, voit-on, dans certains endroits, les villageoises s'exercer à composer des mirologues sur des sujets de fantaisie. Mais dans des compositions de ce genre, une impression puissante est la meilleure source d'inspiration.

Une jeune femme de Metsovon sur le Pinde venait de perdre son mari qui lui laissait deux enfants en bas âge. C'était une pauvre paysanne d'un caractère très-simple, et qui n'avait jamais donné le moindre signe d'une intelligence exceptionnelle. Menant ses deux enfants par la main, elle commença son mirologue par le récit d'un rêve qu'elle avait fait quelques jours auparavant. « Je vis l'autre jour, disait-elle en s'adressant au défunt, à la porte de notre maison, un jeune homme de haute taille, d'un aspect menaçant, ayant à ses épaules des ailes blanches, déployées; il était debout sur le seuil de la porte, une épée nue à la main. — Femme, me demanda-t-il, ton mari est-il à la maison? — Il y est, lui répondis-je, il est là qui peigne notre petit Nicolas le caressant pour l'empêcher de crier. Mais

---

1 La poésie ne suppose point toujours une culture intellectuelle avancée. L'exemple des Serbes prouve qu'un peuple peut avoir de hautes facultés poétiques et peu de savoir.

n'entre pas, terrible jeune homme, n'entre pas, tu ferais peur à notre enfant. — Et le jeune homme aux ailes blanches persistait à vouloir entrer. Je voulus le repousser dehors, mais je ne fus pas assez forte. Il s'élança dans la maison; il s'élança sur toi, ô mon bien-aimé, et te frappa de son épée, il te frappa, malheureux; et voici, voici ton fils, notre petit Nicolas qu'il voulait tuer aussi[1]. »

Après ce début qui frappa de stupeur la vive imagination des montagnards qui l'entouraient, la paysanne se jeta en sanglotant sur le corps de son mari dont on eut peine à l'arracher. Dès qu'elle fut relevée, elle reprit dans un nouveau transport le cours de son mirologue. Elle demanda à son mari comment elle pourrait faire vivre ses enfants et elle-même; elle rappela les jours heureux d'une union trop vite brisée et ne s'arrêta qu'épuisée et défaillante, semblable au cadavre à qui elle s'adressait.

---

1 Parmi les élégies que la mort a inspirées aux poètes du peuple, il n'en est pas de plus touchantes que les pièces qui déplorent éloquemment la mort de deux jeunes filles, et qui commencent ainsi : « Hélas! pourquoi l'ai-je jamais vue? etc., » — et « Dis-moi, mon amour, te rappelles-tu cette belle enfant qui portait dans sa blonde chevelure une branche de myrte à peine cueillie, etc. » — On en trouvera la traduction dans l'ouvrage français de M. S. Zambélios, *La poésie populaire en Grèce.*

FIN DU LIVRE V.

LIVRE VI.

LES TURQUES.

LETTRE PREMIÈRE.

LES SULTANES.

Constantinople.

Lorsque j'arrivai à Constantinople il faisait un magnifique clair de lune qui transformait le Bosphore en une vaste nappe argentée. A cette heure et vue du bateau, la célèbre Byzance réalisait l'idéal de tous mes rêves. Mais pour conserver des illusions sur la capitale de l'empire ottoman et sur l'empire lui-même, il faudrait faire comme cet Anglais qui, après avoir contemplé de loin le merveilleux panorama de la ville de Constantin, s'empressa de repartir.

Sans doute, la dynastie dont Abdul-Medjid est l'héritier a eu ses jours de triomphe. Mais un de vos écrivains les plus éminents a montré à quels moyens elle a dû ses succès, et quelle « politique atroce » était « l'âme de sa puissance. » — « Une succession au trône régulièrement assurée par des

meurtres de famille[1], un gouvernement de sérail discipliné par la mort à la moindre faute ou au moindre revers, un trésor enrichi par les confiscations et le pillage, des hordes de janissaires recrutés de l'élite du sang chrétien pris et fanatisés dès l'enfance, puis cette autre armée de possesseurs turcs payant du service guerrier le domaine qui leur était échu et défendant leur pays comme une proie, tout cela rendait les armes ottomanes égales au moins à celles de l'Europe, et par les troubles des Etats chrétiens elles semblaient supérieures[2]. »

Vous n'avez pas oublié, mon amie, les jours où Pie IX réformateur faillit compromettre l'existence de la papauté. L'islamisme est, comme l'Eglise romaine, une institution à laquelle toute réforme est funeste. Les *padishahs* qui ont essayé de faire pénétrer en Turquie l'esprit de l'Occident ont, sans le soupçonner, précipité la décadence de l'empire ottoman. Entre l'Europe et l'Asie, entre le christianisme et le despotisme mahométan, il est impossible d'imaginer aucun accord. Toute race qui n'adopte pas les principes fondamentaux de la civilisation chrétienne est destinée à reculer devant sa puissance jusque dans les contrées où l'épée des Européens ne peut encore atteindre[3]. Il faut que les destins s'accomplissent!

---

1 Mohammed III, en montant sur le trône (1595) fit étrangler ses dix-neuf frères et noyer dix femmes que son père Murad III avait laissées enceintes!

2 VILLEMAIN, *La bataille de Lépante*, dans la *Revue des deux mondes* du 1er octobre 1858.

3 « La conquête du monde, disait le philosophe français JOUFFROY, lui est réservée » (au christianisme).

Tout en vous expliquant franchement mon opinion sur l'avenir de la Turquie, je ne saurais adopter, en parlant des Turcs, les exagérations que l'esprit de dénigrement inspire. Quoique la nation ottomane appartienne par les origines et par la langue à la famille finno-mongole, elle a contracté, depuis la prise de Constantinople, trop d'alliances avec les peuples indo-européens pour pouvoir être, aujourd'hui, classée parmi les races barbares. Le *séraï* (sérail) des *padishahs*, comme le harem des pachas et des beys a toujours été peuplé des plus belles femmes de l'Europe orientale, enlevées à la Géorgie, à la Mingrélie, à la Grèce, etc. Les sultanes qui ont joué le plus grand rôle dans les affaires de l'empire appartenaient à des nations très-supérieures aux finno-mongols. Mahpeïker et Rebia Gülnousch étaient des Grecques. Les sultanes Khourrem et Tarkhan étaient Russes. Le titre de « fils de l'esclave », donné souvent au chef des Ottomans par les chrétiens de l'Orient, fait assez comprendre tout ce que la dynastie d'Osman-el-Ghazi (le Victorieux) a dû au sang généreux des nobles races qui fournissaient au *séraï* des *padishahs* tant de captives dont l'intelligence égalait la beauté.

Un de vos plus grands poètes a rendu célèbre Khourrem sultane[1], à laquelle il donne le nom de Roxelane[2]. Khourrem (la joyeuse) gouverna d'une manière absolue l'esprit de Souléïman (Soliman-le-

1 RACINE, dans *Bajazet*.

2 On l'appelle ainsi en Occident, parce qu'elle était née dans la Russie rouge peuplée par les Roxolans.

Grand), dont le règne peut être regardé comme l'apogée de l'empire ottoman. Khourrem, d'abord esclave dans le *séraï*, devint l'épouse du terrible *padishah* qui faisait à la fois trembler les chrétiens de l'Europe et les *Chyites* (hérétiques) de la Perse. Mais son ambition n'était pas satisfaite de l'influence sans bornes qu'elle excerçait sur Souleïman. Elle détestait le prince Moustafa, que son époux avait eu d'une autre femme et qui devait lui succéder. Souleïman, convaincu, grâce à ses intrigues, de la trahison de son fils, le fit étrangler dans sa propre tente. Sept muets se jetèrent sur le malheureux prince, qui appelait en vain son père, caché derrière un rideau de soie. Khourrem put s'imaginer qu'elle avait assuré le trône à son fils Bayazid (Bajazet). Quoique le temps lui eût enlevé ses charmes, elle régnait d'une manière aussi despotique sur Souleïman que celui-ci sur l'empire. Elle avait envoyé au supplice deux grands-vizirs, Ibrahim et Ahmed, rébelles à ses desseins. Mais après sa mort ses complots ayant été découverts, Bayazid, soupçonné d'y avoir pris part, périt victime des projets ambitieux de sa mère. Les inquiétudes que la sultane sut inspirer au *padishah* amenèrent l'usage d'enfermer les princes, mesure qui contribua plus qu'aucune autre à la décadence de l'empire en efféminant les héritiers du trône.

La sultane Baffa, moins heureuse que Khourrem, ne conserva pas l'autorité jusqu'à ses derniers jours. Sous Murad III (Amurat), Baffa prit part au gouvernement pendant vingt-huit ans. Elle continua à gouverner sous son fils, Mohammed III (Mahomet III).

Mais elle perdit toute influence sous Ahmed I, son petit-fils, et fut reléguée au vieux *séraï*, où elle vécut quatorze ans en regrettant amèrement sa grandeur passée et en attendant une occasion de ressaisir le pouvoir.

Le luxe qu'on déploya aux noces de la sœur aînée d'Ahmed avec le *kapitan-pacha* (13 juin 1612) donne une idée assez exacte de la position dont les sultanes jouissaient au XVII[e] siècle, siècle où les femmes jouèrent chez vous un rôle si considérable[1], ainsi que l'attestent le livre de M. le duc de Noailles[2] et les spirituelles biographies publiées par M. Victor Cousin[3].

La corbeille de la sœur du sultan contenait un écrin étincelant de pierreries, des pantoufles garnies de turquoises et de rubis, un coran doré sur tranches et fermé avec des agrafes de diamants; une cassette en cristal renfermant des diamants et des perles pour une valeur de soixante mille ducats; des bracelets, des colliers, des ceintures, des diadèmes, des boucles d'oreilles, des bagues, des anneaux pour les articulations, appelés par les historiens turcs « les sept sphères dans lesquelles se meuvent les beautés du harem. » Vingt-sept porteurs étaient, en outre, chargés d'autant de présents. Onze litières grillées, remplies d'esclaves, destinées au service

---

1 Voyez MICHELET, *Histoire de France*, XI.

2 *Histoire de Madame de Maintenon.*

3 *Madame de Longueville*, *Madame de Hautefort* et *Madame de Chevreuse*, *Madame de Sablé*, *Jacqueline Pascal.*

de la princesse, étaient conduites chacune par deux eunuques noirs; vingt-huit eunuques de la même race accompagnaient autant de belles esclaves à cheval, revêtues de robes d'étoffes d'or. Deux cent quarante bêtes de somme portaient des tentes, des tissus d'or et d'argent, des tapis et des coussins. Tous ces présents et la suite de la fiancée furent conduits avec une pompe extraordinaire dans le palais du capitan-pacha. La princesse s'y rendit elle-même quelques jours après. Cinq cents janissaires et quatre-vingts émirs formaient la tête du cortége; les *imans*, les *scheïkhs*, les *vizirs*, etc., précédaient le *kaïmakam* et le *moufti*. On voyait ensuite paraître la musique turque et la musique égyptienne; les joueurs de luth et de harpe accompagnaient les hymnes des noces. Puis s'avançaient les ouvriers de l'arsenal, chargés de renverser les boutiques et les maisons qui pourraient gêner la marche. Après eux on portait d'énormes palmes garnies de fruits de diverses espèces. Devant le paranymphe marchaient vingt chambellans, et il était suivi d'esclaves portant trois immenses flambeaux enveloppés de toile dorée; le dernier, couvert de pierreries, étincelait sous le feux du soleil et lançait mille flammes. Avec le *reïs-effendi* (rédacteur du contrat de mariage) venaient cinquante officiers de la cour de la princesse. Le cortége était terminé par deux dais, l'un en velours cramoisi, l'autre revêtu de lames d'or dont les rideaux traînaient à terre, sous lequel était la sœur d'Ahmed, à cheval, et entourée d'eunuques noirs. Sa voiture de gala, les litières de ses femmes de chambre,

vingt-cinq belles esclaves aux voiles et aux cheveux flottants, venaient derrière le dais.

La sultane Mahpeïker (face de lune), épouse d'Ahmed[1] hérita du crédit de Baffa. Lorsque Mourad IV monta sur le trône (5 silkidé 1032, 10 septembre 1623), la régence lui fut confiée. La beauté, l'intelligence, la capacité politique de Mahpeïker expliquent la haute fortune dont jouit cette fille de la Grèce pendant le règne d'Ahmed Ier et dans les premières années de Mourad IV. Un diplomate vénitien en fait le portrait le plus flatteur. « La reine-mère (la sultane *walidé*), dit-il, est de nation grecque, elle a environ quarante-cinq ans, de très-belles formes et un caractère bienveillant[2]. Elle est vertueuse, sage, prudente et libérale. Elle aime les œuvres pies et donne aux pauvres sans acception de personnes. La reine épouse (la sultane *khaseki*) qui semble de race grecque[3], est fort belle, mais son intelligence est inférieure à celle de la sultane *walidé.* »

Les deux influences qui se partageaient Mourad IV, se retrouvent dans le règne de tous les sultans. La sultane *walidé* (mère du *padishah*) et la sultane *khaseki* (mère de l'héritier présomptif) se sont bien des fois disputé l'autorité. La législation ottomane a donc pris de vaines précautions pour que les considérations de famille n'aient pas d'action sur les maîtres de Stamboul, en les obligeant à n'épouser que des

---

1 Plus connue sous le nom de Kæsem.

2 Aussi Ahmed Ier, qui avait en elle une grande confiance, régna-t-il avec modération.

3 Et qui avait aussi beaucoup d'influence.

esclaves sans appui et sans parents. Les mahométans, pas plus que les chrétiens, ne ferment l'oreille aux conseils d'une mère ou d'une épouse. La loi musulmane vaut votre loi salique. Vous n'avez pas voulu laisser régner les femmes, et vous avez subi la domination absolue des maîtresses, des Gabrielle d'Estrées, des Montespan, des Maintenon, des Pompadour, des Du Barry[1].

Le règne de Mohammed IV vit se combattre les deux influences que je viens de signaler. A la toute-puissance de la sultane *walidé*, la Russe Tarkhan, succéda celle de la Crétoise Rebia Gülnousch (boisson rosée du printemps). Bien que petite de taille, la sultane *khaseki* se distinguait par une beauté exceptionnelle. Elle était vive et gracieuse, son teint était très-blanc, ses yeux bleus comme la corolle des pervenches et ses cheveux châtains. Mais sous ces formes aimables se cachait une âme ardente et capable d'une jalousie féroce. Mohammed IV se plaisait à faire danser devant lui une jeune Tcherkesse (Circassienne) à Kandilli, charmant village situé sur le Bosphore. La vaste salle où se tenait le *padishah* étant bâtie sur la mer, la sultane favorite mit dans ses intérêts un eunuque très-habile dans la danse mauresque, et elle le décida à jeter la danseuse à la mer au moment où elle s'avançait jusqu'à l'extrémité de la terrasse. Le courant étant là très-violent, la malheureuse fille disparut dans les flots. L'événe-

---

1 Voyez aussi pour le règne de Louis XVIII A. DE LAMARTINE, *Histoire de la Restauration*.

ment passa pour un simple accident, les Turcs n'étant jamais pressés d'approfondir ce genre d'histoires et se résignant sans peine aux faits accomplis.

Des épisodes pareils, la conduite de Khourrem-sultane et bien d'autres faits analogues[1] montrent assez à quelles luttes intérieures est toujours exposé le *séraï*. Si la polygamie produit nécessairement ces luttes dans le harem des simples pachas, comment la paix régnerait-elle entre des femmes qui se disputent non pas seulement le cœur d'un mari, mais le gouvernement d'un vaste empire? Au milieu de ces Turcs apathiques, une Russe spirituelle comme Khourrem, une Grecque adroite et active comme Rebia Gülnousch, exposent la famille des *padishahs* à des agitations d'autant plus grandes que les distractions extérieures n'arrachent pas les sultanes à leurs préoccupations ambitieuses. Elles semblent vouloir se venger de leur captivité en troublant l'empire, sans pouvoir le gouverner comme une sainte Pulchérie ou une Théodora. En effet, comment présider aux destinés de l'Etat quand on vit dans une réclusion perpétuelle, qu'on ne connaît les hommes que par des rapports intéressés et qu'on est exposé à consumer les forces de son intelligence dans les plus vulgaires intrigues?

---

1 Il n'est ici question que des sultanes les plus célèbres. Ce ne sont pas les seules qui aient laissé un nom dans l'histoire. On pourrait citer la belle Hafna-Khatoun, mère de Souleïman-le-Grand; Djanféda, qui eut de l'influence sous Murad III (1574-1595), Khanoum-sultane, qui joua un rôle sous Moustafa III (1757-1774), etc.

LETTRE II.

LES FEMMES POÈTES.

Constantinople.

Les femmes de la Turquie ont mieux réussi dans la poésie que dans la politique. En effet, la vie solitaire est moins défavorable aux méditations poétiques qu'au gouvernement des Etats, et les loisirs du harem se concilient bien avec le caractère spéculatif de la littérature ottomane. Ces expressions « littérature ottomane » vous sembleront probablement assez extraordinaires, les Turcs n'ayant point, en général, la réputation d'attacher beaucoup d'importance au développement de la vie intellectuelle. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'empire est aujourd'hui en complète décadence. A l'époque où l'ardeur de convictions religieuses exaltées lui communiquait une vie puissante, les esprits transportés hors de leur sphère, rencontrèrent plus d'une fois l'inspiration. Le docte orientaliste, auquel vous devez les *Mille et une Nuits*, ne craignait pas d'écrire : « On peut dire que les Turcs ne le cèdent ni aux Arabes ni aux Persans dans les sciences et dans les belles-lettres communes à ces trois nations, et qu'ils cultivent presque dès le commencement de leur empire.... On peut compter comme une marque de la délicatesse de leur esprit le nombre considérable de leurs

poètes [1]. » Ces assertions de Galland ont été justifiées par les hommes qui connaissent le mieux la Turquie [2]. Onze sultans sur trente-quatre ont cultivé la poésie. Aucun état chrétien ne pourrait citer un aussi grand nombre de souverains lettrés. Parmi ces poètes couronnés, les plus illustres sont Mohammed II, Souleïman Ier, Sélim Ier, Mourad IV et Sélim III. « Des femmes même, dit le savant auteur de la *Muse ottomane*, dans ce pays où le sexe est réduit au plus affreux, au plus dégradant esclavage, des femmes ont osé saisir d'une main meurtrie de fers la lyre du poète et chanter, non sans talent, les sentiments doux et tendres et quelquefois énergiques dont leur cœur était plein. Honneur aux Mihri, aux Zeineb, aux Hibétulla, aux Sidki! Elles ont fait comme cet oiseau mélodieux dont le nom revient si souvent, ainsi qu'un charmant symbole d'amour et de mélancolie, sous la plume des poètes orientaux, et qui, réduit en captivité, privé du spectacle de la nature, ne laisse pas de ravir par d'agréables concerts l'oreille de ses oppresseurs. »

Zeineb était contemporaine de Mohammed II qui maniait avec autant d'habileté la lyre que le cime-

---

1 GALLAND, *Préface de la Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. — Comparez avec TODERINI, *De la littérature des Turcs*. — La traduction française de Cournand a paru en 1789.

2 Au commencment du siècle, CHABERT a traduit en allemand la *Biographie des poètes turcs* par LATIFI et AASCHIK, Zurich, 1800. — Voyez aussi Frédéric de DIETZ, *Denkwürdigkeiten von Asien*, Berlin, 1815. — DE HAMMER, *Geschichte der Osmannischen Dichtkunst bis auf unsere Zeit, mit einer Blüthenlese aus zweitausend zweihundert Dichtern*, 4 vol. in-8°, Pesth, 1838. — SERVAN DE SUGNY, *La Muse ottomane*, Genève, 1853.

terre. Elle naquit, selon les uns, à Kastamouni, dans l'Asie-Mineure et, selon les autres, à Amasie. Son père exerçait les fonctions de juge. Cette femme illustre exprimait aussi bien les affections tendres que les sentiments virils. On voit qu'elle appartenait à une époque où la passion des conquêtes embrasait toutes les âmes. Les succès du *padishah* inspirèrent à Zeineb un enthousiasme qui éveilla sa vive imagination, et auquel, dit-on, le fier sultan ne resta pas insensible. Le recueil des poésies d'une femme qui fraya la route à Mihri, à Sidki et à plusieurs autres, est dédié au vainqueur de Byzance. Zeineb, qui voulut rester fille, a chanté les hautes destinées du fils de Mourad II avec une exaltation qui ne semble pas seulement inspirée par le patriotisme. Dans les vers qu'elle lui adresse, elle veut que l'éclat de la gloire du *padishah* illumine le ciel, la terre et les mers et que les nations prosternées l'admirent. Elle lit sur le beau visage du jeune Mohammed le sort brillant qui lui est réservé. Il ira, nouvel Alexandre, conquérir l'Asie dans sa course ardente et ne s'arrêtera qu'aux frontières de la Chine. Puisse-t-il, plus heureux que le conquérant macédonien, découvrir aux extrémités du monde la source qui donne la jeunesse éternelle! Zeineb le suivra par la pensée dans sa marche triomphale, car, quoiqu'elle ne soit qu'une femme, la gloire et les exploits guerriers font palpiter son cœur, et elle préfère l'éclat de la victoire aux perles et aux colliers.

Souleïman-le-Grand consolida l'œuvre de Mohammed II. Son règne glorieux fit du XVIe siècle

l'époque la plus brillante de la littérature ottomane. Mihri vécut et mourut au commencement de ce siècle[1]. A peu près à la même époque, Louise Labé, la « Belle cordière », méritait dans votre pays une grande renommée par ses poésies et par sa beauté. Mihri n'était pas moins belle que Louise et pourtant Alexandre, fils du grand-vizir Sinan-pacha, célèbre renégat italien, qui lui avait inspiré un violent amour, se montra toujours insensible à ses charmes et à ses talents. Cette circonstance ainsi que son génie poétique lui a fait donner le nôm de Sappho musulmane. Mais là s'arrêtent les similitudes. Quoiqu'elle fut entourée d'admirateurs, parmi lesquels on comptait les poètes Sati et Guvahi, Mihri avait des mœurs rigides, et ceux-là même qu'elle rebutait, n'osèrent jamais attaquer sa réputation. Toute sa vie elle put porter le collier d'ambre des vierges[2] et les beaux vers de Sati ne parvinrent point à trouver la route de son cœur. En vain le poète lui disait que, environné d'ennemis comme un faucon royal harcelé par des corbeaux, il serait consolé par un seul regard de ses yeux qui avaient les divines splendeurs du soleil; en vain il faisait parler ses larmes; en vain il lui représentait la rapidité du temps qui la pressait de consacrer à l'amour une beauté que les années devaient bientôt détruire, Mihri, dans le *Remer-*

1 On sait qu'elle n'aquit à Amasie; mais on ignore la date précise de sa naissance et de sa mort.

2 Le biographe AASCHIK atteste qu'elle garda jusqu'à la mort ce collier que portent les filles nubiles.

ctment qu'elle lui adressait, se contentait de lui souhaiter une affection partagée dont elle lui peignait les joies avec une grâce vraiment attique.

Personne n'était plus en état de tracer un pareil tableau que Mihri; car son âme impressionnable comprenait toute la puissance d'un sentiment qui joue un si grand rôle dans la vie humaine. Pour elle, hélas! il n'existait que des tourments d'amour, et d'autre consolation qu'une résignation découragée. Sans atteindre l'énergie inimitable de Sappho, Mihri intéresse vivement à ses douleurs quand elle se compare à la jeune fleur dévorée par un brûlant soleil; lorsqu'elle déplore le jour funeste où elle rencontra Alexandre, quand elle parle des cruelles insomnies qui l'assiégent sur la couche où elle conserve fidèlement son chaste collier d'ambre; lorsque, après avoir énuméré toutes ses tristesses, elle termine par ce trait véritablement inspiré : « Et pourtant je ne saurais m'empêcher de l'aimer! »

Après le règne de Souleïman, la poésie déclina avec l'empire. Cependant les Köprili, ces Albanais célèbres, qui retardèrent sa chute à force de talent et d'énergie, réveillèrent la littérature ottomane par le zèle qu'ils mirent à la protéger. Le règne de Mohammed IV doit tout son éclat au vizirat des deux premiers Köprili. Kamer-Mohammed était, à cette époque, un des membres les plus distingués de la corporation des *ulémas* (docteurs de la loi). Sidki, sa fille, puisa, dès son bas âge, dans la conversation de ce père éclairé, un goût très-vif pour la littérature. Madame de Staël disait : « J'ai aimé Dieu,

mon père et la liberté. » Ces belles paroles s'appliqueraient, en partie, à Sidki. Si une femme turque est incapable, sous le règne de l'islamisme, de s'élever à l'idée de liberté, elle peut comprendre l'amour de Dieu et l'amour filial. Le *Trésor des lumières* et la *Réunion des sciences*, sont deux poèmes empreints d'un caractère mystique. Dans le *Divan*, on trouve des vers touchants, que Sidki a consacrés à la mémoire de son père. Lorsqu'elle mourut, en 1703, elle voulut être enterrée à côté de lui dans un couvent de moines musulmans, aux portes de Constantinople.

Le mysticisme, tel que le comprend l'islamisme, n'exclut nullement les passions terrestres. Sidki en est une preuve assez éclatante. L'auteur du *Trésor des lumières* chante l'amour avec une telle verve qu'elle ne craint pas, à l'exemple du grec Hésiode, de lui assigner un rôle dans la création du monde. Quand Dieu fait sortir du néant le superbe univers, l'Amour, l'antique *Ἔρως*, prête à l'Eternel sa force créatrice[1]. Aussi ne doit-on pas s'étonner du domaine absolu qu'il exerce sur toute la création. Il est tellement fort qu'il triomphe du tout-puissant égoïsme; qu'il impose silence aux réclamations de la raison[2] et

1 Ces idées rappellent plusieurs passages de George Sand : « L'amour primordial, première effluve de la divinité » (G. SAND, *Daniella*). — Ailleurs, il est parlé de « l'essence divine » de l'amour.

2 Des conceptions analogues se retrouvent aussi dans Madame Sand : « Fernande, dit-elle, cède aujourd'hui à une passion qu'un an de combats et de résistances a enracinée dans son cœur, je suis forcé de l'admirer, car je pourrais l'aimer encore, y eût-elle cédé au bout d'un mois. Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir ou pour le perdre. » (G. SAND, *Jacques*.)

qu'il allume dans nos sens une flamme inextinguible. Mais il ne s'empare de tout notre être que pour nous donner le plus grand bonheur auquel puisse atteindre une créature humaine [1] et pour nous payer amplement tous les sacrifices que nous faisons pour lui.

Après Niuhman Köprili [2], arrière-petit-fils d'Ahmed Köprili, la main vigoureuse des Albanais cessant de soutenir l'empire, il s'affaissa comme une masse inerte dont la vie s'est retirée. Le XVIIIe siècle fut une période désastreuse pour la Turquie. Etrange coïncidence! l'année même où la France de 1789 commençait la régénération de l'Europe occidentale, Sélim III, le premier sultan réformateur, prenait place sur le trône d'Osman-le-Victorieux. Sélim, qui cultivait les lettres avec succès, et qui a laissé des poésies pleines de grâce et de sentiment, mourut étranglé. Le successeur d'Abdoul-Hamid avait entrepris une tâche au-dessus des forces humaines. Mahmoud II, qui était poète comme lui, s'imagina qu'il serait plus heureux. Il était trop tard! Mahmoud ne put accomplir quelques réformes qu'en brisant la dernière force militaire de l'empire, les janissaires,

---

1 Ne nous étonnons pas de trouver ces théories dans le poète qui a composé le *Trésor des lumières*. Le même mélange de sensualisme et de mysticisme se retrouve chez les écrivains de nos jours. — Valreg, exaltant le bonheur que lui donne la possession de Daniella, s'écrie: « Je suis dans un état surnaturel. Je vis enfin par ce sens intellectuel qui voit, entend et comprend un ordre de choses immuables, qui coopère sciemment à l'œuvre sans fin et sans limites de la vie supérieure, de la vie en Dieu, etc. » — (G. SAND, *Daniella*.)

2 Destitué en 1703, règne d'Ahmed III.

et en le livrant ainsi désarmé aux invasions étrangères. Aussi, sous le règne de ce prince, la poésie turque semble-t-elle rendre le dernier soupir avec la nationalité expirante dans le chant de mort de la sultane Hibétulla.

Sœur de Mahmoud, Hibétulla naquit vers la fin du XVIII[e] siècle. Sa beauté, son esprit, son rang élevé lui attirèrent tant d'hommages qu'elle put se croire un moment à l'abri des coups de la fortune. Mais, en Orient, où les révolutions sont si communes, — il en est de même dans tous les états despotiques, — la plus heureuse destinée est exposée aux plus étranges revers. Jetée au fond d'un cachot, elle prévint par une mort volontaire le supplice qui lui était réservé; mais avant de rendre le dernier soupir, elle écrivit le

CHANT DE MORT.

Ce poison, que j'ai dans mes veines,
Versé comme un pur élixir,
Qu'il tarde à terminer mes peines!
Mon âme, il est temps de partir!

*

Dans le beau jardin de la vie,
Je ne rêvais que le plaisir;
Mais j'ai connu la perfidie.
Mon âme, il est temps de partir!

*

Lorsque le destin nous accable,
A quoi sert, hélas! de gémir?
Le monde est toujours implacable,
Mon âme, il est temps de partir!

*

Qu'ils s'attachent à l'existence,
Ceux à qui sourit l'avenir !
Mais moi, je n'ai plus d'espérance.
Mon âme, il est temps de partir !

*

Aucun dévouement ne demeure
Où le malheur se fait sentir :
On rit, on boit, quand moi je pleure.
Mon âme, il est temps de partir[1].

* * *

Pour achever de vous donner une idée de la poésie turque, sans sortir des limites de mon sujet, il me reste à vous expliquer comment les poètes ottomans comprennent l'idéal féminin. Malheureusement il n'est pas toujours facile de faire passer dans les langues de l'Occident les métaphores dont ils se servent. Ainsi, quand les Orientaux comparent la taille d'une jeune fille au buis, vous pensez naturellement au chétif arbuste qui borde les allées des Tuileries, sans soupçonner qu'en Orient il s'élève avec les proportions les plus gracieuses. Cependant toutes les images de la poésie orientale n'ont pas cet inconvénient. Lorsque le poète Hafez dit de son amante : « Ses beaux yeux baignés de pleurs rappellent la violette humide de la rosée du matin », cette gracieuse image est intelligible pour tous les peuples. En général, une jeune fille est comparée à l'antilope à cause de la grâce de ses mouvements.

---

1 Traduction SERVAN DE SUGNY.

On dit que ses yeux sont semblables aux narcisses, ses lèvres au rubis, sa gorge aux grenades, son front à l'aurore, ses cheveux à la nuit. Un hymne qu'on répète depuis Babylone jusqu'à l'Illyrie peut être considéré comme le chant d'amour de l'empire ottoman.

Nulle ne peut t'égaler en beauté!
La couleur de tes joues ne se fane jamais.
Dans la noblesse de ta démarche, tu n'as pas de pareille!
Viens, accorde cette faveur à ton esclave; va,
Moi aussi, je suis un de tes adorateurs.

*

Parais en public! déploie les grâces de ta démarche;
Tes sourcils dessinent un arc, les boucles de cheveux
Qui tombent sur ton front, sont le basilic.
Ordonne ce que tu désires,
Viens, accorde cette faveur à ton esclave.
Moi aussi je suis un de tes adorateurs.
Ton amour seul me consume.
Ah! ma souveraine, grâce, grâce[1]!

---

1 Senuyu guibi guzel olmaz
Rengui roukhugn asla solmaz
Khoch reftarigné ech boulun maz.
Guél, kérém kil chou bendegné var
Ben da senuyu bir tané koulengim.

*

Tchik meïdané, eĩlé séïran
Kéman ébrougu, zulfugu réĩhan
Né dilersagu, éĩlè ferman:
Guel, kérém kil choubeudégné var:
Ben da senuyu bir tané keulegu im
Achkugu beni yakar heman:
Ah! effendum, aman, aman.

LETTRE III.

LES FEMMES DES PACHAS ET DES BEYS.

Constantinople.

Vous savez, chère amie, avec quelle impétuosité les Turcs, nation essentiellement asiatique, après avoir quitté le nord de la Chine, s'avancèrent, de conquêtes en conquêtes jusque sous les murs de Vienne où les arrêta l'épée du roi de Pologne, Jean Sobieski. L'Europe n'a pas oublié quelle a été la reconnaissance de l'Autriche pour ses sauveurs. Depuis cette époque, et surtout depuis le commencement du siècle, rien n'a pu arrêter la décadence de l'empire des sultans. Les Hellènes, fils de la Grèce illustre, les Latins du Danube, justement fiers de conserver le nom du peuple-roi, les Slaves belliqueux des provinces serbes se sont rappelé que leur origine est infiniment plus noble que celle de la tribu finno-mongole qui a profité de leurs divisions séculaires pour les asservir. L'organisation toute primitive du gouvernement turc, qui essaie laborieusement de se faire obéir en Europe sur un territoire où **les quatre cinquièmes de la population sont des chrétiens,** aggrave singulièrement les embarras d'une situation fort difficile. Le célèbre historien Léopold Ranke a montré que cette organisation est absolument semblable à celle de la théocratie romaine. Au-dessous

du *padishah*, — ordinairement aussi incapable de régner que les pontifes de Rome, — un grand-vizir, pareil au cardinal secrétaire d'Etat, ou aux maires du palais sous vos Mérovingiens, est le véritable arbitre des destinées du pays. C'est lui qui choisit les pachas, exerçant dans les provinces une autorité sans contrôle et sans limites, que des lois restées sans exécution ont, en vain, essayé sous les derniers sultans de rendre plus régulière.

Une race mieux douée que les Turcs ottomans n'aurait pu résister à un système politique digne de l'enfance des sociétés. Aussi, malgré une bravoure incontestable, les sujets du *padishah* ne peuvent plus défendre leur indépendance sans des secours étrangers, et leur indolence naturelle est exposée, à chaque instant, à des complications qui compromettent l'existence même de leur nationalité. Les pachas et les beys, élevés par un caprice du grand-vizir, malgré leur ignorance, à des fonctions qui exigeraient les talents les plus distingués, cherchent en vain dans le harem une consolation aux ennuis que leur causent les affaires publiques. Les femmes turques de la classe élevée sont en possession du droit de dépenser beaucoup d'argent, ce qui n'est pas un léger inconvénient dans un pays complétement ruiné. La famille du sultan absorbe seule la moitié des revenus de l'empire. Les mœurs ottomanes permettent bien, il est vrai, d'enfermer sa femme et de la maintenir dans une stupidité sans égale; mais elles donnent au mari très-peu de moyens de la mettre à la raison. Un Turc des plus basses classes se croirait

déshonoré s'il faisait, comme un Anglais ou un Allemand de la même condition, intervenir le bâton dans les querelles domestiques. Le caractère insouciant des Turcs les porte à laisser à leurs épouses une assez grande autorité au foyer domestique, autorité qu'elles se disputent entr'elles et dont s'empare ordinairement la plus énergique et la plus intelligente.

Quoique exempte de vexations, l'existence des habitantes des harems est aussi monotone que possible. Elles ne peuvent recevoir d'autres hommes que leurs plus proches parents et ceux de leur mari. Quant aux étrangers, ils ne pénètrent pas facilement dans ce sanctuaire de la famille ottomane. Pendant mon séjour à Belgrad, quoique j'aie assisté à l'audience d'un pacha, je n'ai pu voir ses femmes qui étaient alors absentes. Une de mes amies, plus heureuse que moi, m'a donné des détails sur l'intérieur d'une maison turque dans les provinces du Danube. Reçue avec de grands honneurs par un pacha de la rive ottomane du fleuve, elle fut introduite dans le harem de ce haut fonctionnaire. C'était le soir et des jeunes gens portaient d'énormes flambeaux devant la dame roumaine. On entra dans une grande salle où se tenait sur un sopha la première femme du pacha, âgée d'environ trente ans. Elle était habillée en satin bleu, sa tête était couverte de diamants, ses jambes et ses bras étaient entourés de bracelets. Sans se lever, elle salua gracieusement mon amie qui s'assit sur un autre sopha, le long du mur. Une esclave aux yeux noirs, aux lèvres épaisses, apporta du café et des sorbets. Le

pacha lui dit quelques mots, et bientôt on vit entrer deux autres femmes. L'une, brune, avait une robe traînante en satin rouge, à manches pendantes, ouverte sur le sein que voilait une chemise en gaze de soie. L'autre, qui était très-blanche et avait les yeux bleus, était vêtue de crèpe ponceau.

Tout ce que j'ai vu à Constantinople ne diffère guère de ce que mon amie put observer dans ce harem des bords du Danube. Les jolies femmes m'ont paru assez rares parmi les Turques; on n'en rencontre guère que parmi celles qui touchent à la puberté. Elles ont alors de grands yeux noirs, des pommettes saillantes, le nez aquilin, la bouche pourprée, le corps un peu trapu. Les *cadines* et les femmes appartenant à la classe aisée, grâce aux bains prolongés[1] et à leur vie oisive et sédentaire, tombent ordinairement dans un embonpoint excessif, que les Turcs ne regardent point comme contraire à l'idée qu'ils se font de la beauté.

Leur costume n'est guère plus exposé aux variations de la mode que leurs habitudes. Elles portent chez elles un large pantalon bouffant en soie ou en *charwal* (mousseline opaque), sur lequel elles passent une robe (*kavada*) ouverte par devant, fendue sur les côtés à la hauteur des hanches et formant la queue par derrière. Les manches ouvertes et pendantes sont, comme le devant de la robe, ornées de petits boutons, de broderies et de rubans. Un châle de Perse ou un cachemire qui entoure la taille,

1 En Turquie, on reste jusqu'à cinq à six heures au bain.

leur sert de ceinture. Elles y mettent les mains pour se donner une contenance, ou y relèvent les pans de leur robe. Leur chemise de gaze entr'ouverte laisse apercevoir une gorge opulente qui ne connaît point la servitude du corset.

Sauf quelques broderies, qu'elles font avec beaucoup d'adresse, les objets dont elles aiment à se parer ne sont pas le produit de leur activité. Les *cadines* passent une partie de leur temps à fumer, étendues nonchalemment sur leurs divans, ou à chanter des poésies amoureuses en contemplant les danses lascives[1] de leurs esclaves; car le sentiment de la pudeur est aussi étranger aux musulmanes qu'aux femmes païennes. Elles écoutent aussi avec avidité les interminables récits que leur font les revendeuses juives ou arméniennes, toujours au courant des histoires de la ville.

Mais les promenades dans les bazars et dans les cimetières sont leur plus grande distraction.

Le costume qu'elles portent toutes les fois qu'elles sortent du harem, n'est rien moins qu'élégant. Le *feredgé*, ample et long vêtement de mérinos ou de drap d'une couleur claire, leur enveloppe tout le corps. Une bande de mousseline nommée *yachmak*, — qui, il faut l'avouer, devient chaque jour plus transparente[2], — leur cache entièrement le visage

---

1 Cette expression paraît même trop faible à un peintre habile de la société turque qui flétrit « la lasciveté dégoûtante, les indécences monstrueuses de ces danses. » (H. MATTHIEU, *Les peuples de la Turquie*).

2 Les femmes commencent à se voiler à douze ans.

et ne laisse apercevoir que des yeux noirs avivés par le *surmeh*[1]. Aucune femme, pas même une mendiante, n'oserait sortir sans cet accoutrement[2] inventé par la jalousie mahométane. Une personne qui ne serait pas voilée, passerait pour une courtisane. Or, les Turcs ont horreur des prostituées, horreur qui se trahit souvent par des démonstrations brutales. Un homme du peuple qui verrait une musulmane parler dans la rue à un Franc ou lui faire quelque signe d'intelligence, tomberait sur elle à coups de poing, de pied ou de bâton, et sa manière d'agir ne trouverait que des approbateurs parmi ses compatriotes. Ne perdez pas de vue cependant que les Turcs, gardiens si vigilants de la vertu de leurs femmes[3], se livrent dans les provinces, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, aux actes de violence les plus exécrables envers les chrétiennes. Il est vrai qu'à leurs yeux les chrétiens sont une espèce inférieure comme le sont les nègres pour les républicains des Etats-Unis. Mais je ne sais si cette excuse fera beaucoup d'impression en Occident.

Une Turque, munie du costume de rigueur, trouve à Constantinople bien des moyens de distraction dont plusieurs manquent complétement ailleurs. Elle peut passer les journées au bain ou chez ses

---

1 Poudre noire, impalpable et très-volatile qui sert à teindre les paupières à l'intérieur.

2 Cependant quelques vieilles femmes l'abaissent au-dessous du nez.

3 Le viol, quand il s'agit d'une Turque, est puni de mort.

amies, se promener aux Eaux-Douces d'Europe ou d'Asie, faire une course en voiture à Hyder-Pacha ou sur la place de Sultan-Bayezid, s'asseoir sur les terres-pleins du Champ-des-Morts de Scutari ou de Péra, parcourir le Bosphore en caïque, aller voir les jongleurs de Psamathia, assister aux comédies de Kadi-Keuï, visiter les boutiques du Bezestein. Mais l'usage exige, qu'elle soit accompagnée. Les personnes riches sortent avec un eunuque ou une duègne; car les eunuques deviennent rares. La médisance affirme que ces duègnes sont loin d'être intraitables et que leur surveillance n'est pas trop gênante. Les sceptiques prétendent que dans l'immobile Turquie on peut pourtant chanter :

La dona è mobile . . . .

Hyder-Pacha est un des endroits les plus fréquentés par les équipages. Hyder-Pacha est une grande plaine, espèce de champ de manœuvres, comme votre Champ-de-Mars, qui s'étend entre Scutari et les immenses casernes de Kadi-Keuï. Sur un mur de soutènement formant une espèce de terrasse de chaque côté du chemin, se rangent les femmes à pied, dont les *feredgés* de couleurs claires et variées forment comme une guirlande aux nuances éclatantes. Sur le *turf* défilent gravement les *arabas*, les *talipas* et même des voitures occidentales, remplies de femmes richement parées et dont les diamants scintillent sous la mousseline. L'attention se porte naturellement sur les équipages escortés par des *kawass* à pied ou à cheval où s'étalent nonchalamment les *odalisques* du séraï.

Pour arriver à Hyder-Pacha on traverse le Champ-des-Morts de Scutari, le plus beau de l'Orient, immense bois de cyprès, sillonné d'allées et hérissé de cippes. Les Orientaux, beaucoup plus résignés que les habitants de l'Occident, aux décrets du Ciel, n'ont aucune répugnance pour les cimetières. Aussi le Champ-des-Morts de Scutari, parcouru par les *arabas* des femmes qui vont à Hyder-Pacha, retentissant des roucoulements des colombes et du rire, hélas! peu poétique des courtisanes, n'a-t-il aucune ressemblance avec le Père-Lachaise. Les personnes qui traversent le Champ-des-Morts de Péra pour aller au théâtre de Karagheuz ne semblent pas, non plus, se préoccuper beaucoup de méditations funéraires. Karagheuz est le polichinelle ottoman, qui fait les délices des femmes turques. Pour comprendre qu'un pareil spectacle[1] soit admis dans les harems et qu'on y conduise les jeunes filles, il faut que vous renonciez pour un moment à tous les sentiments que le christianisme a inspirés à notre sexe. La licence bouffone et lubrique des saturnales que Karagheuz offre aux regards des Turques ne leur fait aucune impression pénible[2]. Les Musulmans ne comprennent la vertu que d'une manière complétement matérialiste, et le même pacha dont le harem est surveillé avec des précautions inouïes, voit avec indifférence ses

1 Les Turcs, en se *civilisant*, ont soumis les journaux à une censure aussi rigoureuse que celle de l'Autriche, — ce qui n'est pas peu dire; — mais leur police laisse à Karagheuz une complète liberté.

2 M. MATHIEU, *La Turquie*, parle avec indignation des « transports » qui accueillent les « sales obscénités de ce polichinelle national. »

petites filles applaudir aux scènes les plus extraordinaires du théâtre de Kharagheuz! Ce seul trait vous donne une idée de la manière dont l'islamisme comprend l'éducation des femmes.

Dans les circonstances ordinaires, il est facile de maintenir dans les promenades le bon ordre, tel que les Turcs le comprennent. Mais la guerre d'Orient a été une rude épreuve pour les traditions mahométanes. Les femmes ne pouvaient faire un pas sans éprouver un étonnement qui bouleversait toutes leurs convictions. Ces belliqueuses cantinières qui, dans les rangs des soldats français, leur lançaient un coup-d'œil de mépris; ces femmes au voile bleu qui, dans les revues des troupes européennes, chevauchaient bravement à la suite du *padishah*, ces *gentlemen* au spencer écarlate qui, aux Eaux-Douces d'Europe, leur offraient des bouquets et leur envoyaient des baisers, malgré la fureur des eunuques, toutes ces scènes, sans exemple, n'ont-elles pas dû laisser des traces profondes dans leur imagination? Un seul trait vous donnera une idée de la manière dont la lutte tend à s'engager entre les deux civilisations. Au temps où le général Aupick représentait à Stamboul la république française, un cordonnier, nommé Picard, avait eu l'audace de ne pas se détourner sur le passage d'un *araba* du *séraï*. L'eunuque donna un coup de fouet en plein visage à cet indiscret *giaour*. Mais Picard, ancien grenadier de l'armée d'Algérie, arracha le *courbach* des mains du nègre et l'accabla de coups. Des soldats turcs étant venus au secours du fonctionnaire impérial, le Français s'empara d'un fusil,

mit les soldats en fuite à coups de crosse, les poursuivit jusqu'au corps-de-garde dont il enfonça les portes, puis il alla se plaindre immédiatement au représentant de sa nation. « Hé, mon bon ami, dit en riant le général, quelle meilleure satisfaction pouvez-vous avoir que celle que vous venez de prendre? »

Soyez convaincus que, après de pareilles expériences, les Turcs se garderont bien maintenant de vous appeler à leur secours. On sait assez quels embarras causent vos soldats au pape qu'ils protègent avec une turbulence qui fait le désespoir des *monsignori*. Vous n'avez point ce qu'il faut pour préserver de la ruine des institutions vermoulues. Les Croates de l'empereur apostolique sont bien mieux préparés à défendre le « vicaire de Dieu » et « le vicaire de Mahomet » que les compatriotes de Voltaire, de Mirabeau et de P.-L. Courier.

LETTRE IV.

LA CLASSE MOYENNE ET LES PAYSANNES.

Constantinople.

Le *séraï* et le harem des pachas et des beys sont organisés d'après les mêmes principes avec les différences que nécessitent la diversité des situations. Le *padishah* peut avoir sept femmes, les autres Turcs quatre; le nombre des esclaves est illimité. Si la richesse et le mystère laissent encore quelque prestige aux femmes des classes supérieures, ce prestige s'évanouit complétement dans la classe moyenne. Les observateurs les plus intelligents de la société turque[1] s'accordent aujourd'hui à dire qu'il faut perdre toutes les illusions poétiques propagées par Byron sur la vie des musulmanes. Leur indolente incurie leur enlève le charme le plus vulgaire. Quand elles se sont décidées à faire une toilette qu'elles croient savante, c'est-à-dire qu'elles se sont barbouillées de rouge et de blanc, elles se gardent bien de compromettre par des ablutions, même les plus nécessaires, le résultat des combinaisons de leur coquetterie. A l'horreur de l'eau, elles joignent l'antipathie

---

1 Pour Constantinople on doit citer, en première ligne, mistress HORNBY; pour l'Asie-Mineure, Madame la princesse de BELGIOJOSO; pour l'Egypte, vassale de la Turquie, Madame la comtesse Agénor de GASPARIN; pour l'Arabie, aussi vassale, M. Charles DIDIER.

de l'air. Personne n'ignore avec quelle facilité le sang se glace dans les veines quand on se condamne à une immobilité absolue. Même sous un ciel brûlant, on s'imagine facilement avoir toujours froid. En été comme en hiver les Turques sont tellement frileuses qu'elles s'obstinent à vivre dans une atmosphère étouffante qui devient trop souvent nauséabonde. Autant une habitation soigneusement aérée inspire le bien-être et la gaîté, autant une maison où l'on sent peser sur soi une colonne d'air accablante, porte à l'ennui et au découragement. Ajoutez à cela la confusion qui règne en permanence dans le harem. Les servantes et les enfants y jouissent d'une excessive liberté, ils se servent des meubles avec une prodigieuse insouciance, se couchent sur les canapés, déchirent ou salissent les étoffes. Qu'on se figure un salon qui serait ouvert aux bonnes et aux cuisinières, où chacun se croirait chez soi, sans que personne s'estimât responsable des conséquences du plus affreux désordre. On sait combien difficilement les ménagères les plus vigilantes de l'Occident, les Hollandaises par exemple, obtiennent de leurs gens la propreté et le bon ordre qui donnent à l'existence un charme singulier. Si l'indolence des Espagnoles et des Italiennes a été légitimement critiquée, que dire de la prodigieuse insouciance des Asiatiques! Cette incurie est si grande que les femmes turques, malgré leur goût pour la toilette, se jettent le soir à peu près habillées sur les matelats où elles doivent dormir, — il n'y a pas dans ce pays de chambres à coucher, — sans s'inquiéter de l'air de sa-

leté que leur donnent le lendemain leurs vêtements froissés.

Pour avoir une notion exacte de l'anarchie qui règne dans un pareil intérieur, il ne faut pas perdre de vue que, outre les dissensions causées par les querelles des épouses qui se disputent l'autorité, on y doit tout redouter de l'indépendance étrange accordée aux enfants. A peine un jeune Turc est-il en état de lier deux idées qu'il prend le sentiment de son importance. Déjà convaincu de la supériorité de la barbe, il ne dissimule jamais son mépris pour sa mère, il la traite en esclave et ne lui épargne aucune espèce d'avanies. Ces despotes de dix à douze ans ont le droit de se faire un harem à l'âge où l'on regarde avec raison les jeunes gens de l'Occident comme des personnages sans conséquence. Ils sont de bonne heure corrompus, stupides et d'une humeur intolérable. Faut-il s'étonner que, lorsqu'ils sont plus tard appelés à se mêler des affaires, ils montrent cette prodigieuse incapacité qui fait l'étonnement des Occidentaux?

Quoique les enfants deviennent ordinairement pour une mère la cause de grands ennuis, on préfère tout à la honte de la stérilité. Les Turcs ont conservé sur ce point toutes les vieilles idées de l'Asie. Quand une femme se voit menacée de rester sans postérité, elle a recours aux derviches. Il n'est pas de société qui n'ait des moines capables de tout faire et pour lesquels le mot impossible n'a pas de sens. MM. Huc et Gabé ont parlé des *lamas* et de leurs prodiges. Les derviches ne sont pas plus avares

de merveilles que les religieux du bouddhisme et du catholicisme. Madame la princesse de Belgiojoso, à laquelle on doit tant de renseignements intéressants sur l'Asie-Mineure, a été témoin à Angora des miracles des derviches. Un de ces dévots s'enfonça « le fer d'un poignard dans la joue, si bien que la pointe en sortit dans l'intérieur de la bouche. » Le chef des derviches, afin de prouver qu'il n'usait pas de fourberies, obligea la princesse « à toucher du doigt la pointe du poignard qui avait traversé les chairs. » Après cet examen le derviche blessé « retira le fer et, s'approchant d'un de ses compères, il s'agenouilla et lui présenta la joue, que celui-ci lava à l'intérieur et à l'extérieur avec sa propre salive. L'opération ne dura que quelques secondes; mais lorsque le moine se releva, toute trace de blessure avait disparu. » Les derviches s'ouvrent aussi le ventre comme les saints des lamaseries, sans qu'il en résulte plus d'inconvénients. Ils prétendent même pouvoir se couper impunément les membres et la tête. Pourquoi pas? Saint Denis, patron de Paris, après avoir été décapité, se promena dans la rue qui est aujourd'hui le boulevard des Italiens, en portant son chef dans les mains, sans paraître le moins du monde déconcerté.

On conçoit la confiance que les derviches inspirent aux femmes turques. Des thaumaturges aussi puissants n'ont pas besoin de l'eau de la Salette pour rendre fécondes les épouses les plus stériles. Ils auraient probablement beaucoup plus de peine à purifier la société turque de ses honteuses souil-

lures[1]. En effet, tout ce qu'on a dit de la corruption des anciennes aristocraties peut lui être appliqué, mais avec certaines restrictions. Quand même on admettrait avec sir Charles Napier qu'il n'est pas très-sain pour les peuples de vivre « à l'ombre froide de l'aristocratie, » il faudrait pourtant avouer que dans les Etats despotiques, organisés comme la Turquie, une trompeuse égalité aggrave encore la dégradation de la nation. Dans un pays où se conservent les traditions aristocratiques, elles préservent parfois les âmes du servilisme abject dont les Turcs, les Chinois, etc., donnent de si déplorables exemples. L'orgueil du gentilhomme est un obstacle au despotisme. Mais en Turquie, où aucun sentiment pareil n'existe, si l'on veut trouver quelques caractères que le pouvoir absolu n'ait pas complétement avilis, il faut se réfugier dans la cabane des paysans.

Aux champs, la polygamie et le harem n'existent guère que de nom, la pauvreté mettant le cultivateur à l'abri de ce fléau de la société musulmane. Il est rare qu'un paysan se soucie d'avoir deux femmes à nourrir. D'un autre côté, comment garderait-il sa compagne enfermée quand il a à chaque instant besoin de ses services? Non seulement il la traite avec douceur, mais il est généralement tendre et fidèle. Son cœur lui donne des conseils qui neutralisent les exemples de ses maîtres. Tel paysan de la province, qui déteste les *giaours*, est donc

---

1 Un écrivain grec a essayé de donner une idée de ces « excès souvent incroyables. » (Voyez Grégoire PALÉOLOGUE, *Esquisses des mœurs turques*. Paris, 1827.)

plus apte à la civilisation chrétienne que bien des pachas de Stamboul portant une sorte de redingote, parlant français et apprenant la politique libérale de l'Occident dans les feuilles stipendiées. La barbarie honnête est très-supérieure à la barbarie raffinée. L'Occident ne le comprend pas assez. Il pardonne tout aux gens qui se servent de quelques formules banales apprises à Paris ou à Bruxelles, mais qui pourtant restent fidèles à tous les instincts barbares — la servilité envers les grands, l'arrogance despotique envers les petits.

Si la condition des femmes des classes supérieures est moins satisfaisante que celle des simples paysannes, elles ne sont pas privées de toute espèce de garanties[1]. Elles ont le droit de réclamer le divorce, qu'elles obtiennent même sans trop de peine. Le mari est obligé, dans ce cas, de restituer la dot. Les concubines elle-mêmes sont protégées par la législation. Sont-elles mécontentes de leur situation? Les épouses leur rendent-elles la vie trop dure? Elles peuvent forcer le maître qui les a achetées à les établir à leur gré et à leur faire un présent. Je sais bien que la loi turque permet au mari de se venger d'une manière atroce d'une épouse infidèle. Mais cette pénalité barbare n'est point particulière à l'Orient, puisque, dans le cas de flagrant délit, un Français peut — plus d'un demi-siècle après

---

1 Cependant n'oublions jamais ce mot remarquable de Cicéron: « Que peuvent les lois sans les mœurs? » Or, pour peindre les mœurs turques, il faudrait copier dans la Bible une partie du chapitre XX du *Lévitique*, sans omettre les versets 13 et 15.

1789! — commettre impunément un homicide. Les mœurs qui s'adoucissent rendent chaque jour plus rares en Turquie ces actes de férocité. Peut-être les Turcs se sont-ils aperçus que les supplices ne mettaient pas leurs harems à l'abri des intrigues des marchandes juives et arméniennes, et qu'ils pouvaient obtenir par de bons traitements une fidélité que la menace rend odieuse à certains caractères. Du reste, les femmes turques n'ont pas, comme les Espagnoles, la faculté de profiter des cérémonies religieuses pour déjouer la vigilance de leurs surveillants. Le culte public n'existe point pour elles. On dirait que le prophète n'a eu aucun souci des intérêts de leur âme, si toutefois il a jugé à propos de leur en accorder une : question assez douteuse.

Une Anglaise qui a fait une étude approfondie de Constantinople, mistress Edmund Hornby[1], après avoir peint avec énergie l'ignorance des femmes turques, la sensualité, la tyrannie[2] et la grossièreté des pachas, la misérable condition des victimes de leur rapacité despotique, finit par se demander si la situation de notre sexe peut être améliorée en Turquie. Elle pense que le sentiment maternel, qui a conservé toute sa puissance, donne quelque espérance d'un avenir meilleur. Votre compatriote Blanqui, qui a si bien jugé la société musulmane, émet

1 *In and about Stamboul*, 2 vol. in-8°.

2 La tyrannie produit, comme partout, la dépravation. « Les débordements contre nature font reculer d'ennui et presque de dégoût lorsqu'on pénètre dans l'intérieur d'une grande maison musulmane. » (Ch. FOURIER, *Journal des Débats* du 6 novembre 1858.)

une opinion analogue. « Les femmes musulmanes, dit-il, n'auraient sur cette terre que la plus misérable destination si le sentiment maternel ne ravivait le feu sacré dans leurs âmes et ne les relevait de leur déchéance . . . C'est par les enfants qu'elles se réhabilitent à leurs propres yeux, et elles les aiment de toute la force d'une passion qui n'est pas, comme ailleurs, distraite par le plaisir et par les jouissances sociales, des austères devoirs de la maternité[1]. »

Sans contester la puissance de l'amour maternel, ne doit-on pas craindre qu'il reste impuissant tant que les femmes seront condamnées à l'ignorance et à la séquestration? Sans doute, comme elles sont chargées de la première éducation des enfants, elles pourraient, dans un âge où ils subissent si docilement les premières impressions, faire pénétrer bien des idées saines dans ces jeunes intelligences; « mais n'ayant rien à leur apprendre, — ce sont les propres expressions de Blanqui, — car elles ne savent rien, elles opposent, sans le vouloir, une barrière infranchissable au progrès de la civilisation. » Pour guérir « cette plaie essentielle de l'islamisme, » mistresse Hornby voudrait qu'on rédigeât en turc quelques ouvrages destinés à celles qui savent lire. Mais croit-elle que les Ottomans soient disposés à laisser pénétrer dans les harems les livres écrits par des Occidentaux? S'il est à peu près impossible de faire lire la Bible à une Espagnole, ou à une Américaine du sud, qui ne sont pas séquestrées, ne faut-il pas

---

1 A. BLANQUI, *Voyage en Bulgarie*, 1841.

renoncer « dans l'état où vivent les femmes musulmanes à faire pénétrer un rayon de lumière dans la nuit profonde qui couvre l'empire ottoman[1]? » Il a existé, il existera peut-être encore des sultans réformateurs, mais nul *padishah* n'oserait concevoir la pensée d'interdire la séquestration des femmes et d'ouvrir des écoles de filles.

Pourtant le salut est à ce prix. Si le fanatisme musulman ne permet pas aux sultans d'adopter les principes essentiels de la civilisation chrétienne, ils auront infailliblement le sort des souverains de Kasan, de Delhi et d'Alger.

---

1 BLANQUI, *Voyage en Bulgarie*, 1841.

FIN DU PREMIER VOLUME.

On trouvera l'*Errata* des deux volumes à la fin du tome second.





